This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

**A propos de ce livre**

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

**Consignes d'utilisation**

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

**À propos du service Google Recherche de Livres**

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

KAA

# NOUVELLES ANNALES

# DES VOYAGES

ET

## DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

*Onzième année.*

(JUILLET, AOUT, SEPTEMBRE 1829.)

---

TOME 43 DE LA COLLECTION.

---

548

A. PIHAN DELAFOREST,
IMPRIMEUR DE MONSIEUR LE DAUPHIN ET DE LA COUR DE CASSATION,
Rue des Noyers, n° 37.

# NOUVELLES ANNALES

# DES VOYAGES

ET

## DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES,

CONTENANT

DES RELATIONS ORIGINALES INÉDITES;

DES VOYAGES NOUVEAUX DANS TOUTES LES LANGUES, TRADUITS, EXTRAITS OU ANALYSÉS;

DES MÉMOIRES SUR L'ORIGINE, LA LANGUE, LES MŒURS, LES ARTS ET LE COMMERCE DES PEUPLES;

ET L'ANNONCE DE TOUTES LES DÉCOUVERTES, RECHERCHES ET ENTREPRISES QUI TENDENT A ACCÉLÉRER LES PROGRÈS DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES;

AVEC DES CARTES ET DES PLANCHES;

PUBLIÉES PAR

MM. EYRIÈS, DE LARENAUDIÈRE ET KLAPROTH.

DEUXIÈME SÉRIE. — TOME XIII.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N° 20.

1829.

LIBRARY
NEW-YORK

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS

22
24
26
28
48
46
Pruth R.
Bigot
Stephanescchi
Baiaroslavy
Kotschant
Girlau
Fulcchiana
Liteni
Hutschatschiye
Moguschoei
Iarona
Dagna
Nemsa
Walcalbo
Pingarati
Romna
Nikloucschani
Lapusna
Wascht
Enoch
Dniester Fl.
Bender
RUSSIE
MOLDAVIE
Mt Schamach
Kodtre
Kempen
Bleska
Falbach
Bakau
Bürlat
Popeni
Tramosch
Idrejd
Tarschta
BESSARABIE
Mt Schachlos
Ratschin
Bäkkat
Stukkane
Ingi
Fokschani
Ismail
Remnite
Buzeo
Braila
Ibraila
Kosla
Kimnik
Kurla
Tergovist
Mineoti
Makrimeni
Giurgiewo
Ibrna
Kebit
Poteni
Tirgschil
Aowesti
Strimsen
Bukarest
Kalun
Stanesti
Kockind
Kirsowa
Kaiwatli
Bulgarie
Bulgarie
Bulgarie

NOUVELLES ANNALES
DES VOYAGES
ET
DES SCIENCES GÉOGRAPHIQUES.

# NOTICE SUR LES NEILGHERRIES
## OU MONTAGNES BLEUES
## DU COIMBETOUR, DANS L'INDE MÉRIDIONALE,

PAR M. JAMES HOUGH DE MADRAS (1).

*Les monts Neilgherries* forment le chaînon ou le noyau, qui lie dans l'Hindoustan méridional, les deux hautes chaînes de montagnes connues sous le nom de Ghâts; celle de l'est commence vers les 11° 20′ de latitude septentrionale, au sud du Cavery et non pas au nord de ce fleuve, comme on le dit dans *l'East India gazetteer* de M. Hamilton, et se prolonge jusqu'aux rives de la Krichna; la chaîne occidentale prend son origine au nord du cap Comorin, et court au nord et au nord-est jusqu'à ce qu'elle s'abaisse dans les coteaux de Bourhampore.

(1) Extrait de l'ouvrage intitulé : *Letters on the climate, inhabitants, productions*, etc., etc., *of the Neilgherries or Blue mountains, of Coimbatoor, South-India*. London, 1829, 1 vol. in-8° de 172 pages.

Les Neilgherries s'étendent entre les 11° et 12° parallèles, et entre les 76° et 77° méridiens à l'est de Greenwich. Ils sont bornés au nord par le plateau de Davaroypatnam, au sud et à l'est par les plaines du Coimbetour, au sud-ouest par le Mannar, affluent du Bhowani, à l'ouest par le pic de Morkourty, au nord-ouest par le Wynaud. Ils sont situés à cent milles de distance de la côte de Malabar, et à deux cents milles de la côte de Coromandel : leur longueur est d'un peu plus de 40 milles, leur largeur moyenne à peu près de 15.

La montée pour y arriver est si rocailleuse et si difficile, que notre gouvernement a été obligé de couper un passage dans les rochers pour la commodité des voyageurs. On dit que parmi ses animaux sauvages se trouvent des tigres, des ours et des chiens sauvages ; toutefois on ajoute que les bois sont parfaitement sûrs, et qu'ils n'offrent pas beaucoup d'attraits au chasseur ; car le gibier n'y est pas très varié. Les buffles et les bœufs sont les animaux domestiques, et il n'y a pas de moutons.

Parmi les productions minérales, on compte le fer et l'or ; quant à la botanique et la zoologie, quoique ces deux branches de l'histoire naturelle n'aient été examinées que légèrement, néanmoins on sait que l'on y trouve plusieurs espèces nouvelles de végétaux ; l'auteur donne la liste de cent soixante genres ; on y remarque deux espèces de fraises très petites, l'une d'une saveur agréable, l'autre fade ;

*un lysimachia*, le *clementsonia* (nouveau); le *pyrus tomentosa* ou groseille des montagnes; cet arbrisseau est nommé *thapulatum* par les montagnards; il est très commun; son fruit ressemble par la forme à une nèfle, mais par sa grosseur, sa structure intérieure et son goût, à la groseille à maquereau; il n'a pas de côtes, c'est un fruit agréable et sain; un bel arbre à belle fleur blanche, qui ressemble à celle du *camellia japonica*, son bois sert à la charpente; le *passiflora sulivaniana* (nouveau); le *verea crenata*, fleur jaune dont la forme et l'odeur rappellent la primevère. Les Neilgherries abondent en excellent bois de charpente; voici les noms donnés par les indigènes aux plus grands arbres qui fournissent les meilleurs : holonni, coikal, sampany, vellodi, hourel. Ce dernier est le plus haut et le plus commun. On rencontre le *dalohia* ou cannelle sauvage; le vrai cannelier (*laurus cinnamomum*) y atteint à une taille gigantesque, son bois est très utile à toutes sortes d'usages. Plusieurs parties des montagnes sont à la lettre tapissées de fougères et de lichens de variétés infinies. Les fougères arborescentes parviennent aussi à une dimension considérable, et ont des branches de huit à dix pieds de long. On dit également qu'il y a une quantité prodigieuse de plantes médicinales. On représente la température comme égale et fort belle, c'est ce que prouvent d'ailleurs des tables météorologiques tenues pendant treize mois; l'atmosphère est claire et délicieuse.

On peut citer la distance énorme à laquelle le son de la voix est porté. Quelques personnes ont regardé cette particularité comme une preuve de l'extrême rareté de l'atmosphère. Le capitaine Parry fait une observation semblable dans son voyage de découverte aux régions polaires en 1819 et 1820; il dit qu'au cœur de l'hiver le son de la voix humaine était entendu à une distance beaucoup plus grande qu'à l'ordinaire. Ce phénomène se présente constamment dans les Neilgherries. J'ai entendu les indigènes, quand l'air était tranquille, notamment le matin et le soir, faire la conversation d'une colline à une autre, et il ne paraissait pas que cela leur coutât un effort extraordinaire. Ils ne crient pas de la manière que les étrangers jugent nécessaire pour être entendus à un éloignement aussi considérable, mais ils prononcent chaque syllabe aussi distinctement que s'ils conversaient face à face. Quand je les écoutais, je me suis souvent rappelé les passages de l'Ecriture-Sainte, où il est dit que Jonathas parla du haut du mont Garizim aux ingrats habitans de Sichem; que David, du haut d'une colline, s'adressa à Abner, qui était très loin, et au peuple qui était autour de leur maître Saül; et qu'Abner, du sommet d'une colline, harangua Joab. Dans l'atmosphère dense de l'Angleterre, et même dans l'air des plaines de l'Inde quoique plus pur, il n'est pas aisé de concevoir comment à un tel éloignement et d'une telle hauteur, on a pu tenir un discours; mais dans les Neilgherries,

les passages de l'Ecriture que j'ai rapportés, reçoivent une explication frappante. Il est également digne de remarque, pour preuve de la rareté de l'atmosphère, que les corps célestes paraissent beaucoup plus brillans que lorsqu'on les voit de la plaine; c'est une expérience que font tous les étrangers; il y en eut un qui dit à ce sujet avec beaucoup de raison, que la planète de Vénus, lorsqu'elle était dans son plein, répandait autant de lumière que la lune dans un de ses quartiers.

On peut encore se former une idée du climat et du terrain par la force singulière de la végétation, et par la nature des plantes qui croissent sur les montagnes. On a essayé d'y planter des herbes potagères, des fleurs et des fruits d'Europe et du cap de Bonne-Espérance, et jusqu'à présent tous ces végétaux ont très bien réussi. Ceux de l'Angleterre sont devenus beaucoup plus gros que sous leur climat primitif. J'ai mesuré des betteraves et un turnep, de trois pieds de circonférence; une grosse rave de trente-quatre pouces et demi; une scorsonère de vingt-sept pouces et demi de tour, et longue de trois pieds; enfin, un chou haut de huit pieds, et dont la tige avait dix pouces de circonférence.

Les habitans sont partagés en trois classes : les Thodavers, les Kothers et les Boddaghers.

Les Thodavers sont une belle race d'hommes, leurs visages offrent tous les traits de la physionomie romaine très fortement marqués, et leur stature

haute et athlétique correspond aux linéamens de leur figure. Quelques-uns ont près de six pieds, et diffèrent sous tous les rapports de toutes les tribus d'Asiatiques que nous connaissons jusqu'à présent. On en voit qui ont absolument la physionomie juive, particularité qui surprend presque tous les étrangers. J'en rencontrai plusieurs qui portaient des noms juifs; déja je me flattais d'avoir découvert une colonie des tribus dispersées de l'ancien peuple de Dieu; mais ayant communiqué ma découverte supposée à un ami, je ne fus d'abord guère disposé à le remercier, lorsqu'il dissipa cette illusion en m'apprenant que c'était lui qui leur avait donné ces noms, parce qu'il avait trouvé trop difficiles à prononcer ceux dont ils faisaient usage, et qui lui semblèrent barbares.

Toutefois je ne puis m'empêcher de penser que peut-être on trouvera que ces hommes sont les restes d'une ancienne colonie romaine. Nous savons que ce peuple entreprenant et infatigable, visita les côtes occidentales de l'Inde dès le commencement de l'ère chrétienne, ou après la conquête de l'Egypte, et fit un commerce considérable avec ses habitans. C'est une raison pour croire aussi qu'il s'établit dans plusieurs endroits de l'Inde méridionale, et il n'est pas improbable qu'une de ces colonies a été formée dans les Neilgherries. Dans ce cas, ce n'est pas du tout une conjecture imaginaire que les Thodavers en descendent. Je ne prétends pas néan-

moins que nous ayons des faits suffisans pour soutenir cette conclusion, mais si le lecteur veut avoir cette idée présente à l'esprit pendant qu'il jettera les yeux sur ma description de leur costume, je pense qu'il n'aura pas de peine à discerner quelques points de ressemblance très frappans.

J'ai dit que la physionomie de ces hommes était romaine; et j'ose supposer que cette opinion sera partagée par quiconque connaît les statues et les médailles romaines. Les Thodavers ne portent pas de turban; leurs beaux cheveux noirs et touffus protègent suffisamment leur tête, n'importe qu'elle soit exposée à l'ardeur d'un soleil vertical ou aux fureurs d'une tempête. Ils ont le corps bien proportionné et les membres remarquablement musculeux; ils sont doués d'une force prodigieuse. J'en ai vu deux porter un grand arbre que six natifs de la plaine n'auraient pu supporter, et l'ôter de dessus leurs épaules avec une aisance merveilleuse. Ils aiment beaucoup à se divertir, et éprouvent souvent leur vigueur avec les énormes buffles. Un des passe-temps de leurs jeunes gens est de se réunir trois ou quatre, de choisir l'animal le plus gros du troupeau, de le forcer à la course, de le saisir par les jambes de derrière et de le renverser à terre; ce qu'ils font avec une dextérité admirable. On remarque avec plaisir leur agilité à bondir sur les collines, secouant les longues boucles de leur chevelure agitées par le vent, et montrant qu'ils ont la

conscience de leur liberté tout comme les chevreuils des montagnes ou les peuples nés dans un pays dont les institutions assurent l'indépendance de l'homme. Ils sont dans toute leur conduite d'une franchise extraordinaire, et leur entier éloignement de la servilité hindoue est séduisante pour un Anglais, et ne peut manquer de lui rappeler la hardiesse des paysans d'une contrée qui lui est chère. Quand ils se trouvent vis-à-vis de quelqu'un, ils ont constamment le sourire sur la physionomie; ils sont sujets à rire immodérément. Si une chose qu'ils ont vue ou entendue les a amusés, ils se retirent à une petite distance, se jettent à terre, et se mettent à rire jusqu'à ce qu'ils semblent être réellement saisis de convulsion.

Les femmes, à l'exception de la bouche qui est grande, ont de jolis traits, leur teint est plus blanc que celui des hommes. Tous ont de belles dents, ce qui est une véritable anomalie dans l'Inde, et une vivacité singulière brille dans leurs yeux. La danse et le chant des Thodavers n'ont rien de gracieux. On peut se former une idée de leur danse par les représentations que l'on connaît de celle des satyres. Ils se bornent à tourner le corps à moitié, sautent, puis reprennent leur première position; en ne cessant de faire des grimaces et d'élever les mains à la hauteur de la tête. Il est difficile de comprendre le sujet de leurs chants, dont les airs ne doivent pas beaucoup à la science de l'harmonie. Leur gamme

consiste en cinq ou six tons qu'ils parcourent d'une haleine, en commençant par le plus bas, et montant jusqu'au plus élevé; ce qu'ils répètent sans cesse sans la moindre variation.

Leur habillement offre quelque ressemblance avec la toge romaine; et, suivant M. Hough, l'hypothèse qui les fait descendre des Romains reçoit encore un nouvel appui des tertres circulaires qui couvrent plusieurs collines. On en a ouvert quelques-uns, on a reconnu qu'ils contenaient des cendres, des vaisseaux de terre, des rasoirs et des pincettes, des lances et des flèches. Il y en eut un où l'on trouva une médaille d'or qui ne ressemble nullement aux monnaies hindoues; elle rappelle plutôt celles de l'empire byzantin; elle est sans légende. Sur une face on voit une tête ornée d'une couronne d'une forme particulière; la figure du revers est semblable à celles des monnaies byzantines. On dit que sur les deux faces il y a des lettres qui sont romaines. Voici d'autres preuves alléguées par l'auteur: « Dans un vocabulaire étendu que j'ai recueilli de leur propre bouche, il y a deux mots qui semblent favoriser la supposition relative à leur origine romaine, ce sont : *homu* (*homo*) homme, et *pomu* (*pomum*) fruit. Les autres mots sont tirés du canarin, du tamoul et du maylayalim. Ils ne varièrent jamais dans la dénomination des objets qu'ils furent invités à désigner. »

La forme du mariage est simple; nulle cérémo-

nie ne l'accompagne. Le futur présente un ou plusieurs buffles, suivant ses moyens, aux parens de sa bien-aimée; ceux-ci lui touchent la tête, puis lui remettent leur fille : cela complète le contrat, et il emmène sa future chez lui. La polygamie existe chez eux de la même manière qu'au Tubet. La femme étant obligée de recevoir comme ses maris tous les frères de la famille dans laquelle elle entre, tandis qu'eux n'ont entre eux que cette femme. Elle a aussi la faculté de prendre dans toute autre famille un galant, auquel son mari est obligé de céder le pas dans toutes les occasions.

Un autre usage barbare, celui de l'infanticide régnait autrefois parmi eux. Les garçons étaient conservés et partagés entre les frères suivant le degré d'aînesse; mais les filles étaient mises à mort. On ne sait pas encore précisément de quelle manière; mais il n'y a pas de motifs de croire qu'elles fussent exposées. On a des raisons de penser que, grace à l'intervention des autorités britanniques, cette coutume cruelle a cessé.

Quoiqu'ils n'aient que peu d'idées de religion, les Thodavers sont néanmoins assez superstitieux pour faire une distinction entre les jours heureux et les jours malheureux. Le jeudi, le samedi et le dimanche sont regardés comme favorables, et les quatre autres jours, au contraire, comme sinistres. Par conséquent si quelqu'un meurt un jour funeste, ses funérailles sont différées jusqu'au premier jour pro-

pice. Quand il est arrivé, les parens s'assemblent et la cérémonie commence par des lamentations bruyantes sur la perte du défunt; ensuite on brûle son corps avec tous ses ornemens; le lendemain ses cendres sont enterrées avec quelques pièces de monnaie, d'or ou d'argent, suivant les moyens des survivans; et une grande pierre est placée sur le tombeau. Le crane et des ossemens des jointures sont conservés pendant deux ou trois mois, et quelquefois un an, jusqu'à ce que les parens du défunt ayant réuni un assez grand nombre de buffles et d'autres choses nécessaires pour la célébration des cérémonies finales en son honneur. Lorsque tout est prêt, une grande compagnie se réunit; les ossemens gardés sont apportés et placés au centre du groupe, comme étant la représentation de l'ami dont on a été privé; ensuite chacun s'assied à terre, et on mange du riz, ou ce que la parenté peut fournir. Les plus riches distribuent des habits aux personnes présentes. Pendant que l'on est ainsi occupé, deux ou trois personnes quittent leurs sièges, conduisent par les cornes un buffle autour des ossemens, puis avec des gestes désordonnés tombent sur l'animal, en le frappant d'énormes massues jusqu'à ce qu'il soit renversé à terre. Ces cérémonies funéraires terminées, le crane et les ossemens des jointures sont brûlés dans une toile, et après cela enterrés près des autres cendres. Ces usages diffèrent tellement de ceux auxquels les habitans de la plaine se

conforment dans la même occasion, qu'il est difficile d'imaginer d'où ils tirent leur origine, à moins que l'on ne suppose que les Thodavers ne descendent d'une colonie d'étrangers qui ont continué à suivre les coutumes de leur patrie primitive.

Il ne paraît pas que ni les Thodavers, ni les autres tribus aient un grand sentiment de religion. Quelques cérémonies et une assemblée annuelle pour pratiquer des rites imparfaits sont les seules preuves de leur croyance à un être suprême ou à une vie future.

Les Bouddaghers, autre tribu de montagnards, paraissent tirer leur origine des plaines adjacentes; ils se sont établis, il y a quelques siècles, dans le pays plus haut.

C'est une race d'hommes inférieure aux Thodavers, à peu d'exceptions près, ils sont très petits. Ces exceptions sont frappantes; quelques-uns ont plus de six pieds de haut et sont robustes à proportion; mais ils n'ont pas un air majestueux et indépendant comme les Thodavers. Leur teint est clair; les hommes ont des physionomies douces, et quelquefois belles; leur visage, notamment le nez rappelle celui des Grecs. Les filles et les femmes très jeunes ne sont pas dénuées de beauté; mais un travail rude et l'action de l'air auquel elles sont exposées, quelque temps qu'il fasse, ne tardent pas à altérer leurs traits; quelques vieilles femmes sont d'une laideur affreuse.

Les préliminaires de leurs mariages diffèrent essentiellement de ceux des Hindous, l'homme ayant la faculté de choisir la femme dont il veut faire sa compagne, et la femme jouissant de la liberté d'accepter ou de refuser la proposition. Quand les deux partis sont d'accord, l'homme accompagné d'une demi-douzaine de ses amis va trouver les parens de la jeune fille, pour leur demander leur consentement à l'union projetée : lorsqu'il l'a obtenu et est convenu de payer une certaine somme d'argent qui ordinairement n'est pas au-dessous de dix roupies, et est rarement au-dessus de vingt, les parens remettent leur fille au futur avec son douaire, qui consiste généralement en une vache, un taureau et un plat en métal; ils fournissent aussi le *tally*, qui est le signe du contrat de mariage : il est en or de la grosseur et de la forme d'un bouton de gilet d'uniforme, et a une queue sur le côté; il est suspendu au cou de la femme. Ce joyau est en usage, pour le même objet, chez tous les Hindous de l'Inde méridionale.

Ensuite les parens adressent au futur quelque avis convenable, qu'il s'engage à suivre; on complète la cérémonie par un repas, et on se livre à la joie; après cela les nouveaux mariés se retirent chez eux. Dans le cas où l'homme négligerait de payer la somme stipulée dans un temps raisonnable, les parens de la femme essaient de la séparer de lui, jusqu'à ce qu'il ait rempli les conditions qu'il avait

contractées en se mariant. Si la femme refuse de quitter son époux, on fait un autre arrangement, et le bétail ou toute autre chose appartenant au mari est vendu pour acquitter sa dette. Mais il y a bien à rabattre des deux côtés de cet arrangement qui semble annoncer tant d'harmonie, la polygamie étant en usage pour les hommes, et les femmes ayant la faculté de se divorcer. Il est permis aux hommes de prendre autant de femmes qu'ils en peuvent nourrir; et la femme, soit par caprice, soit par déplaisir, peut se séparer de son mari et en épouser un autre : mais, dans ce cas, elle est obligée de rendre tout ce qu'elle peut avoir reçu de lui. Quant à lui il garde tous les enfans qu'elle lui a donnés. Son nouveau mari prend sur lui toute la responsabilité du premier; il paie la somme que, suivant les stipulations, elle doit lui remettre, et toutes les dettes qu'elle peut avoir contractées durant son premier mariage. Les femmes ont la faculté de répéter ces transactions barbares aussi souvent qu'elles en ont la fantaisie.

Les Bouddaghers ont une singulière manière de saluer : l'inférieur touche le ventre de son supérieur avec la tête que ce dernier relève aussitôt des deux mains. Leur langue est un dialecte du Canarin très corrompu; toutefois ils comprennent cet idiome parlé correctement.

Le principal objet de leur adoration est nommé Hettiden; ils assurent que c'était un homme de leur

caste qui vivait il y a mille ans, et qui parvint à un âge très avancé. A sa mort, sa femme résolue à ne pas lui survivre ordonna de creuser sept petits trous qui furent remplis d'eau; elle en fit le tour en pratiquant en même temps certaines cérémonies, puis elle s'étrangla. En honneur de ce couple si âgé, tout vieillard est appelé *hetti pagati*, et toute vieille femme, *hetti magati*.

Les Bouddaghers élèvent à Hettiden une cabane, dans laquelle une lampe brûle continuellement; mais nulle image ne le représente : ils le regardent comme le dieu de la santé, et une fois par an lui rendent des honneurs. On lui présente une toile neuve qui est conservée dans cette hutte jusqu'à l'anniversaire suivant, alors elle est partagée entre l'homme employé à soigner la lampe, et le kourumbe qui exécute toutes les cérémonies. On remplace la toile par une autre dont à la fin de l'année on dispose de la même manière.

Un autre dieu que les Bouddaghers adorent, est Herar deh; ils le regardent comme la divinité qui les a conduits dans les Neilgherries. Ils ont un vieux miroir et une coupe de cuivre qu'ils ont apportés de leurs collines primitives, et qu'ils conservent avec un grand soin comme des représentations de Herar deh. Ces reliques sont renfermées dans un coffre qui est conservé dans une petite cabane bâtie exprès, on les en retire et on les nettoie une fois l'an. Cette cérémonie terminée, les hommes s'as-

seyent et mangent vis-à-vis du miroir et de la coupe placée devant eux; ensuite ces objets sont soigneusement remis dans le coffre. Une personne est nommée pour en prendre soin. La communauté la récompense de sa peine par une petite quantité de grain que chaque champ lui fournit. Indépendamment de ces objets d'adoration ou de respect, les Bouddaghers honorent indifféremment Rungeswami, le lingam, Narayanah, Kadetaycou, Madeppun, le dieu du bétail, et en un mot tous les dieux des différentes tribus qui se sont incorporées avec eux. Bien qu'ils supposent que leurs dieux possèdent la forme humaine, ils n'en font cependant pas des images pour les représenter. L'un d'eux interrogé sur le lieu où Diza habite, répondit qu'il l'ignorait et que s'il le savait, il voudrait toujours être auprès de lui. « Pourquoi, lui demanda-t-on? — Parce que je serais constamment heureux. » Sentiment digne d'une meilleure croyance.

Quant à la troisième division, celle des Kothers, de même que les Tchecklers du pays inférieur, ils mangent la chair des animaux, n'importe la maladie dont ils sont morts; on les voit souvent chasser les vautours, les corneilles et les chacals, d'une charogne à moitié dévorée, et emporter ce qui en reste. En 1825, cet usage dégoûtant fut fatal à plusieurs de ces hommes, qui moururent empoisonnés par la chair en putréfaction. Malgré la nature insalubre de leur nourriture, les Kothers sont rarement

affligés de maladies. Une fois qu'on est habitué à leur extérieur malpropre, on commence à découvrir parmi eux des hommes dont l'air annonce la bonne santé, notamment parmi le petit nombre de ceux qui s'abstiennent d'opium; mais la plupart consomment une grande quantité de cette drogue pernicieuse, et portent sur leur visage des marques visibles de ses effets soporifiques. Ordinairement un individu en consomme par jour quatre-vingt-dix à cent grains en deux fois. Lorsqu'ils ne peuvent s'en procurer, ils boivent, pour le remplacer, de l'eau d'opium; ils la font en laissant tremper dans l'eau froide l'enveloppe du pavot, puis ils en expriment le suc avec les mains; ils en boivent communément un quart de pinte à la fois. J'ai vu un homme l'avaler d'un trait.

Les Neilgherries (*Nil gherri*, montagne bleue) furent visités pour la première fois en janvier 1819, par des Européens qui demeuraient à Coimbetour. Le rapport favorable qu'ils firent du climat et de l'aspect général de la contrée, rapport qui fut inséré dans les journaux de Madras, excita un vif intérêt (1).

(1) Le récit de cette excursion a été publié dans les Nouvelles Annales des Voyages, T. IV, p. 421. (1re série). Le narrateur désignait ces montagnes par le nom de *Nilghemis*, c'était une faute du copiste. Les noms des trois tribus diffèrent aussi un peu de ceux qu'on lit dans l'ouvrage de M. Hough. D'ailleurs les deux relations se complètent l'une par l'autre.

Au mois de mai suivant les Neilgherries furent parcourues de nouveau par quelques-unes des mêmes personnes que M. Leschenault de la Tour, naturaliste français, accompagna. Un second rapport confirma le premier, alors le gouvernement de Madras résolut d'ouvrir un des défilés conduisant dans ces montagnes: on eut aussitôt une preuve incontestable de la salubrité de l'air sur ces hauteurs; l'officier de pionniers qui dirigeait les travaux se trouvait depuis long-temps dans un état de santé précaire, et souffrant d'une attaque périodique de la fièvre de Gandjam, le climat des Neilgherries produisit promptement sur lui un effet très salutaire; il se dépêcha de le faire connaître pour corroborer ce qui avait déja été publié à ce sujet. L'année suivante d'autres personnes allèrent dans ces montagnes. En 1821, quelques familles s'y établirent pendant quelque temps. Le résultat de chaque expérience prouva l'exactitude de la première conclusion.

Cependant malgré l'uniformité des rapports faits en faveur de ces montagnes par toutes les personnes qui les avaient escaladées, l'insalubrité des contrées montagneuses de l'Inde est si notoire, que pendant quelque temps on allégua en vain que les Neilgherries étaient bien plus hautes que les pays dont il s'agissait, qu'elles étaient exemptes de djengles, et qu'enfin la bonne santé de leurs habitans prouvait qu'elles offraient une exception. Le préjugé invétéré qui les concernait semblait ne pouvoir être vaincu,

de sorte qu'il se passa long-temps avant qu'aucune des personnes qui demeuraient à une grande distance, pût se décider à croire ce qu'elle entendait dire. Toutefois le nombre des gens qui visitaient les Neilgherries devint si grand, et les récits favorables à ces monts furent si unanimes, que l'incrédulité fut honteuse d'elle-même, et littéralement contrainte de se rendre. On commence enfin à recueillir les avantages de cette découverte intéressante et précieuse. On va dans les Neilgherries sans craindre qu'il en résulte aucune conséquence fâcheuse. Il a fallu pour obtenir ce résultat, un intervalle de sept ans, et le témoignage uniforme des malades qui devaient le rétablissement de leur santé à leur séjour dans ces montagnes.

En 1826, M. Hough, qui est un des chapelains du fort Saint-George de Madras, pensa qu'il était de son devoir de faire connaître plus généralement la nature des Monts Neilgherries, surtout aux personnes malades, puisqu'un séjour d'un mois dans cette contrée fait plus de bien à leur constitution délabrée qu'un voyage au Cap de Bonne-Espérance, ou à tout autre lieu où elles ont coutume de se rendre. Il inséra dans le journal de Calcutta plusieurs lettres sur ces montagnes. Ensuite il les a réunies et les a publiées en un volume. Il a par là rendu un service important à la géographie; il pense que les Neilgherries offrent un emplacement très convenable pour l'établissement d'une population d'Eurasiens;

c'est le nom que l'on donne aux descendans d'un père européen et d'une mère hindoue. Plusieurs sont nés de mariages légitimes et forment une classe d'hommes recommandable. Ce nom par lequel on a proposé de les désigner, semble être une contraction d'*Européen* et d'*Asien*. La plus grande partie du territoire de ces montagnes n'est pas encore occupée; on pourrait y cultiver les plantes des zones tempérées et y fonder des fabriques d'objets de première nécessité.

---

# CÉRÉMONIES

## DU CULTE HINDOU DANS LES TEMPLES.

Les cérémonies journalières en l'honneur de Siva se pratiquent de la manière suivante. Le matin le brahmine de service se baigne, puis entre dans le temple après avoir ôté ses souliers au pied des escaliers, et s'incline devant Siva. Il oint ensuite la statue avec du beurre clarifié ou de l'huile bouillie (1), puis il prend de l'eau qui n'a pas été rendue impure par l'attouchement d'un soudra, ou d'un brahmine n'ayant pas fait ses ablutions, et la verse sur la statue qu'il essuie avec une serviette. Il met dans de l'eau un peu de poudre blanche, y trempe les deux premiers doigts, et fait sur le linga une marque semblable à celle que les adorateurs de Siva portent sur leur front. Il s'assied devant l'image, ferme les yeux et médite sur l'objet dont il va s'occuper; pose du riz et du dourra sur le linga, une fleur sur sa propre tête, puis une sur le haut du linga, une autre sur le linga, et enfin plusieurs une à une en répétant des paroles mystérieuses. Il pose de la poudre blanche, des fleurs, des feuilles de vilona, de l'encens, des mets et une

(1) Les Grecs oignaient les statues de leurs dieux et les ornaient de guirlandes.

lampe devant l'image, ainsi que du riz et une banane; il répète le nom de Siva avec quelques formules de louanges, et finit par se prosterner devant l'image. Pratiquées par un séculier, ces cérémonies sont terminées en quelques minutes; une personne qui a du loisir y emploie quelques heures.

Le soir le brahmine de service retourne au temple, lave ses pieds et se prosterne devant la porte, l'ouvre (1), place dans le temple une lampe et pour offrande du soir offre à l'image du dieu un peu de lait, des confitures, des fruits, etc., tombe aux pieds de l'image, ferme la porte et s'en va.

Le 14 de la croissance de la lune, dans le phalgoun on célèbre pendant la nuit une fête en l'honneur de Siva dans son temple. On lave l'image quatre fois, et il y a quatre services séparés pour la nuit. En dehors du temple les fidèles dansent, chantent et se divertissent toute la nuit au son de leur horrible musique. Le Bhavichoua - Pourana raconte ainsi l'origine de cette fête. Un oiseleur retenu dans une forêt pendant une nuit obscure, grimpa à un viloua au-dessous duquel était une image du linga. En agitant les branches de l'arbre il fit tomber des

(1) On rapporte de quelques saints hindous que lorsqu'ils allaient au temple pour éveiller le dieu, et qu'ils répétaient les paroles des Thastras employées dans ces occasions, les portes s'ouvraient d'elles-mêmes. Cela rappelle ce que les Grecs disaient du temple de Cybèle qu'il s'ouvrait non avec les mains, mais avec les prières.

feuilles et des gouttes de rosée sur l'image, ce qui causa tant de plaisir à Siva qu'il déclara que l'adoration du linga dans cette nuit serait comptée pour un acte d'un mérite infini.

L'adoration dans les temples élevés en honneur des différentes incarnations de Vichnou est à peu près la même que celle qui a lieu dans les temples du linga. De très bonne heure le brahmine de service met des vêtemens propres, touche l'eau purifiante du Gange, et entre dans le temple pour éveiller le Dieu. Il souffle dans une conque, sonne une clochette, présente de l'eau et une serviette, et marmotte des prières pour inviter le dieu à s'éveiller. Les offrandes que l'on présente aux incarnations de Vichnou sont bien plus nombreuses que celles que l'on fait à Siva. Vers midi ce sont des fruits, des racines, des pois bouillis, des confitures, etc., ensuite du riz cuit, des herbes frites, des épiceries, etc. Vichnou ne mange de la chair d'aucune espèce. Après le dîner on lui donne à mâcher du betel; ensuite on le laisse reposer et on ferme la porte du temple. Pendant qu'il dort les brahmines mangent les offrandes. Le soir on lui offre du lait caillé, du beurre, des confitures, des fruits, etc. Le peuple vient alors au temple pour adorer le Dieu. Après le coucher du soleil on apporte une lampe dans le temple, et l'on offre un peu de lait, de confitures, etc. Les prêtres promènent devant le Dieu une lampe à cinq becs, sonnent une petite cloche, présentent de l'eau et

une serviette pour qu'il se lave la bouche, le visage et les pieds. Ces offrandes étant restées près de dix minutes devant le dieu, on les retire ainsi que la lampe, et le dieu reste toute la nuit dans l'obscurité.

Quand on demande aux Indous le sens de ces cérémonies, ils disent que c'est en mémoire du service rendu à Krichna quand il revenait de garder les troupeaux; on lui apportait de l'eau et une serviette pour se laver, de la lumière pour examiner où les épines étaient entrées dans ses pieds, ou dans toute autre partie de son corps; une sonnette pour témoigner la joie que l'on avait de le voir arriver sain et sauf, et de la nourriture pour le rafraîchir après les fatigues de la journée, en suivant les troupeaux.

---

# NOTICE SOMMAIRE

## SUR LA GÉOLOGIE DE L'INDE.

Par M. CALDER.

SUITE.

( Voyez tome XI, pag. 71 et suiv. )

A Bancora, la concrétion calcaire nommée kunbur, commence à couvrir la surface du granite et du mica-schiste. De là nous passons au grand champ de houille qui occupe les deux rives de la Demmoda. Les limites de cette formation n'ont pas encore été déterminées avec exactitude; au S. on peut suivre les roches qui l'accompagnent, telles que les grès, les schistes et les shales, jusqu'à une distance de quelques milles de Rogónâthpore; elles reposent sur le granite. A peu près à 40 milles au N. $\frac{1}{4}$ N.-E. de ce lieu, on arrive à la première houillère qui ait été ouverte dans l'Inde. Feu M. Jones, ingénieur entreprenant et actif, eut le mérite de commencer ces ouvrages en 1815, à Rany Ganghé, sur la rive gauche de la Demmoda. On regarde cette houillère comme la partie nord-ouest du canton houiller du Bengale. M. Jones observa que sur une longueur de 65 milles, il suivait la même direction; sa largeur vers Bancora, du côté du S.-O., n'est qu'à 11 à 12

milles de la rivière; il conjectura que la même formation de houille traversant la vallée du Gange, près de Cotiva, se réunit à celle du Sylhet et du Catchar, qu'il nomme la partie nord-est du canton houillier, et dont on a apporté de nombreux échantillons de houille. Il importe au bien public que ces dépôts si vastes et si précieux fassent l'objet de recherches exactes.

Les principales roches qui composent cette formation, sont des variétés de grès, des schistes argileux et des shales, quelquefois avec des filons et des veines de trapp et de talc vert; le shale couvrant immédiatement la houille, abonde en impressions de végétaux, et de quelques restes organiques d'animaux, parmi lesquels le docteur Voysey a distingué un *phytolithus*, un *calamite*, un *lycopodium*, et une espèce gigantesque de palette. Le shale passe au schiste argileux, au-dessus duquel est superposé un grès tendre, mais friable micacé, d'un gris jaunâtre, devenant çà et là plus dur et schisteux. Il forme la roche recouvrant la surface de tout le canton houiller, et s'élève en collines basses à sommet arrondi et en terrains ondulés. Dans les fosses de houille, au nombre de trois, qui ont été creusées jusqu'à présent, à une profondeur de 88 pieds, on a rencontré sept lits de houille, dont un a plus de neuf pieds d'épaisseur : la qualité de la houille est excellente, elle ressemble à celle de Sunderland, mais elle laisse une plus grande proportion de cendres.

En allant au N. et à l'O. de Bancora et de la Demmoda, la route de Benarès passe sur des roches granitiques; les rangées de collines à gauche, et tout le pays jusqu'au Sône, et probablement autour de Skirgatty et de Gya, en sont composées; et en approchant des rives du Sône, quand on traverse les coteaux au-delà de Sasseram, le grès commence à paraître et continue à rester la roche de la surface; probablement avec une seule interruption considérable jusqu'à Agra, formant, ainsi qu'on l'a remarqué plus haut, la limite méridionale de la vallée du Gange et de la Djemna. L'intervalle dont il est question se rencontre dans les terres basses du Bendelkend, où les collines remarquables par leur isolement, qui forment des chaînons courant du S. au N.-E., sont toutes granitiques, et les terres hautes sont couvertes de grès.

Ceci nous ramène aux plaines rocailleuses de l'Hindoustan, et à la dernière des trois principales chaînes de montagnes dont on a d'abord parlé, savoir : les monts Vindhya parcourant le continent de l'E. à l'O., unissant en quelque sorte les extrémités septentrionales des deux immenses chaînes décrites plus haut, qui se terminent presque sous la même latitude, et formant pour ainsi dire la base du triangle qui soutient le plateau de la péninsule. La chaîne des Vindhya le cédant peu pour les caractères classiques à l'Himâlaya, coupe le centre du pays et on peut aisément la suivre, même sur nos cartes imparfaites,

partant du 75e méridien oriental de Greenwich, du point nommé les collines de Ramgoutir, et allant au S. vers le Guzerate.

Cette grande zone a de nombreuses divisions, et une multitude de noms, chaque canton, à peu près, en donnant un ou le faisant changer; mais aux yeux du géognoste, qui considère les choses d'après une échelle étendue, il y a un parallélisme dans les parties séparées, et une connexion générale avec une dépendance de la chaîne centrale. Les couches subordonnées prouvent ce fait, parce que dans tous les cas, elles conservent leur parallellisme avec cette chaîne. Les grandes formations de surface de l'Inde centrale et du Deccan, sont le granite, le grès et les roches qui leur sont superposées, ces dernières ayant beaucoup plus d'étendue que dans tout autre pays. La formation de trapp basaltique se prolonge au N. dans le Malwa et Sawagor, Sohagpore et Omercantœ. De là s'avançant au S. par Nagpore, elle longe les frontières occidentales d'Haïderabad, presque jusqu'au 15e parallèle, et inclinant au N.-O., rejoint la mer près du fort Victoria, comme on l'a déja observé, forme la côte du Concan dans le N. jusqu'à l'embouchure de la Nerbeddah, et couvre un espace de 200,000 milles carrés, au moins. Elle est superposée au grès dans le district de Sâgor, d'où l'on peut inférer qu'une de ses portions au moins est postérieure au grès. Elle possède les propriétés générales des roches trappéennes, savoir: celle de chan-

ger la nature de toutes les roches, avec lesquelles elle a des points de contact; et dans le district de Sangor, elle est toujours associée avec un calcaire terreux qui semble avoir éprouvé une calcination, et montre de fortes marques de l'action de la chaleur. Selon le capitaine Franklin, les dépôts de grès sont si réguliers, tant pour leur disposition que pour leur caractère géologique, qu'on ne peut les méconnaître; leur parallélisme général avec l'horison, et leur nature salifère semblent, dans son opinion, les identifier avec le grès rouge nouveau d'Angleterre, tandis que la marne rouge et la variété bigarrée qui lui est superposée, et que Werner nomme *bunter Sandstein*, et les dépôts de calcaire lias mettent ce point hors de doute. En employant les termes de grès rouge nouveau, on comprend, suivant le langage usité en Angleterre, toute la série de lits qui intervient entre le lias et le calcaire magnésien. En conséquence, M. Franklin conclut avec confiance que toutes les chutes d'eau des monts Bendatchel dans le Bendelkend, gradins les plus bas de la chaîne du Vindhia, offriront une suite de formations correspondant parfaitement avec celles de l'Angleterre, où la formation de lias a été soigneusement examinée à cause de sa liaison avec les terrains houillers.

Dans la partie occidentale de l'Inde, le trapp basaltique est, ainsi qu'on vient de le voir, recouvert par des roches superposées comme à Sangor; toute-

fois il paraît qu'il flanque la grande branche primitive qui file vers Odeypore du côté du Guzerate, et au N. il se prolonge dans le désert à une distance inconnue. Un mémoire contenu dans les *Geological transactions* de Londres, prouve ce fait, quand même on n'en aurait pas une démonstration évidente, par le sel gemme qui s'y trouve en grande abondance.

Une autre roche qui occupe une vaste surface de l'Inde centrale, est le granite à gros grains qui passe fréquemment au gneiss, et est généralement composé de quartz, de feldspath couleur de chair, d'un peu de mica brun ou noir, et d'amphibole : cependant il varie par son aspect et par les proportions de ses parties constitutives.

Quant aux roches plus récentes que le grès, l'Inde en a fort peu; circonstance qui, si elle est exacte, rend sa géologie intéressante. D'où vient, s'écrie M. Calder, une particularité si remarquable? La réponse peut comprendre la solution des phénomènes les plus importans de la science.

Le lias n'est encore connu que par les recherches du capitaine Franklin; il l'a trouvé en place dans le Bendelkend, superposé à la marne rouge ou au grès rouge nouveau, et son caractère géologique est sous tous les rapports si distinct, qu'il ne peut être méconnu. M. Franklin pense qu'il a constaté son identité par la gryphite, fossile organique qui le caractérise, par des tiges de fougères, et des troncs

de bois fossile; de plus, la chaux que l'on en fait possède la propriété particulière à cette espèce, et ses variétés d'un grain plus fin ont été trouvées excellentes pour la lithographie. Ce savant ne doute nullement de l'existence de cette formation, et pense qu'elle prouve deux points importans : premièrement que les grès auxquels elle est superposée sont la marne rouge, ou le *new red stone* de l'école anglaise; secondement, que peut-être à l'exception du trap et des formations concrétionnaires, c'est la plus récente qui jusqu'à présent ait été découverte dans l'Inde; car M. Franklin a subséquemment traversé la chaîne au pied de laquelle elle se trouve, et n'a rencontré nulle trace de formation oolitique; il regarde donc comme évident, que si celle-ci se trouvait dans l'Inde, ce devrait être dans ce lieu.

L'analyse a montré que le kunkur ordinaire contient les élémens de l'oolite et du calcaire. Or, cette formation concrétionnaire qui semble particulière à l'Inde, ne pourrait-elle pas être le reste de ce qui, dans des circonstances différentes, serait devenu comme en Angleterre de véritables lits d'oolite? Franklin observe que ces lits irréguliers de kunkur que l'on trouve dans la direction de chaque cours d'eau dont ils forment les rives, paraissent y avoir été déposés dans des circonstances singulièrement défavorables à la régularité; et on pourrait demander à quelle autre action qu'à celle

de l'eau coulant avec turbulence, cet aspect peut être attribué d'une manière satisfaisante.

Quant aux restes organiques, les plus intéressans de ceux dont la géologie s'occupe, il est à craindre que l'Inde ne soit pas un pays qui en offre beaucoup. Les couches de houille quand l'esprit d'entreprise les creusera, offriront probablement d'autres variétés de végétaux et de poissons, que celles dont on a déja fait mention, et les pierres de lias contiendront peut-être des échantillons de sauriens; mais jusqu'à présent, le trait le plus frappant de la géologie de l'Hindoustan est l'absence presque totale de restes organiques dans les roches à couches, et dans le terrain d'alluvion.

On a trouvé du bois siliceux dans le terrain d'alluvion de Calcutta et de Djebbelpore; mais nous croyons que des ossemens d'animaux n'ont pas encore été découverts soit dans les dépôts d'alluvion, soit dans les roches stratifiées. Toutefois, les vastes dépôts d'ossemens fossiles récemment découverts dans l'Ava, et peut-être les cavernes non encore explorées des couches calcaires du Sylhet, du Catchar et de l'Assam, promettent une récolte abondante aux recherches futures.

M. Calder termine ses observations par l'exposé du système de la géologie de l'Hindoustan adopté par feu le docteur Voysey, et communiqué dans quelques-unes de ses dernières lettres à son ami, le docteur Abel, dont les sciences pleurent la perte. Comme elles

contiennent à peu près les seuls monumens qu'il nous ait laissés des conclusions générales auxquelles son esprit philosophique l'ait conduit, et qu'il est désirable de conserver tout rayon de lumière venant d'une source aussi pure, pour nous guider dans nos recherches futures; nous transcrivons textuellement de ses lettres les passages suivans :

« 1er *avril* 1823. Il paraîtra peut-être présomptueux de ma part d'essayer une esquisse de la géologie de l'Hindoustan, après un séjour si court dans le pays, surtout quand vous vous rappellerez que la *carte géologique d'Angleterre* de Smith, lui a coûté vingt ans de travail; mais il y a cette dissemblance remarquable entre les deux pays, que dans l'Inde au lieu de vingt formations différentes, comme en Angleterre, il n'y en a que quatre; savoir, le granite, le grès, le schiste argileux, le trapp, l'alluviale. Toutes ont des roches subordonnées; mais on ne les trouve jamais dans aucune des autres formations, et toutes occupent une vaste surface. »

Dans une autre lettre du 8 septembre 1823, M. Voysey donne un tableau abrégé de la géologie de l'Inde entre les parallèles des 27 et 28mes degrés de latitude nord : « La géologie de l'Inde peut être partagée en deux formations dont chacune possède des traits caractéristiques communs, qui marque fortement qu'elles appartiennent à une même époque.

1° Les roches granitiques comprennent : du *gra-*

*nite* auquel sont subordonnés du quartz cubique, du *grünstein* en veines et en couches, du *gneiss*, auquel sont subordonnés du schiste amphibolique, du calcaire cristallisé, de la dolomie cristallisée, de la chlorite de mica-schiste, du schiste talqueux et du quartz.

2° Les roches schisteuses comprennent du *grès* cristallisé, conglomeré et cimenté, qui passe au *schiste argileux*, au schiste argileux calcaire, et au schiste calcaire auquel sont subordonnés le *schiste siliceux*, la *brèche de diamant* et les terrains houillers.

3° Les roches basaltiques ou roches superposées et pénétrantes, comprennent le *basalte*, les *wacke*, l'*amygdaloïde*, l'*argile ferrugineuse* ou la *latérite* qui est quelquefois directement superposée au *granite* et au *gneiss*.

4° Les terres ou plaines alluviales, terrain noir provenant de débris des roches trappéennes. Terre alluviale du Douâb, et plaines du Gange, comprenant des couches de conglomerat calcaire ou *kunkur*.

« Je suis convaincu que l'on ne fera que peu d'addition à mon tableau. Il n'y a rien dans l'Inde qui ressemble à l'oolite, à la craie, ou à l'argile de Londres. Jusqu'au moment actuel, je suis enclin à penser que le granite et le gneiss de l'Inde sont contemporains; car ils passent perpétuellement de l'un à l'autre, et ont les mêmes roches subordonnées,

je regarde comme probable qu'ils doivent leur différence de structure à un mode différent de consolidation. A présent aussi, je suis disposé à croire que les roches stratifiées sont les plus anciennes dans l'ordre des temps; mais n'anticipons point : l'histoire ancienne de l'Inde et sa géologie sont intimement unies dans l'histoire des roches trappéennes, car selon la tradition, des villes ont été englouties par des pluies de boue noire. Je lisais dernièrement un récit de la découverte d'ossemens humains par Schotthiem : cet auteur dit qu'ils étaient toujours calcinés et privés de leur gluten animal. Veut-il dire qu'ils avaient perdu leur acide carbonique? Croyez-vous que si l'Inde était habitée avant le déluge, il n'y aurait pas des restes d'animaux dans ses vastes et nombreuses plaines alluviales. Des philosophes se sont plus à supposer que les Aborigènes de l'Inde, les Goands qui diffèrent remarquablement des Hindous par leurs mœurs et leurs coutumes, échappèrent aux eaux du déluge, en se réfugiant sur les hautes montagnes de l'intérieur. Il me semble qu'il y a dans toute l'Inde une grande ressemblance entre les productions animales et végétales. Je ne pense pas avoir vu quelque chose que vous n'ayez point dans le voisinage de Calcutta.

28 février 1824. « A mesure que j'avance, je fais une section barométrique et une esquisse géologique du pays. Lorsque j'arriverai à Calcutta, j'aurai fait beaucoup d'additions à la carte géologique

de l'Inde. Pendant mes voyages, j'ai été frappé de la grande uniformité des productions, c'est-à-dire des mêmes terrains. Si l'on me disait; voilà la nature du terrain A, je pense que je pourrais indiquer exactement la manière dont on le cultive, ses grains ou ses productions, ses animaux et ses forêts. Cela est dû, ce me semble, au petit nombre des formations et à leur grande étendue. Depuis que j'ai quitté Sombhelpour, j'ai voyagé sur le gneiss qui passe au granite avec les veines ordinaires de trapp de la formation de l'Inde; j'ai vu aussi du mica-schiste renfermant des veines et des couches d'amphibole et de schiste amphibolique. Le mica-schiste passe au schiste chloritique. »

( *Asiatic journal*, décembre 1828. )

## AMHERST-TOWN

### SUR LA CÔTE DU PÉGOU.

Le port d'Amherst a été si complètement décrit, que je ne reviendrai pas sur ce sujet; cependant j'éprouve du plaisir à pouvoir dire que durant mon séjour dans ce lieu, neuf navires étaient mouillés en sûreté à peu près à 600 pieds du rivage, et aucun d'eux n'éprouva le moindre accident ni en entrant, ni en sortant. Le plus gros tirait 17 1/2 pieds d'eau, et le plus petit 15 pieds. On avait élevé une objection sérieuse contre cet établissement. C'est que l'eau y était peu abondante, et même de mauvaise qualité. L'expérience de près d'une année a complètement prouvé que ces craintes ne sont nullement fondées. Partout on trouve l'eau à six ou sept pieds de la surface du sol, quand on prend la peine de creuser un puits; je crois que présentement on n'en a pas ouvert moins d'une douzaine. L'eau est aussi bonne qu'abondante; c'est l'opinion des indigènes et des étrangers. Tous les navires qui ont visité ce port, ont fait leur provision d'eau à ces puits; on en a aussi tiré tous les jours celle d'une flottille considérable de chaloupes canonnières. C'est un avantage bien rare dans les ports de l'Inde, au moins dans ceux que je connais.

Un objet de la plus haute importance pour la prospérité de cet établissement, est le commerce du bois de construction. On a constaté l'existence, sur les rives du Gaing, de l'Attran et du Sanloun, de forêts de tek dont les arbres sont égaux et supérieurs par leur dimension à ceux qui s'exportent par Rangoun. Il y a des raisons de croire qu'ils l'emportent également pour la qualité, puisque ceux qui ont été amenés des forêts de Choughin et de Toungou, et en général de celles qui sont situées vers l'extrémité orientale de l'empire birman, et qui par conséquent se trouvent le plus près de nos nouvelles acquisitions, sont regardés comme bien préférables à ceux des forêts de l'Irraouaddy, et se vendent à un prix plus élevé à Rangoun. On peut raisonnablement espérer que la découverte importante de ces forêts nous exemptera, dans peu de temps, de la nécessité de dépendre du caprice des Birmans pour cet objet, et qu'elle donnera à notre gouvernement la facilité d'avoir à bon marché des pièces propres à l'artillerie, ou pour d'autres ouvrages; pièces que l'on ne pouvait que rarement et difficilement choisir dans les cargaisons qui arrivaient de Rangoun. J'ai appris que le savant surintendant du jardin de botanique a découvert plusieurs autres espèces de bois très convenables à toutes les espèces de constructions, soit pour le gouvernement, soit pour les particuliers.

Après le bois, la marchandise qui mérite le plus

l'attention, est le grain. L'île de Bileu et toute la province de Martaban est d'une fécondité si remarquable en grain, que sous le gouvernement birman, un grand nombre de bateaux étaient occupés à transporter du riz à Rangoun, malgré le prix très bas de cette denrée dans le voisinage de ce port, durant la disette affligeante qui, en 1816, désola Rangoun, le nouvel établissement anglais rendit à cette ville des services inappréciables. Les expéditions considérables de riz qu'il fit dans ce temps de calamité soulagèrent des milliers d'infortunés avant que la nouvelle du manque de grains fût arrivée au Bengale, et avant qu'on pût recevoir de ce pays des cargaisons de grains.

Sous le gouvernement birman, le prix du puddy ou riz non mondé, excédait rarement dix ticals d'argent fin, ou 12 roupies les 100 paniers. Ces 100 paniers en donnent 40 de riz nettoyé, dont deux et trois quarts font un sac, après la déduction ordinaire pour le travail des ouvriers qui étaient invariablement payé en nature. On voit donc qu'un sac de riz ne coûterait qu'un peu plus d'une roupie, pris sur le lieu de la culture. L'île de Bileu, qui est la partie la plus fertile de la province, procure toutes les facilités pour le transport soit par eau, soit par terre, et la proximité d'Amherst-Town faciliterait l'embarquement du grain. La quantité de terres propres à la culture du riz, et encore en friche est immense. Par la suite, on pourra expédier

cette denrée avec avantage à la côte malaye, à Poulo-Pinang, à l'Ile de France et à la côte de Coromandel. Le gouvernement birman prohibe strictement l'exportation du grain, même quand la récolte est très abondante : ainsi Amherst-Town n'a pas à craindre la concurrence de ce côté.

Avant la guerre avec les Birmans, une caravane de pèlerins venant du pays des Chans ou du Laos, arrivait tous les ans à Rangoun; j'étais dans cette ville quand elle y entra en 1823. Elle était composée d'environ 2,000 individus qui apportaient différentes marchandises pour vendre ou pour échanger; telles que de la gomme laque, du cardamome, diverses sortes de métaux, de drogues, de médicamens, enfin de vêtemens usités chez les Birmans; ils amenaient aussi des chevaux. Je suis porté à croire que cette caravane traverse une partie du canton de Martaban en venant à Rangoun, et je pense qu'avec quelques encouragemens, ou même de leur plein gré, les gens qui la composent pourraient venir tenir leur foire dans notre établissement. Si la sainte relique de Goudama déposée dans le temple doré de Rangoun, était un attrait agissant trop puissamment sur la superstition de ces pieux pèlerins, il y aurait probablement moyen d'en faire venir de Ceylan ou de Gaya une autre douée d'une vertu attractive aussi forte, et je crois ces bons dévots trop éclairés sur leurs intérêts temporels, pour négliger d'apporter leurs marchandises au marché où

ils seraient assurés de les vendre le mieux. A la foire de 1823, à Rangoun, les pèlerins apportèrent entre 2,000 et 3,000 marcs de gomme lacque de la meilleure qualité. Les chevaux, au nombre de plusieurs centaines, étaient bons; ils se vendaient bien.

On pourrait établir avec avantage une autre foire sur la frontière de Siam, ce qui ouvrirait à nos manufactures un nouveau débouché dans ce pays où les échanges avec ses productions nous seraient profitables.

Après le bois de construction et le riz, les objets qui pourront donner le plus d'activité au commerce d'Amherst-Town, sont l'indigo et le coton. L'indigo se fabrique très grossièrement dans de grandes jarres où il est précipité, ou plutôt mêlé avec une si énorme quantité de chaux, que, sous sa forme actuelle, il ne peut entrer dans le commerce européen; mais comme la plante croît abondamment sur le bord de toutes les rivières, tout fait espérer que sa culture pourra se faire avec succès quand elle sera bien dirigée et soutenue par des capitaux convenables; les îles grandes et innombrables, ainsi que les rives du Sanloun conviennent parfaitement à cette plante.

On a exporté depuis long-temps de Martaban du cardamome en petite quantité, de l'huile de sesame, de l'ivoire et de la cire.

Amherst est un établissement de la première importance, comme un entrepôt où les Birmans, les

Laociens, et probablement aussi les Siamois, pourront s'approvisionner avec facilité de produits manufacturés de la Grande-Bretagne et de l'Inde. Le peu de distance par eau entre Amherst et Rangoun, assurera toujours au premier de ces ports ses approvisionnemens venant du dernier, et qui lui seront apportés par les bateaux des Birmans, et par de petits navires caboteurs. Tandis que le territoire de Tungou, vaste et bien peuplé, tirera plus facilement d'Amherst que de Rangoun, les choses dont il a besoin. La capitale de l'Ava, ainsi que les provinces septentrionales et orientales de cet empire, tiraient, avant la guerre, les cotonnades et les lainages anglais, principalement de Calcutta, par la longue et difficile route par terre à travers l'Arracan. On a reconnu qu'il y en a une plus courte et plus praticable par le Tungou; il n'est donc guère douteux que le commerce trouvera de l'avantage à quitter son ancien canal, et qu'à l'avenir Ava sera approvisionné par ses négocians indigènes, qui viendront de Martaban à Ava pour y faire leurs achats; un accroissement de consommation sera la conséquence de cet ordre de choses. Le plus grand obstacle pour le commerce, sous la tyrannie des Birmans, est la prohibition d'exporter les métaux précieux: aussi les besoins du vaste pays sur lesquels ils dominent, n'étaient jamais complettement satisfaits, parce qu'il manquait de moyens d'échanges suffisans. Cependant tous les efforts du gouvernement birman ne

pouvaient empêcher qu'il ne sortît de Rangoun, en fraude, des métaux précieux, et les négocians anglais, au risque d'avoir leurs navires et leurs cargaisons confisqués, faisaient ce commerce illicite. Durant mon séjour à Rangoun, un beau navire tout neuf, qui avait chargé en fraude plus d'un lac de roupies, fut saisi par le gouvernement birman; le capitaine fut arrêté, et la cargaison confisquée. Heureusement il n'appartenait pas à des Anglais; mais même dans ce cas, il n'aurait pas été mieux traité. Aujourd'hui cette difficulté est complettement surmontée pour ce qui concerne nos compatriotes; la facilité avec laquelle les lingots peuvent être transportés à Amherst par Martaban est si grande, que l'on peut défier tous les moyens possibles d'être découvert : et ce seul avantage gagné doit augmenter dans l'empire birman la consommation des produits manufacturés de l'Inde et de la Grande-Bretagne, et la porter à plus du double de ce qu'elle était avant la guerre.

Une autre prohibition, dont l'infraction attire une punition sévère, est celle d'introduire de l'opium dans l'empire birman; je connais l'exemple d'un Anglais qui fut condamné à une grosse amende même pour avoir été faussement accusé d'un délit de ce genre. Cette prohibition est très incommode pour les Birmans, qui sont très adonnés à l'usage de cette drogue, et la paient un prix énorme aux Chinois, qui sont assez heureux pour éluder la vigilance du

gouvernement; la vente s'en fait toujours avec beaucoup de précaution et de secret. Son prix ordinaire avant la guerre, était de deux à trois fois son poids en argent pur. Amherst-Town fournit les moyens d'introduire l'opium avec la plus grande facilité, jusque dans le cœur de l'empire birman, ainsi que dans les pays de Laos et de Siam; et on doit espérer qu'il s'en vendra beaucoup à Amherst; déja on y en a expédié plusieurs caisses, qui y ont trouvé un prompt débouché.

On peut dire avec assurance, que toutes branches de commerce suivies auparavant par les négocians européens, dans l'empire birman, le seront avec autant d'avantage, et souvent même avec la perspective d'un plus grand succès à Amherst-Town. Je regarde comme un des résultats les plus heureux de la dernière guerre, que par la conservation de cet établissement, nos relations commerciales avec les Birmans et d'autres peuples voisins promettent de prendre une extension considérable, et que de plus elles y trouveront une sécurité qu'elles n'auraient pu obtenir par tout autre moyen. Notre commerce est délivré par là d'une foule de tracasseries et d'exactions, et nos négocians sont à l'abri de la tyrannie et des humiliations auxquelles ils étaient exposés par la morgue du gouvernement birman, et l'avidité de ses officiers.

Calcutta. — *Government gazette.*

# VOYAGE DE M. LINANT

## EN NUBIE,

## ET SUR LE BAHR EL ABIAD.

*Relation du voyage dans la province d'Atbara.*

*Hartoum*, 14 mars 1827.

« Le 6 décembre 1826, je partis de Hartoum par eau, et le 10 j'arrivai à Abou Aras à l'embouchure du Rahat. Le cheikh des Choukérieh et celui des Bicharys ayant des affaires dans plusieurs villages, avaient voyagé par terre; ils arrivèrent deux jours après moi, et mes chameaux un jour après eux. J'allai visiter quelques ruines à cinq milles au-dessous d'Abou Aras, et à peu de distance du Bahr Azrek; elles occupaient une circonférence assez considérable; c'étaient des restes de bâtimens en briques. Du reste, je n'aperçus pas une pierre, rien n'annonçait une haute antiquité. Il y a aussi quelques décombres à l'embouchure du Rahat; ce sont des pierres, ce qui est digne de remarque, parce qu'à

une très grande distance, on n'en rencontre pas une seule, et les habitans de ces cantons sont trop paresseux pour en aller chercher au loin.

Le 16 décembre, nous quittâmes l'embouchure du Rahat; le 6 janvier, nous arrivâmes à Chaindi. Notre voyage fut prompt, nous parcourions chaque jour une distance considérable; car nous étions montés sur de bons chameaux qui ne portaient que nos personnes, et les cheikhs étaient pressés.

L'Atbara est un pays très plat; çà et là s'élèvent des montagnes isolées qui ressemblent à des monçeaux de pierres posées sur la surface unie d'un appartement. Presque partout le terrain est couvert d'arbres et de plantes, ou seulement de ces dernières. Dans ces plaines, il y a des cantons où l'œil ne découvre rien, sinon dans le lointain quelques montagnes qui, lorsque le vent imprime à l'herbe un mouvement ondoyant comme celui des vagues, ressemblent à des îles baignées par une mer jaunâtre. Partout l'on aperçoit des plaines, où il y a ni arbres, ni plantes, ni herbes; mais partout le terrain est bon, et on peut l'ensemencer après la saison des pluies; c'est ce que font les Arabes choukérieh, maîtres de ces terres.

Je croyais trouver des antiquités à Mandéra, d'abord parce que ce nom rappelle les temps anciens, et aussi parce que ce lieu est situé sur la route qui mène directement de Meroë à Axum; enfin, parce qu'on m'avait dit que j'en verrais. Mais Mandéra

n'est qu'une petite montagne granitique, comme toutes celles que j'ai rencontrées dans l'Atbara, elle est tapissée d'herbes et de plantes, et de quelques arbrisseaux qui croissent entre les pierres. C'est le campement principal des Choukérieh dans la saison des pluies, et jusqu'au mois de décembre. Lorsque je traversai cette contrée, ils venaient de quitter les bords de la rivière Atbara, parce que l'eau y manquait. On m'avait parlé des grandes citernes de Mandéra, taillées dans le roc; ce ne sont que des réservoirs creusés dans la terre autour de la montagne, pour conserver l'eau pendant quelque temps; il y a aussi deux étangs naturels sur la pente de la montagne entre des rochers de granit.

Je suis allé à Néra (lieu saint); c'est une montagne beaucoup plus haute que Mandéra : elle consiste en énormes blocs de granit. Il y a aussi un camp de Choukérieh. Néra est proprement une petite chaîne de montagnes, qui court de l'ouest à l'est; elles sont séparées par des ravins remplis de beaux arbres; on en voit également autour de tous ces monts, dont les sommets, les flancs et le pied offrent de grands étangs qui reçoivent l'eau des pluies, et même dans les plus grandes chaleurs, la conservent très fraîche. A Néra je trouvai les restes d'un mur qui peut être vieux; il servait à clore une jolie vallée où les Arabes campent en ce moment.

Vous connaissez Govs Regeip, d'après la relation de Burckhardt. Mais quant aux antiquités qui doi-

vent être dans le voisinage d'une montagne, ce célèbre voyageur s'est trompé; il n'y a rien de semblable. Cependant les blocs de granit sont dispersés sur la montagne, de telle manière qu'on pourrait bien les prendre pour un ouvrage des hommes; ce qu'il y a de certain, c'est que ce lieu est un repaire de voleurs. Sur le sommet du mont, une grotte naturelle offre à ces bandits un asyle frais d'où ils peuvent porter au loin leurs regards dans la plaine : ils sont là bien en sûreté, surtout s'ils se sont pourvus d'eau; la rivière n'est éloignée que d'un mille.

Le cheikh Goutal Adindao, qui ne reconnaît pas l'autorité du pacha d'Egypte, étant venu me voir, je ne pus rien faire de mieux que de grimper avec lui sur les hauteurs; car il est le chef de ces brigands, qui appartiennent tous à la tribu des Adindao. Ils eurent la politesse, pendant tout le temps que je visitai la montagne et ses environs, de se retirer dans la plaine. Je ne découvris ni antiquités ni rien qui portât l'empreinte de la main de l'homme, excepté le tombeau d'un santon mahométan; les Arabes le regardent comme un reste d'antiquité. Les voleurs ne me prirent rien; je leur fis présent d'une vache, ce qui les charma. Pendant que j'étais là, le cheikh des Bicharys, celui des Choukérieh et celui des Abindao, me proposèrent de m'accompagner au Bahr Abiad.

J'ai visité la principale tribu des Choukérieh et des Bicharys; j'ai trouvé qu'ils ne ressemblaient pas

du tout au portrait qu'on m'en avait fait; ce sont de bonnes gens. Les Choukérieh sont de beaux hommes, de grande taille, bien faits; ils ne sont pas plus noirs que les Abyssins. Les Bicharys, au contraire, sont petits, maigres et noirs; les premiers sont fiers, polis et peu prévenans, les autres sont complaisans, obligeans, vifs et gais.

Dans ce voyage j'ai recueilli des minéraux, des plantes et des oiseaux, j'ai aussi fait quelques observations astronomiques, mais la marche de mon chronomètre avait été singulièrement dérangée par les mouvemens du dromadaire; je m'y étais attendu.

De Govs Regeip, je suivis pendant trois jours le cours de l'Astaboras (Atbara), puis j'allai en droiture à Chaindi. Je voyageai toujours dans des plaines tapissées de plantes, mais il y avait peu d'arbres en comparaison de la quantité que nous en avions vue sur les bords du Nil. Nous n'aperçûmes pas de montagnes; nous ne découvrîmes que de petites collines à une journée de route de Chaindi; de là nous avions la perspective des montagnes de Colbochir, et de celles où sont les pyramides. Une horde considérable d'Arabes ghehaleim campe en été et en hiver dans une grande vallée où il y a des puits, dont l'eau est bonne.

Tout l'Atbara a du gibier en abondance, surtout des lièvres, des gazelles et des ânes sauvages; souvent j'ai entendu le rugissement des lions. Nous rencontrâmes surtout des ânes sauvages au-dessous de

Govs Regeip, souvent par bandes de vingt-cinq, et les gazelles par centaines. Au mois de décembre, la chaleur était insupportable, lorsque nous étions exposés au soleil, et que le vent ne soufflait pas; d'ailleurs le temps était frais, et pendant des journées entières le froid était si cuisant, qu'il fallait entretenir constamment un grand feu pour nous réchauffer; dans ces occasions, le vent soufflait avec violence du nord.

Tout le pays au-dessus de Govs et de Chaindi est insalubre, les Arabes même le redoutent. J'en ai vivement ressenti les effets. Le cheikh des Bicharys, mon soldat, trois hommes que j'avais avec moi, dont deux me servaient de domestiques, et un Ababdé du cheikh Ralif, furent, dans le voyage de Govs Regeip à Chaindi, attaqués d'une fièvre violente; le soldat me faisait le plus de peine, il jetait des cris terribles, ce qui est l'habitude de ces gens là pour la moindre bagatelle; il voulait rester au milieu du désert. Me trouvant dans une position si difficile, et craignant de tomber malade, je hâtai le voyage autant que je pus, et je me vis obligé, pour ne pas abandonner ces gens à leur sort, d'employer toute ma fermeté, et de les faire lier sur leurs chameaux pour qu'ils pussent continuer le voyage.

Le jour de mon arrivée à Chaindi, je fus également saisi d'une fièvre violente. Mes deux domestiques moururent. Je ne guéris que lentement; mes sens étaient comme dérangés. Cela doit arriver à

quiconque souffre de ces maladies; cela va quelquefois jusqu'au délire. Cette année la fièvre fit de grands ravages; il y eut des villages où il ne resta pas un homme bien portant; de tous les soldats cantonnés dans ces contrées, je n'en ai pas vu un seul qui n'ait pas été malade : il en mourut beaucoup.

---

*Relation du voyage sur le Bahr el Abiad en* 1827.

Depuis plusieurs jours je me trouvais à l'embouchure du Bahr el Abiad, afin de déterminer sa position par des observations astronomiques. D'après leur résultat l'île située au confluent de cette rivière et du Bahr el Azrek, est située par 15° 34′ de latitude nord, et 32° 31′ 58″ de longitude à l'ouest de Greenwich. J'attendis un vent favorable pour remonter le Bahr Abiad, car depuis quelque temps un calme absolu régnait dans l'air. Enfin, le 5 avril 1827, le ciel au lever du soleil parut couvert de nuages qui venaient du nord, cependant on ne sentait pas le moindre souffle; mais à dix heures du matin, un orage fut accompagné d'un coup de vent du nord est. Aussitôt nous mîmes à la voile; par malheur l'atmosphère était obscurcie, parce que la force du vent élevait des tourbillons de poussière.

Nous avancions avec rapidité, car le courant était assez faible; les vagues s'élevaient comme celles

de la mer, et notre bateau était balloté avec violence d'un côté et d'un autre. Je sondai en plusieurs endroits et je trouvai toujours quatre à cinq brasses de profondeur. La rivière avait fréquemment un mille et demi de largeur; cependant elle avait beaucoup baissé, et était éloignée de la berge, ce qui laissait entre le bord de l'eau et le point où elle était parvenue, un grand espace qui n'offrait pas la moindre verdure. Les rives étaient éloignées de plus de quatre milles l'une de l'autre; ce n'est pas encore la largeur à laquelle le Bahr el Abiad parvient dans le temps du débordement; alors il s'étend davantage sur les terres, et plus vers l'ouest que vers l'est, car de ce côté, la ceinture de la vallée est plus élevée et son talus est plus considérable, néanmoins le pays me parut très plat. Les rivages sont couverts de bois; sur la rive orientale, les arbres sont petits et le sol est sablonneux; mais sur l'occidentale, le terrain est fertile, et les arbres y sont plus grands. Je vis une quantité si prodigieuse de canards sauvages sur les bords de l'eau qu'il est difficile de s'en faire une idée, j'y aperçus aussi des pélicans, des cigognes, etc.

Comme nous remontions avec un vent favorable une rivière, qui, ainsi que je l'ai dit, n'avait pour ainsi dire pas du tout de courant, le bateau marchait avec une vitesse extrême. Vers une heure après midi, nous passâmes devant une montagne qui s'élève à l'est au bord de l'eau, et s'étend du sud au nord

quelquefois jusque dans le lit de la rivière; elle est couverte de buissons et de bois, on la nomme *Aoullé*; elle est composée de granite couleur de rose, mais qui n'est pas beau. Au nord, on aperçoit encore quelques montagnes.

Un peu au-delà du mont Aoullé, nous eûmes le plaisir de rendre un service aux habitans: en passant devant Merkédar où les Arabes étaient campés, nous vîmes une de leurs barques échouée au milieu de la rivière. Les hommes se sauvèrent à la nage, les femmes avec leurs enfans suivirent cet exemple. Une grande foule s'était rassemblée sur la grève, je fis serrer les voiles, et avec mon petit canot je transportai à terre toutes les personnes qui savaient le moins bien nager, puis les bestiaux et tous les objets qui, abandonnés aux vagues, surnageaient çà et là. Fort heureusement qu'au milieu de ce désordre, aucun crocodile ne se montra, car ordinairement ces horribles amphibies sont très affamés.

Depuis le matin nous apercevions, dans tous les lieux devant lesquels nous passions, beaucoup d'hommes, de chevaux, de gros bétail et de moutons, les bords du fleuve me semblaient bien plus peuplés qu'au-dessous de l'embouchure du Bahr el Abiad; mais nous ne vîmes aucun village, excepté dans un seul endroit où il y avait quelques huttes en paille; au moment où nous nous trouvions devant ce hameau les habitans étaient occupés à faire une grande pêche. Ces hommes tenant à deux un petit

filet, formaient un vaste entourage et poussaient vers le rivage les poissons, dont sans doute la plupart s'échappaient par les issues que les petits filets laissaient ouvertes entre eux : les vieillards, les femmes et les enfans restés sur la grève, veillaient à ce que les poissons ne fussent pas éparpillés à terre.

Vers cinq heures et demie nous fîmes halte dans un endroit où des Arabes étaient campés, et qui est situé vis-à-vis le Djebel Tinné, montagne ainsi nommée parce que le Bahr Abiad, lorsqu'il diminue après le débordement, laisse au pied de ce mont un grand espace couvert de bonne terre que l'on ensemence. Ce mont est à la rive gauche et à sept milles du point où nous étions placés.

Le camp des Arabes, qui appartenaient à la tribu des Husseinades, n'était séparé de la rivière que par une petite colline de sable revêtue de buissons; ces Arabes demeuraient dans des huttes construites en paille, en nattes et en toile, et dont la position sous de beaux arbres était fort agréable. Moussah, chef de cette horde, était absent, mais son fils nous fit les honneurs à sa place, et m'apporta un mouton pour mon souper. De même que tous ses compagnons, c'était un bel homme; ils me parurent tous de bonnes gens. L'après midi le thermomètre se tint à 107° (33° 31′) et dans la nuit à 90° (25° 75′).

Notre bateau était amarré au rivage, à peu de distance de ces Arabes; la nuit se passa fort tranquillement. Le 6 avril nous nous remîmes en route

de bonne heure avec le même vent que la veille. Le froid était très vif.

Je remarquai que la rive orientale ou droite était un peu plus plate, et que le Bahr el Abiad n'était pas aussi large qu'auparavant.

Vers le soir, nous aperçûmes une île ombragée par de grands arbres; les deux rivages du continent en étaient également bordés, c'était un lieu délicieux; dans le voisinage de l'eau, un gazon verdoyant couvrait le terrain. Le gouvernement turc avait fait abattre dans ce bocage des bois pour construire des bateaux.

Dans la soirée nous arrivâmes à Oued Tchelayé, où demeure le cheikh Mohammed Oued Tchelayé; c'est de lui que ce lieu tire son nom; il est le chef des Arabes Hassaniéh. J'avais une lettre du gouverneur pour lui: mais il était allé avec le kaimakan, exiger le tribut d'un village un peu éloigné; on l'attendait dans la nuit.

Le kaimakan revint le 7 avril dans la matinée; je lui dépêchai aussitôt mon kaouas, pour le prier d'envoyer chercher le cheikh le plus tôt possible, car je désirais beaucoup lui demander un de ses gens pour guide, dans le cas où lui-même ne voudrait pas m'en servir. Sur ces entrefaites je traversai la rivière, pour aller à la chasse sur l'autre rive. Le canton était couvert de beaux arbres et de plantes et animé par une quantité innombrable de singes, d'oiseaux et de gazelles.

L'après-midi ayant aperçu mon kaouas sur la rive opposée, et le kaimakan avec lui, j'y passai à l'instant; ce dernier m'apprit que le cheikh reviendrait certainement dans la nuit.

Le kaimakan était dans ma barque, lorsqu'un soldat arriva d'un endroit éloigné de cinq heures de marche. Un homme venu du lieu où je me trouvais, lui avait dit que le gouverneur était arrivé à Oued Tchelayé; il avait pris mon bateau pour celui du gouverneur, parce qu'il en avait vu à la suite plusieurs autres qui s'étaient rendus là pour charger du bois. Malgré l'humeur qu'eut ce soldat de s'être trompé, il n'en fut pas moins très amical pour moi et m'envoya plusieurs moutons.

Le cheikh arriva le 8 dans la matinée; il croyait également trouver le gouverneur. Je lui fis remettre à l'instant la lettre que j'avais pour lui; elle lui causa un grand chagrin, car elle contenait l'ordre de m'accompagner jusque dans le pays des Chilouks; or, il était en guerre avec eux, et il fut entièrement découragé. Occupé dans ce moment à la levée des tributs pour le gouvernement, il pensa qu'il pourrait se dispenser d'obéir à l'ordre, et toute la journée fut employée à disputer sur la personne qui voyagerait avec moi. Ce cheikh avait l'air d'un homme entièrement sauvage et sans aucune culture; il parlait peu excepté lorsqu'il fut question de mon projet d'aller sans escorte armée chez les Chilouks; alors il cria bien fort, et répéta plusieurs fois que je serais

égorgé avec toute ma suite. En ce moment parut un homme qui prétendait avoir reçu la nouvelle que les Chilouks marchaient contre les Hassaniéh, sur quoi je dis au cheikh : « Tu es en bonne intelli-« gence avec les Chilouks, et cette nouvelle n'a rien « de réel, l'on en a annoncé une semblable au ca-« pitaine arrivé récemment à Oued Tchelayé; tout « cela n'a pour objet que de tenir les Turcs éloignés « de ton pays; mais tu as tort, et je vais sur-le-« champ dépêcher une lettre au gouverneur qui « enverra quelques centaines, de soldats à Oued « Tchelayé. » Ce discours déconcerta beaucoup le cheikh et ses Arabes, mais je ne pus obtenir d'eux la promesse de m'accompagner jusqu'aux frontières du territoire des Chilouks. Enfin, quand je vis qu'il n'y avait rien à faire de cette manière, je leur dis : « J'irai jusqu'à la limite des Hassaniéh et des Chi-« louks; là j'expédierai à ceux-ci un homme du cheikh « Nimmer qui est aussi un Hassaniéh, pour an-« noncer mon arrivée, et demander la permission « de rendre visite à leur roi. Mais afin de parvenir « sûrement auprès du cheikh Nimmer, je veux « prendre avec moi un parent du cheikh Moham-« med. » Ces paroles furent approuvées par tous les auditeurs, parce qu'ils ne prévoyaient pas mes intentions; en effet j'étais obligé d'avoir recours à la ruse pour obtenir un guide, autrement ils ne m'en auraient pas accordé.

Cependant je ne savais pas ce que je devais faire

tantôt je croyais que le mieux serait d'effectuer ce que j'avais dit au cheikh, et de profiter du vent favorable pour aller dans le pays des Chilouks. Dans ce cas, aidé du vent, je n'avais certainement rien à craindre; d'ailleurs onze hommes bien armés étaient avec moi dans mon bateau. De plus on m'apprit que le pays des Chilouks n'avait en longueur que six journées de route et qu'au delà on rencontrait un pays dont les habitans étaient de fort bonnes gens. Mais d'un autre côté, voici ce que j'avais à redouter: mes gens pouvaient se soulever contre moi, ou bien je pourrais arriver dans un endroit où le fleuve ne serait plus assez profond; dans ce cas il serait, faute de moyens suffisans, très difficile de rebrousser chemin; il serait encore moins aisé de faire le voyage par terre; car à l'ouest du Bahr Abiad, personne excepté le cheikh des Cubbabich ne pouvait m'accompagner; cette tribu étant en révolte: marcher à l'est de la rivière était encore plus hasardeux, à cause des Binkas. Enfin, il était important de naviguer dans le pays des Chilouks afin de reconnaître s'il y existait un confluent de deux rivières, comme plusieurs récits me le faisaient présumer. Je résolus en conséquence d'avancer afin de recueillir des renseignemens plus positifs, avant de me décider pour un de mes deux projets.

Le 9 avril, dans la matinée j'allai chez le cheikh; il nous reçut très amicalement, et nous fit boire du *mérisa*; mes gens s'en régalèrent abondamment.

Quant à moi, je n'obtins que des informations insignifiantes; car le cheikh se montra encore plus farouche, et ses gens restèrent muets, ou bien dirent qu'ils ne savaient rien, et débitèrent des mensonges. Je cherchai un esclave chilouk pour me servir d'interprète et en même temps de caution de ma sûreté; ce fut inutilement.

Le 10 avril, chacun étant occupé de la rentrée des impôts, et ne parlant que de cette affaire, je traversai la rivière pour aller chasser dans les bois; je voulais prendre des singes en employant le moyen usité ici, qui est de les enivrer; mais ils étaient trop rusés; ils se contentèrent de tremper le doigt dans la liqueur. Je tuai beaucoup d'oiseaux, cependant mon bonheur dura peu, les fourmis ayant bientôt dévoré presque toutes les peaux; cela me contraria d'autant plus que j'en avais abattu plusieurs de très curieux.

Le 11 avril, je fis dire au cheikh que je comptais partir le lendemain matin, afin qu'il m'envoyât un de ses parens pour me servir de guide. Je pris le parti de m'approcher du pays des Chilouks, car je pensais que je ne courrais pas plus de risques qu'en restant à Oued Tchelayé où je n'apprenais rien de nouveau sur leur compte.

Le 12 avril, le cheikh Mohammed me dépêcha un de ses parens qui devait m'accompagner jusqu'au dernier campement des Hassaniéh, chez le cheikh Nimmer, j'étais décidé à prendre celui-ci avec moi.

Le parent du cheikh commença par me raconter, avec une effronterie incomparable, les mensonges les plus grossiers.

Nous avions un bon vent, nous avancions assez rapidement. La rivière avait moins de largeur qu'auparavant, les bords étaient ombragés par de grands arbres, et s'élevaient davantage; les champs inondés avaient moins d'étendue. J'eus le plaisir d'apercevoir un hippopotame hors de l'eau; il se promenait à terre.

Vers trois heures après midi, nous arrivâmes à Mettattanna, où se trouve une barque de passage pour les caravanes, qui vont de Sennar, de Oued, de Medinet etc. au Kordofan. Plusieurs gélabs se disposaient à traverser le fleuve; je fis faire halte afin de causer avec eux. Ils appartenaient à la nation des Cubbabich : ils avaient une grande crainte de nous, parce qu'ils étaient en état de révolte, et auraient certainement pris la fuite, si leurs marchandises n'avaient pas été étalées sur le sable. Ils m'apprirent que le cheikh Nimmer, qui avait eu son camp plus haut, était maintenant tout près; aussitôt mon guide me dit que cela était arrivé parce que les Chilouks l'avaient chassé de son camp. Nous étions sur la rive orientale, je résolus de passer de l'autre côté, pour aller parler au cheikh que je voyais venir. Il avait découvert notre barque, et s'était jeté dans un bateau pour me rendre une visite. A peine fut-il auprès de moi, qu'il demanda à l'aman une promesse

de sûreté de ma part, et je ne parvins à le tranquilliser qu'en le persuadant que nous n'avions pas de mauvais dessein. Ce cheikh était un vieillard d'une figure respectable, mais en même temps extrêmement sale, dégoûtant, et d'une puanteur excessive. Je lui communiquai mon plan de voyage, auquel il fit les mêmes objections que les Arabes d'Oued Tchélayé; cependant je vins presque à bout de l'engager à m'accompagner; il envoya chercher un mouton pour nous, et nous repassâmes la rivière avec lui.

J'étais très indécis sur ce que je ferais, car je craignais qu'en avançant davantage, il ne me fût plus aussi aisé de rebrousser chemin, si les Chilouks me découvraient avant que je leur eusse préalablement expédié quelqu'un. D'ailleurs, la pesanteur de ma barque, les vents contraires, et le courant presque insensible, augmentaient mes inquiétudes.

Sur ces entrefaites, la caravane des Cubbabich se mit en route; voyant sur le bord de la rivière, un de mes domestiques causer avec un indigène, qui était assez propre et vêtu d'une chemise, chose rare dans ce pays, et qui avait aussi de bonnes armes et un âne bien harnaché; j'appelai mon serviteur et je lui demandai qui était cet homme. Il me répondit que c'était un fakir ou moine de Sennar, nommé Mohammed, qui me connaissait. Ces mots me firent désirer de parler à ce personnage, et je l'envoyai chercher. Il me raconta que dans ses voyages il était souvent allé dans le Kordofan, chez les Chilouks,

et que je pouvais aller jusqu'à Aleis sans avoir beaucoup à craindre, et que jusque-là, je ne rencontrerais que peu de Chilouks. Il ajouta qu'il avait des affaires avec la tribu de Nimmer; comme il m'avait déja intéressé en sa faveur, j'eus bientôt arrangé avec le cheikh ce qui le concernait.

Nimmer à qui je dis que je partirais le lendemain matin, pour aller à Aleis, fit plus de difficultés que dans la matinée : le parent du cheikh Mohammed lui avait parlé dans l'intervalle, et il me déclara nettement qu'il ne m'accompagnerait pas; j'eus beau prier et menacer, tout fut inutile.

Le soir j'étais au milieu de la rivière à l'ancre, prêt à mettre à la voile; le vent soufflait de l'est, ainsi j'étais complètement en sûreté.

Toute la nuit, la rivière fut remplie d'hippopotames; il semblait que notre barque les gênait. J'appris plus tard qu'elle choquait aussi tous les Arabes du voisinage, parce que les bateaux ne vont que jusqu'à Oued Tchélayé.

M'apercevant le 13 avril que chacun prétendait ne rien savoir des Chilouks, j'envoyai chercher le cheikh Nimmer, mais il ne vint qu'à midi : j'avais gardé près de moi, sous toutes sortes de prétextes, le parent du cheikh Mohammed, de même que le fakir du Sennar, qui la veille m'avait promis de me suivre; quand tous furent dans mon bateau à l'ancre au milieu de la rivière, je demandai au cheikh Nimmer, s'il était décidé à aller avec moi chez les Chi-

louks; il s'excusa ainsi que le parent du cheikh Mohammed de faire ce voyage; je les invitai à me donner leur résolution définitive : ce dernier persista dans son refus; alors je leur signifiai que dans une circonstance si pressante, j'emploirais la violence avec eux, et aussitôt je mis à la voile. Il résulta de cette manœuvre hardie, que Nimmer prit subitement un ton tout différent; il pensait que nous n'aurions pas beaucoup à craindre jusqu'à Aleis, pourvu que les Chilouks ne fussent pas instruits à l'avance de notre arrivée; sans doute ils se rassembleraient à Aleis où nous les trouverions si nous avancions lentement. Maintenant il avoua, ce qu'il avait toujours nié auparavant, c'est qu'il avait souvent fait des voyages chez les Chilouks, et qu'il connaissait bien leur pays. Les Arabes réunis sur le bord de la rivière, semblaient être inquiets de leur cheikh; il leur cria de calmer leurs alarmes, et qu'il se trouvait à son aise; alors ils s'éloignèrent.

A peu de distance de Mettettanna, nous vîmes les derniers Hassaniéh, dans un lieu nommé Madennelkell; ils étaient campés en grand nombre sous des arbres touffus, le long de la rivière; ils avaient aussi des champs de fèves et de dourrah sur la rive occidentale, vis-à-vis de leur camp. Le cheikh Nimmer me dit que depuis ce lieu jusque chez les Chilouks, je ne trouverais plus d'Arabes, excepté à une lieue d'ici, où les Hassaniéh préparent du sel, et que peut-être vers le soir nous verrions les Cubbabich con-

duire leurs troupeaux au bord de la rivière, et y puiser de l'eau, ce qu'ils font tous les cinq jours.

Pendant toute la journée, nous n'eûmes que peu de vent; nous passâmes devant plusieurs îles ombragées par de très beaux arbres. Le pays avait changé d'aspect, il offrait le caractère de ceux où l'homme n'a pas dérangé l'ouvrage de la nature; la rivière était plus large, ses bords étaient garnis de grands arbres, un gazon vert et frais tapissait le terrain. Dans le voisinage de l'eau, les arbres n'étaient pas mêlés de broussailles, ils s'élevaient près les uns des autres par groupes isolés comme dans un beau parc. Le soir nous vîmes beaucoup de gazelles et de vaches sauvages qui venaient se désaltérer dans la rivière; partout on apercevait une multitude d'oiseaux curieux, et une grande quantité d'hippopotames et de crocodiles nageant. A l'approche de la nuit, il fallut nous arrêter à l'île de Tchebetchi qui était bien boisée; pour plus de sûreté et de tranquillité, nous restâmes à l'ancre au milieu du courant.

Voici le plan que j'avais formé : je pensais que pour peu que le vent nous fût favorable, je rencontrerais le lieu où l'on trouve les Chilouks, avant que le bruit de ma venue se fût répandu; car je pouvais, en continuant à naviguer la nuit, atteindre, dans la soirée suivante, à l'endroit en question, et la nouvelle de mon arrivée ne parviendrait ainsi que dans la soirée du lendemain aux lieux où demeure un cheikh des Chilouks. J'espérais de plus surpren-

dre un de ceux-ci, soit dans les îles où ils recueillent du miel et font la chasse aux hippopotames, ou bien à Aleis même où ils se tiennent constamment. Comme ils vont toujours par eau, je comptais donner le bateau de ce chilouk aux trois hommes que j'avais à bord, afin qu'ils pussent s'en retourner s'ils ne voulaient pas aller plus loin, ensuite continuer mon voyage le plus promptement possible jusqu'à la résidence du roi des Chilouks, qui est dans un lieu nommé *Damah*, et éloigné de six journées de route de la frontière. Placé sous sa protection, je n'aurais plus eu à craindre pour ma vie, car ces Chilouks ont peut-être plus de respect que leurs voisins pour les lois de l'hospitalité; mais sur les limites de leur territoire, ce sont des bandits déterminés. Si au contraire je tardais à avancer, je devais craindre que ce peuple, apprenant ma venue et me prenant pour un Turc, dont le dessein était de les piller, ne se levât en masse, et ne m'empêchât de passer. Personne dans le bateau ne connaissait mon projet, excepté mon soldat turc qui en était très affligé, mais n'osait rien dire.

Le vent s'étant élevé pendant la nuit, nous mîmes aussitôt à la voile, mais nous n'avançâmes que lentement, et bientôt le calme nous força de nous arrêter de nouveau.

Au point du jour, le 14 avril, le vent ayant fraîchi, nous en profitâmes pour aller à l'île Obeiha, mais le vent sauta au sud et souffla assez fort, ce

qui me chagrina, parce que je prévoyais qu'il ne changerait pas au moins de la journée et de la nuit entière. Nous descendîmes dans l'île pour y chercher du miel et tuer des oiseaux. Elle était ombragée par de grands arbres très droits, qui étaient bien espacés entre eux, et absolument dégagés de broussailles; la terre était couverte de plantes et de plumes des milliers d'oiseaux qui se balançaient sur les arbres, et parmi lesquels se trouvaient une quantité de perruches vertes. Nous découvrîmes dans des troncs de vieux arbres, deux ruches naturelles, mais comme les abeilles y étaient, nous ne pûmes prendre le miel. C'est le miel et la chasse aux hippopotames qui attirent les Chilouks dans cette partie solitaire du fleuve, qui a une étendue de plus de deux jours de route.

L'après-midi, le vent baissa un peu; nous eûmes recours aux avirons; mais la pesanteur de la barque, le vent contraire et la résistance opposée par le courant de la rivière, rendirent fort pénible cette manière d'avancer. Arrivés à l'île Douhem nous restâmes, comme la veille, à l'ancre dans le milieu de la rivière pour plus de sûreté.

A peu près deux heures après le coucher du soleil, je vis dans le sud de gros nuages et des éclairs; en conséquence je m'attendis à un orage qui effectivement éclata vers minuit avec une grande violence, mais heureusement sans pluie.

Pendant toute la nuit, nous entendîmes à l'ouest

du fleuve le rugissement des lions, et à l'est les hurlemens des hyènes.

Le 15 avril, nous partîmes de bonne heure; le vent était faible. Nous longeâmes l'île Douhem qui est grande, et de même que les bords de la rivière, couverte de bois. Le cheikh Nimmer prétendit avoir vu sur l'île deux hommes entre les arbres; mais je ne découvris rien, même avec ma lunette d'approche. Toutefois, afin de ne pas négliger cette occasion, dans le cas où il y aurait réellement des hommes dans l'île, je descendis à terre avec quatre des gens de ma suite bien armés; malgré toutes nos recherches, nous ne trouvâmes pas le moindre vestige de créature humaine. Nous repartîmes avec un fort vent de nord, et à midi nous parvînmes à l'île Hassanièh qui est également grande et boisée. D'après le rapport du cheikh Nimmer, j'espérais rencontrer ici des Chilouks, mais nous n'aperçûmes ni gens ni bateaux, marque certaine qu'il n'y avait personne, car ce peuple, ainsi que je l'ai dit, va toujours par eau. Cependant en suivant le rivage d'assez près, nous découvrîmes des traces de feu, qui paraissaient être assez récentes.

Continuant à remonter la rivière avec un vent faible, nous arrivâmes dans la soirée à la pointe septentrionale de l'île Merhada. J'étais dépité de n'avoir pas eu un vent plus favorable, car s'il l'eût été, j'eusse dès la veille atteint cette île. A la nuit le temps fut absolument calme; nous nous tînmes sur nos

gardes, parce que nous ne pouvions plus douter que la nouvelle de notre approche ne fût parvenue aux oreilles des Chilouks. Le soir, pendant que je faisais sentinelle, et que j'écoutais le cri des hippopotames et le rugissement des lions, j'aperçus du feu qui me sembla être sur l'île. Je le montrai aussitôt aû cheikh Nimmer; il m'assura qu'il avait été allumé par des Chilouks qui cherchaient du miel ou faisaient la chasse aux hippopotames. Alors je lui dis que nous quitterions notre mouillage avant le point du jour, afin d'essayer de surprendre ces gens; mais le cheikh répondit qu'il valait mieux rebrousser chemin à l'instant, parce qu'il pouvait y avoir là une bande nombreuse de Chilouks qui étaient avertis de notre approche. Un des mariniers approuva cet avis, ajoutant que leur intention n'était pas d'aller plus loin. Je m'étais attendu à quelque chose de semblable; je représentai à mes compagnons que je ne les avais point pris par force, et que depuis long-temps ils connaissaient mon projet d'aller chez les Chilouks, qu'en conséquence ils auraient dû parler plus tôt, puisque maintenant il était trop tard. A ces mots j'entrai dans la cabane du bateau, je plaçai un pistolet à ma ceinture, et je menaçai de brûler à l'instant la cervelle au premier qui me contredirait et ne m'obéirait pas. Le reis (capitaine) et les autres mariniers, se réveillèrent alors, grondèrent celui qui avait occasioné le bruit, et jurèrent de me suivre partout où je voudrais aller. Je profitai de ce mo-

ment pour leur exposer mon dessein ; il les déconcerta, mais pas un n'osa m'adresser une objection. Le cheikh Nimmer et le parent du cheikh Mohammed se trouvaient dans un grand embarras, car la retraite leur était coupée, puisqu'ils n'avaient pas de bateau, et craignaient singulièrement de s'en aller par terre; au contraire, le fakir Mohammed était déterminé à rester avec moi. Je voulais partir à l'instant, le vent s'y opposa; j'aperçus jusqu'au jour les feux des Chilouks.

Le 16 avril, un moment avant le point du jour, le vent fraîchit un peu, nous mîmes à la voile, mais il n'était pas assez fort pour que nous pussions arriver à l'endroit où nous avions vu le feu, et nous reconnûmes, à mon grand mécontentement, que les Chilouks décampaient. En effet, nous les vîmes s'en aller dans leurs bateaux, et nous remarquâmes distinctement qu'ils s'efforçaient de nous échapper. Si le vent eut été un peu plus fort, nous eussions pu les atteindre ; mais nous ne découvrîmes personne tout le long de l'île Merhada. Sur ces entrefaites, le vent ayant un peu augmenté au moment où nous doublions une pointe boisée, à peu près à la moitié de l'île, nous nous trouvâmes tout près de trois bateaux de Chilouks. Il y avait trois hommes dans chacun; nous avancâmes avec assez de vitesse et bientôt nous les joignîmes. Les Chilouks nous voyant si près d'eux, se jetèrent à l'eau avec leurs armes, leurs lances et leurs sabres, et nagèrent vers la

rive orientale. Tous nos signes pour les retenir et toutes nos démonstrations d'amitié ne servirent à rien ; ils s'arrêtèrent un instant après avoir gagné la terre; mais dès qu'ils reconnurent que nous nous approchions, ils s'enfuirent dans les broussailles en poussant des cris terribles. J'examinai leur bateau, ils n'y avaient laissé qu'une peau qui était remplie de miel mêlé de cire. j'avais une grande envie de me l'approprier, mais je m'en abstins, j'y fis mettre une natte, une pièce de toile grossière et un peu de sel, choses que ce peuple recherche beaucoup, puis on tira le bateau à terre sur l'île.

Nous poursuivîmes notre voyage vers Aleis; mais avant d'être arrivés à l'extrémité de l'île, nous aperçûmes sur la rive orientale deux bateaux dont l'équipage s'était enfui. Vers trois heures après midi, nous arrivâmes à Aleis, là le fleuve se rétrécit un peu, ses bords ne sont plus couverts d'arbres, ils n'offrent que des buissons. Sur la rive occidentale je distinguai beaucoup de monde, avec du bagage et des chameaux; et en examinant cette foule avec plus d'attention, je fus bientôt en état de conclure que ce n'étaient pas des Chilouks, puisque ceux-ci sont toujours nus, et que les hommes que nous regardions étaient vêtus; ils ne parurent pas du tout effrayés de notre apparition; au contraire, ils vinrent au devant de nous. Je restai à l'ancre au milieu de la rivière, et j'expédiai mon petit canot pour inviter le chef à se rendre auprès de moi. Il se présenta aus-

sitôt sans aucune suite; c'était un vieillard très propre et de bonne mine. Après nous être salués réciproquement et avoir bu le café, je lui demandai d'où il venait; il me répondit que lui et tous ses gens étaient du Dar Sillé, qu'ils allaient du Dar Four à Sennar pour y trafiquer, et qu'ils étaient arrivés l'avant veille sur les bords de la rivière. Les Chilouks avaient déja passé une partie de leur caravane, lorsque le bruit se répandit que les Turcs venaient les attaquer. Aussitôt tous s'étaient enfuis d'Aleis et des environs en remontant la rivière jusqu'à une île nommée Hellé Tel Kedavièh où ils voulaient attendre les Turcs, après qu'ils auraient reçus des renforts de l'île Aba. Le vieillard ajouta : « Je suis dans les « transes ainsi que tous mes compagnons parce que « nous ne pouvons, sans nos compagnons qui sont « à l'autre rive, quitter ce canton. » Il me raconta un fait dont j'avais déja entendu parler à Oued Tchelayé, c'est que peu de jours auparavant, soixante hommes avaient été assassinés ici, et il me montra du doigt un endroit où effectivement je vis plusieurs squelettes humains. C'étaient ceux de marchands qui allaient à Sennar; ayant voulu traverser la rivière dans les bateaux des Chilouks, ceux-ci les égorgèrent : sous le prétexte que leurs embarcations avaient besoin d'être radoubées avant d'aller charger les marchandises, ils avaient envoyé chercher leurs compagnons; dans la nuit ils tombèrent sur ces pauvres gens, et les massacrèrent

tous à l'exception de deux qui se sauvèrent sur des dromadaires.

Cet homme répondit avec la plus grande franchise à toutes mes questions. Il me dit que l'armée turque que l'on attendait n'aurait pas une besogne facile à effectuer, parce que les Chilouks étaient puissans et que pour les attaquer il fallait traverser des forêts qui étaient si touffues que l'on pouvait à peine y pénétrer à pied; ce que l'on ne peut éviter dans cette saison, puisque les bateaux ne peuvent remonter le Bahr el Abiad que jusqu'à Merada. Ce Merada est la seconde île de ce nom; elle est au-dessus d'Aleis; on peut y passer à gué la rivière qui a une grande largeur, mais ne va que jusqu'aux genoux. Ces mots dérangèrent tous mes plans. Je lui racontai qu'il n'y avait pas d'armée en marche, qu'aucune barque ne suivait la mienne, que j'étais un voyageur qui ne faisait de mal à personne, qu'au contraire nous voulions contracter amitié avec le monde entier. « Ah ! ah ! reprit-il, tu es donc le « cavagué ingleis; des marchands qui t'ont vu, « nous ont parlé de toi. »

Je n'avais nullement envie de nier que je fusse le cavagué; et je communiquai même à ce vieillard mon plan d'aller à la résidence du roi des Chilouks; il fut extraordinairement surpris de mon projet; mais du reste, d'accord avec moi qu'une fois auprès du roi, je n'aurais plus rien à redouter, et que si j'avais réussi à empoigner un Chilouk, j'aurais

pu parcourir tout le pays sans danger; mais il me répéta que dans cette saison je ne pouvais avec ma barque remonter au-delà de l'île Aba, dont la résidence du roi est encore éloignée de cinq journées de route. Comme cet homme ne pouvait avoir aucun intérêt à me tromper, et que d'ailleurs son rapport s'accordait avec ceux du fakir Mohammed et d'autres personnes, je résolus de retourner sur mes pas.

Cheikh Idris, c'était le nom de ce chef de gélabs, approuva beaucoup ma décision, et me dit qu'il m'avait cru fou lorsque je lui avais annoncé que je voulais me rendre en droiture auprès du roi des Chilouks. Ce brave homme s'imaginait que je connaissais le pays aussi bien que lui; tandis que je n'avais reçu à ce sujet que des informations très inexactes des Turcs qui m'avait dit que le Bahr el Abiad, à mesure qu'on le remontait, devenait toujours plus large et plus profond.

Je consentis volontiers à la demande du cheikh d'aller chercher ses compagnons qui se trouvaient sur le bord opposé de la rivière; en effet j'étais en partie cause du retard que ce brave homme avait éprouvé. Ses gens s'étaient cachés dans les buissons sur la rive où est Aleis, avec quatre chameaux chargés. Nous allâmes aussitôt à terre pendant que le cheikh appelait ses compagnons, je grimpai sur un des côteaux couverts de broussailles, qui de ce côté bordent le Bahr el Abiad, et j'aperçus la ville d'Aleis qui me parut grande et bâtie à la manière de

Sennar. J'aurais pu facilement y aller, car je n'y aurais trouvé personne; cette ville étant depuis long-temps en ruine, il n'y reste quequelques familles de Chilouks, à cause du passage des caravanes; mais dans ce moment elles s'en étaient éloignées. Je ne pouvais espérer d'y trouver rien de remarquable; d'ailleurs le soleil s'approchait de son déclin, et je devais craindre que les Chilouks en apprenant qu'un bateau turc était là ne fissent une tentative pour me surprendre. Je transportai sur l'autre rive les gelabs, qui, en chemin, firent des vœux pour moi, puis nous mîmes à la voile avec un vent très fort qui souffla tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, et qui le lendemain matin sauta brusquement au nord et devint violent.

Le coteau d'où j'ai aperçu Aleis est situé par 13° 27′ de latitude nord, et 31° 19′ de l'ongitude à l'ouest de Greenwich. »

Le 29 avril, M. Linant fut de retour à Hartoum, au confluent du Bahr el Azrek et du Bahr el Abiad.

---

*Observations sur le Bahr el Abiad.*

Le Bahr el Abiad est sans contredit la plus considérable des deux rivières, qui, après leur confluent, arrosent la Nubie et l'Égypte.

La masse d'eau du Bahr el Abiad est plus forte que celle du Bahr el Azrek, et quoique la première

rivière soit étroite au point où toutes deux se réunissent; elle est néanmoins aussi large que la seconde.

Enfin, quand les eaux sont basses, celles du Bahr el Abiad donnent leur couleur au Nil. En effet, le Bahr el Azrek est verdâtre, tandis qu'on croirait que l'eau du Bahr el Abiad a été mêlée de savon. Cette couleur ne subit pas un grand changement dans le temps de l'inondation. Quand les eaux croissent, celles du Bahr el Azrek deviennent rougeâtre, ce qui provient du Bahr Toumat qui lui apporte les siennes après avoir traversé le pays de Fazuolo; le Bahr Mogrén entraîne beaucoup de terre noire.

Quoique M. Caillaud dise que le Bahr Toumat est un affluent du Bahr Abiad, cependant cette rivière est positivement un affluent du Bahr-Azrek. Au temps du débordement, le Toumat est très gros, dans les autres saisons il n'a pas de courant, et son lit est seulement rempli de quelques flaques d'eau. Lorsqu'il commence à couler, c'est, dit-on, avec une telle violence qu'il emporte tout ce qu'il trouve sur sa route. On entend de très loin le fracas qu'il fait, et chacun s'enfuit précipitamment de ses rives.

Je dois néanmoins remarquer qu'après la jonction le Nil a plus le caractère du Bahr Azrek que celui du Bahr Abiad; il ressemble en tout au premier, tant par ses bords et sa largeur que par la nature du terrain, ses sinuosités et ses bancs de sable dont on ne trouve pas un seul dans le Bahr Abiad. On

ne rencontre dans celui-ci que de grandes coquilles dont j'ai rapporté plusieurs, et des huîtres. Sur le Bahr Azrek et le Nil au-dessous du confluent, il y a très peu d'oiseaux aquatiques; au contraire sur le Bahr Abiad, on voit des milliers de cigognes, elles manquent entièrement sur le Bahr Azrek.

Les notions que l'on a sur les sources du Bahr Abiad sont très confuses; les Arabes Coroun et Oued Abrof ne savent réellement que très peu de chose à ce sujet. Hassan, cheikh de Fazuolo, homme qui connaît très bien son pays, et qui a visité les contrées voisines, m'a communiqué quelques renseignemens sur ces sources.

D'abord il paraît que l'on ne doit pas les chercher plus loin que sous la latitude du Fazuolo; car les voyageurs qui pour leur commerce vont directemet à l'ouest dans le pays des nègres, et ceux qui pénètrent dans les cantons bornant au sud le Dar-Four et le Kordofan, ce que font tous les ans les tribus arabes des Coroun, des Baggarras, d'Oued Abrof, etc., racontent qu'au-delà du Fazuolo, ils ne rencontrent aucune rivière, à l'exception du Toumat; et qu'ils ne traversent que de petits ruisseaux. En été, tous ceux-ci sont à sec, et les tribus qui voyagent dans cette saison, en longeant la chaîne des montagnes d'Ethiopie qui se dirige de l'est à l'ouest à une grande distance, n'ont d'autre eau à boire que celle qui reste dans le lit des ruisseaux ou entre les rochers. Je demandai plusieurs

fois à ces Arabes pourquoi ils ne suivaient pas les rives de l'Abiad ou de toute autre rivière; ils répondirent constamment à mes questions que cette grande rivière coulait très loin d'eux, vers le nord, et qu'il n'y en avait pas d'autre. Quand je les interrogeais sur la contrée d'où le Bahr Abiad sortait, jamais ils ne varièrent : toujours ils me répondaient que c'était du côté du garb ou du soleil couchant, et qu'il venait d'au-delà du pays des Chilouks directement de ce côté.

D'après tous les renseignemens que j'ai recueillis, je suis persuadé que les sources de cette grande rivière ne sont pas dans la région où les cartes les placent; car, de ce côté, il n'y a que de petits ruisseaux qui ne coulent que durant la saison des pluies, et ne viennent pas des hautes montagnes situées plus loin dans le sud. Les sources du Bahr Abiad doivent être plus à l'ouest, parce qu'une si grande rivière ne peut pas tirer son origine de ruisseaux qui tarissent dans la saison sèche.

Il est certain qu'il y a dans le pays des Chilouks plusieurs rivières qui arrivent de l'ouest. En remontant l'Abiad, on les rencontre dans l'ordre suivant. La première est au-delà du Gebel dahir, nom qui signifie, non pas comme on pourrait le supposer, mont du monastère, mais mont du circuit, parce qu'il faut faire le tour de cette montagne pour arriver à la rivière. Elle traverse le pays de Tagalli; ses rives sont couvertes de villages de nègres. La rivière qui est

au sud de la montagne se nomme *Nid el Nil* (la fête du Nil). On dit qu'elle sort d'un grand lac pour lequel on m'a donné plusieurs noms; c'est pourquoi je n'en cite aucun. Ce lac reçoit plusieurs rivières; l'une d'elles se nomme *Bahr el Soudan.*

Dans son premier voyage, M. Linant apprit de quelques pèlerins tacrouriens du Dar Sillé, qu'ils avaient navigué deux mois sur le Bahr el Abiad avant d'arriver à l'île Sennar, et qu'avant de parvenir à l'Abiad ils avaient suivi, en remontant, le cours d'une autre rivière. Suivant leur récit, l'Abiad a sa source dans un pays nommé *Bahr el Lessé*, d'où beaucoup de cours d'eau coulent vers Maroc.

Si l'on continue à remonter le Bahr Abiad, on rencontre une autre rivière également à l'occident; elle est nommée *Souar;* puis on trouve successivement l'*Hor el Canna*, l'*Hor el Senat*, enfin l'*Hor el Nahal.*

Hassan, cheikh de Fasuolo, me dit qu'au sud du pays des Chilouks, le Bahr Abiad se mêle à de grands lacs qui se prolongent vers l'ouest, et dans la saison du débordement communiquent les uns avec les autres, et que le pays est plat et marécageux. Les observations que j'ai faites me portent à partager cette opinion; en effet, l'eau du Bahr Abiad n'est jamais bien trouble, ce qui prouve qu'il n'est pas alimenté par des torrens de montagne; son lit n'offre ni galets, ni sable; le sediment que l'on y trouve est entièrement argileux, ce qui démontre encore que cette rivière ne sort pas immédiatement

de montagnes, et qu'au contraire elle a traversé un pays boueux; ou bien si elle a sa source dans un pays montagneux, elle doit ensuite couler dans une contrée où le terrain est gras. On reconnaît ainsi qu'il est impossible que le Bahr Abiad ait sa source dans les monts de la Lune, ou plutôt dans la contrée où elle est placée sur les cartes.

Ma conjecture, suivant laquelle le Bahr Abiad sort de grands lacs, se fonde sur le fait suivant, qui est assez remarquable. Lorsque cette rivière commence à grossir, elle amène une quantité extraordinaire de grands poissons; ceux-ci ne peuvent sortir que de lacs où ils restent pendant que les eaux sont basses, mais quand les pluies les font déborder, ils s'échappent en suivant le courant.

Le Bahr Abiad n'est pas très large à son embouchure; je l'ai mesuré, il n'a là que 1800 pieds d'une rive à l'autre; mais il ne tarde pas à s'élargir, et souvent ses bords sont éloignés de 3 à 4 milles l'un de l'autre. Dans le temps de l'inondation, il y a des endroits où la largeur de l'eau est de 21 milles.

Les bords du Bahr Abiad sont très plats, surtout à l'ouest. Son eau n'est profonde qu'au milieu; à la rive gauche, ce n'est que de la vase sans aucun banc de sable. On ne voit du sable qu'à l'est ou à la rive droite : ce sable est jaunâtre; ce n'est pas la rivière qui le dépose après avoir débordé, c'est le vent qui l'apporte en hiver. Ce sable s'arrête sur le bord de l'eau, il y forme des dunes; ce qui donne plus d'élé-

vation à la rive de ce côté, la rend plus escarpée et l'eau plus profonde.

La crue du Bahr Abiad commence un peu plus tard que celle du Bahr Azrek, ce qui démontre au moins qu'il a eu un cours plus long que celui-ci lorsqu'ils se réunissent.»

---

Ce récit est tiré du rapport fait à la société fondée pour l'encouragement des découvertes en Afrique. Ce rapport fut lu, le 31 mai 1828, dans l'assemblée générale de la société par M. W^m M. Leake, son secrétaire. Indépendamment du journal de M. Linant, M. Leake présenta à la société des matériaux nombreux que cet intrépide voyageur a recueillis pour dresser une carte du cours du Nil depuis Assouan jusqu'au confluent du Bahr el Abiad et du Bahr el Azrek : ces matériaux s'étendent sur les deux rivières, pour la première, jusqu'à Aleis, pour la seconde, jusqu'à Sennar. M. Leake instruisit de plus la Société qu'il avait reçu de M. Linant une petite collection d'oiseaux, de coquillages, de plantes et de minéraux recueillis par ce voyageur dans les contrées qu'il avait parcourues. Lorsque M. Linant fut de retour à Berber, les pluies et d'autres inconvéniens le forcèrent de descendre le Nil jusqu'au Caire. Il s'y trouvait à la fin d'octobre 1827.

Relativement au Bahr el Azrek, M. Linant a fait une observation extrêmement importante. « Pendant « que je remontais le Bahr el Azrek, dit-il, en allant

« vers Sennar, je déterminai la position de l'em-
« bouchure du Dinderé, et je trouvai que cette ri-
« vière est éloignée de plus d'une journée de route
« de Rahhat, et n'a rien de commun avec lui, quoi-
« que Bruce les représente sur sa carte comme se
« réunissant et se jetant ensuite dans le Bahr el
« Azrek. Le Dinderé, qui est la plus méridionale,
« est aussi la moins considérable des deux rivières. »

Dans une lettre du mois de février, M. Linant, annonçait le dessein d'entreprendre encore un voyage sur le Nil supérieur. On ne peut qu'attendre des résultats curieux de cette nouvelle excursion.

M. Linant est Français; il voyage depuis longtemps en Egypte. En 1821, il accompagna, jusqu'à Sennar, Ibrahim pacha; il s'occupait à dessiner les monumens antiques et à faire des observations géographiques. M. Caillaud le rencontra dans la ville de Chendy, lorsqu'il venait de dessiner des ruines qui sont au sud de ce lieu, et sur lesquelles il donna des renseignemens à son compatriote. Rapprochés ainsi par le hasard dans une contrée lointaine, deux Français voués aux mêmes études devaient naturellement concevoir de l'affection l'un pour l'autre. « Durant notre séjour à Chendy, il s'établit entre
« nous, dit M. Caillaud, une véritable et sincère
« intimité qui me procura l'avantage de le mieux
« connaître, et d'apprécier son mérite et son ex-
« trême obligeance. »

# DESCRIPTION DU SANDAN,

## PAYS DE L'ASIE ORIENTALE (1).

Les notions sur le *Sandan*, communiquées par M. de Siebold, sont entièrement neuves. Il les a recueillies de la bouche d'un Japonais nommé *Mogami Toknaï*, qui a visité ce pays. Ce vieillard passa au mois d'août 1785 de *Sooïa*, comptoir de l'île de Iezo, à Karafto ou Tarakaï, visita les côtes orientales et occidentales de cette grande île, et en leva la carte. La partie occidentale de Tarakaï est séparée du continent de l'Asie par un détroit, sur l'existence duquel il n'y a jamais eu de doute, malgré l'assertion contraire de M. Krusenstern, qui voulait faire une presqu'île de Tarakaï. Ce détroit a été visité en 1808 par *Mamia Rinsoo*, qui en a dressé la carte. Il a été exploré de nouveau par une commission impériale envoyée exprès. Elle a déterminé avec exactitude la position géographique de ce bras de mer, en se servant d'excellens instru-

(1) Nous tirons ce morceau du rapport fait par M. Klaproth au conseil de la *Société asiatique*, sur un mémoire manuscrit du docteur de Siebold *Sur l'origine des Japonais*.

mens astronomiques apportés d'Europe. Le détroit fut nommé *Mamia no seto*, ou passage de Mamia, d'après le nom de celui qui l'avait découvert ou exploré le premier. Il est ordinairement gelé depuis décembre jusqu'en mars. Dans le voisinage de ce détroit, tant au sud qu'au nord, et vers l'embouchure de l'Amour, les habitans de l'île de *Karafto* font un commerce suivi avec ceux du *Sandan*, situé sur le continent. Le fleuve Amour porte chez les Japonais le nom chinois de *Kon ton koo* (Hoen thoung kiang), et dans le pays même celui de *Mankoo* ou *Mangoo*. M. de Siebold pense qu'il pourrait avoir reçu ce dernier des *Mongols*, ou de *Mangou khan*, successeur d'Oktaï. C'est une conjecture peu vraisemblable, car les Mongols sont appelés en japonais *Moukouri*.

Le *Sandan* est situé, suivant le récit de *Toknaï*, entre la Corée et le pays de Mandchoux. Cette assertion manque d'exactitude, puisque le Sandan ne s'étend pas assez loin au sud pour atteindre à la Corée. Le même voyageur prétend aussi que Sandan est un nom nouveau; cependant on voit déja ce pays placé au nord du Japon, et appelé *Han thang*, sur la carte du Japon copiée d'après un original japonais, et publiée au commencement du siècle dernier à Amsterdam, par *Hadr. Reland*. Toknaï ajoute que le Sandan s'appelait autrefois *Itan* ou *Kitan*, ce qu'il traduit par *sauvages rouges*. Il cite un poète chinois qui dit que ces peuples avaient la

figure rouge comme du cinabre; et un autre auteur qui les appelle *Siki rok*, ou hommes rouges. La biographie de l'empereur chinois *To* (?) dit-il, place la nation des *Kitan* à l'orient des monts des *Sen pi* (Sian pi), dans la province de Liao.

On voit qu'il est question ici des *Khi tan*, fondateurs de l'empire de Liao, qui, de 709 à 1125, furent le peuple dominant en Tartarie. Cependant le nom de *Khi tan* signifie non pas *sauvages rouges*, mais *rougeur des traits*, et il nous paraît se rapporter à un tatouage rouge; car plusieurs peuples de la Tartarie avaient autrefois l'usage de se tatouer. Quand la civilisation se répandit, poursuit Toknaï, les tribus barbares quittèrent les côtes et les plaines, et se retirèrent dans les montagnes. C'est pourquoi on les appelait *Sandan*, de *san* (chan) mont, et de *dan* sauvages. Cette explication n'est pas exacte, car *dan* ou *tan* signifie non pas *sauvages*, mais la *couleur rouge*.

Le *Sandan* est baigné à l'est et au sud par la mer, et borné à l'ouest par de hautes montagnes. Le grand fleuve *Mankoa* (Amour) y a son embouchure dans la mer, et favorise la navigation dans l'intérieur du Sandan et plus haut. De *Mousi boa*, sur la côte maritime, on va par le lac *Kitsi hoga* (1)

(1) Le lac *Kitsi* (*hoga* ou *hakka*, en kourile signifie lac) est le même que les cartes mandchoues appellent *Kidzi bilten* (*bilten* désigne en mandchou un lac qui

à *Kitsibouk* (1), chef-lieu du Sandan, et à *Deren* (2), entrepôt de commerce des Mandchoux.

*Mousi-boo* est un lieu d'où les Aino et les Sandan traînent par terre leurs bateaux jusqu'au *T'abamatsi* (3). Ils se rembarquent sur cette petite rivière et la suivent à travers du lac *Kitsi*, jusqu'à son embouchure à la droite du *Mankoo* (Amour).

Les notions que M. de Siebold nous donne sur le Sandan font voir que ce pays correspond avec celui des *Khedjen* et des *Fiakha*, qui occupent la droite de l'Amour inférieur jusqu'à son embouchure, ainsi que la côte voisine de la mer.

L'intérieur du Sandan n'est pas très peuplé, mais les habitations nombreuses situées sur les bords du Mankoo annoncent le bien-être du peuple qui les occupe. Dans les hameaux voisins de l'embouchure du fleuve, la manière de vivre se rapproche beaucoup de celle des Aino de Tarakaï, tandis que dans ceux qui sont situés plus haut sur le fleuve les

communique avec une rivière). Ce dernier nom se trouve mal écrit *Kitji pilten*, sur les cartes de d'Anville. KL.

(1) *Kitsibouk* est vraisemblablement le village de *Kidzi*, situé sur la droite de l'Amour, au-dessous de l'embouchure de la rivière Nemdengte. KL.

(2) *Deren* nous paraît être un établissement récent des Mandchoux, situé sur les rives du *Dolin* qui est un affluent de gauche de l'Amour, entre le Tchoro et le Tsikdoukha. KL.

(3) Vraisemblablement le *Nemdengte* des cartes mandchoues, mal écrit chez d'Anville *Neptecte*. KL.

mœurs et les usages des habitans ressemblent plus à ceux des Mandchoux.

Les Sandan se servent dans leurs voyages sur le Mankoo, et à travers les lacs du pays, de toits portatifs nommés *kara*, et faits d'écorce d'aune. Ils les dressent sur leurs bateaux et sur le terrain pour passer la nuit.

Il se fait un commerce très actif sur les bords de l'Amour inférieur, tant avec les Mandchoux qu'avec les tribus nommées par le voyageur japonais: *Orotsko*, *Smeren-kour* (1), *Siroun-aino*, *Kimoun-aino*, *Sandan*, *Kordetske*, *Kiaky*, *Kara*, *Idaa* et *Kissen*. La chasse et la pêche font les principales occupations des habitans de Sandan; ils se livrent peu à l'agriculture : ils échangent les peaux des bêtes qu'ils ont prises contre du riz et du millet, que les Mandchoux apportent par eau sur le Mankoo. Les Sandan sont un peuple peu civilisé; ils n'ont pas d'écriture, mais ils savent fabriquer une espèce de poterie qui ressemble à la porcelaine. Quant à leur croyance et à leurs cérémonies religieuses, elles ressemblent à celles des Aino de Tarakaï. Le voyageur japonais raconte qu'à son retour en bateau sur le Mankoo, il aperçut une montagne située à la droite du fleuve, et sur laquelle on voit deux grandes pierres debout et de couleur jaunâtre. Les

(1) *Smeren-kour* est le nom kourile des Aino qui occupent le nord de l'île de Tarakaï ou Sakhalian. Kl.

gens du pays lui dirent que c'étaient d'anciens monumens funéraires. Les bateliers, en passant devant ces tombeaux, jettent du riz, du millet et autres fruits dans le fleuve, comme une espèce de sacrifice, et récitent des prières à mains jointes, en se tournant vers les monumens.

Chez les Sandan, de même que chez les Aino, plusieurs familles sont réunies sous un chef nommé *husata* ou *kazinata*. Autrefois ces chefs étaient élus par le peuple; actuellement ce sont les Mandchoux qui le nomment. Le commerce sur le Mankoo est entre les mains du gouvernement chinois, dont une partie du Sandan reconnaît l'autorité. Les limites de l'empire chinois sont indiquées par des bornes sur l'île de Karafto ou Tarakaï. Les habitans du Sandan ressemblent par les traits de leur visage aux Coréens; leurs armes, leurs arcs faits de cornes de bœufs, leurs flèches et leurs lances sont semblables à celles de ce peuple. Ils s'habillent à peu près comme les Aino de Tarakaï, et laissent tomber leurs cheveux autour de la tête; quelques-uns, mais en petit nombre, les tressent comme les Mandchoux. Outre les produits de la pêche et de la chasse, les habitans du Sandan mangent beaucoup de laitage et du bœuf. La description que Toknaï donne de la tribu des *Orotsko* ou *Orotsko-sin*, ainsi que les portraits de quelques individus qu'il a dessinés, ressemblent parfaitement à ceux des habitans de la baie de Castries que l'on voit dans la relation de La Pé-

rouse; ce navigateur les nomme *Orotchys*. On peut donc supposer que c'est le même peuple.

M. de Siebold conjecture que les habitans primitifs du Japon pourraient bien descendre des Sandan; cette hypothèse ne nous paraît pas très heureuse: car nous ne voyons rien chez ce peuple qui rappelle les Japonais. Une ressemblance légère entre quelques cérémonies religieuses se retrouve chez plusieurs peuples sauvages ou peu civilisés; cependant elle ne suffit pas pour constater la parenté entre les tribus chez lesquelles on la remarque. Le peu de mots de la langue des Sandan que M. de Siebold a pu recueillir, démontrent au contraire, que cet idiome est un dialecte toungouse, qui se rapproche beaucoup du mandchou :

| | | |
|---|---|---|
| Soleil | — *ton* | — Mandchou *chôn*, *choûn*. |
| Lune | — *bi* | — Mandchou *bia* Toungouse *bye*. |
| Mer | — *namo* | — Mandchou et Toungouse *namou*. |
| Courant de mer | — *vata*. | |
| Sabre | — *hoo-too*. | |
| Lance | — *ghita* | — Mandchou *ghida*. |
| Férailler | — *hotassi*. | |
| Arc | — *founsi*. | |
| Flèche | — *tsjappouto*. | |
| Pendant d'oreille | — *nin kari*. | |
| Marchand | — *hotaroo* | — Mandchou *hôta*, commerce |
| Un | — *womoo* | — Mandchou *emou*. |
| Deux | — *sjouwoï* | — Mandchou *dchouo*. |
| Trois | — *tsappo*, ou *ilaa* | — Mandchou *ilan*. |
| Quatre | — *veraa*, ou *pounii* | — Mandchou *douïn*. |
| Cinq | — *poudzja* | — Mandchou *soundcha*. |
| Six | — *youkouou*, ou *nungou* | — Mandchou *ninggoun*. |
| Sept | — *nata* | — Mandchou *nadan*. |
| Huit | — *hari*, ou *sjakpo* | — Manchou *dchakoûn*, Toungouse *dchapkoun*. |
| Neuf | — *horeï*, ou *fuyou* | — Mandchou *ouyoun*. |
| Dix | — *bouwaa*, ou *siaa* | — Mandchou *dchouan*, Toungouse *dchan*. |

# NOTICE

*Sur un canal de la Sibérie occidentale, et considérations sur de nouvelles communications à ouvrir dans cette province.*

Tiré du journal des *Voyages de Communication*

publié à S. Petersbourg.

Il y a dans la Sibérie occidentale un canal qui fut creusé en 1584, par le fameux cosaque Yermak, ce dont M. Muller (1) seul a parlé. Vers l'embouchure du *Vagaï* (2), l'*Irtyche* formait un grand coude appelé *Vagaiskaia* qu'on ne pouvait éviter, qu'en faisant un long trajet par terre; Yermak résolut d'unir par un canal les deux extrémités du tournant. On ne saurait mettre en doute que ce canal n'ait été creusé par les ordres de Yermak, car on l'appelle

(1) *Sammlung Russ. Geschichte*, T. VI, page 365 et suiv.

(2) Rivière qui prend sa source dans un lac assez considérable du district de Yaloutorovsk. Elle parcourt du midi au nord, l'espace de 200 verst, avant de se jeter dans l'Irtyche.

encore aujourd'hui *Perecsop Yermakova*, et en tartare : *Teskèr*. Sa longueur est d'un verst, tandis que le lit du fleuve a entre les mêmes points six verst de développement. Muller a observé lui-même qu'il ne passe que peu d'eau dans l'ancien lit, le fleuve coulant depuis long-temps par le canal, qui semble actuellement le véritable lit de l'Irtyche, plutôt qu'un canal artificiel. Au sud et à peu de distance du canal, on voit, sur une grande plaine, une colline assez considérable ; elle a 60 pieds de hauteur, 180 pieds de diamètre au sommet, et présente des talus assez escarpés. Il paraît manifeste que cette colline est formée des débris du canal. Les Russes l'appellent *Tzarevo gorodichtche*.

La Sibérie est arrosée par des fleuves immenses, qui même dans leur état primitif sont ainsi que leurs affluens principaux d'un grand secours pour la navigation ; mais ils offriraient bien plus d'avantages encore, si l'on remplaçait par des canaux les portages (*volok*) qui lient maintenant quelques-unes des rivières les plus rapprochées.

Il serait bien à désirer, par exemple, que les eaux de la *Kama* fussent jointes à celles du *Tobol*. De même, il est de la dernière importance d'ouvrir une communication par eau entre l'*Ienisseï* et le *Két* ( rivière du bassin de l'*Ob* ), car, jusqu'à présent, les marchandises et denrées sont transportées par terre sur un espace de 89 $\frac{1}{2}$ verst, à partir du *fort Makov*. Les objets expédiés à

Kiakhta doivent également être transportés par terre depuis la forteresse de *Pierre* et *Paul* (1), et ceux destinés pour Okhotsk sont aussi transportés par la voie du roulage, d'abord depuis le lac Baïkal jusqu'à Verkholensk, d'où on descend la Léna, et en second lieu à *Youdomskoï-krest* (2), ( après avoir remonté l'Aldan, la Maïa et la Youdoma ) de là, on parvient à l'Ourak ou Okhota, qui tombe dans le port d'Okhotsk. Cette dernière voie étant extrêmement longue et pénible, on n'en fait presque point usage, et l'on transporte les marchandises par terre depuis Yakoutsk jusqu'à Okhotsk. On doit sans doute attendre de grandes améliorations dans la navigation de cette vaste contrée, maintenant que S. A. R. le directeur en chef des Voies de communication, non content d'ouvrir de tous côtés de nouvelles voies au commerce, apporte à toutes celles déja existantes, les plus utiles perfectionnemens; néanmoins il faut avouer aussi que le climat, la qualité du sol, le peu de population et l'état physique des fleuves, ainsi que leur direction ordinaire du midi au nord présentent de bien grands obstacles.

Si les Russes comptaient au nombre des fleuves de

(1) Dans le gouvernement d'Irkoutsk, district de Verkhne-oudinsk, à l'embouchure du Tchikoï ou Tchkou dans la Selenga.

(2) M. Zimmermann estime à 15 milles d'Allemagne (105 verst), la distance de ce lieu à l'Ourak.

leur empire l'*Amour* (1) dont les affluens supérieurs ( l'Argoun et la Chilka ) leur appartiennent, la navigation de la Sibérie orientale, et le commerce en général y gagneraient beaucoup; ce fleuve étant déja navigable, malgré les attérissemens dont son embouchure est embarrassée, et pouvant avec le secours de l'art, offrir une navigation encore plus commode.

(1) *Saglialien-Oula*, fleuve noir, le *He-loung-kiang* des Chinois,

# BULLETIN.

## ANALYSE CRITIQUE.

*Voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les Oasis d'Audjelah et de Maradèh*, par M. J. R. Pacho, 10e et dernière livraison. Paris, 1829, Firmin Didot.

Proceedings of the Expedition to explore the Northern Coast of Africa from Tripoli eastward, in 1821-1822, etc., etc., etc., *by Cap. F. W. Beechey R. N. and H. W. Beechey Esq.* 4° *London* 1828.

Elle a été triste la destinée du savant et courageux explorateur de la Cyrénaïque. Ses jours ont été orageux et rapides; il n'a pas joui du fruit de ses veilles; il n'a pas vu aux mains de ses amis son ouvrage terminé. Il est mort en achevant les dernières lignes de ce grand travail. Avant de suivre ses derniers pas dans les Oasis du désert, nous allons rappeler quelques détails de sa vie agitée.

Jean-Raimond Pacho, né à Nice le 23 janvier 1794, d'un père négociant, riche et estimé, après avoir perdu ses parens de bonne heure, fait ses humanités au collège de Tournon (Ardèche), abandonné l'étude du droit pour la poésie et la botanique, dépensé sa part de l'héritage paternel dans un voyage d'Italie, essayé inutilement à

Paris de rétablir sa fortune en peignant quelques portraits et en rédigeant quelques articles de journaux, se rendit pour la seconde fois en Egypte, sur l'invitation de son frère, négociant à Alexandrie. Il arriva au Caire le 12 février 1822, dessina plusieurs monumens de cette grande cité et de ses environs, et, à l'aide des fonds de M. Jumel, directeur d'une des filatures du vice-roi, parcourut la Basse-Egypte en peintre et en naturaliste. La disgrace de M. Jumel l'arrêta dans ses travaux et le força de garder en portefeuille de nombreux dessins. Il languissait inoccupé et succombait au découragement lorsqu'il eut le bonheur d'intéresser à ses projets d'exploration M. Célestin Guyenet, fondateur et directeur de la manufacture d'indiennes du pacha. Il obtint de ce négociant ami des sciences, les fonds nécessaires pour continuer ses recherches et entreprendre le voyage des cinq Oasis. Parti du Caire le 17 novembre 1823, il visita successivement le Fayoum, les Oasis de Syouah, el Arachièh, et Feredghah. Il regretta que les circonstances ne lui permissent pas d'explorer trois villages isolés à quatre journées nord-ouest de Faredghah, qu'on lui annonçait comme devant renfermer de nombreuses ruines d'anciens édifices. Il revint de Faredghad à Syouah, à l'Oasis du Fayoum, au temple Keroum, puis se dirigea sur Béni-Hassan et Siout, et se rendit à Beni-Ali, où il resta treize jours pour obtenir d'Hamed Bey, l'ancien kiahya du Caire, quelques Arabes destinés à lui servir de guides. Il visita avec eux la vallée Ruinée ou des Ruines, l'Oasis del Karghèh, Gainah, Boulac, Dakakim, Berys et leurs environs. Il revint sur ses pas, puis se porta à l'ouest et atteignit l'Oasis de Dhakel, en passant par Aïn Amour, Ballat et Themida; il examina l'Ouadi el Gharb, qui contient neuf villages, et le Bahr Be-la-ma qui traverse l'Oasis. Il

reprit la route du Nord qui le conduisit à Farafrah, puis à Siout, d'où il revint au Caire dans le courant d'août 1824. Cette exploration des Oasis d'Egypte, résultat de neuf mois de peines et de fatigues, ne satisfit point l'active curiosité de M. Pacho : depuis long-temps il en méditait une plus importante, celle de la Pentapole Cyrénaïque. Le programme de la société de géographie, relatif à un voyage dans cette contrée, qui lui fut remis par M. Salt, consul d'Angleterre, vint donner une nouvelle énergie à sa détermination. M. Guyenet fit encore tous les frais de cette nouvelle entreprise avec ce rare désintéressement qui trouve plus d'approbateurs que d'imitateurs. Ce voyage se présentait avec un attrait d'autant plus vif qu'il avait le caractère de la nouveauté. Commencé le 3 novembre 1824, il fut achevé le 17 juillet 1825. M. Pacho revint à Paris le 12 novembre suivant, et s'empressa de communiquer ses matériaux à la société de géographie, qui, sur le rapport de Malte-Brun, lui décerna le prix proposé. Il obtint également, sur le rapport du savant M. Letronne, les suffrages de l'académie des inscriptions, accordés à la partie archéologique du voyage.

Depuis le jour de son arrivée à Paris, jusqu'au jour de sa mort, M. Pacho travailla sans relâche à la rédaction de son voyage. Vivant dans une retraite profonde, il consacrait toutes les heures du jour, et souvent celles de la nuit, à ce qu'il regardait comme son plus beau titre à l'estime du monde savant. Cette tension continuelle d'esprit, cet isolement complet de la société, cette absence de toute distraction développèrent rapidement chez lui une misantropie d'autant plus funeste qu'elle se nourrissait à chaque instant de toutes les contrariétés inséparables d'une vie littéraire et d'une position incertaine. Le même

M. Guyenet qui avait fait les frais de ses voyages, lui continuait à Paris l'appui de ses moyens. Trop fier pour solliciter les dons du pouvoir, et se croyant en droit de les obtenir, M. Pacho s'indignait de n'être pas prévenu. Peut-être des récompenses qui n'eussent pas été des faveurs auraient-elles exercé une heureuse influence sur son moral, et triomphé de sa noire mélancolie. Il en vint bientôt à ce point déplorable de soupçonner la foi et l'attachement de ses amis, et d'en restreindre le cercle chaque jour. Il couvrait de nuages un avenir qui n'aurait eu rien d'inquiétant pour un tout autre caractère. En descendant en lui il aurait vu qu'il n'avait besoin de personne pour assurer sa destinée. Toutefois, au milieu de laborieuses occupations, sa santé s'altérait, et le régime excitant qu'il avait adopté, en ranimant momentanément ses forces, le replongeait bientôt dans une faiblesse plus grande. Des pensées de mort vinrent enfin l'agiter. Celui qui écrit ces lignes eut quelquefois le bonheur de rendre des instans de calme à son esprit troublé. Mais le souvenir de telles consolations disparaissait rapidement, et le désespoir s'acharnait de nouveau sur sa victime. Dans cette lutte affreuse, la raison de M. Pacho succomba. Il cessa de vivre ou plutôt de souffrir le 26 janvier 1829, à l'âge de 35 ans et trois jours.

Ce savant voyageur appartenait à la commission centrale de la société de géographie. C'est là que sa perte, doublement sentie, devait inspirer de plus vifs regrets; ils n'ont pas manqué à sa mémoire. Une souscription proposée et aussitôt remplie a été destinée à élever sur sa tombe un modeste monument. Tous ceux qui ont vécu dans son intimité démêlaient facilement à travers quelques inégalités de caractère la bonté de son cœur et son extrême obligeance. Les hommes du désert lui avaient

fourni le modèle de l'homme indépendant; il avait bien profité à leur école. Toute réserve prudente lui semblait de la tyrannie, il la repoussait. Comme l'Arabe dont il aimait les vertus, la reconnaissance était le seul pouvoir qui le rendît partial. Ce noble sentiment est empreint dans tous ses écrits. Quelques-uns d'entre eux n'ont pas vu le jour. Parmi ces derniers, se trouvent un tableau des tribus nomades anciennes et modernes, dont il avait lu plusieurs fragmens dans les séances générales de la société de géographie. C'était son ouvrage de prédilection, celui qui lui souriait le plus. Ce qu'on en connaît a déja mérité de nombreux suffrages. Ils ont été donnés au caractère original de cette composition, à la nouveauté de ses points de vue, à la variété de ses détails, et surtout à l'alliance d'un style élégant et d'une consciencieuse érudition. M. Pacho laisse encore inédit le journal de son voyage dans les Oasis, ainsi qu'une collection de dessins recueillis sur les terres habitées du désert Libyque. Le travail de M. Pacho peut faire la matière d'une intéressante publication, et compléter l'ensemble des grands ouvrages qui nous ont fait connaître les monumens d'architecture de l'Egypte et des contrées environnantes.

Dans les trois premiers articles que nous avons consacrés au voyage de M. Pacho, nous l'avons suivi jusque sur les rivages de la Grande-Syrte. La 4e et dernière livraison qui vient de paraître comprend son rapide séjour à Ben Ghazi, sa marche à travers le désert des Syrtes et son exploration des Oasis d'Audjelah et de Maradèh.

L'ancienne ville de Berenice qui a totalement disparu sous la moderne Ben Ghazi, n'arrête pas un voyageur qui cherche partout des traces de l'antiquité, et qui n'en trouve ici que de rares et insignifians vestiges. Une ville souvent fréquentée par l'Européen reste sans attrait pour

M. Pacho. C'est vers le désert qu'il dirige ses pas; il a hâte de les porter dans les lieux infréquentés. Avant de l'y suivre, remarquons que si les parties orientales du golfe n'attirèrent que faiblement l'attention des Cyrénéens, s'ils leur préférèrent la région montueuse, les Sarrazins du moyen âge, au contraire, délaissèrent les hauteurs pour les belles prairies qui forment au printemps de cette côte spacieuse une immense plaine fleurie. Les ruines de bourgs et de villages empreintes du cachet de leur architecture prouvent cette vérité historique, et c'est, je pense, dans les habitudes pastorales et guerrières de ces peuples qu'il faut chercher le motif de cette préférence.

Revenons au désert, et prenons avec M. Pacho une vue de cette affreuse contrée.

« Je doute, dit-il, qu'un Européen aventuré pendant la chaude saison dans ces immenses solitudes pour s'avancer dans les terres, quoique familiarisé avec le sol de Libye, n'en éprouve pas une impression pénible. Il tourne le dos à l'Europe et son horizon se déroule à ses yeux en plaine mobile et sans bornes. Là, nulle végétation, quelque grêle et grisâtre qu'elle soit, ne fait hâter le pas du chameau et n'interrompt la monotonie de sa marche; nulle colline, quelque aride et calcinée qu'elle soit ne coupe la nudité du désert et ne suggère au voyageur de vagues rêveries par ses formes fantastiques; nul palmier solitaire agitant au loin sa cime au gré des vents ne provoque les chants de l'Arabe par l'annonce de la source hospitalière; nul troupeau de gazelles se jouant dans la plaine ne vient distraire la caravanne attristée; l'hyène même et les autres fauves de Libye ne s'aventurent jamais dans cette zône brûlée, et le silence de ce tombeau n'est pas même troublé par leurs hurlemens nocturnes. Un ciel de feu, un sol

constamment uni, du sable, toujours du sable, rien que du sable sans eau, telle est la région qui s'étend du littoral des Syrtes jusqu'à la station de *Rassam*, et cet espace, en n'en parcourant qu'une ligne, est au moins de trente lieues. »

Et cependant une telle région fut habitée. Les hommes se battirent pour un tel sol; les Nasamons y fixèrent leur séjour dans des cabanes de joncs entrelacés et d'asphodèles qu'ils transportaient avec eux sur ces terrains mouvans. Pauvres habitans d'un sol stérile, ils soupiraient après les tempêtes, et allaient attendre sur le rivage l'infortuné navire poussé par l'ouragan, dont ils se partageaient la dépouille. C'étaient les seuls rapports qu'ils eussent avec les autres peuples.

Quittons ces terres désolées, l'Oasis s'est ouverte devant le voyageur, l'Augiles des historiens, l'Audjelah moderne a reçu M. Pacho. Il s'est désaltéré à Sibillèh, la seule source de tout le canton, à trois lieues de l'Oasis : car ici point de ruisseaux, comme à Ammon ou à l'Oasis de Thèbes; point de jardins, d'arbres fruitiers et de bouquets de citroniers; seulement une forêt de palmiers isolés dans une immense plaine de sable rougeâtre, voilà l'unique ombrage; quelques bandes de sables métamorphosées en humus par les débris des palmiers, voilà la seule terre végétale; quelques petits champs où se voient des épis d'orge grèles et rares, et une espèce de millet, voilà l'industrie agricole. Les plus riches seigneurs ont beaucoup de peine à nourrir un cheval, et le bey montrait avec orgueil une prairie de bercim, espèce de trèfle, d'une vingtaine de pieds d'étendue. Quelques puits d'eau saumâtre fournissent aux irrigations de ces misérables cultures.

Ce bey n'est pas la chose la moins extraordinaire ni la moins curieuse de l'Oasis. Vous croyez peut-être que

c'est un Turc, un Albanais, un Circassien, un Egyptien, un Arabe, point du tout. Abou-Zeith-Abdallah est Français, et Provençal. Né à Toulon, il fit partie, à l'âge de douze ans, de l'expédition d'Egypte, en qualité de tambour. Il fut vendu au pacha de Tripoli. Son heureux physique fit sa fortune. Attaché à la personne du pacha comme mamelouk, il fut ensuite envoyé dans le Fezzan avec l'armée de Mohammed le Circassien; sa bravoure dans cette heureuse campagne fut récompensée par le titre de bey et le gouvernement d'Augiles. Abou-Zeith-Abdallah n'a conservé d'autre souvenir de sa patrie qu'une idée vague de Toulon et de ses environs, et d'autre usage de sa langue maternelle que quelques mots provençaux qu'il estropie avec une bonhomie charmante. M. Pacho se loue fort de l'accueil cordial et des prévenances délicates de son compatriote.

Augiles fait partie des Etats du pacha de Tripoli; et de même que la région de Barcah et celle du Fezzan, elle est affermée à un bey qui lui paie annuellement la somme de dix mille piastres d'Espagne. Le prélèvement de cette contribution est uniquement fondé sur les palmiers, dont la taxe est de deux piastres de Tripoli par pied, c'est-à-dire de huit sous environ, monnaie de France. Ceci ne donnerait qu'une idée fausse du nombre des palmiers d'Augiles, si l'on n'ajoutait pas que la moitié seulement de ce nombre est soumise à l'impôt; l'autre moitié appartient aux mosquées et à leurs desservans.

Les villages épars dans les Oasis nommées, sont bâtis en blocs de pierre, tirés d'une épaisse couche schisteuse que l'on trouve sous les sables à six pieds environ de profondeur. La plupart des maisons ont une enceinte extérieure avec une hutte conique au milieu, faites l'une et l'autre en branches de palmiers : elles servent à renfermer

les dattes et les troupeaux. Quant aux habitans, si l'on en croit leur propre rapport, ils peuvent fournir environ trois mille hommes armés, ce qui porterait la population totale, sans distinction d'âge ni de sexe, à neuf ou dix mille ames.

Le témoignage d'Hérodote pourrait servir à décrire l'Audjelah moderne, tant le sol et les hommes sont encore ici, ce qu'ils étaient il y a ving-trois siècles. Mêmes forêts de palmiers, mêmes dattes exquises et abondantes, même colline de sel, même aspect de la contrée; la Sibilleh même est nommée par le père de l'histoire comme la seule fontaine du pays. Que de voyageurs n'a-t-elle pas désaltérés depuis les jours d'Hérodote, à combien de ces infortunés n'a-t-elle pas sauvé la vie? Source limpide, ton histoire se compose de tes bienfaits, et plus heureuse que les hommes tu ne fais pas d'ingrats.

Isolés au milieu des déserts, sans vestiges de ces beaux monumens, qui sont encore l'orgueil des Oasis d'Égypte, sans l'ombrage, la verdure, les fleurs et les eaux de ces dernières, les hommes d'Augiles ont dû être essentiellement voyageurs; ils se destinent dès l'enfance à cette carrière et ils y deviennent fort habiles; ils vont à Ben Ghazi échanger leurs dattes contre des céréales et des bestiaux. Ils apportent dans la vallée du Nil les peaux de chèvres et le miel des montagnes de *Barcah* et des plumes d'autruche, fruits de leurs chasses dans les environs d'Augiles; ils vont chercher dans les provinces centrales de l'Afrique, ces esclaves infortunés qu'ils vendent en Égypte ou à Tripoli. Dans ces voyages les astres sont leurs guides: les étudier devient une des premières occupations de leur jeunesse. Chez eux les anciens conservent la tradition de l'enseignement astronomique qui n'est pas compliqué.

« Qu'un Européen, dit M. Pacho, aille assister aux

séances pastorales de ces académies du désert; l'objet en vaut la peine. Qu'il aille s'asseoir au devant de la cabane rustique, sur le sable rafraîchi par les brises de la nuit, au milieu des vieillards, des femmes et des enfans; et il verra l'ancien du village, dont la figure vénérable s'animera aux rayons de la lune, indiquer à l'assemblée de la voix et du geste les diverses constellations; il l'entendra décrire les cercles et les ellipses des planètes, dénombrer les étoiles fixes, les nommer par leurs noms classiques quoique altérés par la langue et les traditions, et désigner par leur moyen les routes inaperçues sur les plaines unies du désert, mais tracées dans le firmament; il sera frappé de la patriarcale simplicité de ses paroles, et de la religieuse attention de l'auditoire. Il entendra ensuite les jeunes gens répéter avec recueillement les leçons du vieillard; il verra même de petits êtres tout nus, assis sur les genoux de leurs mères, lever leurs mains enfantines vers le ciel, et balbutier les noms des guides futurs de leurs lointains voyages; puis à une sévère réprimande, cacher leur figure honteuse dans le sein maternel. Le pétillant vin de palmier terminera la séance; il répandra la gaîté parmi les assistans, et l'Européen en les quittant conservera une longue impression, de cette séance pastorale formée dans un coin du désert, et dont il ne pourra sûrement contester l'utilité. »

M. Pacho visite successivement les autres petits cantons habités qui dépendent d'Augiles, tels que Djallou, Lechkerrèh et Maradèh, cachée au milieu de monticules de sables mouvans : Soit, dit le voyageur, que son aspect s'embellisse de la profonde horreur qui l'entoure, soit qu'une ceinture de collines schisteuses, bariolées de grandes veines jaunes et bleues, délasse un peu la vue fatiguée de la monotonie de ce vaste désert, soit enfin que

plusieurs sources d'eau douce, dont une thermale, ranimentpar une agréable saveur l'estomac affadi par les eaux saumâtres, ce n'est pas sans plaisir qu'on arrive dans ce petit canton. Le sol formé de terre rougeâtre, comme celui des Oasis d'Égypte, offre avec celles-ci une analogie plus remarquable. De même que dans ces Oasis, on y trouve abondamment l'hedisarum alhagi, ce sainfoin du désert célèbre chez les écrivains orientaux, tandis qu'il ne croît ni sur les terres trop grasses de Cyrène, ni dans les plaines argileuses de la Marmarique, ni à Augiles. Une belle forêt de palmiers en couvre la surface.

« On se doute bien qu'un pareil canton, quoique peu spacieux, a dû attirer l'attention des Arabes. On y voit en effet les ruines de deux villages; cependant, il est maintenant sinon tout-à-fait abandonné, du moins il reste inhabité durant la majeure partie de l'année. Les divisions des tribus qui s'en sont tour-à-tour disputé la possession, et plus encore les superstitions que la crédulité a attachées à ce lieu isolé, en sont, m'a-t-on dit, la cause. Toutefois, les nomades des environs de la Syrte ne laissent pas que de venir chaque année y recueillir les dattes; mais n'osant résider dans les villages ruinés, livrés au pouvoir des esprits, ils se sont construits séparément des habitations en branches de palmiers. C'est là qu'ils viennent s'établir en automne avec leurs troupeaux; et comme ce petit canton est sous la dépendance d'Augiles, ils sont obligés de payer à cet effet une redevance au gouverneur de ce groupe d'Oasis, mais cette contribution plus que les autres est fort aventurée. ».

C'est ici que M. Pacho termine son voyage. Il parcourt en retournant en Egypte la ligne des terres habitées du désert Libyque qu'il avait déja visitées en 1823 et 1824, et revient au Caire par la vallée du lac Natron.

L'exploration de M. Pacho s'étend, comme on l'a déja vu, depuis la vallée Maréotide jusqu'aux déserts de la Syrte. Une autre exploration qui avait précédé la sienne, mais dont les détails n'ont été publiés que depuis peu de temps, nous reste à examiner. Nous entendons parler ici de la relation du capitaine Beechey. La Cyrénaïque aussi, était le but de son voyage; mais son point de départ n'est pas celui de M. Pacho. Nous devons nous féliciter de cette différence, puisque cet autre itinéraire enrichit la géographie de connaissances nouvelles sur la ligne comprise entre Derne et Tripoli, et nous offre encore sur le plateau cyrénéen de curieuses recherches et de savantes observations.

C'est de Tagiura dans le voisinage de Tripoli que le capitaine Beechey et son frère, artiste d'un grand mérite, s'avancent vers l'ancienne Cyrène; ils ont aussi le désert à traverser, mais avant de s'y enfoncer tout-à-fait, la plaine de Lébeda charme encore leurs yeux de ses bosquets d'oliviers, de ses dattiers chargés de fruits, entourant de leur ombre les nombreux villages répandus sur cette plaine, riche d'une belle verdure et d'abondantes moissons. Sa fertilité n'est pas moderne, les anciens la jugèrent supérieure au territoire de Tripoli et la tenaient en haute estime. C'était là qu'ils avaient élevé cette Leptis-Magna, qui, parmi les colonies Phéniciennes, prenait rang immédiatement après Carthage et Utique, et qui était encore une belle cité au déclin de la puissance romaine. Ses ruines sont décrites par Della-Cella, comme sans formes et à demi ensevelies sous le sable, que les vents et la mer leur jettent mutuellement. Toutefois les tours et les colonnes mutilées disent quelque chose de leur antique magnificence. Là les porphyres et les marbres de l'Orient sont communs et brillent encore de riches couleurs. Le capitaine Smith,

dans une précédente exploration, ayant jeté les yeux sur quelques beaux fragmens de ces débris, et obtenu du bey la permission de les enlever, revint avec un vaisseau destiné à les transporter. Son désappointement fut grand en ne les trouvant plus ou les voyant dépouillés de leurs ornemens. Il crut qu'un amateur l'avait prévenu et cherchait quel pouvait être l'heureux Européen possesseur de ses richesses. Elles se trouvaient en de plus indignes mains : les gens du pays, instruits de la permission du bey, s'étaient empressés de se saisir de ces marbres qu'ils taillent depuis long-temps en meulles semi-circulaires pour le service de leurs moulins à huiles.

Le capitaine Beechey nous montre les terres cultivées se prolongeant de ce côté jusqu'à Mezurata. C'est cette, plaine qu'Hérodote comparait à celle de Babylone, et que Della-Cella regarde comme le canton le plus fertile de tout le nord de l'Afrique. Mezurata est industrieuse, elle prépare pour les noires beautés de l'Afrique centrale, ces colliers de grains de verres, et ces colifichets dont elles sont avides, et livre encore aux caravanes des étoffes légères pour les mêmes contrées. Ici le désert commence, et de ce côté il est plus dangereux qu'en avançant dans l'intérieur. Les voyageurs anglais ont d'abord à franchir cette surface saline de 15 milles de large sur 40 milles de long que Strabon paraît avoir considérée comme un lac, bien que le terme qu'il emploie ne soit pas clair. Cette croûte de terre salée qui couvre le sol, cède souvent sous les pieds des chevaux, et découvre alors des crevasses plus ou moins profondes, au fond desquelles l'eau se fait apercevoir. Les Arabes qui accompagnaient le capitaine Beechey, marchaient avec précaution sur ce sol perfide, au sujet duquel ils débitaient d'effrayantes histoires; mais les Anglais qui n'avaient

point éprouvés d'accident, traitaient ces choses comme les merveilles des *Mille et une Nuits*. Une bonne leçon ne tarda pas à leur être donnée.

« Deux hommes de notre parti, dit le capitaine, se dirigeaient vers quelque chose qui leur semblait une ruine, leurs chevaux étaient lancés. Tout-à-coup le sol s'enfonce sous les pas du premier, et un large trou de 12 pieds de profondeur se découvre. Le cheval était au galop, mais l'effroi le rejette subitement en arrière, et ce mouvement énergique sauva la vie à son cavalier qu'on n'eût pu retirer d'un tel précipice. A mesure que les chevaux avançaient le marais craquait à quelque distance, comme la glace qui se rompt au commencement d'un dégel. Des morceaux tombaient successivement, et une grande crevasse fut bientôt formée. La prudence commanda de mettre pied à terre chaque fois qu'on eut à traverser un espace regardé comme dangereux. On ne tarda pas à reconnaître qu'il existait dans différentes parties de ce marais un grand nombre de trous de cette nature et que la croûte de sel et de vase durcie qui les recouvrait n'avait quelquefois qu'un pouce et demi à deux pouces d'épaisseur. »

Le reste de la partie maritime de la région syrtique, n'est ni aussi triste, ni aussi monotone que la ligne suivie par M. Pacho. Les marais salins disparaissent graduellement, et de temps en temps de petites vallées et quelques terrains verdoyans récréent la vue. Toutefois sur une étendue de 400 milles, on n'aperçoit aucune habitation permanente, et sur le rivage aucun vaisseau, même aucun bateau pêcheur de quelque importance; seulement par intervalles on découvre sur ces terres les tentes des Arabes pasteurs et leurs nombreux troupeaux. L'histoire cependant a conservé le souvenir des jours où la vie et le

mouvement étaient ici. Des villes s'y élevaient parmi lesquelles Sort paraît avoir été importante. C'était au rapport D'Edrisi, une des plus considérables du troisième climat. Les ruines d'une suite de forts offrant une ligne de défense non interrompue contre les barbares de l'intérieur atteste encore l'existence d'une ancienne civilisation; ces forteresses étaient de forme quadrangulaire, capables de contenir de 50 à 100 hommes, et construites ordinairement sur une source; elles n'avaient ni portes ni fenêtres, et d'ouvertures qu'au sommet. La garnison et les habitans qui s'y réfugiaient devaient se servir d'échelles pour pénétrer dans l'intérieur. M. Pacho s'est demandé si Sort avait remplacé l'ancienne Charax. C'est une question qu'on peut faire tout comme une autre, mais la résoudre me semble fort difficile dans l'état actuel de nos connaissances; et la position assignée aux ruines de Sort par les géographes arabes et les modernes, ne me paraît pas favorable à l'identité.

C'est apparemment aux bas-fonds qui avoisinent les côtes de la grande Syrte qu'il faut attribuer les traditions de l'antiquité sur les grands dangers que recelait ce golfe. Lucien en parle comme d'une région dans laquelle la distinction entre la terre et la mer est très imparfaitement établie. La côte orientale paraît avoir été de tous temps la plus inhospitalière, témoins les expressions du Périple anonyme et celles non moins caractéristiques de Méla qui la désigne par *importuoso littore pertinax*. Les documens anciens nous montrent cette côte comme plate, sans havre, sans point de débarquement et semée de rochers et de bas-fonds sur lesquels un violent ressac se brise sans cesse. Tous ces dangers, dit le capitaine Beechey existent encore, et s'augmentent par une grosse lame, que le vent du nord qui traverse la Médi-

terranée dans sa largeur, pousse jusqu'au fond du golfe, où elle rend très difficile cette manœuvre, que les marins appellent courir bord sur bord. Mais quelqu'effrayante et dangereuse que la navigation du golfe fût pour les anciens, ils y étaient forcés par une fatale nécessité. Incapables de s'éloigner des côtes et de prendre la haute mer, ils ne pouvaient se rendre autrement de l'Égypte à Carthage. Pour les modernes qui savent aisément gagner le large, ces terreurs et ces dangers n'existent pas. Toutefois, ajoute le capitaine Beechey, il est prudent lorsque le vent souffle du nord, de longer l'entrée de ce dangereux golfe dont la géographie, grace aux derniers voyageurs, a été matériellement rectifiée. Ce qu'il y a de remarquable, c'est qu'ils n'ont fait guère autre chose que de rétablir son ancienne forme et ses anciennes dimensions, car celles de Ptolémée, de Pline et même d'Hérodote sont plus exactes que le tracé de quelques cartes modernes. Le capitaine Beechey efface le golfe de Zuca, espèce de bras de mer long et peu large qui est représenté dans les meilleures cartes, comme s'enfonçant dans les terres et communiquant seulement par un canal très étroit avec le golfe de la Syrte. Della-Cella avait déja indiqué la même suppression. M. Beechey s'est attaché à rechercher les sites et les monumens célèbres de l'antiquité. Il croit que les autels de ces jeunes Philènes qui se laissèrent enterrer tous vivans pour gagner quelques lieues de terrain à leur république commerçante, devaient être voisins de la tour d'Euphrantes, élevée comme une barrière entre la Cyrénaïque et Carthage, puis il identifie cette tour avec une autre vieille forteresse appelée Bengérirard. Soit, je ne me permettrai qu'une seule question. Les jeunes Philènes ont-ils existé, se sont-ils fait enterrer, ont-ils eu des autels? j'en doute fort, et je suis sûr que si M. Beechey y regardait de bien près, il ne

verrait dans toute cette histoire, qu'une de ces mille traditions mensongères dont les anciens furent si prodigues.

MM. Mannert, Thrige et Malte-Brun embarrassés de la confusion qui règne dans les notions de l'antiquité sur le jardin des Hespérides en sont venus à douter de l'existence de ce délicieux séjour qui appartient, selon eux, bien plus à la fable qu'à la géographie. Je suis tout-à-fait de cet avis, qui n'est point partagé par MM. Beechey et Pacho; tous deux se sont occupés fort sérieusement de lui trouver une place. Pline à la main, le premier croit le rencontrer aux environs de Ben-Ghazi. Là se remarque entre les rochers des précipices dont le fond est parfaitement uni et couvert d'une bonne terre végétale entraînée en grande partie de la surface de ces mêmes rochers qui forment les parois des abîmes. Les Arabes cultivent plusieurs de ces terrains cachés, qui se couvrent d'une belle végétation. En marchant sur les plateaux chargés de broussailles, on est tout surpris de trouver à une grande profondeur, entre des pans escarpés, de charmans jardins riches en fruits. MM. Beechey et Pacho pensent que le jardin des Hespérides était un de ces terrains cultivés au milieu des rochers. Ils n'approuvent point l'opinion de M. Gosselin et d'autres géographes, qui pensent que c'est une des charmantes Oasis dans le désert qu'on a voulu désigner sous le nom de jardin des Hespérides. Les lecteurs des *Annales* se rappelleront, sans doute, le talent avec lequel M. Pacho, armé du texte de Scylax, a plaidé la cause du promontoire Pycus dans cette question d'identité. Dans tout ce débat, nous ne voyons de bien établi que l'incertitude de la vérité, et la discordance entre des opinions de voyageurs qui ont visité les mêmes lieux; discordance qui, au reste, existe encore

au sujet d'un grand nombre de localités décrites vaguement par les anciens.

M. Beechey a examiné avec beaucoup plus de soin que M. Pacho les villes maritimes de la Cyrénaïque. Il décrit surtout en détail Tolométa ( Ptolémaïs ), son amphithéâtre, ses théâtres, ses colonnades, ruines qui portent le caractère grec et romain; mais rien d'égyptien, quoiqu'en ait dit Della-Cella. C'est de là qu'il gagne le plateau de Merghé où la végétation déploie toute sa richesse, où les abeilles fournissent encore en abondance ce miel délicieux que vantait Hérodote. Il s'approche de Cyrène, la Grennah moderne, et se trouve enfin au milieu des ruines de cette ville des tombeaux. Ici, ses observations se confondent avec celles de M. Pacho. Mais souvent, en voyant les mêmes lieux, en décrivant matériellement de la même manière, ils arrivent à des conclusions toutes opposées. Toutefois les récits des géographes anciens sont justifiés. MM. Pacho et Beechey s'accordent à reconnaître le caractère romantique des environs de Cyrène ; le caractère tout particulier de ces innombrables tombeaux taillés dans le roc, le luxe de ces demeures de la mort, l'ordre généralement dorique de leur architecture, et la beauté des peintures qui ornaient leur intérieur. Tous deux nous montrent Cyrène s'élevant sur la rampe d'une montagne à 1800 pieds de la mer, rafraîchie, comme autrefois, par ses sources abondantes; tous deux nous conduisent à la fontaine d'Apollon, pour nous faire admirer la limpidité de ses eaux, puis arrêtent nos regards sur les ruines d'un aqueduc, d'un grand amphithéâtre, de deux théâtres et de plusieurs temples; tous deux tracent enfin, à l'aide du mouvement des ruines, le plan de l'ancienne Cyrène, telle qu'elle fut aux jours de son orgueil.

LABENAUDIÈRE.

Collection des voyages et des découvertes maritimes des Espagnols, depuis la fin du XV^e siècle (*Collection de los viages y descubrimientos que hicieron por mar los Espanoles, desde fines del siglo XV, etc.*); par D. Martin Fernandez de Navarrete, directeur du dépôt hydrographique de Madrid, etc., etc., tome III, Madrid, 1829.

M. de Navarrete poursuit avec activité ses laborieuses et utiles recherches dans les archives de la Péninsule, et le gouvernement espagnol encourage ses efforts et fait les frais de ses publications. Le monde savant a accueilli avec intérêt les deux premiers volumes de l'importante *Collection des Voyages et Découvertes des Espagnols*, publiés en 1825, et entièrement consacrés aux voyages et aux découvertes de Christophe Colomb (1); le troisième volume qui vient de paraître, et dont la traduction française est déja commencée, sera reçu sans doute avec autant de faveur. On peut affirmer que ce volume contient des documens aussi curieux que ceux qui se trouvaient dans les premiers. Nous nous bornerons à donner ici pour le moment un court aperçu de ces documens.

Le savant éditeur passe en revue dans ce troisième volume, les voyages entrepris par les Espagnols pour l'exploration des côtes du nouveau continent, depuis la découverte que Christophe Colomb en fit dans son troisième voyage en 1498. M. de Navarrete donne à l'appui de sa Notice Historique sur ces voyages, qu'il appelle *menorés* (petits) pour les distinguer de ceux des Colomb, des Magellan, des Quiros, etc., plusieurs lettres écrites par les navigateurs qui les ont faits, ainsi que les actes officiels qui complètent les renseignemens nécessaires pour bien connaître le but et l'étendue de leurs explorations. Parmi ces navigateurs nous citerons seulement Alphonse de Hojeda, Vincent Yanez Pinson, Jean Ponce de Léon, Fernand Cortez, etc. La seconde partie du troisième volume se

(1) Il a été rendu compte de la traduction française des premiers volumes, par MM. de Verneuil et de la Roquette, dans le tome 40 de notre recueil.

compose des relations des quatre voyages d'Améric Vespuce, des pièces officielles et inédites relatives à la vie du navigateur florentin, et d'observations critiques sur ses voyages. On trouvera enfin dans la troisième partie et dans l'appendix placé à la suite, des documens précieux sur les premiers établissemens des Espagnols dans le Darien, sur la découverte de la mer appelée improprement *mer du Sud*, des lettres de l'infortuné Vasco Nunez de Balboa, les dépositions de divers témoins appelés lors du procès mémorable entre don Diego Colomb et le fiscal royal, etc, etc.

De La Roquette.

---

# MÉLANGES.

## *Population de Bombay.*

*Le courier de Bombay* du 16 août 1828 publie un recensement de la population de Bombay et de Colabah : en voici le résultat. Nombre des maisons 20,195

*Nombre des habitans :*

| | | |
|---|---|---|
| Anglais | 923 | 132,570 |
| Portugais | 8,020 | |
| Parsis | 10,738 | |
| Juifs | 1,270 | |
| Arméniens | 39 | |
| Môres | 25,920 | |
| Hindous | 82,592 | |
| Malabars | 3,005 | |
| Chinois | 38 | |
| Garnison | 10,000 | 30,000. |
| Population flottante | 2,000 | |
| Total | | 162,570. |

Le *Courier* ajoute : Mais il y a une omission importante dans ce recensement, c'est celle des Anglo-asiatiques ou

Anglais nés dans le pays, en y comprenant ceux d'origine européenne pure et dont le nombre est au moins de 5,000 ames. L'accroissement rapide de cette portion de la communauté devient de jour en jour plus évident, et indique fortement la nécessité d'ouvrir bientôt une carrière à leur caractère actif et entreprenant.

( *Asiatic journal*, mars 1829.)

---

## *Indiens renonçant à l'eau-de-vie.*

Le principal chef des Indiens Chavanèse, étant dans une taverne de Piqua, ville de l'Etat d'Ohio sur le grand Miami, but plus que de raison. Dans cet état, il se prit de querelle avec plusieurs personnes, et les blessa. Parmi celles-ci se trouvait l'éditeur du journal de Piqua qui fut percé en neuf endroits. Le lendemain, lorsque Perry, un de leurs chefs, vint à Wapanghkonnetta, ils tenaient un conseil auquel il aurait dû être présent, et qui avait été ajourné de la veille à cause de son absence. «Nous nous sommes assemblés, « dirent-ils, dans le dessein de prohiber et d'abjurer l'u- « sage des liqueurs spiritueuses dans notre nation, à comp- « ter de ce jour et pour l'avenir.» Quand ils eurent été instruits de l'effet de cette boisson maudite sur leur chef, et des actions condamnables qu'il avait commises pendant qu'il était sous sa funeste influence, il s'ensuivit un sentiment général et une vive expression de douleur.

Le conseil envoya aussitôt des délégués à Piqua, afin de tenir une conférence avec les citoyens de cette ville. Ouiouill-ê-pi manifesta le désir de ses compatriotes par le discours suivant :

« Nous avons été députés par notre nation vers les ci- « toyens de Piqua pour leur exprimer, et notamment à « ceux qui ont été blessés, notre profonde affliction de l'ac- « cident arrivé récemment. Nous savons que les boissons « fortes ont été faites pour les hommes blancs, parce qu'ils « savent comment il faut en faire usage; mais elles rendent « les Indiens insensés; c'est pourquoi nous avons tenu une « assemblée de toute notre nation, afin d'abolir parmi « nous l'usage de ces boissons. C'était le désir de nos

« compatriotes que notre chef Perry fût présent à notre « dernier conseil, il ne vint pas, et nous fûmes contrariés. « Perry arriva avant que le conseil se séparât; ce qu'il « nous dit nous accabla de tristesse. Nous souhaitons de « vivre toujours en paix avec nos frères les blancs et sur- « tout avec les habitans de cette ville, puisque nous avons « tant de communications et de relations commerciales « avec eux. Nous sommes très disposés à payer tous les « frais à condition que les hommes blancs ne mettront pas « la loi en vigueur contre notre chef. »

Plusieurs citoyens de Piqua répondirent à cette harangue, en assurant les Chavanèses de la réciprocité des sentimens d'amitié des hommes blancs, et en leur conseillant de discontinuer l'usage du whiski : ils ajoutèrent que les outrages commis par le chef seraient oubliés en considération de son repentir, ainsi que des dispositions pacifiques et de l'assurance des regrets exprimés par la députation de la part de leur nation.

(*American annual register.*)

---

## *Manière de s'asseoir en l'air.*

Un brahmine vieux et maigre, que l'on dit appartenir à une caste elevée, se soutient en l'air d'une manière très extraordinaire. Il a offert ce spectacle à Madras, et a par là excité une grande curiosité. Ce brahmine effectue ce tour chez les personnes qui l'y invitent : ce n'est pas pour gagner de l'argent, c'est simplement pour donner une marque de politesse. Voici ce qu'en dit un témoin oculaire. « Le seul appareil que l'on ait vu consiste en un bout de planche et quatre chevilles dont le brahmine fait une espèce de long tabouret. Il pose dessus une petite soucoupe, sur laquelle il place dans une position perpendiculaire un bambou creux, et appuie sur ce bambou une sorte de béquille qu'il couvre d'un morceau de peau ordinaire; il porte tous ces objets dans un petit sac qu'il fait voir aux personnes qui viennent assister à la représentation. Les domestiques de la maison tiennent une couverture étendue devant lui, et quand on la retire, on aperçoit le brahmine en l'air à environ quatre pieds de terre dans l'attitude d'un homme

assis ; le bord extérieur d'une de ses mains est seul appuyé sur la béquille, tandis que les doigts comptent librement les grains du chapelet ; il tient l'autre main et le bras élevés en l'air. La couverture fut de nouveau tirée devant lui, et l'on entendit un bruit comme celui que produit l'air qui s'échappe d'une vessie ou d'un tube ; lorsqu'on eut retiré la couverture, le brahmine était debout à terre. Il peut aussi rester sous l'eau pendant plusieurs heures. Il refuse d'expliquer comment il s'y prend, il se contente de dire qu'il y a été long-temps accoutumé. Il peut demeurer pendant un temps considérable dans la position aérienne décrite précédemment. La personne qui a donné le récit de l'expérience, dit qu'il s'y maintint pendant douze minutes, mais devant le gouverneur de Madras, il ne la quitta qu'au bout de *quarante* minutes. On ajoute qu'on a fait de grands efforts pour découvrir la manigance, mais ils ont été inutiles. On dit enfin qu'on a offert de grandes sommes à ce brahmine pour se faire voir en Angleterre ; mais il n'a pas voulu accepter la proposition.

( *Asiatic journal*, mars 1829. )

---

## *Découverte d'une source de pétrole dans le comté de Cumberland en Angleterre.*

On sait que le pétrole est le bitume liquide ayant une consistance onctueuse et une couleur noire, qu'il découle des pierres comme une huile, et que c'est de là que lui vient son nom. Il devient glutineux par le contact de l'air et finit même par s'y solidifier. Il diffère de la naphte en ce que celle-ci, également liquide est transparente, incolore, ou légèrement colorée en jaune. Lorsque celle-ci est abandonnée au contact de l'air et de la lumière, elle brunit, s'épaissit et semble passer à l'état de pétrole. Les sources de pétrole sont plus communes que celles de naphte ; il en existe en France, à Begrede près d'Anson, en Languedoc ; à Gabian dans les environs de Béziers ; en Auvergne près de Clermont ; dans les landes de Dax ; à Beesselbroun près de Weissembourg et des sources salées de Sultz, dans le département du Bas-Rhin, et en d'autres

endroits. Il existe à Surjoux, arrondissement de Nantua, département de l'Ain, une mine d'asphalte ou bitume solide; on en extrait par la distillation du pétrole qui peut être employé avec beaucoup d'avantage en guise de goudron. Cet asphalte remplace très bien la houille dans une contrée où le bois de chauffage est rare et cher. Une des sources de pétrole les plus abondantes est celle qui fut découverte en 1802, au village de Miano à 12 lieues de Parme, près de la côte de Ligurie on avait voulu en tirer parti pour l'éclairage de la ville de Gênes; les précautions qu'il faut prendre dans ce cas, empêchèrent de s'en servir. M. Brongniart observe que les sources salées sont presque toujours accompagnées de bitume. Cette remarque vient de recevoir une confirmation bien décisive.

On creusait un roc, dans le comté de Cumberland en Angleterre, pour chercher une source saline, la tarière était parvenue à 130 pieds de profondeur; lorsqu'on la retira, le petrole jaillit à 12 ou 15 pieds au-dessus de la surface du sol. Cette source est très abondante. On estime qu'elle donne environ 75 gallons (600 pintes anglaises) de bitume liquide, par minute. On en espère des avantages immenses pour le pays, soit qu'on l'emploie pour éclairer, soit qu'on la destine à remplacer l'usage du goudron pour la marine.

---

## *Carte de la Turquie d'Europe.*

Nous pensons faire plaisir à nos abonnés en leur donnant cette carte, quoiqu'elle soit à trop petit point pour qu'on puisse s'en aider quand on veut suivre, en lisant un journal, la marche des armées belligérantes. Mais au moins les villes principales et les lieux que les faits d'armes ont rendus mémorables y sont indiqués. De plus les montagnes sont marquées d'une manière qui fait bien connaître leur disposition et leur enchaînement.

Au nord du Danube, s'élèvent les montagnes de la Transsylvanie qui forment la masse orientale des Carpates, ils étendent leurs rameaux à l'est vers la Moldavie et la Turquie. De leurs versans opposés sortent de nombreuses rivières. Parmi les plus hautes cimes, on distingue le But-

best de Transsylvanie qui a 1360 toises au-dessus du niveau de l'Océan; le Buthest de Valaquie (1066); le Surul, dont l'Aluta baigne le pied (1180). Les monts Szemenik sont les plus élevés de la branche méridionale de cette masse de l'est; elle envoie des ramifications jusqu'au bord du Danube.

Le Balkan se présente comme un prolongement des Alpes Dinariques qui filent le long de la Dalmatie, et se partagent en plusieurs branches désignées par des noms particuliers. La plus orientale, l'*Hémus* des anciens, a suivant le tableau des *Montagnes de la terre* par M. B... plusieurs sommets détachés et arrondis dont la hauteur absolue est de 1,300 à 1,400 toises. Les points où se trouvent les cols sont, de même que les routes, couverts de forêts. Celles-ci sont entre la Bulgarie et la Servie extrêmement touffues, elles entretiennent dans ces montagnes une grande humidité. La culture remonte plus haut sur le versant du sud que sur celui du nord. Celui-ci moins escarpé que le premier, s'abaisse par degrés; les sommets s'élargissent et finissent par devenir des plateaux qui vont aboutir au Danube par une pente douce. X.

---

## *Etablissement de Swanriver.*

Dans le nouvel établissement fondé par les Anglais au Swanriver, sur la côte S.-O. de la Nouvelle-Hollande, on a découvert de beaux pâturages le long de ce fleuve; c'est ce qui fait espérer de pouvoir y élever des chevaux pour l'Inde, où la bonne race de ces animaux est chère.

Deux bâtimens sont partis de Portsmouth; ils portent des colons et toutes les choses nécessaires à une colonie naissante.

---

## *Antiquités Tcherkesses.*

Je vais vous donner la description de quelques monumens singuliers que j'ai trouvés dans la vallée de Pchiate, près d'Anapa. Ceux que j'ai vus sont au nombre de six;

mais il y en a plusieurs autres le long de la côte, ou dans l'intérieur du pays.

Chacun consiste en cinq grandes pierres, dont quatre forment les murs d'un parallèlogramme; la cinquième est posée sur les autres, leur sert de couverture et les déborde un peu de tous côtés. Ces pierres ont à peu près quinze pouces d'épaisseur. Celle qui fait la façade est éloignée à peu près de deux pieds et demi de celles des côtés, de sorte qu'elle laisse ainsi par cet intervalle une sorte de vestibule ouvert. Dans la partie inférieure de cette pierre antérieure, il y a un petit trou rond dont le diamètre est d'une archine, un peu plus de 28 pouces anglais; un enfant pourrait y passer (1).

Ces monumens singuliers ont à peu près 14 pieds de long et 10 pieds et demi de largeur. Je n'ai pu mesurer leur hauteur, parce qu'il aurait fallu enlever la terre qui les entoure, et qui probablement en couvre la plus grande partie.

Les Tcherkesses disent que leur pays fut habité jadis par une race de pygmées qui montaient des lièvres en guise de chevaux, et qu'étant trop faibles pour construire des habitations, ils restaient exposés à l'intempérie des saisons; enfin, des géans prenant pitié de leur triste sort, bâtirent pour eux ces huttes de pierres.

Je croirais que ces monumens qui malgré leur ancienneté sont assez bien conservés, doivent être des tombeaux érigés par les précédens habitans du Caucase. Peut-être ont-ils quelque analogie avec le fameux temple d'Onga, vu par Fourmont, dans le voisinage d'Amyclée en Laconie, ou aux célèbres constructions druidiques que l'on rencontre dans plusieurs parties de la France, de l'Angleterre et d'autres contrées de l'Europe. Pchiate est la demeure des Achéens Phltedes, qui, selon Strabon, accompagnèrent Jason.

(*Extrait d'une lettre d'Anapa, du* 13 *janvier* 1829.)

(1) Il paraît qu'il y a ici quelque erreur, car certainement quelque chose de plus grand qu'un enfant pourrait passer par une ouverture circulaire de 28 pouces de diamètre. L. G.

# NOUVELLES.

## *Détails authentiques sur la mort du major Laing.*

Passablement guéri des blessures que lui avaient faites les Tourarik quand ils l'attaquèrent traitreusement, Laing arriva enfin à la ville de Timbouctou, objet de ses vifs désirs. Le gouverneur l'accueillit très amicalement; mais au bout de cinq semaines il lui montra un ordre qu'il venait de recevoir du sultan de Massina, qui lui ordonnait de renvoyer à l'instant son hôte européen. Le gouverneur fut obligé d'obéir. Trois jours après son départ, le malheureux Laing fut lâchement égorgé par son guide.

Voici le précis d'un interrogatoire que le consul britannique à Tripoli de Barbarie a fait subir à Bungola, domestique du major Laing :

« Comment t'appelles-tu ?

« Bungola.

« Etais-tu au service du major Laing?

« Oui. » Et en disant ces mots, Bungola produisit un papier dont voici la teneur :

Azoad, 2 juillet 1826.

« Je m'engage à payer à Bungola, porteur du présent, « depuis le 15 décembre 1825 jusqu'à mon retour à Gha- « dami, ou bien dans le cas où je ne reviendrais point par « cette ville, jusqu'au 15 décembre 1826, la somme de « six piastres par mois. Je déduirai de cette somme cin- « quante piastres que j'ai payées pour le rachat dudit « Bungola. »

Signé A. Gordon Laing.

« Etais-tu près du major quand il fut attaqué la pre- « mière fois?

« Oui. Je fus blessé dans cette occasion. » Et il montra sa tête.

« As-tu demeuré avec ton maître chez Moctar?

« Oui.

« Comment fut-il accueilli dans cette ville?
« Très bien.
« Combien de temps y avez-vous séjourné?
« A peu près deux mois.
« As-tu accompagné le major lorsqu'il en est parti?
« Oui.
« Quelle escorte aviez-vous?
« Une troupe d'Arabes.
« Quelle direction avez-vous suivie?
« J'avais le soleil à droite.
« Sais-tu où vous alliez?
« A Sansanding.
« As-tu vu des courans d'eau? Avez-vous été inquiétés « dans votre voyage?
« Nous n'avons aperçu aucun courant d'eau, et nous « avons marché sans empêchement jusqu'au troisième « jour; alors les Arabes attaquèrent mon maître pendant « la nuit et le tuèrent.
« Quelqu'un, outre ton maître, a-t-il aussi perdu la vie dans cette occasion?
« J'ai été blessé; mais je ne puis pas dire si, outre mon « maître, quelqu'autre personne a été assassinée.
« Couchais-tu dans sa tente?
« Oui.
« Combien de blessures ses meurtriers lui ont-ils fait?
« Je n'en sais rien: tous ces hommes étaient armés de « sabres, et lorsqu'il fit jour, je vis qu'ils avaient coupé « la tête à mon maître.
« Qui s'était chargé de commettre ce meurtre?
« C'étoit le cheikh Barbach, le guide du reis; il s'était « mis à son service avec des nègres: tous armés de sabres, « et tous ensemble se jetèrent sur mon maître endormi.
« Que fit ensuite le cheikh?
« Il s'en retourna dans son pays; un Arabe s'empara « de moi et m'amena à Timbouctou.
« En quoi consistait le bagage de ton maître quand il « fut tué?
« Il avait deux chameaux, dont l'un portait les vivres « et l'autre les ballots.
« Où étaient les papiers de ton maître?
« Dans les ballots.

« Ne fis-tu aucune tentative pour les sauver?
« Mes blessures m'avaient étourdi à un tel point que je « ne pensai nullement aux papiers.
« Furent-ils envoyés à Timbouctou?
« C'est ce que je ne sais pas. »

Le cadi de Tripoli a légalisé le procès-verbal de la manière suivante :

« Le nommé Bungola, serviteur du défunt major Laing, « a paru devant moi, et après avoir prêté serment sui- « vant le rite de la religion musulmane, il a déclaré qu'il a « accompagné son maître pendant trois jours, depuis son « départ de Timbouctou, et qu'il a été témoin comment « il a été attaqué, et ensuite il a vu comment sa tête avait « été séparée de son corps. »

Signé, etc.,
en présence du ministre de sa hautesse
H. D. GHINS.

(*Extrait des journaux anglais.*)

---

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

### *Rapport sur la Médaille annuelle pour les découvertes ou les travaux géographiques les plus importans.*

Un prix annuel est offert par la Société pour les découvertes les plus importantes effectuées dans le cours d'une même année. Il résulte de l'énoncé même du prix que l'on ne peut décerner cette récompense au mois de mars de l'année qui suit celle qui est l'objet de cette sorte de concours. Ce n'est pas assez que la découverte soit faite, il faut qu'elle ait pu acquérir une publicité suffisante dans toute l'Europe, et qu'elle ait pu être constatée par la notoriété publique. Or, la décision étant proclamée dans le courant du mois de mars, quatorze ou quinze mois ne suffisent pas pour que la nouvelle authentique ait pu parvenir des extrémités du globe à Paris; et, comme il faut fixer des limites, comprenant les voyages entre lesquels le concours a lieu; mais que cependant on ne peut pas étendre trop loin ces limites, il a été jugé convenable de

faire courir l'époque du 1er janvier au 31 décembre de l'année antérieure à celle qui aura précédé la séance générale; ainsi les nouvelles auront vingt mois, terme moyen, pour parvenir à la société et pour être confirmées.

C'est d'après ces considérations que nous avons classé les principales découvertes qui ont eu lieu ces dernières années.

L'énoncé du prix réserve une récompense secondaire pour les notions les plus utiles aux progrès de la science, dans le cas où une découverte importante n'aurait pas été faite; mais la géographie, grace au zèle, au dévouement des voyageurs, a fait de trop belles, de trop grandes acquisitions dans ces dernières années pour que nous soyons réduits à récompenser de simples communications utiles faites par les voyageurs.

En 1826, le major Laing parvient à Timbouctou, mais il succombe avant de pouvoir porter en Europe les fruits de sa découverte : Clapperton atteint et franchit le premier la rivière de Quorra aussi en Afrique; et succombe à son tour victime du climat et de la perfidie des chefs. C'est au mois de mai de la même année qu'un navigateur anglais recueille les premiers renseignemens sur les vestiges de La Pérouse.

Dans le cours de la même année 1826, le général Ashley parvient sur la rivière Buenaventura à l'O. des Rocky mouentains, et navigue sur un grand lac de 300 milles de tour. Grace à ses découvertes et à celles des trafiquans de St. Louis, entre autres Augustus Storrs, arrivé en 1824 à la rivière inconnue de Semerome, et S. A. Ruddock (dont la première excursion remonte à 1821), on a reconnu la rivière de Timpanogos (1), le lac de ce nom (dont l'existence a long-temps été révoquée en doute), ainsi que le lac Teguayo; et l'on est arrivé jusqu'au Grand Océan, à l'embouchure de la Colombia, à 3,000 milles de Washington.

En 1825, 1826, 1827, le capitaine Franklin touche presque à l'embouchure du fleuve de Mackensie, dans la

(1) C'est le Multnomah de Lewis et de Clarke. En conséquence de ces découvertes, le congrès a reçu en 1826 un message du président, pour l'établissement d'un poste militaire à l'embouchure de la Colombie.

mer Polaire, et il donne pour ainsi dire la main au capitaine Beechey qui venait des mers de la Chine et qui avait franchi le détroit de Behring jusqu'à 13° à l'est.

En septembre 1827, M. le capitaine Dillon découvre, à Vanikoro, les débris de l'expédition de La Pérouse, et en 1828, M. le capitaine Dumont d'Urville, membre de la Société, parvient à son tour sur le théâtre de la catastrophe. La même année, un voyageur français, René Caillé, entre dans Timbouctou, et, plus heureux que son prédécesseur, il atteint heureusement le terme du voyage et rapporte à sa patrie un glorieux trophée.

Si nous voulions rappeler ici d'autres découvertes moins brillantes, et citer toutes les expéditions maritimes, les reconnaissances de côtes, les découvertes de plusieurs îles dans l'océan Pacifique, etc., par les navigateurs anglais, français, russes et américains, nous pourrions au moins doubler cette liste des conquêtes faites à la science; mais les termes du sujet de prix dispensent de les citer, et l'éclat des premières absorbe toute notre attention.

L'année 1828, quant à présent, est nécessairement hors du concours; ce n'est que dans un an que la Société pourra connaître toutes les excursions importantes qui lui appartiennent; l'année 1826 est déja trop reculée, et d'ailleurs la Société n'a fondé son prix annuel qu'à une époque postérieure; reste donc l'année 1827, qui remplit les conditions ci-dessus exprimées. Il n'est pas probable qu'aucune découverte plus marquante que celles que l'on a apprises et remontant à cette même année, parvienne à présent à la connaissance de la Société; elle peut donc fixer son choix avec certitude. Or, le voyage de M. le capitaine Dillon à Vanikoro, envisagé sous le rapport de la science, est plutôt la solution d'un problême relatif à l'histoire de la navigation, qu'une découverte géographique proprement dite. Mais quelle expédition plus intéressante pour la science, quelle autre excursion géographique plus marquante a été accomplie pendant l'année 1827 que celle du capitaine Franklin? Personne n'ignore qu'il s'en est fallu de peu qu'il s'embarquât sur le navire *Blossom*, expédié par la compagnie des Indes, et qu'il revînt en An-

gleterre par l'océan Pacifique (1). Ce voyage est connu de l'Europe entière, son mérite et ses résultats sont appréciés de l'univers savant (2). La Société, en lui adjugeant la grande médaille annuelle, ne fera que proclamer un suffrage glorieux déja décerné par les deux mondes. D'un autre côté, l'importance de cette excursion scientifique est rehaussée encore par le dévouement et les services du docteur Richardson, et son nom ne peut être oublié ici par les amis de la science : il a complété la découverte par la reconnaissance du bras oriental de la rivière Mackensie, de celle de Copper Mine, ainsi que des rivages de la mer Polaire dans une grande étendue, ses succès et son habileté méritent d'être mentionnés le plus honorablement.

Sans doute une couronne aussi modeste ne peut rien ajouter à la gloire du capitaine Franklin; mais nous espérons qu'elle recevra quelque prix de l'intention généreuse, et exempte de toute idée exclusive de nationalité dans laquelle cette récompense est offerte par la Société de géographie, à l'imitation de celles que décernent l'Académie des sciences de Paris, la Société royale de Londres et d'autres corps illustres.

La commission centrale, après avoir pris en considération les découvertes effectuées par les voyageurs dans les dernières années, a arrêté que la *médaille annuelle* pour 1827 serait décernée à M. le capitaine John Franklin, et qu'une mention honorable serait décernée à M. le docteur John Richardson.

H. Jomard, rapporteur.

(1) Le canot du Blossom s'est avancé jusqu'au 156e degré de longitude O. au N.-E. du détroit de Behring, et près du 72e degré de latitude.

(2) Il a été publié en 1828 sous ce titre : *Narrative* of a second expedition to the shores of the Polar sea in the years 1825, 1826 and 1827, by *John Franklin*, commander of the expedition; including an account of the progress of a detachement of the eas-Ward, by John Richardson surgeon and naturalist of the expedition. London, J. Murray, 1828. (On en trouve l'analyse dans nos cahiers de mars et juin de cette année.)

---

Le Propriétaire, T. E. GIDE père.

# Journal d'un voyage des côtes du Grand-Océan a l'océan Atlantique, en traversant les Andes du nord du Perou, et en descendant le Marañon, ou fleuve des Amazones.

Par M. Henry, Lister MAVV, lieutenant de la marine royale de la Grande-Bretagne (1).

(*Extrait.*)

Notre célèbre compatriote La Condamine publia, en 1745, le voyage qu'il avait fait deux ans avant, de la côte du Grand Océan à celles du Brésil et de la Guïane, en descendant la rivière des Amazones; nous ne pensons pas que depuis cette époque un Européen ait entrepris cette course si longue et si difficile. C'est donc bien servir les lecteurs des Nouvelles Annales des Voyages que de leur présenter l'aperçu de la tentative heureusement exécutée par M. Maw de traverser l'Amérique méridionale en descendant le plus grand fleuve de cette vaste

(1) *Jounal of a passage from the pacific to the Atlantic, crossing the Andes in the Northern provinces of Peru, and descending the river Marañon or Amazon*, by H. L. Maw.

London, 1829. 1 vol. in-8°, avec une carte.

contrée. Sans autre préambule, nous entrerons en matière.

« Au mois de novembre 1828, dit M. Maw, étant sur le point de retourner de Lima en Angleterre, on me fit entendre qu'il serait possible de traverser le Pérou, puis de descendre le Marañon, et que cette route, quoique peu connue, était praticable. J'appris que l'intérieur du Pérou excitait un vif intérêt; que les négocians anglais, qui faisaient le commerce avec la côte de ce pays, désiraient d'obtenir des renseignemens, et que le consul général de S. M. B. avait conclu un arrangement avec le gouvernement de la république péruvienne pour en examiner l'intérieur, surtout la partie du Marañon comprise dans les limites du territoire péruvien; qu'en conséquence une expédition avait été projetée; qu'un ancien capitaine de vaisseau de la marine de la république avait été désigné pour la commander, et qu'une personne attachée à notre consulat général avait dû l'aider dans ses recherches. Mais des obstacles s'étaient présentés, ce plan n'avait pas été mis à exécution, et le consul général était parti pour l'Angleterre.

« Il est aisé d'imaginer qu'une telle entreprise était bien séduisante pour un officier de la marine, notamment à une époque où les occasions de se distinguer et d'obtenir de l'avancement étaient fort rares; d'ailleurs l'excursion devant avoir principalement lieu par eau, semblait convenir plutôt à un

marin qu'à un autre. Quoi qu'il en pût être, j'étais à bord du *Menai*, vaisseau de la station du Grand Océan, lorsqu'un dimanche soir j'appris les particularités dont je viens de parler. Après y avoir pensé toute la nuit, je résolus, si mes supérieurs m'en accordaient la permission, de tenter l'entreprise à mes dépens. »

M. Maw obtint le consentement de ses chefs, ensuite il recueillit de diverses personnes des renseignemens sur l'intérieur du Pérou. Le ministre lui dit que le système du gouvernement espagnol ayant toujours été d'empêcher les notions relatives au Pérou d'être rendues publiques, on connaissait peu le pays; la république avait eu l'intention de faire explorer les contrées reculées vers l'est; des empêchemens s'y étaient opposés; il finit par assurer M. Maw que le gouvernement, bien loin de trouver à redire à son dessein, lui permettrait d'aller où il désirerait; qu'il lui accorderait un passeport et donnerait des ordres à tous ses agens de faciliter son entreprise; il lui recommanda de prendre une pacotille composée de verroterie, couteaux, ciseaux, hameçons, etc., pour payer les Indiens.

Les pluies avaient déja commencé, il n'y avait pas de temps à perdre. M. Maw acheta un chronomètre et quelques autres instrumens; et, après avoir reçu ses passeports, s'embarqua, le 30 novembre 1827, au Callao sur l'*Alcanze* brig péruvieno.

Le 4 décembre, au point du jour, on eut con-

ni assiettes; mais il y avait des cuillers d'argent deux fois plus pesantes que celles dont nous nous servons ordinairement en Angleterre, et plus grossièrement façonnées que les plus communes en fer ou en étain. »

Le pueblo de Chicama est habité principalement par des fermiers et des esclaves de l'ex-marquis de Bracamonte, qui a une jolie maison de campagne à peu près à une demi-lieue au nord-ouest; il y a un couvent de la Merci à un demi-mille à l'est. Le monastère et la maison de campagne ont chacun un verger d'oliviers; les arbres étaient fort grands et leurs branches descendaient presque jusqu'à terre; ils étaient plantés avec régularité en lignes droites, et bien espacés; au pied de chaque arbre on avait creusé un bassin; la terre était absolument nette de mauvaises herbes.

La lune s'étant levée vers quatre heures du matin, les voyageurs se remirent en route : ils avaient prudemment suivi la direction de la côte; ils commencèrent à escalader les Andes; la route était mauvaise; on n'avança que lentement : lorsqu'elle devint meilleure, M. Maw voulut monter son chronomètre; il eut le chagrin de voir que les secousses de la marche des mulets l'avaient arrêté. Il n'y avait plus moyen de songer à déterminer les longitudes.

On suivit pendant plusieurs lieues la vallée de Chicama, qui là s'étend au nord et à l'est; elle est arrosée par une petite rivière du même nom. Durant les pluies, les eaux coulent vers la mer; mais dans

les autres saisons elles sont employées à l'irrigation des terres. La chaleur était excessive.

En sortant de cette vallée où l'on avait voyagé constamment entre des *chacras* ou fermes, et où l'on avait rencontré des moulins à sucre, on entra dans un terrain couvert de sable et de grandes pierres, puis on traversa un joli petit vallon, et l'on fit halte au pueblo de Cascas pour y changer de mulets.

La plupart des hommes étaient à travailler aux champs. Les femmes se tenaient devant leurs maisons et filaient du coton. Les habitations valaient mieux que les ranchos; presque toutes avaient des jardins ou des vergers dont les arbres procuraient un ombrage frais. Cascas est renommé pour la variété de ses fruits qui approvisionnent le marché de Truxillo et pour ses ponchos en coton.

Nos voyageurs gravirent ensuite sur les flancs d'une ravine, dont les bords étaient boisés, excepté dans les endroits où le roc était trop nu et trop escarpé; un ruisseau qui coulait au fond faisait tourner un moulin à blé. Quand on eut passé quelques chacras, on éprouva une grande différence dans la température; les plantes n'étaient plus celles de la vallée; les arbres, de petite taille, paraissaient souffrir de la quantité de végétaux parasites qui croissaient sur leurs branches.

Un peu après midi, on parvint au sommet de la chaîne. « Là, dit M. Maw, ne nouvelle scène s'of-

frit à nos yeux : la terre était tapissée d'herbe et de fougères ; nous entendîmes et nous vîmes des perdrix, tandis qu'à quelque distance, nous aperçûmes plusieurs condors, les superbes vautours des Andes. A mesure que nous avancions, le terrain changea ; il devint une argile rouge. Nous commençâmes à descendre vers le pueblo de Contumasa ; partout nous trouvions des ronces ressemblant à celles d'Angletere ; les fruits n'étaient pas murs, mais prenaient la teinte rouge. »

En passant dans les rues de Contumasa, les voyageurs rencontrèrent des groupes de gens masqués ; ils exécutaient l'ancienne danse indienne qui date du temps des incas : la musique était composée du tambour antique et d'une espèce de flûte. Quand les groupes s'arrêtaient pour danser, c'était en rond et sans beaucoup d'ordre, et avec plus de bruit que de grace ou d'harmonie. « Ces gens apprenant que nous étions des étrangers, nous demandèrent de l'argent pour acheter du chicha, liqueur fermentée, faite avec le maïs, et, pour nous remercier, voulurent danser autour de nous, honneur que nous déclinâmes.

« Le soir, il y eut une représentation dramatique sur une plate-forme élevée exprès sur la place publique ; les spectateurs étaient assis sur de vieux ponchos et sur des toiles étendues à terre. La pièce fut sans doute aussi singulière que l'est une tragédie classique, jouée chez nous sur un théâtre pareil ;

j'aurais bien voulu y assister, un malaise que j'éprouvais m'en empêcha.

« Les habitans de Contumasa sont remarquables par la blancheur de leur teint; les femmes sont belles, quelques-unes brillent par leurs couleurs fraîches. Mais quelle que puisse en avoir été la cause, soit leurs attraits, soit les mœurs introduites par les anciens maîtres du pays, elles ne peuvent être renommées pour leur chasteté. Nous étions logés chez un fermier : une de ses filles, très jolie, non mariée et âgée d'environ dix-huit ans, donnait le sein à un enfant. Sa grand'mère, vieille dame à cheveux gris, d'un air respectable et qui jouissait d'une excellente réputation dant le pueblo, semblait n'y trouver rien de répréhensible. La bonne vieille était évidemment bien plus surprise des changemens qui avaient eu lieu et qui continuaient encore à s'effectuer dans le Pérou. Disputer l'autorité du roi d'Espagne était presque au-dessus de son intelligence, et il lui paraissait très extraordinaire qu'un officier anglais traversât le pays ; elle disait que ses voisins demandaient d'où nous venions. Quant aux personnes plus jeunes, c'était tout différent.

« Les environs de Contumasa consistent principalement en petites plaines situées entre et sur les sommets de quelques-uns des chaînons inférieurs des Andes : on y cultive du froment et de l'orge.

« Le climat est agréable, même durant la chaleur du jour : c'était le premier endroit depuis la côte

maritime sur notre route où la pluie tombe en quantité considérable. Non-seulement l'aspect du pays, mais aussi la manière dont la ville est bâtie, diffèrent de ce qu'on a vu précédemment. A une certaine distance, on prendrait Contumasa pour une ville de seconde classe de l'intérieur de l'Angleterre. Les maisons sont en moellons faits d'argile rouge, et ont des toits en pente et couverts en tuiles, et des pignons à leurs extrémités.

« Dans la matinée, nous eûmes une pluie fine qui dura environ trois heures. Quand l'air se fut éclairci, la température devint très agréable, la chaleur n'étant pas excessive et la légèreté de l'atmosphère contribuant beaucoup à ranimer nos esprits. Les Andes présentaient ici un spectacle magnifique. Je ne pouvais le comparer qu'à un océan de montagnes, en comparaison duquel les vagues immenses des parages du cap de Horn, auraient paru comme le clapotage d'un étang.

« Le sol offrait une terre franche, mais peu profonde. Nous passâmes devant quelques chacras qui paraissaient destinés principalement à la nourriture du bétail, et par-ci, par-là, un petit nombre d'arbres dans les vallées. Dans un petit chaînon intermédiaire, la route était coupée à travers une veine de terrain qui ressemblait à la houille.

« Nous descendîmes ensuite par un sentier en zigzag dans la vallée étroite de la Magdaléna; au fond, coule un ruisseau du même nom, qui va se jeter

dans le grand Océan. La descente dura trois heures, quoique les montagnes ne fussent pas aussi hautes que celles du côté opposé.

« Plusieurs condors planaient autour de nous et autour des rochers où ils construisent leurs aires; mais la dimension des rochers et des montagnes était si prodigieuse, que même ces oiseaux gigantesques paraissaient d'une taille insignifiante, et je doutai quelque temps que ce fussent des condors. Il y en avait de deux espèces : l'une d'un brun foncé, l'autre à dos blanc, avec la moitié de la partie supérieure des ailes près du dos et un cercle de même couleur autour du cou.

« Arrivés dans la vallée, nous passâmes la rivière qui s'ouvre une issue entre deux rochers de forme très régulière; sur leur sommet, à une quarantaine de pieds au-dessus de l'eau, on a placé horizontalement une douzaine d'arbres, sur lesquels on a posé transversalement des pièces de bois et des roseaux; le tout a été recouvert de terre. En marchant sur ce pont, nous lui imprimâmes un mouvement terrible qui aurait pu être funeste à des animaux qui n'y auraient pas été accoutumés, surtout par le manque de parapet. On peut traverser la rivière à gué un peu plus haut, mais ce n'était pas notre chemin.

« La vallée du Magdaléna offre une riche verdure; elle produit des cannes à sucre, des bananes et divers arbres fruitiers. Le pueblo ne consistait qu'en quelques ranchos, une église et une petite maison

pour le curé. Ce lieu passe pour insalubre, il est surtout sujet à la fièvre tierce.

« A minuit, le temps étant beau, quoique très sombre, nous nous mîmes en route pour monter la première Cordillère. Le chemin, autant que l'obscurité nous permit de le distinguer, était étroit; les précipices paraissaient escarpés et profonds. Ayant marché pendant deux heures, nous vîmes un chacra dans un creux du flanc des montagnes. Lorsque le jour commença à poindre, étant parvenus à une élévation considérable au-dessus de ce lieu, nous entendîmes distinctement les coqs chanter; c'est la rareté de l'atmosphère qui permet au son de s'élever d'une manière si extraordinaire.

« Nous n'avions pas cessé de monter; un peu avant le lever du soleil, nous trouvâmes le froid très vif, quoique nos vêtemens fussent épais. Nous n'atteignîmes au *jalca* ou sommet de la Cordillère qu'à neuf heures du matin : l'aire du jalca était tapissée d'herbe flétrie. Les divers lits de rochers dont la montagne est composée, se terminent en crêtes étroites et raboteuses, tandis que d'autres forment des groupes de colonnes hautes de douze à vingt pieds.

« C'est à peu près à 14 lieues au nord-ouest que le prolongement de cette Cordillère forme le cerro de Gualgayoc, fameux par ses mines d'argent que M. de Humboldt a visitées.

« Peu de temps après que nous fûmes parvenus

au jalca, nous aperçûmes la ville de Caxamarca, située dans la pampa du même nom; la perspective était agréable; la partie de la pampa la plus rapprochée de la ville était coupée par des haies et des rangées d'arbres; des bestiaux paissaient dans les parties plus éloignées et plus ouvertes. Les maisons de la ville étaient couvertes en tuiles blanchies et réunies en îles. On apercevait plusieurs grandes églises et une place dans le sud-est. Tout cela ressemblait beaucoup à l'Europe. »

Les observations de M. Maw lui firent déterminer la latitude de Caxamarca à 7° 3′ 26″ S.; le thermomètre se soutenait à 66° (15° 10).

Caxamarca est célèbre par ses eaux thermales, par ses forgerons qui y sont plus nombreux et meilleurs ouvriers que ceux de toute autre ville du Pérou; enfin par un ancien palais des incas. Il n'en reste plus que quelques pierres formant une partie du mur d'une maison ordinaire: elles sont très unies à leur surface et parfaitement jointes ensemble, mais de figure irrégulière.

On raconte que ce fut de ces eaux thermales, à peu près à une lieue à l'est de la ville, que l'inca Atahualpa fut porté sur un trône d'or massif à la rencontre des Espagnols. On rapporte aussi que lorsque les Espagnols faisaient la conquête du Pérou, les Péruviens reconnaissant qu'ils ne pourraient leur résister, jetèrent le trône d'or dans le cratère des eaux bouillonnantes, afin qu'il ne tom-

pour d'anciens cratères; je ramassai quelques roches des environs, mais elles me semblèrent calcaires. Il est vraisemblable que la culture, du temps des Indiens, ne s'étendait pas jusqu'à ces cavités. En descendant la Cordillère, nous aperçûmes quelques ranchos; leur nombre s'accrut à mesure que nous nous approchâmes du pueblo de Selendin; mais la population était encore si rare que de petites pampas, dont le terrain fertile semblait avoir à peine besoin d'être cultivé pour produire des grains, n'étaient pas entièrement labourées. »

Il fallut encore en sortant de Selendin, gravir sur une chaîne escarpée et raboteuse. Ce fut de ce point que les voyageurs eurent la première vue du Marañon. « Je ne puis m'imaginer, s'écrie M. Maw, que rien sur la terre ou sur la mer, l'emporte sur la magnificence de ce spectacle, et je ne crois pas que personne puisse le décrire convenablement. La pluie cessait, un arc-en-ciel net et brillant s'étendait en travers au-dessus du Marañon; ce fleuve large de 180 pieds, sortait impétueusement d'entre des montagnes dont les sommets de chaque côté étaient cachés dans les nuages, sur lesquels reposaient les extrémités de l'arc-en-ciel. »

Le lendemain à neuf heures du matin, les voyageurs étaient au pueblo de Balsas, ainsi nommé parce qu'on y passe le Marañon sur une balsa, espèce de radeau fait d'une demi-douzaine de petits arbres destinés à cet objet : les extrémités sont liées

ensemble par des courroies ; on pose dessus des madriers en travers, puis d'autres à l'avant et à l'arrière pour recevoir le bagage, etc. La balsa fut tirée par des cordes contre le courant, quatre hommes placés à l'avant dirigeaient sa marche avec des pagaies.

Le Marañon n'est pas navigable dans cette partie de son cours; un peu au-dessus du passage, il descend par une pente garnie de gros gravier; à une petite distance au-dessous, on dit qu'il est guéable pour les cavaliers; on ajoute que plus bas encore il y a des cataractes.

Dans quelques endroits, la vallée est très étroite, laissant à peine au fleuve la largeur suffisante; en travers du passage, il est coupé par de petits bancs de sable tapissés de la verdure la plus riche. Sur les deux bords croissent toutes sortes d'arbres, qui portent des fruits excellens, on y voit des bananes d'une grosseur remarquable.

Ensuite les voyageurs suivirent pendant une demi-lieue le lit de la rivière qui, dans la saison des pluies, doit être considérable; dans le moment actuel, il n'y avait qu'un filet d'eau dans le milieu; les bords étaient aussi unis et aussi perpendiculaires que s'ils eussent été construit par la main des hommes; plus haut, les flancs des montagnes étaient escarpés et raboteux. On monta ensuite par un sentier sinueux : les voyageurs dormirent sous leur tente auprès d'un parc de chevaux et de mulets.

On longea le lendemain de hautes montagnes, dont le sommet, dans quelques endroits, n'avait que trois à quatre pieds de largeur ; elles s'élargissaient graduellement vers leur base, mais étaient toujours si étroites et si escarpées, qu'elles ressemblaient plutôt à des murs immenses qu'à des chaînes de montagnes. Cependant leur élévation et la brume empêchaient d'apercevoir le fond des vallées.

Quand les voyageurs furent à l'extrémité de celles-ci, ils arrivèrent à un sentier étroit et escarpé, taillé principalement dans les rochers de montagnes raboteuses ; il y avait au bas à peine assez de place pour que les mulets pussent passer. Au bout de ce défilé, long d'un mille, ils trouvèrent une petite plaine couverte d'herbe ; ensuite ils redescendirent et remontèrent plusieurs fois. Les plantes et les arbres qu'ils rencontraient leur rappelaient la végétation de l'Angleterre ; ceux des régions équinoxiales n'étaient pas nombreux dans ces cantons. De beaux bestiaux paissaient entre les arbres ; on vit quelques cabanes de bergers, mais on ne découvrit pas une seule habitation humaine permanente.

« Nous étions toujours dans les nuages, dit M. Maw ; de temps en temps il tombait un peu de pluie. Vers midi, nous sortîmes des nuages et nous aperçûmes au-dessus de nous, le jalca de la troisième Cordillère ; il était entouré d'une ceinture de bois, sur lesquels les nuages restaient suspendus.

« Le sol du jalca consiste en une terre noire ou

de marécage, elle est couverte d'herbe et d'arbrisseaux à baies, chargés de fruits : nous ne vîmes qu'un seul cheval paissant. Des sources innombrables jaillissaient des flancs du jalca; leurs eaux pures comme le cristal formaient des torrens. Nous avions atteint le sommet, et comme c'était la partie la plus haute des Andes qui se trouvaient sur notre route, nous descendîmes de cheval et nous bûmes à la longue durée et à la prospérité du règne de sa majesté George IV, et nous nommâmes ce col le jalca de Saint-George.

« Un vent frais soufflait; le thermomètre, après y avoir été exposé quelque temps, marquait 50° ( 7° 99 ).

« A quelque distance au nord, nous observâmes de nouveau des traces de culture des anciens indiens, et une route plus élevée que celle par laquelle nous allions descendre; on ne s'en sert plus, elle conduit le long des sommets. »

La vallée dans laquelle les voyageurs entrèrent, finit par s'élargir; elle était bien boisée, il y avait du bétail, la rivière devenait plus large, on se serait cru en Angleterre si les habitations avaient été plus nombreuses : on vit des ruines de constructions indiennes, qui semblaient avoir couvert un espace considérable.

Le 20 décembre, les voyageurs étaient à Leimabamba, dont les environs sont fertiles et bien cultivés, mais paraissent malsains. Le 21, ils passèrent

sur un pont de pierre le Roumicacha, formé par la réunion de plusieurs torrens; ils suivirent ses bords dans une vallée étroite; après avoir traversé d'autres rivières sur des ponts, et franchi diverses chaînes de montagnes, ils entrèrent dans Chachapoyas.

La nouvelle de l'arrivée de deux étrangers ne se fut pas plus tôt répandue dans la ville, que leur logement fut rempli d'une foule de gens dont il n'était pas aisé de satisfaire la curiosité, ni de se débarrasser. On demanda entr'autres aux Anglais s'il était vrai que les Espagnols eussent pris Gibraltar; à la vérité cette conquête leur avait coûté quarante mille hommes; mais enfin ils en étaient venus à bout. Les voyageurs répondirent que la nouvelle n'était nullement fondée; à leur tour ils firent des questions sur l'état du pays; ils apprirent entr'autres qu'on avait commencé à cultiver la vigne; on les pria de dire leur opinion sur des raisins et du vin dont on leur apporta des échantillons: le vin n'était fait que depuis un mois, et n'ayant pas été mis en barrique, n'avait probablement pas encore fermenté; les raisins étaient petits, ronds et de couleur foncée; leur goût n'était pas désagréable, mais il paraissait qu'on les avait cueillis avant leur maturité complette. On comptait se procurer des barriques; on avait le dessein de cultiver l'indigo, qui croît spontanément dans ce canton.

M. Maw place Chachapoyas par 6° 70′ 41″ de lat. S. Le thermomètre marquait 65° (14° 65). Cette

ville n'est pas bâtie avec beaucoup de régularité; les maisons sont dans le goût européen, mais n'ont qu'un étage. Les pampas voisines sont brûlées pendant la saison sèche; quand les pluies commencent, elles deviennent fertiles.

Le 24 décembre, M. Maw partit de Chachapoyas, et traversa un pays très diversifié et romantique. En se réveillant le jour de Noël, dans une cabane dépendante du Pueblo de Toulea, il aperçut près d'un crucifix, dans une niche du mur, un ananas mûr et un gros bouquet de fleurs; il sortit, la campagne était verdoyante, un champ de pommes de terre, derrière le rancho, était en fleur, les arbres offraient un feuillage touffu; quelle différence avec le tableau que l'Angleterre présente à la même époque. M. Maw ne pouvait assez contempler la beauté du paysage qui l'entourait, les moutons et les bœufs paissaient dans des pâturages abondans. Les arbres qui ombrageaient les rangées inférieures des Andes, montraient dans leur feuillage une variété infinie de teintes; les contours hardis des monts étaient marqués distinctement par l'azur clair du ciel qu'on apercevait au-delà.

Pendant que M. Maw, assis sur un banc, admirait la beauté de cette perspective, il entendit un bruit léger dans des broussailles qui étaient derrière lui, il se retourna pour voir ce qui se remuait; il n'aperçut rien, mais à son retour au rancho, on lui dit que les ours noirs étaient nombreux dans les

bois, et qu'il y avait aussi des puma (1); ils attaquent rarement les hommes; cependant les voyageurs ayant demandé si un jeune homme attaché au rancho, qu'ils voulaient charger d'un message pour le gouverneur, pourrait traverser le bois avec sûreté, on leur répondit qu'après le coucher du soleil il y aurait du danger.

Les voyageurs traversèrent ensuite un canton montagneux et boisé, dont le sol consiste en sable blanc; c'était un des déserts les plus stériles des Andes, la route se dirigeait au N. N. E.; ils rencontrèrent plusieurs Indiens transportant des fardeaux sur leur dos : c'est la manière usitée entre Chachapoyas et Moyobamba dans la saison pluvieuse. Après une alternative de fondrières et de hauteurs sablonneuses, on entra le 27 dans la Montaña ou canton des bois, où l'on continua à monter et à descendre; les pentes étaient fort escarpées.

« Je n'hésite pas à déclarer, dit M. Maw, que si je n'avais pas été témoin du contraire je n'aurais pas cru qu'il fût possible à aucun animal de transporter un homme sain et sauf à travers la Montaña. Le chemin me parut mal fait, plus mal entretenu et choisi en dépit du bon sens. Du reste, cette remarque s'applique à tous les chemins du Pérou, quoique à un moindre degré. Au lieu de suivre les vallées et les terrains unis qui de temps en temps

(1) C'est le nom que les Péruviens donnent au cougouar. ( *Felis discolor* ).

conduisent à l'est, et ensuite de filer au nord le long des sommets des chaînes les moins inégales; les chemins tournent dans toutes les directions, de sorte qu'il est à peine une chaîne que l'on évite de couper. Je suppose que cela vient de deux causes; d'abord la véritable position des villes n'était pas connue, secondement les incas n'ayant d'autres bêtes de somme que les llamas; et de plus étant habitués aux montagnes où ils vivaient, ne trouvaient pas ces sortes de routes incommodes, et les Indiens, employés ensuite à faire des chemins du temps des Espagnols n'étant pas convenablement surveillés, suivirent naturellement leur ancien système. »

On passa sur un pont fait de troncs d'arbres, le Rio-Négro, torrent ainsi nommé d'après la couleur de ses eaux, et l'on rencontra la première habitation qu'on eut aperçue depuis Toulea; on traversa une autre rivière et l'on entra dans Moyobamba. Cette ville est située sur le sommet d'un plateau escarpé que baigne le Moyo; ses habitans ont le teint très blanc; on y fabrique des tucaya, toile de coton grossière, très recherchée dans les provinces inférieures du Pérou; elle y est employée à l'habillement des Indiens, et, à cause de la rareté de l'argent, elle sert de moyen d'échange. M. Maw détermina la latitude de Moyobamba à 5° 30′ 29″. S.

Il en partit le 7 janvier 1828; il voyageait à pied, ainsi que son compagnon et les Indiens qui portaient le bagage. Il vit, au-delà d'une petite rivière,

les dernières traces de culture des anciens Péruviens : le pays était inhabité; on arriva le 12 à Balsa-Puerto, près des bords du Cachi-Yaco; le pueblo est entièrement habité par des Indiens soumis; ils élisent entre eux un curaca ou chef qui est ensuite confirmé par le gouverneur, et dont les fonctions sont à vie.

A l'exception de l'église, de la maison du gouverneur et de celle du curé qui sont revêtues d'un enduit, et la dernière est divisée en appartemens, les ranchos de Balsa-Puerto ne consistent qu'en une seule pièce longue de soixante à quatre-vingt-dix pieds, et large d'un tiers de cette étendue. Les côtés sont faits en petits bambous longs de six à sept pieds, placés verticalement et serrés les uns contre les autres; mais qui, par leurs inégalités, laissent passer l'air et la lumière, ce qui dispense des fenêtres. Les toits sont en feuilles ou branches de palmier posées de manière à se recouvrir; ils sont soutenus par des poteaux fixés en terre; on y attache des perches courbées par le haut, de sorte que quelques ranchos ont vingt à trente pieds de hauteur dans la partie moyenne du toit, tandis que les côtés n'en ont que six à sept. Il faut renouveler les toits tous les trois ou quatre ans; pendant les fortes pluies ils ne sont pas entièrement à l'épreuve de l'eau. Les portes sont en bambous liés ensemble. Ces ranchos sont très propres en dedans et en dehors. A l'exception de quelques hamacs en paille et de quelques

ustensiles de cuisine, ils renferment peu de mobilier; quatre à cinq ménages vivent dans chacun.

« Nous suivîmes un sentier à quelque distance au-delà du pueblo, le pays n'est pas entièrement couvert de bois : nous vîmes de beaux bestiaux qui, suivant ce que nous apprîmes plus tard, appartenaient à l'ancien gouverneur. Le soleil étant près de se coucher nous rencontrâmes plusieurs Indiens qui revenaient de leurs chacras. Les hommes tenaient à la main leurs pucunas et portaient sur le dos des sacs en filet remplis de fruits, etc. La plupart avaient des plumes de différentes couleurs, rouges et jaunes suspendues au cou. Les femmes étaient chargées de fardeaux qui paraissaient beaucoup plus lourds que les pucunas et les sacs des hommes. Tous, hommes et femmes, avaient le visage et différentes parties du corps barbouillés de rouge et de violet, ce qui, ajouté à leurs figures qui n'étaient pas belles, à leur teint noir et à leurs longs cheveux, leur donnait une physionomie barbare; cependant c'étaient des gens de mœurs paisibles ; presque tous nous saluèrent en passant.

« Le dimanche était un jour de suspension de travail, les Indiens se montrèrent barbouillés de leur mieux, vêtus de blouses et de pantalons blancs ou bleus et très propres ; leurs cheveux étaient ornés de quelques plumes rouges et jaunes, attachées à des queues derrière la tête. Ils se rassemblèrent de bonne heure et allèrent tranquillement et

respectueusement à l'église, où ils restèrent environ une demi-heure quoiqu'il n'y eut pas d'ecclésiastique pour célébrer le service divin. Ils sortirent du temple d'une manière aussi exemplaire.

« Alors commencèrent les amusemens; les principaux me semblèrent être la danse au son du tambour et de flûtes faites d'os; de temps en temps on se régalait d'yucachica nouvellement brassée. Les couleurs dont ces gens étaient peints étaient évidemment des ornemens du premier ordre; les uns avaient des bandes ou des points sur le front, d'autres une bande rouge verticale sous chaque œil, quelques-uns du rouge sur les joues; un barbouillage violet tenait lieu de moustaches et de barbe; des femmes s'étaient faites des bottes du même genre. Un grand gaillard, lieutenant du curaca, qui semblait être regardé comme le modèle de la mode, avait une raie rouge sous chaque œil et des plumes rouges et jaunes dans les cheveux. Il y avait plusieurs autres lieutenans du curaca, distingués par une petite baguette flexible, avec laquelle ils infligeaient à leurs frères les Indiens les punitions ordonnées par le chef. Ils ne considéraient pas comme au-dessous de leur dignité de se joindre aux divertissemens; au contraire, ils étaient les musiciens, allant d'un rancho à l'autre et jouant de tout leur cœur. Vers le soir la chicha produisit son effet, et plusieurs Indiens, sans en excepter les femmes, furent ivres.

« Le lundi matin toutes les femmes du pueblo se

réunirent sur la place, parce qu'une loi les oblige à travailler pendant un certain temps, durant les trois premiers jours de la semaine, à nettoyer le pueblo, ou à faire tout autre ouvrage commandé par le gouverneur. »

Le 15 janvier, M. Maw et son compagnon s'embarquèrent sur le Cachi-Yaco; ils avaient deux pirogues longues d'une vingtaine de pieds et larges de deux et demi; chacune était munie d'un apalmacaya ou tendelet fait de feuilles de palmier et assez haut pour qu'on pût se tenir assis sous son abri. Il y avait quatre Indiens dans une pirogue et trois dans l'autre. La direction de la rivière variait souvent; les pirogues touchaient assez fréquemment à cause de son peu de profondeur. Il fallait autant de précaution que d'adresse pour éviter les troncs d'arbres entraînés à l'époque du débordement, et en partie enterrés dans le sable; leurs branches se distinguaient seulement dans quelques endroits par le bouillonnement de l'eau, dont le courant était de quatre à cinq milles à l'heure. Après avoir ainsi parcouru une centaine de milles et avoir rencontré dans cet intervalle un moulin à sucre, des lieux habités et des pâturages, les voyageurs entrèrent le 18 dans le Guallaga et s'arrêtèrent au pueblo d'Yarrimaguas sur sa rive gauche. Au-dessous de ce lieu, le Guallaga n'est plus obstrué par des bancs de sable; il se dirige au N. N. E., et forme par ses bras plusieurs îles, entre lesquelles il n'a souvent qu'une brasse de profondeur; ailleurs il

en a de quatre à quatre et demi; au-dessous du confluent d'une rivière venant de l'ouest, il a cinq brasses; sa largeur, quand il n'est pas coupé par des îles, est d'un tiers de mille à un demi-mille; le courant était d'environ quatre milles à l'heure, ce qui doit varier suivant la saison et même suivant les pluies journalières. En général, les arbres croissant sur ses rives n'étaient pas grands; le petit nombre de ceux qui s'élevaient au-dessus du reste étaient nommés *muenas* par les Indiens, leurs branches étaient entrelacées comme celles du chêne d'Europe. De nombreuses troupes d'oiseaux, la plupart du genre du perroquet, traversaient le Guallaga dans la matinée et dans la soirée; mais durant la chaleur du jour tout était tranquille.

Au coucher du soleil on se trouva devant l'embouchure d'une petite crique à droite, qui remonte au pueblo de Santa-Cruz; en y entrant les Indiens soufflèrent dans une corne percée qui leur tenait lieu de cor; ce son ou celui de tout autre instrument signifie que l'on a des intentions pacifiques. Il est probable que dans leurs combats fréquens, avant l'arrivée des missionnaires, ces Indiens gardaient un silence profond afin de surprendre leurs ennemis, tandis qu'au contraire le bruit annonçait l'approche des arrivans, et leur disposition à ne pas commettre d'hostilités.

Le gouverneur, qui était un chasseur déterminé, entretint les voyageurs de la manière de prendre les

bêtes sauvages, et leur donna pour leur souper un morceau de *rounsouca* qu'il avait tué la veille; M. Maw trouva que la chair de cet animal, qui ressemblait à du porc-frais, n'était pas très bonne; il apprit ensuite qu'elle ne passait pas pour saine; cette bête porte en général dans le pays le nom de sanglier, mais elle n'appartient pas à ce genre de mammifères : de même que le tapir elle aime beaucoup l'eau.

Le lendemain, M. Maw observa que la profondeur du Guallaga augmentait. A l'exception de deux à trois chacras, le pays lui parut inculte et inhabité. Là les voyageurs commencèrent à être incommodés par une mouche de la grosseur d'une petite fourmi; les indigènes la nomment *pium;* elle tracasse les hommes pendant le jour, et relève ainsi la moustique qui préfère la nuit. Ces insectes sont si nombreux et si tenaces que les voyageurs ne purent venir à bout de s'en débarrasser; leurs mains furent tellement enflées que l'on n'y distinguait plus les jointures.

On arrive à Laguna par une crique moins tortueuse, mais plus étroite que celle qui conduit à Santa-Cruz; on traverse des marécages couverts de joncs et peuplés de très grosses moustiques. Des eaux, qui au temps de l'inondation recouvrent ces marais, ont fait probablement donner le nom de Laguna au pueblo situé dans son voisinage. Plusieurs petites pirogues, contenant chacune un homme, pêchaient à l'embouchure de la crique.

La présence des deux Anglais excita une vive curiosité dans le pueblo ; dès qu'ils furent entrés dans la grande case de bambous qui leur était destinée, ils se sentirent si fatigués qu'ils déclarèrent à la foule qui les entourait qu'ils avaient besoin de se reposer ; on les laissa tranquilles.

« Le lendemain quand nous fûmes levés, dit M. Maw, notre logement se trouva entouré par des centaines d'Indiens venus du fond des bois pour assister à une fête annuelle. Leur envie de nous voir était telle qu'ils passaient la tête à travers les barres grossières de bois qui tenaient lieu de fenêtres, et nous plongeaient presque dans l'obscurité. Ils avaient absolument l'air de sauvages ; ils étaient en partie vêtus de tucaya, et barbouillés de rouge et de violet ; ils étaient grands et robustes et avaient de longs cheveux noirs ; nous étions réellement un spectacle pour eux dans leur fête ; ils exprimaient leur surprise et leur plaisir par de grands éclats de rire, et des sons discordans qu'ils s'adressaient mutuellement. Ennuyés de cette espèce d'inspection, nous leur fîmes signe de s'en aller. D'abord ils ne les comprirent pas, montrant par leurs manières que nos personnes ou nos gestes ne leur faisaient nullement naître l'idée de se gêner ; toutefois ils ne paraissaient pas avoir l'intention de nous offenser. Nous répétâmes nos signes plus sérieusement, et nous les accompagnâmes de marques propres à faire connaître que nous ne permettrions pas qu'on pénétrât ainsi

chez nous. Alors quelques-uns des plus proches des fenêtres se retirèrent, mais leurs places furent bientôt remplies par d'autres, et nous fûmes enfin obligés de demander au gouverneur un alcade indien qui, avec sa baguette, vint faire sentinelle et éloignât les importuns. Si nous sortions, ceux qui passaient s'arrêtaient par troupes afin de gratifier leur curiosité, jusqu'à ce que, commençant à nous comprendre, ils firent attention à nos signes et cessèrent d'être incommodes. »

Les productions du territoire de Laguna sont le maïs, l'yucca, la banane, la salsepareille et la cire blanche d'abeilles. Le pueblo n'avait d'autre bétail que deux jeunes verrats; les canards de Barbarie sont des oiseaux sauvages de ce pays. La rivière nourrit du poisson, des tortues et des lamantins; on fait de l'huile avec de la graisse de ceux-ci; le poisson sec se conserve pour provision; la saison où il est le plus commun et où on le pêche est celle du débordement; elle commençait; les plus grands, nommés *gavitanas*, sont salés et envoyés à Moyobamba. On prend les tortues en décembre, quand elles viennent pondre leurs œufs.

Les Indiens de Laguna vivent principalement de poisson, de banane et d'yucca; ils boivent beaucoup de chicha; ils en préparent avec le maïs, l'yucca, la banane et le chuntas, grosse noix charnue et rouge produite par un palmier: de ces quatre espèces, celle que l'on fait avec l'yucca est réputée la meilleure.

Le commerce de Laguna consiste à envoyer à Moyobamba de la cire, du poisson salé et des tortues, on reçoit en retour des tucaya. On expédie à Tabitinga de la salsepareille et de l'huile de lamantin, et l'on en tire des couteaux, des hameçons, des haches, des houes et de la verroterie.

Le curé à qui M. Maw demanda des renseignemens sur les Indiens, lui dit : « Quand ils se rassemblent tous durant les fêtes, ils boivent quelquefois de la chicha avec excès, et s'enivrent ; mais, en général, ce ne sont pas des ivrognes. Ils sont incivilisés, mais aisés à gouverner. Ceux de Laguna appartiennent à quatre tribus. Ceux que vous avez vus à Santa Cruz, habitaient jadis Laguna, où ils avaient été amenés de Chamicuras, lieu situé à six journées de route, au pied des montagnes, dans l'intérieur ; mais ils ne s'accordèrent pas avec les autres tribus qui les traitaient d'intrus ; et toutes les fois que la chicha produisait son effet, ils se battaient : les Chamicuriens étant les moins nombreux obtinrent la permission de bâtir un pueblo à Santa Cruz.

« La paresse naturelle des Indiens et la manière dont quelques gouverneurs de pueblos les avaient récemment traités, leur avait fait exécuter le projet de détruire la salsepareille, une des productions du pays, parce qu'on les obligeait à aller la recueillir, ainsi que la cire et d'autres choses, et on ne leur payait pas un prix convenable pour ce qu'ils rapportaient ; en conséquence ils arrachaient toutes les

racines de salsepareille sans se donner la peine de replanter des boutures pour assurer une nouvelle récolte; ce qui se faisait autrefois du temps des jésuites. Je pense que les Indiens ont rétrogradé depuis l'expulsion de ces religieux qui s'étaient donné beaucoup de soins pour leur enseigner à cultiver le maïs et d'autres plantes, et à recueillir les résines et les baumes fournis par les arbres de ces contrées, et leur en donnaient toujours un prix raisonnable.» Depuis la révolution surtout, plusieurs ecclésiastiques ont quitté le diocèse, et le gouvernement, suprême de l'Etat occupé d'affaires qui le touchent davantage, a extrêmement négligé la province de Maynas. Il en est résulté que les Indiens n'ayant plus de curé pour veiller sur eux, et trouvant que quelques gouverneurs étaient enclins à les opprimer, ont commencé à abandonner les pueblos. Il fut un temps où Laguna comptait 1,500 habitans; la plupart ont établi dans les montagnes des chacras où ils cultivent des bananes et des yucca, et élèvent de la volaille; ils ne viennent au pueblo que lorsqu'un padre ou ecclésiastique y arrive pour célébrer la fête de leur saint. Quelques-uns de la tribu des Pano étaient même allés jusqu'à l'Ucayale; ils sont revenus dans le canton de Laguna, et ont formé des chacras dans différentes parties de la Montaña; ils ne se rendent au pueblo ni pour les fêtes, ni en d'autres occasions, et je suppose qu'ils ont renoncé au christianisme. Je pense que si le gouvernement n'adopte

pas promptement un parti relativement au traitement des Indiens et n'envoie pas plus d'ecclésiastiques pour les instruire et célébrer le service divin, ils déserteront les pueblos et redeviendront infidèles.

« Ayant demandé au padre s'il pensait que les tribus païennes, et notamment les cannibales, mangeaient la chair humaine par une sorte de goût barbare ou par manque d'autres alimens, il répondit qu'il croyait que s'ils avaient suffisamment d'autres moyens de se sustenter, ils ne seraient pas antropophages. Durant les derniers temps de la domination espagnole, le gouvernement leur avait fait distribuer des haches, des verroteries et des hameçons, et ils s'étaient bien conduits.

« Voici les réponses du padre à d'autres questions : Laguna et Santa Cruz sont bâtis sur des criques, parce que le terrain y est plus haut, moins humide et moins infesté d'insectes que sur les bords immédiats du Guallaga; on compte à Santa Cruz un quarantaine de ménages. Laguna a encore plusieurs centaines d'habitans, qui, ainsi que vous l'avez vu, se réunissent à l'occasion des fêtes quand le padre y vient. Dans les autres temps, le pueblo est presque désert; il n'y reste que le gouverneur et quelques familles; l'herbe croît alors dans les rues et sur la place. Le territoire confié à mes soins, s'étend de Balsa Puerto à Laguna. Il y a deux cents lieues d'un pueblo à l'autre, et il me faut dix jours pour parcourir cette distance. Il n'y a qu'un padre

entre moi et la frontière. Le petit nombre d'ecclésiastiques restés depuis la révolution dans les missions de Maynas, n'a pas reçu le salaire régulier qui auparavant était payé par le gouvernement. »

Le gouverneur de Laguna qui avait demandé aux voyageurs le privilège de leur fournir leurs provisions, les leur fit payer plus cher qu'ils les auraient achetées au marché. Ramasser quelques reaux était pour lui une affaire plus importante que maintenir sa dignité ou son autorité. Il était évident que les Indiens n'avaient pas de respect pour lui.

M. Maw donna en paiement aux Indiens qui avaient conduit les pirogues, des couteaux, des hameçons et d'autres objets, et distribua aux femmes du pueblo des aiguilles, des verroteries, des rubans, etc.

Les voyageurs, avant de s'embarquer, allèrent chez le padre qui était aussi sur le point de son départ. Il y avait sur le plancher des barres de fer et quelques autres marchandises prêtes à être portées à bord; c'était les contributions volontaires des Indiens qui ne peuvent pas donner beaucoup. Ce petit commerce que les ecclésiastiques du Maynas peuvent faire était présentement le seul moyen qu'ils eussent de s'entretenir, leur attention est ainsi partagée entre l'accomplissement de leurs fonctions religieuses dans un vaste territoire et les occupations qu'exige la nécessité de vivre.

« Tandis que nous étions avec le padre, observe

M. Maw, des Indiens vinrent lui demander sa bénédiction avant son départ du pueblo. Nous profitâmes de l'occasion pour le prier de recommander à nos bateliers, lorsqu'il leur donnerait sa bénédiction, de se bien comporter envers nous, et de leur expliquer que nous leur fournirions des vivres, que nous serions justes envers eux, et que tout ce que nous exigions d'eux était de travailler et de ne pas nous occasioner des désagrémens, car nous n'en avions pas éprouvé de nos bateliers de Balsa Puerto.

« Soit que cela fût dû aux injonctions du padre, soit que cela tînt à leurs dispositions naturelles, qui les portaient à être attentifs, la promptitude avec laquelle nos bateliers de Laguna s'habituèrent à nos usages, nous étonna. Quoique sauvages, ils furent aussi familiarisés avec nous au bout de quelques jours que si nous eussions toujours vécu ensemble. S'il nous avait été possible de les garder avec nous durant toute notre navigation jusqu'à l'embouchure du Marañon, nous l'aurions effectuée en moitié moins de temps et avec plus de facilité. Tous étaient actifs et intelligens, et peu d'équipages de canots européens l'auraient emporté sur ceux de nos deux pirogues de Laguna.

« Le 21 janvier, nous partîmes de ce pueblo; au coucher du soleil nous arrivâmes au confluent du Guallaga et du Marañon. Il a souvent été décrit par les missionnaires. Je ne puis pas dire qu'il ait produit sur mon esprit les impressions que leurs des-

criptions m'avaient fait espérer. Le bassin formé par le confluent peut avoir un mille de largeur; il y avait au milieu un banc de sable à sec et une barre à l'issue du Guallaga; j'y jetai la sonde et je trouvai une brasse et demie; peut-être nous n'étions pas dans l'endroit le plus profond.

« Quant au Guallaga, je pense que, bien qu'il soit libre de troncs d'arbres échoués, il n'est navigable que pour des navires tirant à peu près cinq ou au plus six pieds d'eau. Si l'on essayait d'établir une communication avec l'intérieur du Pérou par le Guallaga, Yurimaguas me paraît être le lieu le plus convenable que l'on puisse choisir, parce que le bassin que la rivière y forme est très net et a trois brasses et demie de profondeur; d'ailleurs il offre un centre d'où l'on peut remonter avec des pirogues les petites rivières qui portent leurs eaux au Guallaga. »

Durant sa navigation, M. Maw fut sans cesse occupé à noter avec attention la direction que suivaient les pirogues, la longueur du chemin parcouru, les sinuosités, la largeur et la profondeur du fleuve, et à faire des remarques sur l'aspect de ses rives et sur les îles qu'il renferme. Les renseignemens qu'il a ainsi recueillis sont du plus haut intérêt pour la géographie, et lui assurent la reconnaissance de tous les hommes qui cultivent cette science. Quelquefois il trouvait jusqu'à dix-sept brasses d'eau, et d'autres fois seulement une dans les canaux où passaient les pirogues.

L'on avait embarqué des provisions à Laguna; mais, pour avoir de la viande fraîche, les voyageurs n'avaient d'autre ressource que de débarquer et d'aller à la chasse; ils ne pouvaient pas toujours abattre des oiseaux bons à manger, leur existence était presque aussi précaire que celle des peuples qui sont réduits aux mêmes moyens pour la soutenir. Il leur arriva de s'engager assez avant, dans les forêts touffues des rives du Marañon, pour que la sagacité de leurs Indiens à retrouver le chemin leur devint nécessaire; jamais ceux-ci n'étaient embarrassés dans ces occasions. On s'arrêtait dans le jour aux pueblos que l'on rencontrait, et souvent on passait la nuit sur des rivages inhabités. Les voyageurs ne trouvaient pas que les bords du Marañon leur offrissent la magnificence qu'ils leur avaient supposée. En général, les arbres qui y croissaient ne leur parurent pas grands; mais ils pensèrent que les dimensions gigantesques des Andes dont l'impression sur leur esprit était encore fraîche, leur faisait mal juger celle des objets qu'ils avaient maintenant sous les yeux.

Le 25, ils arrivèrent au pueblo de San Joachim d'Omaguas, situé presque vis-à-vis du confluent de l'Ucayale. La Condamine avait observé qu'au-dessous de cet affluent la largeur du Marañon croît sensiblement, et que le nombre de ses îles augmente. M. Maw qui ne connaissait pas la relation de ce savant, dit aussi que le fleuve avait pris à Omaguas un

caractère imposant de grandeur. Les canaux entre les îles étaient peu profonds, mais tout donnait lieu de croire que dans le chenal principal, il y avait assez d'eau pour des vaisseaux de toute grandeur; le courant était de quatre milles par heure.

Le pueblo d'Iquitos est renommé pour ses hamacs faits avec de l'herbe; M. Maw en acheta un pour un couteau. Le 26 à midi, on était devant l'embouchure du Napo; elle n'offrait rien de remarquable. Le pueblo de Pébas, quoique bâti avec peu de régularité, parut le mieux réglé et le plus florissant de ceux que l'on avait rencontrés depuis qu'on naviguait. Il y avait une église; mais il y manquait un padre. Le gouverneur était un homme de bon sens. Il ne pardonnait aucune faute aux Indiens; mais il pensait qu'il ne fallait pas les traiter durement. Il possédait leur confiance, car ils travaillaient gaîment et de bon cœur à des casernes que l'on construisait pour des troupes attendues de Moyobamba.

Loretto fut le dernier pueblo péruvien où l'on s'arrêta. Les voyageurs y furent accueillis d'une manière aussi hospitalière qu'ils l'avaient été, à très peu d'exceptions près, dans tout le Pérou.

Le 31 janvier, au point du jour, M. Maw et son compagnon arrivèrent à Tibitinga, premier poste brésilien sur le Marañon. Après avoir montré leurs passeports du Pérou et leurs papiers au commandant, ils lui demandèrent s'ils pourraient continuer leur voyage jusqu'à Para sans obstacle. Il leur ré-

pondit affirmativement, et que de plus ils trouveraient toutes les facilités possibles. Malgré ces assurances amicales, M. Maw ne put partir de Tibitinga que le 8 février, parce que le commandant le retint sous divers prétextes. Toutefois il fut très poli envers les voyageurs, et les invita souvent à sa table; mais depuis qu'il eut essayé de revenir sur les assurances qu'il avait d'abord données relativement au départ, ils cessèrent d'aller aussi familièrement chez lui.

Tibitinga est sur la rive gauche du Marañon, et dépend de la paroisse de Saint-Paul qui est plus bas sur la rive droite. Le padre qui suppléait le curé sans recevoir d'émolumens, était natif de la Havane; il avait quitté le Pérou depuis les troubles. Les voyageurs n'avaient pas encore rencontré beaucoup de personnes aussi instruites. Le père Bruno, c'était son nom, avait toute la politesse d'un Espagnol bien élevé, et des idées libérales, quoique d'ailleurs il fût fortement attaché à l'ancien ordre de choses. Sa société fut extrêmement précieuse aux voyageurs qui pouvaient s'entretenir avec lui sur toutes sortes de sujets. Indépendamment de ses fonctions ecclésiastiques, il remplissait celles d'agent de l'intendant de Moyobamba et du préfet des missions de l'Ucayale; on disait qu'il avait gagné de l'argent au commerce de la salsepareille et de la quincaillerie.

« Il se plaignait de sa mauvaise santé provenant d'une affection des intestins. Il avait trouvé le moyen de se procurer, par ses correspondans, un peu de

thé. Un après-midi que nous lui rendîmes visite, dit M. Maw, il nous en offrit : ce thé, ainsi qu'on peut le supposer, n'était pas de la meilleure qualité, et il n'y avait ni sucre raffiné, ni crême pour relever sa saveur; mais il m'est difficile d'exprimer l'effet délicieux de la petite tasse du mauvais thé du padre. Si l'expression était exacte ou intelligible, je dirais qu'il me sembla qu'il me nettoyait le cerveau. Nous n'étions pas non plus très bien portans. Le régime de vie affreux que nous suivions depuis long-temps, la fatigue, l'action du soleil auquel nous étions continuellement exposés, enfin le manque d'exercice régulier agissaient sur des constitutions déja altérées et produisaient toutes sortes de maux.

« Plusieurs jeunes gens étaient attachés à la maison du padre, ils étaient sans cesse prêts et disposés à obéir à ses ordres, cependant leur principale occupation était de s'amuser. Sa table n'était ni délicate, ni abondamment fournie, mais elle était toujours ouverte à quiconque se présentait. Il disait qu'il n'avait pas beaucoup à offrir, et que néanmoins, en tout temps, il était content de partager ce qu'il avait. Nous évitions ses repas; mais quand il avait quelque chose de meilleur qu'à l'ordinaire, il nous en envoyait généralement une partie. Dans l'enclos, derrière sa maison, il y avait un étang pour les tortues aquatiques, un poulailler, des perroquets de diverses espèces, quelques-uns appartenant aux jeunes gens. Ces oiseaux ne sont pas,

comme en Europe, attachés à des bâtons, ou enfermés dans des cages; ils volent librement dans le pueblo, et quand on les appelle ou quand ils doivent manger, reviennent à la maison à laquelle ils appartiennent.

« La facilité avec laquelle le petit perroquet vert du Brésil, qui n'est pas la perruche, apprend à parler est surprenante. Si dans le pueblo un enfant pleure, aussitôt une demi-douzaine de perroquets commencent à se lamenter de la même manière, et le bambin est obligé de se taire pour éviter d'être imité. Ils sont aussi enclins à la gaîté qu'à la tristesse, et si un habitant rit bien fort les perroquets font chorus, de sorte que M. Hinde et moi nous étions quelquefois embarrassés de savoir si la voix que nous entendions était celle de l'oiseau qui imitait ou celle d'un homme.

« Le padre avait de grandes tortues de terre que l'on regarde comme bonnes à manger, et que quelques personnes préfèrent même aux *tartugas* ou tortues aquatiques. Je ne puis pas dire que ce mets me plut beaucoup; mais dans un pays où les singes et le lamantin passent pour des friandises, et où l'on ne dédaigne ni les serpens, ni les alligators, sans parler même de la chair humaine, tout passe. J'achetai à Tibitinga un petit singe d'une espèce peu commune; il avait été apprivoisé et jouait avec les enfans. L'Indien à qui il appartenait eut beaucoup de peine à s'en séparer; mais enfin un bon prix le

décida. Quand il reçut son paiement, supposant que nous voulions en faire un plat, il nous dit : Il n'est pas gros, mais il est bon à manger. On racontait qu'on avait envoyé à l'empereur, comme échantillon, une tortue terrestre qui avait trois pieds de haut. Ces bêtes sont très communes dans cette partie de la Montaña.

« Quand nous n'étions pas en visite chez le gouverneur ou chez le padre, ou occupés chez nous à soigner les oiseaux, nous suivions les sentiers que nous rencontrions dans les bois, car il y a peu de terrain ouvert. Ces chemins nous conduisaient fréquemment à des espaces défrichés, où les arbres avaient été abattus et où l'on avait planté du manioc, mais d'une manière peu soignée; toutefois elle annonçait de l'intelligence. Les Indiens ne coupent pas un arbre jusqu'à la racine; ils laissent une partie du tronc debout, à une hauteur de quatre à cinq pieds : il en résulte que les racines pourrissent plus promptement que si le tronc avait été abattu en entier. La partie supérieure de l'arbre reste sur pied jusqu'à ce qu'elle soit sèche ; alors on y met le feu, et les cendres procurent un engrais qui très probablement n'est pas nécessaire. Quelques-uns de ces espaces défrichés avaient un hangar, on les nomme des chacras. Nous en visitâmes un pendant que le propriétaire était à une fête à Tibitinga. La maison était un hangar ouvert de tous les côtés, soutenu sur des poteaux et couvert en feuilles de palmiers ; l'ameu-

blement consistait en un grand four en terre, pour sécher la farine de manioc, et en débris de jarres grossières. Dans une de nos promenades, nous rencontrâmes plusieurs paquets de feuilles liées ensemble et posées à égales distances sur le chemin. M. Hinde en conclut qu'un Indien allait établir une chacra en élevant un hangar, et que ses amis lui fournissaient des paquets de feuilles de palmiers qu'ils portaient à des endroits convenus. En effet, nous avions appris que lorsqu'un Indien est sur le point de construire un rancho, ses amis l'aident en lui procurant les matériaux nécessaires, et le tout est bientôt fini.

« Quand nous n'allions pas dans les forêts, nous nous promenions ordinairement du côté d'un vieux fort en bois, entre lequel et le pueblo se trouve le plus grand emplacement de terrain défriché autour de Tibitinga. La masse du fort était depuis longtemps en ruines, mais il y avait quatre beaux canons en fonte, longs de six ou neuf pieds, et montés sur leurs affûts. On nous dit que jadis Tibitinga appartenait en commun aux Portugais et aux Espagnols qui y entretenaient chacun une garnison. Aujourd'hui les premiers seulement en ont une. A l'époque de notre séjour, elle était composée d'un sergent et de quinze soldats, la plupart mariés à des femmes indiennes : nous rencontrâmes en route des détachemens qui venaient la renforcer. Peu d'Indiens demeurent à Tibitinga; ils ne sortent des bois

pour y venir qu'à l'occasion des fêtes, ou pour apporter de la salsepareille, des oiseaux, des peaux, etc.

« Des bœufs et des vaches appartiennent à l'église; on en vend quand il se trouve des acheteurs. On ne trait pas les vaches. On a accoutumé ces animaux à se rassembler, au coucher du soleil, devant l'église et la maison du gouverneur, afin d'y être protégés contre les bêtes féroces. On nous dit que les Indiens tuaient et mutilaient le bétail. Un soir que nous nous promenions à pas lents du côté du fort, un Indien sortit brusquement du bois; mais en nous apercevant, il rentra avec précipitation, de manière à nous faire croire qu'il avait l'intention d'estropier le bétail. Cette cruauté malfaisante pour les animaux n'annonçait pas beaucoup de sentimens de bienveillance pour leur propriétaire. Alors nous ne connaissions pas la cause générale de l'animosité des Indiens; mais il était évident que lorsque ceux du Pérou venaient à Tibitinga, ils étaient toujours pressés de s'en retourner. Le lendemain de notre arrivée, nous ne trouvâmes plus ceux qui nous avaient amenés; ils étaient déja repartis, ce qui nous fâcha, parce que nous avions l'intention de leur donner quelque chose de plus que ce que nous leur avions promis; car ils avaient beaucoup travaillé et s'étaient bien comportés. Du moment où nous fûmes débarqués, excepté quand nous les employâmes à porter notre bagage à terre, à préparer les lits, etc., ils se tinrent près de leurs pi-

aux Anglais pour conduire leur galatea : un voleur qui fut tiré de prison, un jeune homme de quatorze ans qui devait tenir le gouvernail, et deux Indiens d'assez bonne mine. Le juez voulut embarquer un homme qui, disait-il, devait accompagner les voyageurs, parce que les ordres du gouvernement enjoignaient de donner un surveillant aux émigrés venant du Pérou. M. Maw représenta que son compagnon et lui étaient Anglais, et que le bateau leur appartenait, qu'en conséquence ils ne recevraient personne ; ils finirent par l'emporter.

Ils reconnurent bientôt que dans les raffales, les Indiens ne savaient pas manœuvrer le bateau ; de plus, ces gens paraissaient accablés d'une tristesse qu'il n'était pas aisé de faire disparaître. Ils abordèrent à Iça pour tâcher de renforcer leur équipage, ce fut impossible. Ils continuèrent leur route ; le vent était modéré, mais contraire, ils n'avançaient que lentement ; ils firent sentinelle l'un après l'autre.

Vers quatre heures du matin, dit M. Maw, le temps étant beau et calme, j'éveillai les Indiens pour qu'ils prissent les avirons. Au bout d'une demi-heure, ils supposèrent probablement que M. Hinde et moi nous étions endormis, et le bateau fut tranquillement amené le long du rivage. Quoique fatigué et couché, je ne dormais pas, et apercevant des branches d'arbres au-dessus de ma tête, je criai au jeune homme de prendre garde, à l'instant même le bateau toucha ; je me levai, et aussitôt les deux

Indiens sautèrent à terre, le voleur les suivit, mais la galatea s'étant écartée du rivage, il tomba la tête dans l'eau; le jeune homme imita leur exemple. Quoique ce fut une chose sérieuse, la manière dont elle s'était passée tenait si fort du comique, qu'elle pouvait prêter à rire. Si l'intention de ces gens avait été de nous voler, elle était déçue; car leur empressement, en trouvant qu'ils étaient découverts fut tel, qu'ils laissèrent à bord plusieurs de leurs effets. Quand ils furent tous à terre, sachant bien que nous ne pouvions pas remonter contre le courant, ils allumèrent du feu pour sécher ceux qui étaient mouillés, et peut-être pour écarter les bêtes sauvages, et en même temps ils firent usage de tout le portugais qu'ils savaient pour nous crier : « *Adeos* « *camarada, adeos!* » M. Hinde était dans une colère terrible, et moi, ce qui était peut-être encore plus déraisonnable, je ne pus m'empêcher de rire de la représentation plaisante de ce drame un peu tragique pour nous. Notre galatea dérivait tranquillement avec le courant; le temps était calme et beau, il n'y avait pas beaucoup de temps à perdre à un long discours à nos compagnons, nous leur rendîmes leur *adeos* d'un ton propre à exprimer plus que nos paroles. Dans la suite, des blancs nous ont demandé pourquoi nous n'avions pas fait feu sur ces misérables; mais c'aurait été un acte de cruauté aussi inutile qu'inexcusable, et le blâme devait plutôt tomber sur les hommes dont la conduite envers ces

malheureux sauvages, les avait portés à agir de cette manière.

« Notre première opération fut de trouver quelque manière de conduire le bateau; une pagaie rompue avait été laissée par les fugitifs, nous l'attachâmes à un gros bâton qui servit de manche, et à l'extrémité du poteau de notre tente, nous fixâmes un morceau de planche; nous pûmes par ce moyen diriger la galatea, mais nous ne pûmes avancer bien vite.

« Dans la matinée, nous nous arrêtâmes pour faire la cuisine, opération dans laquelle nous devînmes bientôt assez experts, quoique d'abord elle nous prit plus de temps qu'aux Indiens. Néanmoins nous ne débarquions qu'une fois par jour; et afin de ne pas perdre plus de momens qu'il n'était absolument nécessaire, quand notre repas était cuit, nous apportions le pot à bord, puis nous nous éloignions à la rame, et ensuite nous nous laissions aller à la dérive pendant que nous mangions. Il est assez rare que, n'importe dans quelques circonstances où les hommes se trouvent, il n'y ait pas sujet à s'égayer, à moins qu'elles ne soient trop fâcheuses, ou trop terribles. C'était pour nous un amusement d'être témoins de la surprise et du désappointement des gallinazas ou urubus, espèce de vautour que nous avions aperçus tout le long de notre chemin, depuis les rivages du grand Océan, excepté sur les plus hauts sommets des Andes, qui paraissent plus particu-

lièrement réservés au condor. Aussitôt que le feu est allumé sur les bords du Marañon, les urubus sachant, soit par la vue de la fumée, soit par l'odorat, que l'on va faire la cuisine, se rassemblent et prennent leur poste sur les arbres voisins, où ils attendent impatiemment les débris du repas, ou ce qui peut leur être laissé. Si nous avions mangé à terre, ces oiseaux n'auraient pas eu grand'chose; mais comme nous prenions notre pot dans le bateau, leur attente était entièrement frustrée; et il y avait de quoi rire de les voir dès que nous étions éloignés, fondre sur le lieu que nous quittions, et sautiller en regardant d'un air vraiment contrarié, les morceaux de bois qui brûlaient. »

Les voyageurs eurent beaucoup de peine à éviter soit les bancs de sables, soit les troncs d'arbres restés debout dans le fleuve; tantôt ils étaient incommodés par les coups de vent, tantôt par la pluie. Le soir ils mettaient en travers à l'abri d'une île.

Depuis le moment où les Indiens les avaient abandonnés ils n'avaient pas découvert une créature humaine; enfin un jour dans la matinée, pendant une raffale, ils virent deux Indiens traversant le fleuve dans une petite pirogue; ils les hélèrent, mais inutilement. Alors ils supposèrent qu'il y avait quelque chacra ou pueblo dans le voisinage; en effet ils en aperçurent une où ils ne purent aborder qu'avec beaucoup de peine : deux Indiens vinrent à leur secours. Antonio Diez Guerrero, habitant du chacra,

les reçut très poliment; ils croyaient n'être qu'au 16 février, ils étaient au 17. Il apprirent qu'il n'y aurait pas moyen de louer des matelots ou un pilote. Guerrero était sur le point d'expédier une galatea qui devait accompagner un tronc d'arbre creusé et rempli de manteiga faite d'œufs de tortue. Les voyageurs prirent le parti de profiter de cette occasion; en conséquence le 18 leur galatea appareilla avec celle qui convoyait le tronc d'arbre; mais ils s'aperçurent bientôt que la compagnie des matelots de cette embarcation leur serait plus nuisible qu'utile, parce que ces gens s'arrêtaient trop souvent; ils les laissèrent donc occupés à pêcher, et ils continuèrent seuls leur route.

Le 19, vers le coucher du soleil, ils passèrent devant l'embouchure d'une rivière venant du sud; son eau était claire, quoique de couleur foncée et on la distinguait bien de celle du Marañon à une grande distance : c'était probablement le Jurua.

« Dans cette partie, dit M. Maw, les rives du Marañon étaient hautes et escarpées, formant des falaises raboteuses d'argile rouge. La soirée étant fort belle, ce tableau nous parut le plus beau que nous eussions encore contemplé. » La surface constamment plate du pays partout couvert de forêts, et la grandeur même du fleuve produisaient plutôt la monotonie d'une traversée sur mer que les hardis contrastes auxquels les voyageurs s'étaient attendus.

A Casara ou Alvarens, ils virent plus d'Indiens

réunis qu'ils n'en avaient encore aperçus dans les autres pueblos du territoire brésilien, et aussi quelques blancs. « Comme nous arrivâmes le matin de bonne heure, dit M. Maw, les femmes qui cultivent principalement les chacras, partaient dans des pirogues pour aller à leur travail journalier; elles maniaient les pagaies avec autant de dextérité et presque autant de force que les hommes. A l'entrée du goulet ou igarape sur lequel est situé le pueblo, nous rencontrâmes une galatea conduite par des femmes et des enfans; il est assez ordinaire, depuis cette partie du Marañon en descendant, de voir des femmes diriger les pirogues, et il est possible qu'elles prennent les armes pour se défendre contre les bêtes sauvages qu'elles sont dans le cas de trouver sur leur chemin; ce fut probablement quelque chose de ce genre qui donna lieu au conte des Amazones, propagé par Orellana et ceux qui l'ont suivi. »

La manière dont M. Maw avait été occupé le jour et la nuit depuis la fuite des Indiens jusqu'à son arrivée à Casara, l'avait empêché de rendre un compte détaillé de la direction du fleuve; elle avait été principalement de l'E. N, E. à l'E. S. E; puis plus au N., et enfin au S. La rive droite, qu'il s'efforçait principalement de longer, parce que c'est celle où il y a le plus de pueblos, était haute et escarpée, offrant des falaises d'argile rouge. Depuis Saint-Paul, la largeur du fleuve avait beaucoup augmenté; ses îles étaient nombreuses; enfin au-

dessous de la ferme de Diez Guerrero, elles permettaient rarement d'apercevoir à la fois les deux rives; on n'y découvrait pas la moindre trace de créatures humaines. Les voyageurs apprirent plus tard que le nombre et les dimensions de ces îles varient fréquemment, parce que l'action des eaux enlève les unes et dépose leurs débris sur d'autres. Il est assez remarquable que quelques-unes des plantes communes sur le continent ne se trouvent pas sur les îles, tandis que selon l'opinion de M. Maw, les palmiers sont plus nombreux sur les îles que sur la terre ferme; ce qui doit provenir de ce que leurs fruits, entraînés par le courant, sont déposés tranquillement sur les îles.

Ce qui parut un des traits les plus extraordinaires du Marañon, et les plus propres à donner une idée du vaste volume d'eau qu'il roule, c'est qu'en traversant soit le fleuve, soit les passages les plus larges, on observe trois courans : un le long de chaque rive et un troisième à mi-canal; l'eau qui est entre chacun paraît ne pas couler avec vitesse; il y avait fréquemment des remous tout près des bords, mais ils ne s'étendaient pas loin; le courant avait généralement le plus de rapidité dans l'endroit où le bord était le plus brisé; la terre s'éboulait fréquemment pendant que les voyageurs passaient, et les arbres tombés étaient couchés en masse. Dans d'autres endroits les racines étant plus fermes, ils étaient restés debout, tandis que la terre avait été emportée; et

comme le courant était rapide, il fallait de l'attention pour ne pas y être entraîné et embarrassé entre les troncs. La vitesse du courant variait suivant les lieux de six à moins de trois milles par heure : elle doit aussi dépendre de la saison et de l'abondance des pluies.

Le pays, sauf de légères exceptions, est une plaine continuelle ou plutôt un plan incliné qui descend imperceptiblement vers l'Atlantique; mais il n'est pas marécageux, les bords étant élevés de plusieurs pieds au-dessus du fleuve; il est couvert de bois, parmi lesquels il y a de grands arbres.

A Egas, qui est sur la rive et près de l'embouchure du Teffé, les voyageurs obtinrent, sur l'état du pays, des détails qui leur firent connaître que malgré le décret de l'empereur du Brésil déclarant que tous ses sujets Indiens étaient libres, les blancs vont encore à la chasse de ces infortunés indigènes et les vendent comme esclaves.

Egas est une ville de 400 habitans; quelques-uns sont blancs. Sur la rive opposée est le pueblo de Nogueyra qui est à peu près aussi grand. Ces lieux commercent avec Para par le moyen de bateaux du port de 20 à 40 tonneaux, qui ne font que deux voyages par an. Les eaux du Teffé sont claires et profondes, mais de couleur foncée. Au-dessous d'Egas, le bassin de cette rivière se rétrécit; elle se jette dans le Marañon par deux embouchures.

Un peu au-dessous d'Egas, le Marañon forme à

sa rive droite un lac nommé Peixè Cuna; il est rempli de poissons et d'alligators; son eau est claire et de couleur foncée; sa longueur est d'une lieue, et sa largeur d'une demi-lieue : il communique avec le fleuve par un igarape ou détroit. Les voyageurs le traversèrent; ils passèrent ensuite devant l'embouchure du Codaya qui est le bras inférieur du Japura venant du Nord, puis devant celle du Puru. La largeur visible du Marañon était de trois lieues.

Le Rio Negro affluent de gauche du Marañon a reçu son nom de la couleur de ses eaux, qui est celle du marbre noir. M. Maw l'attribue au fer qu'elles tiennent en dissolution; il lui parut que de petits rochers qu'il vit le long d'une anse étaient la continuation de roches verticales contenant beaucoup de fer.

Les voyageurs furent très bien accueillis à Barra de Rio Negro par le colonel commandant de cette ville; ils n'avaient pas encore vu un si haut degré de civilisation sur les bords du Marañon. Barra ne consistait autrefois qu'en un fort élevé pour défendre l'entrée du Rio Negro. En 1807, l'avantage de sa position y fit transporter le siège des autorités du comarca, qui auparavant était à Barcellos, à dix journées de route plus haut sur le Rio Negro; mais, par un arrangement assez bizarre, on laissa à Barcellos le sénat qui a seul le droit de délivrer des permissions pour descendre ou remonter le Mara-

ñon, de sorte que les navires sont obligés d'attendre quelquefois pendant vingt jours à Barra. On estime la population de cette ville à 3,000 ames; mais elle est rarement réunie, excepté à l'occasion des grandes fêtes. Il y a plusieurs bonnes maisons, quelques-unes à deux étages: elles sont éparses le long de différentes rues parmi des cabanes.

Comme les voyageurs avaient, depuis leur entrée dans le Brésil, éprouvé des inconvéniens de la part des Indiens pour conduire leur bateau, ils se déterminèrent à s'embarquer sur un navire destiné pour Para. Ils partirent le 15 mars; ils arrivèrent le 27 devant Santarem. Leurs passeports furent examinés et visés. Déja ils étaient retournés à bord, lorsque le commandant militaire envoya un détachement de soldats qui les arrêta et les ramena à terre, où ils furent traduits devant une commission militaire. Les prétextes de cette démarche fort désagréable pour les voyageurs étaient extrêmement frivoles et même absurdes. Le commandant montra dans toute sa conduite un manque absolu de sens, de prudence et de politesse. Les voyageurs, forts de leur bon droit, se comportèrent avec une modération exemplaire. Ils eurent à se louer de plusieurs officiers. Déja dans plus d'une occasion le commandant avait fait voir que l'autorité n'était pas bien placée dans ses mains. Les papiers des deux Anglais furent mis sous enveloppe et placés sous la garde d'un sergent qui devait les remettre au président de

Para. Les voyageurs furent très contens de ce sous-officier.

Santarem n'est pas aussi grand, mais mieux bâti que Barra de Rio Negro. Les rues sont larges, mais ont peu de longueur et ne sont point pavées; les maisons sont couvertes en tuiles, et la plupart blanchies ou peintes en jaune ou en olive clair. Le commerce de Santarem avec Para se fait par des navires dont plusieurs appartiennent à des négocians anglais. Les voyageurs reçurent des témoignages de bienveillance d'un de leurs compatriotes établi à Santarem.

Le 31, ils partirent de cette ville; un peu plus bas, la rive du Marañon offre une rangée de collines basses formant un croissant dont la convexité est tournée vers le Sud; plus bas encore on voit sur la rive gauche des coteaux plus élevés, escarpés et isolés. Il est remarquable que les sommets de ceux-ci, quand ils atteignent à une certaine élévation, forment un plan incliné à l'est, tandis que tous les sommets de ceux qui ne parviennent pas à cette hauteur sont déchirés et aigus.

Le fleuve continuait à avoir une grande largeur et se dirigeait vers l'E. N.-E. On passa devant l'embouchure du Xingu, on s'arrêta à Garupa, un des plus anciens établissemens dans cette partie du Brésil. Au-dessous de ce lieu, M. Maw ne croit pas qu'il ait aperçu la rive gauche du Marañon. Le 5 avril, les voyageurs quittèrent le canal principal du

fleuve et entrèrent dans des passes étroites. M. Maw pense qu'elles forment un delta. Dès que l'on y fut engagé, les effets de la marée devinrent sensibles; ils augmentèrent à mesure que l'on descendit. De temps en temps on voyait des plantations de cannes à sucre; dans ce moment on coupait les tiges. Il y avait des bâtimens construits à l'européenne et blanchis, et d'autres élevés sur des poteaux à la manière birmane. Çà et là on aperçut des *resistos* ou corps-de-gardes. M. Maw trouva que les soldats ressemblaient plus aux figures peintes par Salvator Rosa qu'à des militaires européens; mais il observe que dans leur position il ne leur était pas facile d'être autrement.

Le 13 avril, les voyageurs arrivèrent à la baie de Limoeiro formée par les eaux de la grande rivière des Tocantins qui vient du Sud et se joint au bras secondaire du Marañon; les bancs de sable y sont si nombreux et les eaux si basses, que ce passage est regardé comme très dangereux. Les eaux du Tocantins unies à celles des petits bras du Marañon, prennent ici la direction du Nord. C'est sur la rive droite ou orientale de ce bras qu'est située la ville de Para.

Le 19 avril, les voyageurs y débarquèrent; ils furent accueillis par le vice-consul britannique et plusieurs de leurs compatriotes avec une cordialité bien capable de leur faire oublier les désagrémens qu'ils avaient éprouvés. L'ouvidor ou juge examina leurs

papiers, les trouva en règle, et leur adressa très poliment plusieurs questions prises principalement dans une lettre écrite par le commandant militaire de Santarem, et contenant les accusations adressées contre eux au président. Elles étaient si absurdes qu'elles excitèrent des éclats de rire de la part d'un officier qui connaissait bien Santarem. Quand l'ouvidor eut certifié par écrit qu'il regardait les papiers des voyageurs comme étant très en règle, le vice-consul écrivit officiellement au président pour se plaindre de l'outrage commis envers deux sujets anglais, et demanda que leurs papiers, après avoir été examinés, leur fussent restitués. Il reçut bientôt une réponse du président qui lui annonça que le commandant militaire était suspendu de ses fonctions, et que les deux voyageurs pouvaient envoyer chercher leurs papiers.

M. Maw n'avait voulu faire de visite à personne avant que ses papiers lui eussent été rendus, et qu'il eut, ainsi que son compagnon de voyage, été reconnu par les autorités compétentes pour ce qu'ils étaient réellement. Cette affaire terminée à leur satisfaction, ils allèrent rendre leurs devoirs au président, et ensuite M. Maw se présenta chez le commandant d'une frégate portugaise alors à Para, chez les consuls des Etats-Unis et de France, et chez les principaux habitans de la ville. Partout il fut accueilli amicalement, et son séjour à Para ne lui a laissé que des souvenirs agréables.

Il eut la générosité de recommander à l'indulgence du président le commandant de Santarem dont il avait eu tant à se plaindre. Cet homme avait une femme et plusieurs petits enfans : sa destitution aurait ruiné sa famille.

Le 7 mai M. Maw et son compagnon M. Hinde s'embarquèrent sur un brig anglais destiné pour Londres, où il aborda heureusement. « Ayant traversé le continent de l'Amérique méridionale, dit M. Maw, depuis les côtes de l'océan Pacifique jusqu'à celles de l'Atlantique; ayant descendu le Marañon, le plus grand fleuve du monde, dans une étendue de 3,000 milles, et ayant été retenu prisonnier par le commandant militaire d'un district du Brésil, c'était mon devoir, en arrivant en Angleterre, de présenter à l'amirauté un rapport de ce qui s'était passé; je le fis en ajoutant que j'avais recueilli quelques notes informes dans un journal. Je fus invité à les mettre en ordre et à les envoyer.

« Tandis que j'étais occupé à préparer mon journal pour l'amirauté, des amis me recommandèrent de le publier. Sentant bien que quelle que soit mon insuffisance pour devenir un bon auteur, il est cependant possible que mon journal contienne des renseignemens qui pourront être utiles au public, et peut-être contribueront à améliorer le sort des pays et des peuples misérables parmi lesquels j'ai voyagé; je fais maintenant paraître mon livre, mais en déclarant préalablement que, bien loin de nourrir la

prétention d'avoir découvert des pays précédemment inconnus ou de m'être livré à des recherches savantes, mon unique dessein est de rendre publiques les remarques que les circonstances m'ont permis de faire sur les objets qui se trouvaient à la portée de mes observations. M. Hinde, qui m'a accompagné en Angleterre, a montré une obligeance extrême à répondre à toutes les demandes que je lui ai adressées durant notre long voyage, et m'a constamment rendu de ces services qui, dans des circonstances semblables à celles où nous nous trouvions, sont d'autant plus précieux et recommandables. »

Cet aveu plein de modestie forme le texte de la préface du livre de M. Maw. Nous en avons extrait les choses les plus remarquables; peut-être aurons-nous l'occasion d'en tirer encore des faits intéressans que le défaut d'espace nous a forcés de laisser de côté.

---

# EMPIRE DES BIRMANS

ET LES

# PROVINCES QU'IL A CÉDÉ AUX ANGLAIS.

L'Ava et le Pegou formaient autrefois deux royaumes distincts; ils furent réunis vers le milieu du dix-huitième siècle, sous la domination d'Alomindra Praou, plus connu en Europe sous le nom d'Alompra. Depuis ce temps les Bermah ou Birmans devinrent conquérans; leur empire nommé l'empire de *Myammâ*, comprenait les sept pays et les peuples suivans : le *Myammâ krí* ou *Ra kong*, c'est-à-dire l'Arracan, *Mrammâ phalong* (le Bermah proprement dit), le *Talông* (le Pegou), le *Khyang*, le *Kyen*, le *Kareng* (le Kayan), le *Yo*, *Yaou* ou *Keh* et le *Dhâvay* (le Tavoy). Par la soumission successive du Mannipour, du Kassi, du Katchar et de l'Assam, les possessions des Birmans s'étendaient vers le nord jusqu'au Brahmapoutra; quand le roi Minderadji s'empara, en 1783, d'Arracan, ils devinrent voisins du Bengale; ils s'approchèrent également des Anglais dans l'ouest, du côté de Tchittagong. En 1794 la

guerre fut sur le point d'éclater entre les Anglais et les Birmans : un corps de 5000 hommes de ces derniers, poursuivant quelques pirates qui s'étaient réfugiés sur le territoire de la compagnie, entra dans le Tchittagong sans en avoir préalablement obtenu la permission. Le chef des Birmans déclara qu'il ne le quitterait pas avant qu'on lui eut livré tous ces malfaiteurs. Une armée de vingt mille hommes était postée dans l'Arracan pour donner plus de poids à cette demande. Cependant le gouvernement de Calcutta déclara qu'il ne traiterait pas avant que les troupes étrangères eussent quitté le territoire anglais. Comme les Birmans accédèrent à cette demande, on leur remit les pirates, et la paix ne fut pas troublée; néanmoins il existait toujours des élémens de discorde entre les deux puissances : voici leur origine. Un grand nombre de Moghs ou habitans d'Arracan, mécontens du joug des Birmans, s'étaient réfugiés sur le territoire anglais; ils entretenaient des communications actives avec leurs compatriotes qui s'étaient retirés dans les montagnes; ceux-ci se vengeaient sur les conquérans de leur pays, en les harcelant sans cesse. En 1818 les Anglais furent menacés d'une rupture avec les Birmans. Ceux-ci avaient accédé en secret à la confédération des Mahrattes; mais lord Hartings avait déja vaincu leurs alliés avant qu'une ambassade d'Ava vint à Calcutta demander la cession des provinces orientales du Bengale.

Le gouverneur général, désirant éviter une nou-

velle guerre, se servit d'un stratagème pour empêcher une brouillerie avec les Birmans. En congédiant l'ambassadeur, il annonça qu'il expédierait par un autre chemin la réponse à sa demande. Il envoya en effet une lettre au radjah d'Arracan, et le fit prier de l'expédier sans délai à son souverain. Il disait dans cette dépêche qu'il connaissait trop la sagesse de sa majesté birmane, pour ne pas avoir découvert au premier abord la tromperie grossière de celui qui s'était fait passer pour son ambassadeur; et qu'en conséquence il renvoyait la lettre dans laquelle cet ambassadeur avait abusé de l'auguste nom de ce monarque, ajoutant qu'il était convaincu que le faussaire n'éviterait pas le châtiment qu'il avait si justement mérité. De cette manière lord Hastings évita la nécessité de venger une injure; car il pouvait prévoir que le roi des Birmans, ayant dans l'intervalle reçu la nouvelle de la défaite des alliés, sur l'aide desquels il avait compté, se tiendrait tranquille.

En 1822 les Birmans conquirent l'Assam; circonstance qui excita un vif mécontentement chez lord Amherst, gouverneur général de l'Inde, homme vain et de peu de talens, qui brûlait de trouver une occasion de se signaler afin de faire oublier les fautes qu'il avait commises pendant son ambassade en Chine. L'occupation de l'île de Châhpari par les Birmans lui fournit très à propos un prétexte pour déclarer la guerre à cette nation. Cette île est située à l'embouchure du Naaf, rivière bornant la limite

entre la province de Tchittagong et l'Arracan soumis au roi d'Ava. Cette île, qui a à peine deux milles anglais de longueur, est stérile; elle n'appartenait à aucune des deux puissances; cependant les Anglais y placèrent un poste en 1823. Les Birmans qui regardaient cette démarche comme une violation de leur territoire, soutinrent que cette île avait été occupée par eux quelques années auparavant, qu'ils avaient levés des impôts sur les habitans, et que par conséquent elle faisait une partie intégrante de la province d'Arracan. D'après les meilleures cartes anglaises de l'Inde, celles d'Arrowsmith et de Walker, pour lesquelles la compagnie des Indes a fourni elle-même la plupart des matériaux, la limite du Tchittagong du côté anglais est marquée comme ne s'étendant pas tout-à-fait jusqu'au Naaf; elle se termine au contraire à 45 milles au nord de cette rivière et au sud de Coxbazar.

Les hostilités éclatèrent; les Birmans chassèrent les Anglais de l'île de Châhpari, ceux-ci la reprirent bientôt après. Au mois de décembre 1823 les Birmans firent une invasion dans le Katchar, et au mois de janvier de l'année suivante ils entrèrent dans le Djyntia. Les radjahs de ces deux pays étaient alliés et vassaux des Anglais; ceux-ci furent repoussés. Bientôt après les Birmans entrèrent dans le Tchittagong. Au mois de mai 1824, l'expédition de sir Archibald Campbell arriva à Rangoun et occupa cette ville. La marche et l'issue de cette guerre sont suf-

fisamment connues. Le 31 janvier 1826, l'armée anglaise était en marche sur Amarapoura, capitale du royaume d'Ava, lorsqu'elle rencontra une députation qui venait de demander une suspension d'armes. La tactique européenne l'emporta sur la bravoure des Birmans.

Le traité de paix fut signé le 24 fevrier à Yandabou. Le roi d'Ava renonça, par cet acte, à toutes ses prétentions sur l'Assam, le Katchar et le Djyntîa, reconnut Ghambîr-Sing comme radjah de Manipour, et céda aux Anglais toute la principauté d'Arracan, y compris Ramri, Tchedouba et Sandovey, enfin les provinces de Yeh, Tavoy, Mergui et Ténasserim avec leurs dépendances. Il consentit de plus à payer à la compagnie des Indes une *krore* de roupie, c'est-à-dire un million de livres sterlings, et à recevoir dans sa capitale un résident anglais avec une escorte de cinquante hommes.

Cette guerre a coûté des sommes immenses à la compagnie. Son armée qui était peu considérable a pourtant perdu plus de 10,000 hommes sur le champ de bataille; mais la mortalité occasionée par des maladies a été très grande. A Rangoun, 2,000 Européens et au moins 5,000 Cipayes ont succombé, et dans l'Arracan les pertes ont été également très fortes. Les provinces que les Anglais ont gagnées par le traité de paix n'ont d'autre importance pour eux que celle de leur offrir des ports sur la côte orientale du golfe du Bengale; mais ses agrandisse-

mens doivent naturellement affaiblir leurs forces dans l'Inde. Ce qui a jusqu'à présent soutenu ces conquérans dans ce pays, c'est l'introduction de leurs lois, qui ont remplacé l'arbitraire, et qui leur ont gagné un grand nombre de partisans. La compagnie a sagement fait de ne pas blesser les habitudes et les croyances des Hindous; elle a su ménager les préjugés de ce peuple. Certainement les Anglais conserveront leur domination dans l'Inde aussi longtemps qu'ils ne se départiront pas de ce système. Mais si l'on s'avisait de supprimer la compagnie, et de vouloir gouverner l'Hindoustan comme une province anglaise, alors le pouvoir moral qui enchaîne jusqu'à présent les millions d'hommes vivant dans cette vaste contrée, pourrait bien échapper des mains de la poignée d'Européens dispersés parmi eux.

La guerre des Anglais contre les Birmans a contribué à étendre nos connaissances géographiques sur la presqu'île de l'Inde située au-delà du Gange. Plusieurs officiers civils et militaires qui ont pris part à cette expédition ont publié leurs observations et leurs journaux; mais l'ouvrage le plus intéressant et le plus riche en notions nouvelles sur le pays des Birmans, est la *Relation de l'Ambassade envoyée par le gouverneur-général de l'Inde à la cour d'Ava en* 1827, écrite par l'ambassadeur même *M. John Crawfurd;* elle a paru à Londres au mois d'avril de cette année (1829). Elle nous a fourni une partie des matériaux qui ont servi à la composition de cet

article, pour lequel nous avons puisé également dans plusieurs autres sources authentiques, et principalement dans les documens sur la guerre contre les Birmans, publiés à Calcutta, en 1827, d'après les ordres du gouverneur-général de l'Inde, par M. *H. H. Wilson*, secrétaire de la société asiatique de cette capitale du Bengale.

L'empire des Birmans est actuellement borné au sud par le golfe du Bengale, à l'ouest par l'Arracan et par les petits états de Kassai ou Kassi, et Assam ou Atham. La haute chaîne des montagnes qui le sépare de l'Arracan est nommée dans ce pays Yiomatoung ou Pokhing loung, et Anoupektoumien par les Birmans. L'empire confine à l'est avec le Lao, tant indépendant que soumis aux Siamois, et au nord avec l'Assam et des cantons occupés par différentes tribus de montagnards peu connues, enfin avec l'Yunnan, province de la Chine. Le point le plus méridional de cet empire est le cap de Piamallo, par 15° 45′ lat.; au nord, cette contrée s'étend vraisemblablement jusqu'au 26° et 27°; sa limite orientale est par 96° 20′ de longitude, et la plus occidentale, par 90° 40′. Sa plus grande largeur est donc de 5 ½ degrés de longitude, et sa plus grande longueur de 11 degrés de latitude.

Depuis la mer jusqu'au 17° ½ de latitude, ce pays présente une vaste plaine; plus au nord jusqu'au 22° il devient montagneux et s'élève de plus en plus; et encore plus vers le nord il est entièrement couvert

de montagnes. La chaîne qui le sépare dans l'ouest et dans le nord-ouest de l'Arracan, du Kassai et d'Assam, est, dans plusieurs endroits, très élevée, et dans le nord elle atteint à la région des neiges perpétuelles.

Le territoire des Birmans est arrosé par quatre grandes rivières : le Saluen, le Setang, l'Irawadi et le Kyen-douen. Toutes se dirigent vers le sud et démontrent que le pays a une inclinaison générale du nord au sud. Le *Setang*, dans les endroits où sa largeur est considérable, ressemble plutôt à un bras de mer qu'à un fleuve ; car au-dessus du lieu où la marée remonte, c'est un courant d'eau peu important, et sa partie inférieure est seulement navigable jusqu'à la ville de Tongo; plus haut, il ne l'est que pour des barques. Son embouchure est non-seulement remplie de bancs de sable, mais aussi exposée à des crues subites qui rendent la navigation impraticable pour de grands bâtimens, et dangereuse pour toute autre espèce d'embarcation.

L'*Irawadi* est le plus grand fleuve de l'Ava. Il parcourt ce pays dans toute sa longueur. Nous avons inséré, dans le VII^e volume de la seconde série des *Nouvelles Annales des Voyages* ( pag. 263 et suiv.), un mémoire tendant à prouver que ce fleuve était la partie inférieure du *Yærou dzangbo tchou* du Tubet, qui, sous le nom de Pin liang kiang, traverse la pointe plus orientale de l'Yunnan, et ensuite entre dans le pays des Birmans. Ce fleuve y reçoit vis-à-

vis de B'hamô une rivière que les Birmans prennent pour la partie supérieure de l'Irawadi; elle passe devant Paiaenduaen, et a sa source dans les monts Langtan, couverts de neiges perpétuelles et formant la limite orientale de l'Assam. M. Crawfurd n'a pas pu se procurer, chez les Birmans même, des notions positives sur l'origine de l'Irawadi. Il a su qu'il recevait dans le nord d'Ava plusieurs petites rivières venant des montagnes de Lao et de la province d'Yunnan. Nous avons déja vu ( vol. VII, pag. 281 ) que le véritable Irawadi, celui qui vient de la Chine, est extrêmement large et a un cours fort rapide jusqu'à Man-mo ou B'hamô, et que par conséquent sa navigation offre des difficultés, quoiqu'elle ne soit pas impraticable. C'est probablement pour cette raison, et parce que les négocians chinois qui trafiquent dans l'Ava tirent de ce pays beaucoup de marchandises, qu'il serait presque impossible de transporter en remontant le fleuve, que le commerce se fait par la voie de terre. Je ne veux pourtant pas passer sous silence un fait qui se trouve mentionné dans les anciennes descriptions géographiques écrites par les Chinois avant le règne de la dynastie des Mandchoux actuellement régnante. Ces livres apprennent qu'il y a dans le Tubet oriental, au nord-ouest de l'Yunnan, un grand lac nommé *Kia*, duquel sortent plusieurs grands courans d'eau qui se dirigent vers le sud, et dont l'un est le fleuve qui passe par le pays de Mian ou d'Ava, tandis que

le plus oriental se réunit avec le Lou kiang. Comme ce lac, s'il existe réellement, doit se trouver entre les 27e et 28e degrés de latitude dans le pays des H'lokba ou Lokabdja, il serait possible que le Yærou dzang bo tchou y entrât, et que ses eaux en sortissent par différens canaux dont l'un serait le *Pin hang kiang* de l'Yunnan, lequel devint dans l'Ava le B'hamô qui se réunit à la rivière venant des monts Langtan. Il se pourrait également qu'un autre écoulement de ce lac communiquât avec le *Lan thsang kiang* de l'Yunnan, lequel se joint dans l'Ava à l'Irawadi, au-dessous de Moyîn.

Comme le Nil de l'Egypte, l'Irawadi, par ses débordemens considérables, fertilise, tous les ans, à une très grande distance, les terres situées sur ses deux rives. Il commence à croître en juin, atteint vers la fin de juillet sa plus grande hauteur, et s'y maintient pendant tout le mois d'août. Ses eaux sont alors poussées avec une si grande force vers son embouchure, que les navires ne pourraient le remonter si les vents du sud-ouest qui soufflent à cette époque ne les y aidaient pas. Cette inondation est produite, non par des grandes pluies, mais par la fonte des neiges dans le Tubet, ainsi que les habitans du pays l'assurent. M. Crawfurd qui n'a passé que l'hiver dans l'Ava, n'a pas pu observer cette inondation, mais il a vu le fleuve s'enfler après quelques jours de pluies abondantes; il en tire la singulière conséquence que l'Irawadi n'est pas très considérable au-

dessus de la ville d'Ava, capitale actuelle des Birmans. Au-dessous de cette cité, l'Irawadi ne reçoit aucun affluent de quelque importance, à l'exception du Kyen douen. Il commence à se partager en plusieurs bras après qu'il a quitté la contrée montagneuse d'Ava et qu'il est entré dans le Pegou. Ses bras arrosent une immense étendue de pays et facilitent beaucoup la navigation intérieure; enfin, l'Irawadi se jette dans la mer par plus de quatorze bouches.

Le *Kyen douen* est beaucoup plus petit que l'Irawadi, et prend sa source dans les montagnes de l'Assam. Il se réunit à l'Irawadi par 20° 35' de lat., après un cours d'environ cinq degrés du nord au sud.

Le pays des Birmans renferme un grand nombre de lacs. Ceux des provinces inférieures sont multipliés, mais de peu d'étendue. Les indigènes assurent qu'on en compte cent vingt-sept dans la seule province de Bassein. Les lacs des contrées supérieures sont beaucoup plus grands. Le plus considérable de tous est le *Nando-kondo*, il a environ 30 milles de longueur, et est éloigné de 35 milles anglais au nord-ouest de la ville d'Ava. Toute la côte du pays des Birmans est extrêmement basse, marécageuse et entrecoupée de plus de vingt rivières et bras de mer, la plupart sont exposés à l'action de la mer et remplis de bancs de sable, et par conséquent peu navigables. Toute cette côte n'a que trois ports, qui

sont : Martaban, Rangoun et Bassein. Celui de Rangoun est le plus commode pour la navigation directe avec Ava. Il est situé sur le bras le plus oriental de l'Irawadi, ou plutôt sur le bras de mer dans lequel il se jette. Comme pendant toutes les saisons il communique sans interruption avec le courant principal du fleuve, il est naturellement devenu le principal entrepôt de commerce. La rivière de Bassein est le bras le plus occidental de l'Irawadi; il coule au sud-ouest et se jette dans la mer au cap de Negrais; sa partie navigable est aussi un bras de mer que de gros navires de transport peuvent remonter jusqu'à Bassein. L'entrée en est plus aisée, moins dangereuse et offre au commerce un point plus central que celui du port de Rangoun; l'eau est très basse depuis le mois de novembre jusqu'en mai au-dessus de Bassein; ce qui empêche les communications avec l'intérieur du pays.

Les portions du pays des Birmans éloignées de la capitale sont divisées en provinces ou vice-royautés, dont le nombre paraît aussi variable que le pouvoir donné aux gouverneurs. La division civile la plus commune est en *myos* ou arrondissemens. D'après un ancien usage, les Birmans comptent dans tout l'empire 4,600 myos, nombre qui très certainement est exagéré. Dans le Pegou, l'expression trente-deux paraît être d'un usage banal; car chacune de ses provinces, qui sont Henzawati, Martaban et Bassein, contient ce nombre de myos. Cependant une inves-

tigation exacte a démontré que dans les deux premières il n'y en avait que la moitié, et dans celle de Bassein que le quart. La totalité des villes, dont plusieurs ressemblent à de grands villages, n'est que de trente-deux dans tout l'empire des Birmans. La population des sept principales est estimée ainsi :

| | |
|---|---|
| Ava, Amarapoura et Saïgaïng, avec leurs faubourgs et banlieues | 354,200 habitans, |
| Rangoun (vraisemblablement plus peuplé) | 12,000 |
| Promé | 3,000 |
| Bassein | 3,000 |
| Martaban | 1,500. |

Les autres villes sont Moksobo, B'hamô, Nyaong-ran, Moné, Thing-nay, Kyaong-taong, Debaraïn, Badong, Salen ou Thalen, Pougan, Badüaïn, Tongo, Kyaok-mo, Ramathaïn, Maït'hila, Sagoù, Légaïng, Maïn-daong, Choué-gyen, Patanago, Méloun, Myadé, Kyaong-myo et Sitaong.

Moksobo, communément appelé par les Européens Montchabo, est à 52 milles au nord-ouest d'Ava. Une route assez bonne pour des voitures y conduit. Cette ville est murée, bien peuplée et commerçante. Alompra qui était né à Moksobo, en fit sa capitale en 1756, et lui donna le nom pali de Ratnathinga (1), c'est-à-dire le lion de pierre précieuse.

B'hamô est environ à 145 milles au nord-ouest d'Ava ; c'est le principal entrepôt du commerce avec

(1) Le *th* doit être prononcé avec un son sifflant, comme en anglais.

la Chine; beaucoup de Chinois de l'Yunnan y habitent. Cette ville est entourée d'une forte palissade en bois. Son gouverneur, qui est un des plus considéré de l'empire, exerce le pouvoir d'un vice-roi.

Debraïn est à 72 milles à l'ouest-nord-ouest d'Ava, et entourée d'une muraille en briques : c'est la capitale d'une province très peuplée et bien cultivée.

Badong est, comme toutes les villes de l'empire birman, le chef-lieu d'un district du même nom; elle est située à 44 milles ou trois journées à l'ouest d'Ava, sur la rive droite de l'Irawadi, et entourée d'un mur en briques : sous sa dépendance est le village de Neparen, lieu natal du brave général birman Bandala, qui perdit la vie dans la dernière guerre contre les Anglais.

Tongo, également fortifié par un mur en briques, est une place très commerçante, située à 145 milles au sud d'Ava, et à 72 de l'ancienne ville de Pegou, ou plus correctement Bagò. Tongo est situé sur la rive droite du Setang. Dans le temps de sécheresse, des barques plates du port de cinq tonneaux peuvent remonter le fleuve jusqu'au-dessus de cette ville, et dans la saison des pluies les plus grands navires birmans arrivent là sans difficulté. Cinquante-cinq bourgades dépendent de Tongo.

Ratnathaïn est une grande ville à moitié chemin entre Ava et Tongo, à 72 milles de chacune d'elles.

Maït'hila est une autre ville considérable sur la même route, et à 58 milles d'Ava.

La ville de Kyaong-myo, fortifiée par un mur en briques, est à 43 milles au-dessus d'Ava, sur la droite de l'Irawadi.

Toutes ces villes sont situées dans le Mrammâ phalong, ou le pays même des Birmans. Dans la partie du Lao ou pays des Chan, qui dépend des Birmans, les villes les plus considérables sont Moné et Thing-nyi. Moné est une des plus considérables de l'empire, et très commerçante. C'est la résidence d'un gouverneur. Thing-nyi est également un lieu important et situé sur la frontière de la partie du Lao appartenant aux Siamois.

La population de l'empire birman, avant la perte de l'Arracan, de ses conquêtes au nord-ouest et des provinces situées au sud du Saluen, était estimée par les Européens qui avaient visité ce pays, tantôt à dix-neuf, et même à trente-deux millions d'habitans; nombre évidemment exagéré. Actuellement la population ne peut être estimée, en y comprenant toutes les peuplades tributaires, qu'à environ quatre millions d'ames. M. Crawfurd base ce calcul sur la consommation du pétrole qui est la seule substance que les habitans de l'empire birman emploient pour s'éclairer. On ne la recueille qu'à Re-nan-gyaong; elle paie au gouvernement un droit de cinq pour cent dont le produit annuel monte à 25,000 ticals. Cette évaluation a été fournie par le fermier du droit; il suppose que par la fraude on lui fait perdre environ 8,000 ticals; ce qui porterait la somme to-

tale de l'impôt à 33,000 ticals et la quantité de pétrole tirée annuellement des puits à 660,000 ticals. Son prix est de 100 viss par 3 ticals; ainsi le produit annuel est environ de 22,000,000 viss. Une quantité considérable est employée dans la construction des maisons et des navires; on peut estimer sa valeur à un quart de la somme dont il vient d'être question: ce qui réduit à 16,500,000 viss celle du pétrole, dont on se sert pour l'éclairage. Dans la capitale, la consommation annuelle de chaque famille est de 25 à 40 viss. En supposant que dans tout l'empire celle d'une famille n'est que de 25 viss de pétrole, il en résultera que le nombre total ne monte qu'à 660,000, et en comptant pour chacune cinq personnes, on aura une population de 3,300,000 ames. On peut dire qu'elle est peu considérable relativement à l'étendue du pays situé sous un beau climat, traversé par des rivières navigables, et possédant des ports commodes.

Mais ici comme ailleurs, le mauvais gouvernement, les guerres, les révoltes, l'anarchie, la justice mal rendue, les impôts excessifs, les vexations, les tyrannies de tout genre, nuisent au progrès de la population et de l'agriculture, et cependant le terrain est excellent; s'il survient des mauvaises récoltes qui du reste sont rares, elles sont dues uniquement aux vices de l'administration. La petite vérole et, dans les derniers temps, le choléra morbus, sont vraisemblement les seules maladies épi-

démiques qui ont nui à l'accroissement de la population; la peste, ce fléau de l'Europe orientale et de l'Asie occidentale, est inconnue dans l'empire birman; des fièvres malignes et pernicieuses ne règnent que dans l'Arracan qui ne lui appartient plus.

Les mariages sont contractés d'aussi bonne heure que dans les autres pays de l'Orient. A l'exception des prêtres, peu de personnes de l'un ou de l'autre sexe, qui ont passé l'âge de dix-sept ou dix-huit ans, vivent dans le célibat; la prostitution, l'infanticide et d'autres coutumes contre nature et propres à arrêter la marche de la population, sont peu communes. Les Birmans comptent, dans leurs registres officiels, sept individus par famille, ce qui donne lieu de penser qu'elles sont ordinairement nombreuses. Le prix de la main d'œuvre varie considérablement, suivant les provinces, mais il est toujours élevé : il est plus bas dans la capitale et dans son voisinage, parce que la fertilité du sol y est moins grande. Le salaire d'un journalier y est environ de 17 francs 50 cent. par mois, ou 210 francs par an; le prix ordinaire du riz, qui forme la nourriture principale de tout l'empire, est de 7 francs 50 c. par quintal. Les Birmans comptent deux paniers de riz ou environ six quintaux pour la consommation annuelle d'un laboureur; mais le travail d'un an lui rapportant le prix de vingt-huit quintaux, lui en laisse par conséquent vingt deux pour les autres choses nécessaires à la vie et pour l'usage de sa famille. Les gages sont plus

considérables à Rangoun, et en même temps le prix des grains et des denrées y est moins élevé. A Martaban, les gages d'un ouvrier sont les mêmes qu'à Rangoun, et le prix du riz est généralement de 15 francs; à Martaban, le journalier reçoit, comme à Ava, 17 francs 50 centimes par mois; mais le riz y coûte la moitié moins que dans la capitale; les artisans, tels que charpentiers ou forgerons gagnent environ un tiers de plus que les mariniers et autres journaliers.

Quoique les Birmans ne répugnent nullement à se nourrir de viande, cependant ils n'en mangent que rarement, ils préfèrent le poisson; les assaisonnemens les plus ordinaires sont le sel et le piment. On rencontre peu de mendians, sauf les prêtres qui le sont volontairement, plutôt par superstition que par nécessité. La masse de paysans est généralement bien vêtue, bien logée, et plus heureuse que celle des pauvres laboureurs dans les provinces anglaises de l'Hindoustan.

La diversité de tribus et de peuplades du pays d'Ava, qui toutes diffèrent par la langue, les croyances, les mœurs et les usages, démontre que cette contrée est mal peuplée et que ses habitans sont généralement peu civilisés; car un rapprochement plus intime et un plus haut degré de civilisation auraient nécessairement dû effectuer la fusion de ces hommes en une seule nation. Les Birmans eux-mêmes se divisent en sept tribus qui sont plutôt

autant de peuples distincts : ce sont les *Mranmâ* ou véritables Birmans, les *Talaïn* ou Pegouans, les *Rakaïng* ou Arracani, les *Yaou* ou tribus qui habitent à l'ouest du Kyendouen, les *Taong-sou*, peuplade nomade qui a ses campemens entre les rives du Setang et celles du Salouen; les *Tavoy* et les *Karyens ;* ensuite viennent les *Chan* ou les habitans du Lao, qui parlent un dialecte de la langue siamoise, et s'étendent sur toute la frontière de l'est et du nord-est. Les tribus plus sauvages qui n'ont aucune affinité avec les Birmans et les Siamois, sont les *Zabaïng*, les *Kyen*, les *Palaon*, les *Pyon*, les *Lenzen*, les *Lawà*, les *D'hanou*, les *D'hanao* et les *Zalaung*, Les *Tchalom* et les *Passà* ne font plus partie de l'empire birman depuis les cessions de territoires aux Anglais. Les noms seuls de la plupart de ces petites tribus, et des cantons qu'elles habitent, sont connus : quelques-unes vivent absolument sauvages dans les montagnes, tandis que d'autres, telles que les Karyen, les Zabaïng et même les Kyen, sont presque aussi policées que les Birmans. Les Karyen et les Kyen s'occupent principalement d'agriculture : les premiers récoltent la plus grande partie du riz qui est consommé dans les provinces du Pegou. Ils n'ont cependant pas cessé d'être nomades, la grande étendue de leurs terres labourables leur permet de changer de demeure à volonté. Toutes ces tribus sauvages parlent des langues différentes de celle des Birmans ; elles n'ont pas adopté le

boudhisme; la plupart sont dispersées sur toute la surface du royaume, et y vivent isolément au milieu des autres habitans qui sont civilisés. Ces hommes grossiers ont leurs chefs pris dans leur sein, conservent leur costume national, leurs mœurs et usages, leurs idiomes; ils sont plutôt les tributaires des Birmans que leurs sujets; ils sont exempts de service militaire et de toute autre obligation envers l'État. Outre ces tribus originaires du pays, on y trouve encore plusieurs étrangers qui s'y sont établis, tels que des Kassaï, des Siamois, des Cochinchinois, des Chinois, des Hindous, des Mahométans et des Chrétiens. Les Kassaï étaient dans l'origine des prisonniers de guerre; ils sont actuellement aussi libres que les autres habitans du pays, et forment une partie considérable de la population de la capitale. Ils exercent principalement les métiers de tisserans, forgerons et autres, et forment ordinairement la masse de la cavalerie birmane. Les Siamois sont, comme les Kassaï, captifs ou descendans de captifs; leur nombre monte à seize mille. Celui des Cochinchinois est de mille; ils sont vraisemblablement issus de prisonniers que firent les Birmans lorsqu'ils s'emparèrent de la capitale de Siam, et portèrent la guerre dans ce pays. Le nombre des habitans chinois dans les trois villes d'Amarapoura, Ava et Saïgaïng, qui forment la capitale des Birmans, est de 3,200. Dans toutes les autres villes un peu commerçantes de l'empire, on trouve toujours quelques Chinois qui

sont aussi employés à l'exploitation des mines d'argent. La méfiance du gouvernement birman envers la Chine est vraisemblablement la cause qui l'empêche de favoriser l'établissement des colonies chinoises dans le pays.

Les territoires cédés en 1826 aux Anglais ont une superficie de 48,800 milles carrés ; leur territoire est occupé par des peuples appartenant à des familles diverses, et qui diffèrent extrêmement, pour le degré de civilisation, de ceux qui dans l'Inde sont sujets de la compagnie anglaise.

L'Arracan est séparé de l'Ava et du Pegou par une barrière naturelle de montagnes qui s'étendent du nord au sud, et ont différens noms, comme Yaoma et Bokaong ; leur pointe extrême au sud est le cap Negraïs, appelé par les Birmans le *promontoire de Manten*, et situé à peu près par 16° de latitude. Ces monts semblent appartenir à une formation primitive et offrent principalement du granit et du schiste ; leurs cimes les plus élevées, à la frontière de l'Arracan, ont jusqu'à 8000 pieds au-dessus de la mer. Les provinces de ce pays sont le *Rakaïng* ou l'Arracan, dans le nord ; le *Ramri*, au sud du Rakaïng, et le *Than-doua* ou Sandawey, au nord du Ramri : la grande île de *Tchedouba*, nommée *Manaong* par les Birmans, appartient également à l'Arracan. Du temps des Birmans, chacune de ces provinces avait son myowoun ou gouverneur. La plus grande partie de l'Arracan consiste en hautes

montagnes et en plaines basses et marécageuses ; le pays est couvert de forêts vierges; la côte entrecoupée de bras de mer peu profonds, n'a pas un seul bon port : le grand nombre d'écueils qui la bordent la rend très dangereuse. Le grand fleuve d'Arracan a sa source par 33° de latitude nord, coule au sud et se jette dans la mer par plusieurs embouchures remplies de bancs de sable et d'îlots; il n'est d'aucune utilité pour le commerce extérieur, le pays qu'il traverse paraît peu propre à l'agriculture. L'Arracan est d'ailleurs la contrée la plus malsaine de l'Asie : les pluies périodiques y sont excessivement fortes, et continuent depuis avril jusqu'en novembre, de sorte que le temps n'est sec que pendant trois mois. Cette surabondance d'eau et la vaste étendue des forêts et des marais rend l'air extrêmement humide; cependant l'insalubrité de l'Arracan doit avoir une autre cause, car le Pegou qui est aussi humide, a pourtant un climat très sain. Il est donc probable que les miasmes malfaisans sont produis par l'obstacle que les montagnes apportent à la libre circulation de l'air, puisqu'il en est de même dans les régions montagneuses du Tubet, dont celles de l'Arracan sont un embranchement qui se prolonge au sud. Ces miasmes occasionent des fièvres intermittentes qui deviennent véritablement épidémiques et sont principalement dangereuses pour les étrangers.

On ne connaît dans l'Arracan aucune mine de

métaux. Le bois de tèk qui croît sur le versant oriental des montagnes dans le Pegou, ne se trouve nulle part dans l'Arracan. Le riz y vient très bien; le sel qu'on y fait est impur et très cher, et les nids de salangane abondent sur les côtes : ils sont blancs, et pourraient se vendre en Chine avec un bénéfice considérable. Sous la domination birmane, le revenu net de l'Arracan s'élevait à peu près à 54,000 francs.

Les Arracani sont le même peuple que les Birmans, et leur langue est un dialecte différent de l'idiome de ces derniers : ils ont les mêmes mœurs, les mêmes institutions et la même religion, mais ils sont moins civilisés. Les Birmans prétendent tirer leur origine de l'Arracan, et par cette raison le nomment l'*ancien pays*. L'Arracan est mal peuplé, car on n'y compte que 120,000 habitans, ce qui fait environ sept par mille carré. Cette population se compose de six dixièmes d'Arracani, trois dixièmes de Mahométans et un dixième de Birmans.

Les conquêtes faites par les Anglais sur les Birmans, au sud du Pegou, ne sont pas plus étendues que l'Arracan, mais elles promettent plus d'avantages. Leur extrême limite au nord est entre les 19° et 20° de latitude, sur la rive gauche du Salouen, à l'endroit où se termine la grande chaîne de montagnes qui sépare ce territoire de celui des Siamois; la limite méridionale est généralement considérée comme placée sous les 11° de lat. nord, de sorte

que la plus grande longueur de cette contrée est de 500 milles. Le point le plus occidental est le promontoire sur lequel est situé le nouvel établissement d'Amherst, et vis-à-vis duquel est l'île de Baloû. La longitude de ce cap est, d'après de bonnes observations astronomiques, de 95° 15′ E. de Paris. On estime la superficie de toute la partie continentale avec les îles nombreuses qui en dépendent, à 33,800 milles carrés.

Le *Salouen* forme la séparation entre ces nouvelles acquisitions et l'empire birman, sur une étendue d'environ 140 milles. Ce fleuve, dont le nom devrait s'écrire *Than-louen*, paraît être le même qui coule en Chine, où il porte les noms de *Nou kiang* et *Loukiang*. M. Crawfurd, induit en erreur par la mauvaise carte de l'Asie d'Arrowsmith, pense que le Salouen a sa source dans la province d'Yunnan, tandis que très certainement le Nou kiang vient du Tubet, où il porte le nom d'Oïr-tchou (1). Il traverse le Lao et le Siam, entre dans le territoire birman, et se jette dans la mer, vis-à-vis de l'île de Baloû. Le Salouen est très large, mais généralement peu profond et rempli de bancs de sable et d'îlots qui rendent la navigation difficile. Les autres fleuves sortent de la chaîne de monts qui marquent la frontière entre ces provinces et le Siam, par conséquent

(1) Voyez la *carte des cours du Yœrou Dzangbo tchou*, insérée dans le VII^e volume de la 2^e série des *Nouvelles Annales des Voyages*.

leur cours a peu de longueur. La hauteur de cette chaîne est généralement de 3,000 à 5,000 pieds; elle est presque entièrement granitique. Le pays est presque partout uni et propre à la culture; cependant les districts de Yeh et Tavoy sont montagneux, on n'y voit que très peu de plaines et de vallées larges.

Cette partie des nouvelles possessions anglaises a de meilleurs ports que toutes les autres contrées qui ceignent le golfe de Bengale; le climat y est sain, on n'y connaît pas les fièvres malignes qui désolent d'autres parties de l'Inde. Parmi les productions du règne minéral, on compte le fer, l'antimoine et l'étain, le dernier se trouve à Tavoy et Mergui; les mines d'antimoine sont dans le Martaban. Des forêts de bois de tèk couvrent une grande partie de cette dernière province, et fournissent la production la plus utile de toutes ces contrées, et on peut espérer que l'établissement de quelques moulins à scie réduira de moitié le prix des planches de tèk dans l'Inde et en Angleterre. Les autres productions du pays consistent en cardamome, catechu, cire, ivoire, cornes et peaux de rhinoceros et de cerfs, bœuf salé, nids de salangane et holoturies ou trepang. La plupart de ces marchandises se vendent très bien en Chine, et pourraient être portées plus loin et même en Europe. Le riz, l'indigo, le coton, le poivre noir, et la noix d'arec, seraient plus abondants, si la terre naturellement très fertile était

mieux cultivée. Il n'est pas nécessaire d'extirper les forêts; les vastes savannes couvertes d'une herbe épaisse, exigent simplement qu'on y mette le feu, pour que le riz puisse y être semé.

La population de ces provinces se compose de différentes familles, telles que Tataïns ou Pegouans, Birmans, Karyens, Taong-sou, Tchalom et Passà. Les deux premières sont les plus civilisées; viennent ensuite les Karyens, les autres sont de pauvres nomades à moitié sauvages.

La population relative est d'un habitant et demi par mille carré.

| | |
|---|---|
| Martaban. . . . . | 24,000 ames, |
| Yeh. . . . . | 3,000 — |
| Tavoy. . . . . | 15,000 — |
| Mergui . . . . . | 8,000 — |
| TOTAL. . . . . | 50,000 — |

L'état de ces pays ressemble beaucoup plus aux parties sauvages de l'Amérique, qu'aux provinces que les Anglais possèdent dans l'Inde; cependant ils sont très propres à la fondation de colonies, et s'il était permis aux Européens, aux Chinois et aux autres nations de s'y établir, on les verrait bientôt se peupler et prospérer par l'agriculture et le commerce.

Après avoir donné un aperçu général des provinces qui composaient l'empire birman avant la guerre contre les Anglais, nous devons dire quelques mots sur sa capitale, ou plutôt sur ses capitales, qui sont les trois villes d'Amarapoura, Ava et Saïgaïng

situées très près les unes des autres, et qui avec leurs banlieues et les villages voisins, couvrent une superficie de 288 milles carrés.

*Amarapoura*, ou la ville éternelle, est située sur la gauche de l'Irawadi par 21° 55′ de latitude. Elle fut la résidence du roi jusqu'en 1822, et elle était alors très peuplée. Actuellement elle ne contient qu'environ deux cents maisons, car la plupart des habitans, qui n'ont pas voulu aller demeurer à Ava, se sont établis dans des faubourgs situés sur le bord du fleuve. La forteresse d'Amarapoura, quoique plus petite que celle d'Ava, est plus régulièrement et plus solidement construite. Les remparts sont en briques, et sont flanqués de plusieurs petits bastions, qui de même que les parapets, ont un très grand nombre de petites embrasures. La citadelle, qui forme un carré dont chaque côté a 7,200 pieds, est entourée d'un fossé sec large de cinquante pieds, et profond de quinze.

Un des plus beaux temples d'Amarapoura, est celui qu'on appelle le temple d'Arracan; il est situé dans un faubourg éloigné, et éblouit par sa riche dorure. Il est orné de sculptures et de 250 hautes colonnes de bois, chacune d'un seul tronc d'arbre et dorées. On y révère principalement une célèbre image de Gautama assis; elle est en bronze, et on prétend qu'elle a été fondue de son vivant. Elle a plus de douze pieds de hauteur, et est entièrement dorée; en 1784, elle fut apportée de l'Arracan par

une route très difficile. Pour en faciliter le transport, on en avait démonté les pièces, ce qui ne cadre nullement avec l'opinion généralement reçue, que cette image est d'un seul jet; ce fut le principal trophée du roi actuel, quand il fit la conquête de l'Arracan, n'étant encore qu'héritier présomptif du trône. Une inscription gravée sur une table de marbre, rapporte les circonstances de la construction de ce temple, ordonnée par le dernier roi. Une longue gallerie, construite exprès, renferme une collection de deux cent soixante inscriptions anciennes et modernes, d'une belle conservation; elles ont été apportées de différens lieux de l'empire. Une petite partie de ces inscriptions est gravée sur le marbre, la plupart sont taillées sur le grès. Quelques-unes sont en anciens caractères Pali; mais le plus grand nombre est en lettres birmanes, rondes ou ordinaires. Le contenu de ces monumens est en général mystique et puéril, mais ce qui les rend précieux, c'est qu'ils offrent des dates et la mention d'évènemens historiques.

La ville d'*Ava*, ou comme le peuple prononce *Angwa*, avait déjà été deux fois la capitale des Birmans, elle l'est maintenant pour la troisième. C'est elle qui a donné son nom à l'empire. Dans les documens officiels elle porte le titre de *Ratna-poura*, ou ville des Joyaux. Elle est située par 21° 50′ de lat. N. sur la gauche de l'Irawadi: elle est entourée d'un mur en briques, et sans les faubourgs elle a

cinq milles et demi de circuit. Les maisons y sont généralement des cabanes couvertes de chaume. Quelques habitations de chefs sont construites en planches, mais il n'y a vraisemblablement pas une demi-douzaine de maisons en briques. Les habitations sont assez clair-semées sur la grande superficie de la ville, et plusieurs espaces considérables sont absolument vides. On compte onze marchés dans la ville, y compris les faubourgs; ils sont bien fournis de tout ce qui est nécessaire pour la consommation des habitans. On y voit des marchandises de la Chine et du Lao, ainsi que des cotonnades, des draps, de la verrerie, de la poterie, et d'autres objets de fabrique anglaise.

Ava renferme un grand nombre de temples; leurs longues flèches verticales blanches ou dorées, donnent de loin à cette ville une air magnifique et imposant, qui disparaît quand on s'en approche. Le plus considérable de ces temples est le *Lo-gar-tharbou;* il se compose de deux édifices, l'un bâti dans l'ancien style, l'autre dans le moderne. Le premier contient une image gigantesque de Gautama assis, elle est de grès et non de marbre, comme M. Symes l'a cru. Les couvens birmans ne sont ordinairement construits qu'en bois; dans la capitale on ne voit que les ruines de ceux qui, jadis, étaient en pierres. Un de ces derniers est d'une grande étendue; il a été récemment élevé par la reine. Il est près du palais, et d'un style extrêmement lourd.

Le palais est extérieurement entouré d'une enceinte palissadée, et puis d'un mur en briques. La partie qui contient la salle d'audience, se compose d'un corps-de-logis et de deux ailes. Dans le premier est le trône; il fait face au portail de l'enceinte extérieure. Ce bâtiment est tout en bois, à l'exception des toits, couverts de planches d'étain au lieu de tuiles; du milieu s'élève une belle flèche, dont la pointe est ornée d'un parasol en fer, ornement exclusivement consacré aux temples et aux palais du roi. La salle d'audience est partout ouverte, elle n'a de mur que derrière le trône. Un grand nombre de belles colonnes supportent le toit, elles sont couvertes de sculptures travaillées avec beaucoup de goût. L'édifice est posé sur un soubassement en pierres de taille, haut de dix à douze pieds, et si bien poli qu'on le croirait de marbre. Le trône, placé dans le fond de la salle, est d'une extrême richesse, et d'un éclat éblouissant, il est posé sur un piedestal couvert d'une espèce de mosaïque de miroirs, de plaques de verre colorié, d'or et d'argent, travail d'un style particulier aux Birmans. Le trône est sous un baldaquin richement sculpté et doré. Comme le palais est nouvellement bâti, tout y est encore frais et éclatant. Les officiers du gouvernement sont obligé de descendre de leurs palanquins, quand ils arrivent à la porte du palais, et d'y laisser leurs parasols et leur suite. Les princes du sang ont seuls le droit d'entrer en litière dans le palais, et d'y avoir leurs pa-

rasols ouverts, mais leur suite reste également en dehors. Tout le monde avant d'entrer par le portail du palais, doit faire un salut en signe de respect.

*Saïgaïng*, la troisième capitale, est située vis-à-vis d'Ava, sur la rive droite de l'Irawadi. Elle a du côté du fleuve un long mur en briques; sa largeur est peu considérable. Les maisons sont dispersées entre des jardins et des plantations, dont les principaux arbres sont de vieux tamariniers très beaux. Le nombre des temples, tant modernes qu'anciens, est prodigieux, plusieurs tombent en ruines. L'Irawadi se rétrécit entre Saïgaïng et la citadelle d'Ava, mais plus bas il redevient très large. Il est toujours couvert d'un grand nombre de bateaux, qui entretiennent la communication entre les deux villes; car la nature de ses bords s'oppose à la construction d'un pont solide.

Au nord-ouest de Saïgaïng, s'étend une chaîne de montagnes assez élevées. Presque toutes leurs cimes sont couronnées de temples, quelques-uns paraissent être anciens, et dans un état de dégradation, tandis que les autres sont d'une architecture récente, et extérieurement bien blanchis, ce qui les fait distinguer à une assez grande distance. On y arrive par des escaliers qui commencent au pied de la montagne, qui sont également blanchis et donnent à l'ensemble un aspect remarquable. Du haut de ces montagnes on jouit d'une vue magnifique, qui embrasse les sinuosités du fleuve, et les

trois capitales. On voit sur les deux côtés de l'Irawadi un grand nombre de lacs qui coupent le pays. Les temples que l'œil rencontre partout, donnent un aspect imposant au paysage; ils sont innombrables, seulement du côté de Saïgaïng on en compte plus de deux cents. Outre les temples, on aperçoit aussi beaucoup de monastères et de zeyati, espèces de caravanserails qui servent à héberger les voyageurs, et à tenir des réunions religieuses, où l'on prêche et discute des points de la foi. Beaucoup de kyaung ou couvens, sont situés dans les vallées et les ravins, entre les montagnes. Les habitations solitaires sont placées dans des sites romantiques, que les prêtres choisissent comme favorables à l'étude et à la méditation. Cependant plusieurs de ces monastères sont abandonnés par les moines, parce que ceux-ci craignent les bandes nombreuses de voleurs qui infestent le pays, et qui ne paraissent nullement disposés à respecter le caractère sacré de ces rahans ou religieux.

Dans les derniers temps on s'est plu à donner le nom d'*Indo-Chine*, à tous les pays entre la presqu'île orientale de l'Inde et la Chine; on a ainsi compris les différentes peuplades de l'empire birman dans cette catégorie. Les noms d'*Indo-Chine* et de *peuples Indo-Chinois* sont réellement absurdes, parce que les différentes tribus auxquelles on les attribue n'ont pour la plupart rien de chinois et encore moins d'hindou, et en général elles diffèrent si con-

sidérablement entre elles que c'est faire preuve d'un excès d'ignorance ou de manque de jugement, de vouloir les comprendre dans une même classe. Tout cela n'a point empêché plusieurs géographes, plus amis de noms sonores que de notions exactes, d'adopter cette dénomination; elle devrait être bannie de la science, aussi bien que celle de *race mongole*, imaginée par des naturalistes qui, à force de vouloir éclaircir l'histoire primitive du genre humain, ont oublié d'étudier celle du moyen âge; celle-ci leur aurait appris que les Mongols étaient justement le peuple le plus nouvellement formé de toute la souche à laquelle ils ont donné son nom.

Mais revenons aux tribus qui peuplent l'empire birman; elles sont très différentes entre elles, car elles parlent des idiomes dissemblables, mais se distinguent moins les unes des autres par leur type physique, qui cependant n'est ni celui des Hindous, ni celui des Chinois. Il se rapproche plutôt de celui des Malais, pas assez néanmoins pour qu'un étranger ne puisse reconnaître facilement la différence : les Birmans sont, en général, petits, ramassés, actifs et bien proportionnés. La couleur de leur peau n'est jamais noire; elle est ordinairement brune; comme la plupart des nations qui habitent entre les tropiques, ils ont les cheveux noirs, lisses et abondans, et la barbe plus fournie que leurs voisins au sud. Ils sont beaucoup moins civilisés que les Hindous, et encore moins que les Chinois. Ils se trouvent sous

ce rapport au même degré que les Siamois et les Javanais. La pratique barbare du tatouage est en usage chez eux comme chez les Pegouans, mais seulement parmi les hommes. L'opération commence à l'âge de sept à neuf ans, et elle est souvent continuée jusqu'à trente-cinq et quarante. Les dessins principaux ne s'étendent que du nombril au-dessus du genou; ce sont des figures d'animaux tels que lions, tigres, singes, porcs, corneilles, d'oiseaux fabuleux nommés *Nati* et *Baloù* ou démons. Quelquefois on ajoute entre ces dessins quelques caractères mystérieux et des signes réputés comme des charmes contre les blessures. Les bras et la partie supérieure du corps sont moins couverts de tatouage. Les traits en sont ordinairement rouges; on les imprime par un procédé qui est très douloureux et coûte fort cher. Ne pas être tatoué est regardé par les Birmans comme une marque de mollesse. Parmi les nations qui habitent à l'est du Brahmapoutra l'usage de se tatouer paraît avoir pris son origine chez les Birmans et les Pegouans; ceux-ci n'en ont adopté la mode qu'après avoir été soumis par leurs voisins. Un autre usage général chez les deux sexes est de se faire une grande ouverture dans le lobe de l'oreille, et d'y introduire un ornement d'or ou d'argent, un morceau de bois ou un papier doré et roulé. Souvent hommes et femmes y placent un bout du cigarre qui est moitié fumé, et qu'ils veulent garder pour une autre occasion.

La coutume de se noircir les dents paraît avoir été autrefois à la mode chez les Birmans, ce n'est cependant plus l'usage. Les jeunes gens avant d'être mariés tiennent leurs dents propres, après le mariage cette propreté passerait pour une indécence; aussi les gens mariés ne se lavent jamais la bouche. L'usage continuel de mâcher le bétel gâte d'ailleurs et noircit les dents, si son effet n'est pas combattu par des soins particuliers, ce qui arrive rarement. Le poivrier, qui donne la feuille du bétel, est très commun dans tout l'empire, et l'arec croît dans les provinces méridionales, mais pas assez abondamment pour la consommation; aussi apporte-t-on beaucoup de noix d'arec, de Dacca, de Tchittagong et du détroit de Malacca. L'usage de fumer est général; hommes, femmes et enfans ont tous la cigarre à la bouche.

Les Birmans sont en général commodément habillés, quoiqu'une grande partie du corps reste nu; ce qui donne à ce peuple un air un peu sauvage. Les étoffes sont durables, mais épaisses et grossières. Le pus' ho fait la partie principale de l'habillement des hommes; il couvre les reins et descend jusqu'à la moitié de la cuisse. Il consiste en une double pièce d'étoffe de soie, de coton ou de soie et coton, longue d'environ dix coudées; il n'est que légèrement attaché au corps, et ne contrarie aucun de ses mouvemens : on laisse tomber un de ses bouts. L'enghi est le vêtement de dessus; il est court et ordinairement en cotonnade blanche, et chez les riches de velours

ou de drap. Les Birmans portent sur la tête un mouchoir carré de mousseline ou de Madras arrangé en manière de turban, mais laissant le milieu de la tête découvert.

La partie principale de l'habillement des femmes est appelée Thabï; c'est une jupe plus ou moins ouverte sur le devant suivant la condition de celle qui la porte. Les classes inférieures l'ont fort courte et étroite, de sorte qu'à chaque pas, le genou et souvent moitié de la cuisse sont découverts. Les femmes riches ont des thabï plus larges, ce qui est plus décent, mais gêne leur marche. Les femmes riches portent aussi des enghi, mais ils sont plus courts que ceux des hommes. Elles vont tête nue. L'usage des sandales est fréquent chez les deux sexes; mais on ne porte jamais ni souliers, ni bottes et bas. Le parasol, meuble indispensable dans un climat aussi chaud, fait une partie du costume; ses différentes formes marquent le rang des officiers du gouvernement. Les plus communs sont faits de papier brun et verni; il y en a de rouges, de verts, de dorés; celui du roi est tout blanc; personne ne peut en avoir un semblable.

L'habillement des prêtres diffère entièrement de celui des laïcs. Ils vont toujours la tête nue; elle est entièrement rasée; pour se défendre des rayons brûlans du soleil, il leur est permis de se servir d'une feuille de palmier. Leurs habits doivent être jaunes, toute autre couleur leur est interdite sous peine de

sacrilège. La vénération que le peuple a pour cette couleur est si grande, qu'on voit souvent des gens faire leurs dévotions devant un vieil habit jaune sacerdotal suspendu à un arbre pour sécher.

Les Birmans n'ont pas fait de grands progrès dans les arts utiles; ce sont les femmes qui nettoient et filent le coton, et qui en fabriquent des tissus; les prisonniers Kassaï sont les seuls tisserands de l'empire. Toutes les cotonnades tissues dans le pays sont comparativement très chères; celles qui viennent d'Angleterre peuvent être vendues à meilleur marché, même dans l'intérieur de l'empire. La meilleure soie écrue est rapportée de la Chine; celle du Lao et du Pegou est d'une qualité inférieure. Les meilleures étoffes de soie sont fabriquées à Amarapoura et à Ava, les autres sont grossières, chères, mais durables. Les couleurs les plus ordinaires des tissus de soie ou de coton sont le bleu, le rouge, le vert, le brun et le noir. L'indigo sert pour teindre en bleu; le carthame pour le rouge; le turmeric et le bois du jaquier (*artocarpus integrifolia*) pour le jaune. L'alun nécessaire pour la teinture vient de la Chine. La poterie ordinaire des Birmans est grossière et non vernissée, mais excellente; on en fait des marmites et tous les vases propres à conserver des liquides. Il y en a une sorte plus fine et vernissée, c'est de celle-là que sont les jarres du Pégou, très connues et recherchées dans l'Inde; leur capacité est d'environ 182 gallons; quelques-unes sont si grandes, qu'on s'en est

servi pour faire sortir de l'empire des enfans nés de pères européens et de mères du pays, pour éluder la loi qui leur défend de franchir les limites de la domination birmane. L'art de faire la porcelaine n'est par connu; celle dont on se sert vient de la Chine par mer à Rangoun.

Les Birmans ont trois espèces de papier. La première est faite de fibres de jeunes bambous; elle est épaisse comme du carton, on l'enduit d'un mélange de charbon et d'eau de riz; ainsi préparée on y peut écrire avec un crayon de stéatite. Une autre espèce de papier vient de Maïnkaïng, un des États tributaires dans le Lao. Il est blanc, fort, et sert à empaqueter, à faire des baldaquins, des ornemens dans les temples et plusieurs autres ouvrages. Les Chinois apportent des papiers de différentes couleurs qu'on emploie également pour décorer les édifices.

Les Birmans n'ont pas fait de grands progrès dans les sciences. Ils ont pris leur astronomie et leur astrologie des Hindous; la cour d'Ava a toujours entretenu un certain nombre de brahmes de l'Inde chargés de faire le calendrier. Les Birmans ont quatre grandes époques chronologiques. La première, appelée la grande vie, correspond à l'année 691 avant J.-C. On dit qu'elle fut établie par le roi d'Andja-na, grand-père de Gautama. La seconde est l'époque sacrée de la mort de ce législateur, elle commence avec l'an 543 avant J.-C.; elle fut introduite par le roi birman Adjatassat, La troisième

porte le nom de l'ère de Promé, et fut établie par le roi Samoudri ou de la mer; elle correspond à l'an 79 de J.-C. Quoique les Birmans prétendent qu'elle est originaire de leur pays, il paraît hors de doute que c'est celle de Salivana ou Saka, et qu'ils l'ont reçue des Hindous de la partie méridionale de la péninsule. La quatrième et la plus usitée est la vulgaire qui commence avec l'an 639 de J.-C.; elle fut établie par le roi de Pougan, nommé Poup-pa-tchaurahan.

La navigation des Birmans ne s'étend pas très loin; au sud il ne vont pas au-delà de Poulo-Pinang, ou l'île du prince de Galles, et au nord au-delà du Hougly dans le Bengale. Leurs vaisseaux profitent tous les ans de la saison favorable pour y aller, en suivant les sinuosités de la côte. La possession de vastes parages, de cinq bons ports et d'un grand nombre de rivières navigables, aurait dû rendre ce peuple marin et commerçant; mais l'effet d'un mauvais gouvernement a fait négliger tous les avantages dont la nature avait comblé ce pays.

Les Birmans ont toujours eu un grand penchant pour l'alchymie, et encore aujourd'hui on en voit beaucoup qui perdent leur temps et leur argent à chercher la pierre philosophale. Le roi et ses prédécesseurs n'ont pas dédaigné de s'en occuper. De là cette question fréquente qu'on adressait aux membres de l'ambassade britannique : « Les Anglais savent-ils changer le fer en or? » Un Arménien qui avait vécu

long-temps dans le pays se chargea de la réponse. « Oui, s'écria-t-il, les Anglais connaissent parfaitement cet art; et tirant de sa poche un canif anglais, il dit aux Birmans : voyez-vous, cela vaut plus que son poids en argent; cela prouve que les Anglais savent changer un métal commun en un métal précieux. »

( *La suite au prochain cahier.* )

---

# BULLETIN.

## ANALYSES CRITIQUES.

A visit to she seven churches of Asia with an excursion into Pisidia. — *Visite aux sept églises d'Asie, suivie d'une excursion dans la Pisidie, avec des remarques sur la géographie et les antiquités de ces contrées*; par le Rév. V. S. Arundell, chapelain à Smyrne.

Parmi les sites historiques de l'Asie-Mineure, il en est dont les souvenirs se rattachent particulièrement aux premiers temps du christianisme, tels sont les lieux où s'élevèrent ces sièges apostoliques, ces sept églises d'Asie, berceaux d'une religion qui devait grandir en peu d'années.

Peu de monumens sur la terre ont plus complètement disparu; c'est à l'époque de la conquête musulmane qu'il faut reporter celle de leur destruction. Alors l'épée du soldat de Mahomet les mit de niveau avec le sable du désert. Ephèse ne peut plus montrer son temple de Diane, ni son église de Marie. Sur la place des autels chrétiens de Laodicée, comme sur son cirque et sur ses théâtres, se promènent les bêtes féroces. Sardes n'est aujourd'hui qu'un misérable village. Le dieu de Mahomet est invoqué sans rival dans les mosquées de Thyatira et de Pergame. Smyrne ne possède que ses comptoirs et son activité commerciale. Philadelphie seule éloignée de la mer existe en partie comme une colonne debout au milieu de vastes ruines.

Ces lieux célèbres dans les annales de la chrétienté ont vu souvent le religieux et savant Européen venir interroger au milieu d'eux de rares vestiges et chercher de nombreux souvenirs. Les Anglais surtout se distinguent parmi ces explorateurs. Dès le 17e siècle, les chapelains de l'ambassade britannique à Constantinople faisaient en pieux antiquaires le pèlerinage des sept églises. Nous voyons, au mois d'avril 1671, le docteur Smith braver les dangers, de ce voyage et reconnaître l'emplacement de Thyatira et de Laodicée; il est suivi de Paul Ricaut (1678). d'Edmond Chisull (1699), de sir William Sherard (1702) dont les relations sont restées manuscrites. Wheler, Pococke, Chandler, etc., etc., etc., ont encore visité quelques-uns des mêmes points dont leurs savantes recherches ont puissamment contribué à éclaircir la géographie. Le désir de marcher sur leurs traces paraît avoir déterminé l'excursion du docteur Arundell; il a voulu, comme les chapelains ses prédécesseurs, payer aussi son tribut.

Accompagné de quelques amis, il quitta Smyrne le 28 mars 1826, et se dirigea sur Ephèse, dont il décrit l'antique magnificence, un peu d'après ses propres observations, beaucoup d'après les récits des autres. Parler de la gloire des Ephèsiens et du merveilleux temple de Diane est un rabâchage d'académie bon tout au plus pour une séance solennelle. Ce qu'il y a de positif, c'est qu'Ephèse, jadis embellie de toutes les merveilles de l'art, ayant éprouvé successivement les fléaux de la guerre, n'est plus qu'un séjour presque sauvage; quelques huttes se voient sur les débris des temples et des palais. Un Arabe, un Turc, un Grec sont aujourd'hui les seuls représentans de ses nombreuses populations qui faisaient jadis retentir les airs de bruyans hosannas en l'honneur de leur déesse protectrice. Il paraît, d'après M. Arundell, que cette ville est

beaucoup plus dévastée qu'aucune autre cité de l'Asie-Mineure. Il la quitte pour Guzel Hissar, qu'on croit assise sur l'emplacement de l'ancienne Tralles; c'est la résidence de l'évêque d'Hierapolis. Cette ville est très peuplée, on y compte environ 12,000 maisons, plusieurs mosquées et quelques églises grecques et arméniennes. Le Méandre coule dans la vaste plaine voisine.

Après avoir passé Nosli et Cushak (1), M. Arundell atteint Sairikewy, où il trouve l'évêque de Philadelphie, homme d'esprit et de savoir : ce qui n'est pas commun chez les prélats de l'Asie-Mineure. En poursuivant sa route, il se voit au milieu d'un camp de Turcomans, peuple dont il parle bien plus favorablement que la plupart des autres voyageurs. Voici comme il décrit les approches d'Hierapolis :

A dix heures et demie, nous passâmes le Lycus sur un pont de bois; une demi-heure après, un petit ruisseau fut traversé de la même manière, et nous entrâmes dans un marais long et dangereux. Nos chevaux enfonçaient jusqu'au ventre et tombaient à chaque pas. A midi nous étions au milieu des ruines d'Hierapolis (aujourd'hui Pambouk-Kalasi) occupant un vaste plateau assez élevé au-dessus de la plaine. Elles dessinent du côté de Messogis un croissant prolongé derrière lequel la montagne s'élève à pic. Au-dessous sont deux ou trois plateaux disposés en amphithéâtre, puis à une profondeur considérable vient la plaine accessible par une descente facile. L'horizon devant nous se terminait par des montagnes couvertes de neige, dont les chaînes inférieures enclosent la plaine. Nous parvînmes aux ruines du côté de l'ouest, direction opposée à celle de Chandler; nous montâmes pour gagner la terrasse sur laquelle reposent les principales d'entre elles.

(1) Nous suivons l'orthographe anglaise dans les noms des lieux.

Pendant notre route, se présentaient dans toutes les directions des sarcophages avec ou sans leurs couvercles, chargés de sculptures ou d'inscriptions, et d'autres sépulcres de diverses formes, quelques-uns ressemblans à de petits édifices entourés de colonnes. A cent soixante pas de la porte occidentale de la ville, une colonnade de piliers de deux pieds carrés avec pilastres semi-circulaires conduit à un arc de triomphe à trois arceaux et flanqué de tourelles d'assez mauvais goût, puis une file de tombeaux se termine par les restes d'une magnifique église. Ceux du théâtre et du gymnase, sont dans un état de conservation parfaite. Le colonel Leake donne au premier 346 pieds de diamètre. Je suppose que trois arcades placées vis-à-vis de cet édifice conduisent au Plutonium, ou caveau méphytique que M. Cockerell a découvert au-dessous de ce théâtre et près des sources minérales. Au sud est le fameux étang dans lequel, comme au temps de Chandler, beaucoup de femmes se baignaient. Ne pouvant en approcher décemment, ce fut près du gymnase, dans un ruisseau d'eau thermale peu large que nous allâmes aussi prendre un bain. Je ne sais si l'on trouve de l'eau potable dans cet endroit.

La description des ruines de Laodicée qui se trouve dans l'ouvrage de M. Arundell, est tirée de Smith et de Chandler, et le colonel Leake est grandement mis à contribution pour tout ce qui concerne l'ancienne Apamea ou Celaenae. Isbarteh paraît décidément à notre voyageur l'Antioche d'autrefois : la ville actuelle faisait briller au loin ses dômes, ses minarets et ses toits plats au milieu de bouquets de cyprès. Là notre auteur se met en relations avec plusieurs prêtres grecs qui lui paraissent des hommes fort médiocres, et dont le caractère, s'il faut l'en croire, n'est rien moins qu'estimable. M. Arundell identifie Sagalassus avec Agla-

saun. La ressemblance des noms paraît avoir grandement influé sur son opinion qui n'est pas l'opinion commune. Voyons-le maintenant s'approcher du site primitif de l'ancienne Pergame.

Après avoir dépassé la ville de Kinik qui contient sept cents maisons turques, cent maisons et une église grecques, deux prêtres de cette communion, quatre-vingts maisons et une église arméniennes, nous entrâmes dans une plaine cultivée. La scène s'animait du mouvement d'une population agricole : des charrues traînées par des buffles creusaient la terre; des hommes, des femmes et des enfans réunissaient le maïs en gerbes, ou fauchaient et fanaient l'herbe des prés. A six heures, nous entrâmes dans Pergame. C'était l'heure du coucher du soleil, et déja des masses d'ombres se projetaient sur le rocher de l'Acropolis et sur la montagne qui s'élève derrière lui. Les alentours de la ville offrent un aspect désagréable ; ils sont rocailleux et dégarnis d'arbres. Ici, les jours d'hiver doivent être d'autant plus tristes qu'alors les terres basses sont inondées. Nous passâmes au travers d'un cimetière dont l'aspect nous charma par le grand nombre de ses cyprès et de ses peupliers. En entrant dans la ville, des pans de murailles d'une hauteur prodigieuse au-dessous desquels s'élevaient de chétives maisons vinrent frapper mes regards. C'est là tout ce qui reste de l'église de Saint-Jean de l'*Agios Theologos*.

Une petite église grecque se voit aujourd'hui dans Pergame; elle est pauvre et couverte en terre. J'allai la visiter accompagné d'un prêtre. Le soleil brillait alors de tout son éclat, et cependant l'intérieur de la pauvre église était sombre; même à l'aide d'une lampe j'avais peine à distinguer les figures des saints. Dans un des bas côtés, un autre prêtre tenait une petite école et faisait la leçon à trente

enfans assis autour de lui. Je lui fis cadeau d'un Nouveau Testament. Ce qui frappe surtout ici, c'est la misère de ce temple chrétien comparée à la magnificence des débris de l'église qui fut son aînée. C'est la dégradation religieuse des Grecs comparée à l'éclat des lumières évangéliques qui brillaient aux jours de l'apôtre.

Du sommet de l'Acropolis on jouit d'un coup-d'œil magnifique. Pergame est à vos pieds, partie dans la plaine et partie sur le penchant de la montagne. La *Selinus* y divise le quartier des Turcs de celui des Grecs. A l'ouest la vue se porte sur les ruines du théâtre et de plusieurs autres édifices; au sud-ouest, au-delà des murs, on aperçoit une vaste plaine terminée par la chaîne des montagnes Bleues de Mitylène. Devant vous est la route unie qui conduit à Magnésia. Plus près, mais de l'autre côté de la ville, des plantations d'oliviers, de riches vignobles, des terrains couverts de cyprès et de peupliers embellissent la scène; au-delà, la plaine recommence parsemée de bouquets d'arbres, et conduit ses délicieux ombrages jusqu'aux pieds des montagnes. Tel est l'horizon varié qui attend le voyageur sur les hauteurs de l'Acropolis.

M. Arundell est certainement un homme de mérite et profondément versé dans les antiquités ecclésiastiques. Bien qu'il parcoure une ligne déja visitée, il sait l'art d'apprendre quelque chose à des lecteurs éclairés. On aime à interroger avec lui les ruines incertaines et les sites douteux des églises primitives. Il décrit avec talent et avec bonheur, et son style exempt d'affectation est toujours clair et quelquefois empreint de ces beautés pittoresques qui donnent la vie. Il est fâcheux toutefois qu'en suivant une route intéressante il ne se soit pas plus souvent confié à son talent d'observations, et qu'il se soit reposé sur les yeux des autres. Il met trop souvent à contribution les re-

lations de ses prédécesseurs, et Smith, Chandler et Leake peuvent revendiquer au moins la moitié de son volume. De telles autorités sans doute sont de bon aloi; mais ce n'est plus aujourd'hui ce qu'on demande au voyageur. On veut qu'il soit lui-même, qu'il dise ce qu'il a vu, ce qu'il a senti, ce qu'il a éprouvé; on veut qu'il ait son cachet et sa manière. M. Arundell n'a point à redouter une telle exigeance. Tel que son travail se présente, et il pouvait l'étendre bien davantage, il sera consulté avec fruit par le savant et l'antiquaire, et l'homme du monde le recherchera comme un de ces voyages où le récit du narrateur n'est pas au-dessous de l'intérêt des souvenirs.

LARENAUDIÈRE.

---

Researches in south Africa by the Rev. John Philip, *D. D.* 2 *volumes in*-8°. Lond. 1828.

Les recherches du docteur Philip sur l'Afrique méridionale s'appliquent particulièrement aux tribus natives, soit indépendantes, soit soumises au gouvernement anglais. La conduite de ce dernier envers elles occupe le respectable voyageur et attire souvent ses reproches. Les vues les plus philantropiques se montrent dans le tableau des vexations, disons mieux, des atrocités commises envers les Hottentots, tant par les Hollandais que par les possesseurs actuels du cap. Cet ouvrage, plein de faits et de sentimens généreux, a été signalé avec éloge à la chambre des communes par M. Buxton, et le gouvernement anglais paraît devoir prendre en considération les renseignemens qu'il renferme et les vœux qu'il exprime.

Comme tableau de statistique morale et d'observations

nombreuses et nouvelles sur le caractère, les habitudes, l'état social, politique et religieux des naturels de cette partie de l'Afrique, il a droit de notre part à une mention particulière, et nous devons reconnaître qu'indépendamment de son but moral, c'est encore un travail géographique d'un haut intérêt. Une seule citation peut en donner une idée.

Dans une excursion faite par le docteur Philip pendant l'année 1825, il visita la ville africaine de Lattakou sur les limites du désert de Kalleghanny, et eut avec le roi, ou chef de cette ville, des rapports fréquens qui lui valurent de nombreuses informations. Voici celles qu'il obtint sur la constitution politique de cette nation noire.

Dans cette tribu, le gouvernement est monarchique et la royauté héréditaire, despotique et absolue; mais le monarque est limité dans l'exercice de son pouvoir par sa pauvreté et ses principaux chefs. Ceux-ci composent son conseil qui n'est qu'un corps délibérant. Au roi seul appartient le pouvoir exécutif. On m'a raconté plusieurs actes de son despotisme, mais on m'a dit aussi que chacun d'eux avait été suivi d'une diminution dans le nombre de ses sujets. Tel est l'attachement de ces derniers pour la monarchie héréditaire qu'on n'a point d'exemple dans le pays qu'aucun des chefs ait usurpé le titre de roi, mais si l'un d'eux est mécontent, il peut, avec ses partisans, s'affranchir de l'autorité du prince, et se réunir à une autre tribu. A ce frein imposé au pouvoir, et qui devient une puissante garantie contre ses abus, se joint encore un autre motif de sécurité. Toutes les grandes questions, et toutes les questions relatives à la paix ou à la guerre sont décidées dans des assemblées publiques appelées *Peetshos*.

Ces réunions ont lieu dans un espace circulaire entouré

d'une balustrade, et situé au centre du village. Là s'assemble toute la tribu. Au milieu du cercle est un lieu plus élevé que les sièges du peuple. Cette espèce de tribune est destinée aux orateurs et aux présidens. Ces assemblées ont quelque chose d'imposant. J'ai entendu un personnage respectable qui a assisté à l'une d'elles, déclarer qu'il se trouvait récompensé par un tel spectacle des fatigues de son voyage. Toutefois on sent bien que l'intérêt du Peetsho doit dépendre de l'importance du sujet qu'on y traite, et que l'effet qu'il produit sur un étranger n'est pas toujours le même. N'ayant point eu la bonne fortune d'assister à ces réunions publiques, je priai le roi Matibé d'en convoquer une. Sa réponse me réduisit au silence. Je puis, me dit-il, assembler le peuple ; mais cette séance vous désapointera. Nous ne pouvons rien faire dans ces occasions si nous n'avons quelque chose pour nous exciter, et nos cœurs sont maintenant comme le désert sans pluie.

Ce qu'il y a de plus remarquable dans le Peetsho, c'est l'existence de deux choses que l'on croit incompatibles dans beaucoup de pays civilisés : l'exercice du pouvoir arbitraire dans le chef de l'Etat, avec une parfaite liberté de discussion publique. Ici chaque orateur a le privilège de représenter au roi ses propres fautes, et de lui rappeler son devoir, et ce droit est exercé avec tant de latitude que ses affaires personnelles et domestiques ne sauraient échapper à l'observation. Le roi a la prérogative d'ouvrir et de fermer l'assemblée ; son discours d'ouverture a généralement rapport à l'affaire pour laquelle on s'est réuni, et il termine la séance ordinairement en se défendant lui et son gouvernement contre les plaintes formées par les différens orateurs. Personne ne peut parler après le roi, et lorsqu'il a fini, une bande de soldats qui se tenaient derrière lui se rendent à l'endroit qui vient d'être occupé

par les orateurs, et, brandissant leurs armes, portent un défi aux ennemis du monarque. Les acclamations du peuple répondent à ce défi, et dix minutes après le roi et les orateurs qui l'ont traité le plus sévèrement sont entre eux sur le pied de la meilleure intelligence et de la plus parfaite cordialité.

Pareille chose eut lieu en petit dans un conseil où j'étais présent. Un des chefs dit à Métibé qu'il se laissait entièrement gouverner par sa femme Mahouta; que c'était par son influence qu'il ne jouissait pas du plus grand plaisir d'un vieillard, celui de posséder une jeune femme; que tant que la sienne gouvernerait ainsi, il ne serait pas respecté de ses sujets; qu'il ne ressemblait pas plus à Mallahowan son père que l'arbrisseau rabougri à l'arbre élevé et qui s'étend au loin. A ces dures apostrophes, et à quelques autres de même nature, Matibé répondit avec beaucoup de calme et sans que son visage offrît la moindre marque de mécontentement; il passa rapidement sur l'influence que Mahouta avait sur lui, et l'on voyait qu'il sentait tout ce que ce point avait de délicat. Il soutint d'une manière enjouée et en plaisantant qu'une jeune femme n'aurait sans doute pas moins d'empire sur un homme âgé qu'une vieille femme, et qu'ils ne gagneraient rien au change. Arrivant enfin à la comparaison qu'on avait cherché à établir entre lui et son père : J'admets, dit-il, que mon père était un grand homme et qu'il fit de plus grandes choses que moi; mais en établissant ce parallèle vous avez oublié, ajouta-t-il en s'adressant à son accusateur, que mon père vécut dans des circonstances bien plus favorables que celles où je me suis trouvé. Lui fut assez heureux pour avoir des chefs sages et courageux et des sujets bons et braves. L. R.

# MÉLANGES.

## *Chasse au serpent et au crocodile.*

M. Charles Watterton, voyageur anglais, étant dans la Guiane, cherchait depuis long-temps un de ces énormes serpens connus sous le nom de coulacanara, dont la longueur est souvent de dix-huit à vingt pieds, et la grosseur à proportion. Enfin, un vieux nègre en découvrit un roulé sur lui-même dans son repaire. Il fallut du temps pour enlever doucement les broussailles, les herbes et les lianes qui bouchaient l'entrée de la caverne. « Faisons feu sur « le monstre, disaient à M. Watterton les deux nègres qui « l'accompagnaient. » Malgré leurs instances, le voyageur n'en voulut rien faire. Son dessein était de se procurer le reptile en vie, afin d'obtenir sa peau bien entière, et de le disséquer tout frais. Il s'avança donc vers la caverne : un de ses nègres le suivait armé d'une lance, l'autre d'un coutelas, tous deux terriblement effrayés. On aperçut la tête du serpent sortant du second repli, et appuyée sur la terre, dans une position favorable pour la percer avec une lance, et fixer ainsi le monstre sur le sol. M. Watterton marcha pas à pas, et sans faire le moindre bruit, vers le monstre, qui ne bougea pas; le voyageur, saisissant l'occasion et s'élançant la lance à la main, le frappe du côté le plus proche, tout juste derrière le cou, et le cloue sur le terrain.

« Dans ce moment, dit le voyageur, le nègre le plus proche de moi empoigna la lance et la tint bien ferme, tandis que je m'enfonçai dans la caverne la tête en avant, pour com-

battre le serpent, et le prendre par la queue avant qu'il put faire aucun mal.

« Quand il se sentit frappé, il poussa un sifflement si épouvantable; que mon petit chien s'enfuit en hurlant. Je n'eus pas peu à faire dans la caverne : les vieux morceaux de bois volaient de tous les côtés, je luttais avec le monstre à qui l'emporterait. J'appelai le second nègre pour qu'il se jettât sur moi, parce que je n'étais pas assez lourd pour contenir le serpent. Cette addition de poids fut très utile. Alors je tins fermement sa queue, et après un ou deux efforts violents, il céda, se voyant vaincu. C'était le moment de m'assurer de ma proie; je défis des liens que j'avais sur moi, et je parvins à les nouer autour de la gueule du reptile.

« Il essaya de sortir de cette situation désagréable; nous vînmes à bout de maîtriser ses mouvemens, quoique très rudes, et enfin de le forcer à se rouler autour de la lance. Dans cet état, nous le transportâmes hors de la forêt. Je marchais le premier, tenant la tête sous mon bras; un nègre soutenait le ventre, et le second la queue. Nous nous acheminâmes ainsi lentement vers mon logis; nous ne l'atteignîmes qu'après nous être reposés dix fois; car le serpent était trop pesant pour que nous pussions le porter sans nous arrêter pour reprendre des forces. »

Ce reptile avait quatorze pieds de long, et le corps aussi gros que celui d'un boa de vingt-quatre pieds. Comme le jour était trop avancé pour que l'on put songer à disséquer cette énorme bête, on la mit dans un grand sac que l'on suspendit, afin qu'il fut en sûreté jusqu'au lendemain matin.

« Je ne puis pas dire qu'il me permît de dormir tranquillement. Mon hamac se trouvait dans le grenier au-dessus du reptile; le plancher qui nous séparait était si

délabré, que dans plusieurs endroits il y avait de grands intervales ouverts. L'animal se remuait et s'agitait sans cesse; il faisait continuellement entendre des sifflemens fort désagréables pour quelqu'un qui désirait jouir du repos. Au point du jour, j'envoyai louer dix nègres qui coupaient du bois à une certaine distance; je n'avais besoin que de la moitié de ce nombre, mais je pensai que la prudence commandait d'avoir une force considérable dans le cas où le serpent essayerait de s'échapper de la maison, au moment où l'on ouvrirait le sac.

« Heureusement il n'arriva pas d'accident; le serpent eut la gorge coupée et saigna autant qu'un bœuf.

« Peu de temps après, le voyageur eut affaire à un jeune coulacanara, dont la longueur n'était que de dix pieds. Il l'avait vu se mouvoir lentement vers lui.

« Je m'aperçus qu'il n'était pas assez gros pour me casser le bras, dans le cas où il se roulerait autour. Il n'y avait pas un moment à perdre. Je saisis sa queue de la main gauche, en mettant un genou en terre, et de l'autre main je pris mon chapeau dont je me servis comme d'un bouclier pour ma défense.

« Aussitôt le serpent se retourna, et soulevant à trois pieds de terre sa tête, qu'il avança vers moi la gueule ouverte, il poussa d'affreux sifflemens; quand il ne fut plus qu'à deux pieds de mon visage, je lançai de toute ma force dans ses mâchoires, mon poing protégé par mon chapeau. Etourdi et confondu, il ne bougea pas, et avant qu'il put se remettre, j'empoignai sa gorge de mes deux mains, et je le tins dans une position qui ne lui permettait pas de me mordre; je le laissai se rouler autour de mon corps, et je m'en allai avec cette proie, qui m'était légitimement acquise. Il me serrait rudement, mais non d'une manière alarmante. »

Dans une autre occasion, sur les rives de l'Essequebo, le voyageur eut une bien autre aventure.

« Le soleil était couché depuis une heure; le ciel sans aucun nuage, la lune brillait de tout son éclat. Pas un souffle de vent n'agitait l'air, la surface du fleuve ressemblait à une grande plaine de vif-argent. De temps en temps un gros poisson sortait hors de l'eau, puis plongeait de nouveau : les hibous et les engoulevens faisaient entendre continuellement leurs cris lamentables, dont le bruit était couvert par les rugissemens des jaguars cherchant leur proie. Ensuite, tout redevint tranquille, et aussi silencieux qu'à minuit.

« Alors, ce fut le tour des caymans de se joindre au vacarme qui recommença. Par intervalles, on distinguait leurs cris de ceux des jaguars, des hibous, des engoulevens et des grenouilles; c'était un son singulier et terrible; on aurait dit un soupir arrêté, puis éclatant brusquement et si fort qu'on pouvait l'entendre à un mille de distance. Il y en eut d'abord un qui laissa échapper ce bruit affreux, un autre lui répondit. En examinant la physionomie des gens qui m'entouraient, je reconnus distinctement qu'ils s'attendaient à avoir cette nuit là un cayman. »

M. Watterton avait amorcé un hameçon à requin avec un gros poisson; le cayman vint à bout de le dévorer pendant plusieurs nuits sans se prendre à l'hameçon. Attribuant son peu de succès à son ignorance ou à sa maladresse, le voyageur remonta le fleuve et rencontra quelques indiens. Il montra le gros crochet à l'un d'eux qui secoua la tête et se mit à sourire. M. Watterton supposa que ce pauvre sauvage, habitant des bois, réussirait mieux en employant un procédé plus simple : il ne se trompait pas. L'indien fit une espèce de grapin avec quatre branches de bois barbelées. Il y attacha une corde longue de quatre-vingt-

dix pieds, dont il fixa l'autre bout à un pieu enfoncé solidement en terre. Il amorça cet hameçon avec la chair d'un agouti, et entoura la corde à un pied au-dessus du crochet de bois, avec les entrailles de la bête. La machine fut suspendue à un pied au-dessus de la surface de l'eau, par le moyen d'une perche transversale.

Tout étant ainsi préparé, l'indien commença à donner plusieurs coups très forts sur le carapace vide d'une tortue de terre. Interrogé par le voyageur sur le motif de cette façon d'agir, il lui répondit que c'était pour faire savoir au cayman que quelque chose se préparait. Alors tout le monde, à l'exception des Indiens, alla se coucher. Vers le point du jour, les Indiens firent entendre des cris terribles, c'était pour annoncer que le cayman était acroché. Aussitôt, M. Watterton saute à bas de son hamac; chacun court vers le lieu de l'action : « Nous étions huit, dit le « voyageur; quatre sauvages de l'Amérique méridionale, « deux nègres d'Afrique, un créole de la Trinité, enfin « moi, homme blanc, natif de l'Yorkshire en Europe. » La difficulté était de tirer le cayman hors de l'eau, sans endommager ses écailles. Les Indiens ne goûtaient pas l'idée de le haler vivant sur la terre, disant qu'il maltraiterait quelqu'un d'entre eux, et proposèrent de lui tirer quelques douzaines de flèches pendant qu'il flotterait à la surface de l'eau. Cela aurait tout gâté. J'avais parcouru 300 milles exprès pour me procurer un cayman en bon état; je ne voulais pas en emporter un mutilé. Il me vint à l'idée de prendre le mât de la pirogue, long de huit pieds et de la grosseur de mon poignet, d'envelopper son extrémité avec la voile, et en fléchissant un genou, pendant que je tiendrais le mât comme un soldat tient son fusil pour foncer en avant avec la bayonnette, je pourrais le faire entrer dans la gorge du cayman s'il venait à ouvrir la gueule.

« J'étais certainement fort mal à mon aise dans cette position. Le cayman fut amené à la surface de l'eau : il se démena furieusement aussitôt qu'il y fut arrivé, et plongea de nouveau dans un moment où mes compagnons lâchèrent un peu la corde. Je leur criai qu'il fallait courir toute la chance et se dépêcher de le tirer à terre; ils halèrent de nouveau, le monstre fut hors du fleuve. Quel moment! Je restai ferme à mon poste, les yeux sans cesse fixés sur lui.

Il ne se trouvait plus qu'à six pieds de moi, je m'aperçus qu'il était effrayé et troublé; je laisse tomber le mât; je m'élance, je saute sur le dos du crocodile en me retournant à moitié pendant que je faisais ce mouvement, et je m'assieds la tête dirigée vers la sienne; j'en m'empare de ses pattes de devant, et je parviens à les croiser sur son dos, de sorte qu'elles me servaient de bride.

« Alors il sembla être revenu de sa surprise, il s'agita avec fureur, et frappant la terre avec sa longue et puissante queue, il faisait voler le sable; heureusement j'étais hors de la portée de ses coups par ma position près de sa tête; mais ses mouvemens violens rendaient ma situation très incommode; je devais offrir un singulier aspect.

« Mes compagnons poussaient des hurlemens de joie et faisaient un tel vacarme qu'il se passa quelque temps avant qu'ils pussent m'entendre leur crier de me tirer plus avant avec ma monture. Je craignis que la corde ne vînt à casser; car alors j'aurais bien pu être plongé avec mon cayman dans les régions aquatiques où j'aurais été bien plus en danger qu'Arion sur son dauphin. Ma troupe réussit à amener le monstre à cent vingt pieds du bord du fleuve. »

*Wanderings in south America, the North-west of the United-States and the Antilles in the Years* 1812-1816-1820 et 1824. ( London 1825. )

*Extrait des observations sur les mines de diamant de Pounah ; par le* capitaine Franklin, *lues le* 28 *octobre* 1828 *dans la séance de la section de physique de la société asiatique de Calcutta.*

Après avoir examiné la nature de la roche dans laquelle on trouve le diamant, l'auteur arrive à la conclusion que c'est celle à laquelle on donne en Angleterre le nom de *grès rouge nouveau*; il appuie son opinion sur plusieurs preuves tirées de sa nature salifère, et finit ainsi : « Par conséquent ces faits ajoutés à la position des couches qui en général est horizontale, à l'existence du calcaire lias, à l'interposition distincte d'une série de strates de schiste argileux, et surtout la présence du shale bitumineux qui sort de dessous la masse entière, semblent justifier l'usage des termes que j'ai employés. »

M. Franklin passe ensuite à la description de la matrice du diamant. « La roche matrice dans les mines profondes, est toujours un conglomérat; si c'est un gritstone, avec un ciment ciliceux, et si ses cailloux sont de roches anciennes et usés par l'eau, on le nomme *psukka* (parfait, ou parvenu à maturité) ; si le ciment est argileux, et si les cailloux sont de formation plus moderne, il est appelé *hatcha* ( imparfait). La matrice des mines superficielles porte généralement le nom de *lalkakrou* (gravier ferrugineux rouge) qui est enchâssé dans le sable ou l'argile ferrugineux, ou mêlé avec cette substance. Ce gravier est usé par le frottement, et quelquefois entièrement arrondi comme du petit plomb de chasse, et quand on le trouve dans les fissures ou les interstices du grès supérieur, il est mêlé avec le sable ferrugineux ; mais quand d'un autre côté, il est enchâssé dans l'argile ferrugineuse, on le remontre superposé à la marne schisteuse. Il est quelquefois

surmonté d'un strate composé de particules de konker commun enchâssé dans l'argile jaune qui, se mêlant occasionellement avec ce gravier, forme avec lui une autre sorte de matrice qui, étant calcaire, porte le nom de *houdda*. Les diamans de la vallée baignée par le Baghin, y ont été évidemment transportés des montagnes où ils se trouvaient primitivement, et très probablement la gangue, qui les renferme actuellement dans le bassin de la chute de cette rivière, ressemble beaucoup au cascalho du Brésil ou à celui de Sambelpore dans l'Inde méridionale...

Ensuite, M. Franklin décrit chaque mine, et cite un grand nombre de faits auparavant inconnus dans l'histoire du diamant. Il pense que la roche qui lui sert de matrice peut être creusée avec une certaine probabilité de succès. La matrice imparfaite est aussi passablement productive; quant aux mines superficielles, il les considère comme une loterie où il y a plus de billets nuls que de gagnans. Et il finit par cette supposition accompagnée de preuves suffisantes pour la motiver, c'est que les diamans de transport, ou ceux que l'action diluviale a transportés de leur gisement primitif dans la vallée arrosée par le Baghin, offrent la chance la plus favorable aux spéculateurs. Il range les mines de Medjogha dans cette catégorie; le diamant s'y trouve dans une espèce de vase verte que le capitaine Franklin regarde comme un sediment qui a pu être enlevé par les eaux de la même espèce de marne schisteuse qu'il a vue couvrant la matrice du diamant dans les mines de Keumerayah et de Pounah, et qui est déposée ici en masse, et là en couches schisteuses. Cette vase remplit les deux tiers d'un abîme et est recouverte d'une incrustation calcaire.

« Le diamant se rencontre rarement dans la croute calcaire; son gisement est dans la vase verte; les indigènes

croient que plus un puits est profond, plus son produit sera abondant; mais malgré leur persuasion bien fondée, les moyens ordinaires qu'ils emploient ne leur ont permis de descendre qu'à cinquante pieds; à cette profondeur, l'eau inonde leurs travaux et les contraint à les abandonner. Par conséquent ce dépôt et celui du bassin du Baghin paraissent offrir deux localités où l'on pourrait employer avec efficacité, et peut-être avec profit des moyens plus puissans.

M. Franklin décrit la méthode de laver le minérai et de chercher le diamant; elle ressemble beaucoup à celle qui est usitée dans les autres mines de ce genre; ses observations sur la renaissance du diamant sont très intéressantes. Il donne de grands détails sur ces gemmes depuis les pierres de la plus belle eau jusqu'à la substance employée dans les arts comme poudre de diamant. On rencontre des pierres octaèdres aussi parfaites que si elles avaient été taillées par la main d'un lapidaire, et aussi des dodécaèdres ainsi que d'autres de forme sphéroïde.

Jadis on supposait que les diamans se trouvaient toujours à une certaine élévation au-dessus du niveau de la mer; M. Franklin donne une suite de niveaux de fond des mines déterminés par le baromètre et de ceux des points où toutes les gangues de chaque sorte ont été transportées par l'action des eaux. Il explique d'une manière qui paraît très naturelle la raison pour laquelle le territoire du diamant a une étendue si limitée. Il compare les mines de Pounah avec les descriptions que l'on a des mines où le diamant se trouve dans une roche, comme à Bangarapilli dans le sud de l'Inde. Ses conclusions sont d'accord avec celles du docteur Voisey. Il termine son Mémoire par des conjectures ingénieuses sur l'origine probable du diamant; mais il ne les offre qu'avec défiance.

observe d'abord qu'avant la représentation quatre à cinq des compagnons ou domestiques du brahmine l'entourent d'une ample et épaisse couverture, et en lui laissant assez d'espace pour agir, le cachent néanmoins aux regards curieux des spectateurs. L'acteur emploie une quinzaine de minutes pour se débarrasser de ce qui donne de la pesanteur à son corps, et du principe de gravitation, et pour se rendre propre à son entreprise aérienne. A un signal donné, la couverture tombe, et le conjurateur est aperçu assis les jambes croisées en l'air. Voici comme le tour s'effectue, selon la supposition de l'auteur de l'explication. « Une simple baguette de métal qui part du sommet du bambou, remonte le long du bras, puis se prolonge entre les épaules, d'où elle descend et se termine par une espèce de siège, ou bien un anneau assez large pour qu'un homme puisse s'y asseoir peuvent être également employés; enfin, des courroies peuvent être aisément arrangées pour remplir le même objet. Cet appareil fort simple est facilement caché aux yeux des spectateurs dans un bambou creux ou sous les vêtemens du brahmine; car celui-ci était habillé de robes de soie rayée, plus que suffisantes pour couvrir les bagatelles nécessaires dans cette occasion. En quinze minutes, le jongleur aurait le temps de se déshabiller, de s'asseoir sur l'appareil, et de reprendre ses vêtemens; puis debout sur l'escabeau, son bras étendu vers le bambou il serait dans une position horizontale, et la hauteur du siège ne s'élevant pas au-delà de celle de la ceinture, il n'aurait plus qu'à retirer ses pieds sous lui pour être prêt à se montrer au public. Le bruit qui se fait entendre derrière la couverture après la représentation peut être produit par le frottement des objets qu'on introduit dans le bambou creux, ou est peut-être imité par les aides comme une partie du batelage. L'appareil qui vient

d'être décrit peut être naturellement simplifié et modifié, quant à la construction et aux matériaux, suivant l'adresse et la dextérité de l'acteur.

---

## REVUE.

*Spatziergang durch Kalabrien und Apulien.* Promenades en Calabre et dans l'Apulie ; *par Justus Tommassini, in*-8°. *Constance* 1828.

M. H. Westphal de Schewerin s'est caché sous le nom italien de Tommassini. Le motif, je l'ignore; et j'avoue que je me soucie fort peu de le savoir : ce qui m'importe, c'est que le voyageur ne m'ennuie pas et m'apprenne quelque chose. M. Westphal est déja connu par un ouvrage sur la Sicile, justement estimé. La relation qu'il publie ne diminuera pas la bonne opinion qu'on avait de son talent d'observation. Dans le cours de ses promenades, faites sans guide, il a su réunir une foule de détails intéressans. A Torre del Annunciata, les scènes populaires prennent sous sa plume un caractère pittoresque et original. De Salerne tant de fois décrite, des ruines de Pœstum tant de fois observées, il fait une peinture animée dans laquelle se rencontrent de nouveaux points de vue archéologiques. Il se livre à de curieuses observations sur Eboli, l'ancienne Eburi, la Sala, Logonegro, Rotonda et Castrovillari; il n'oublie pas l'illustration toute moderne d'Acri, où naquit ce bon capucin béatifié à Rome en 1825. Ce bienheureux paraît avoir eu le don de ressuciter les morts. Se trouvant dans une auberge au moment ou bon nombre de poulets et de petits oiseaux étaient à la broche, il leur commanda de renaître à la vie et de s'envoler. Aussitôt les

embrochés, sans se faire prier, reprirent leurs plumes, se mirent à courir et disparurent par la fenêtre. M. Westphal ne nous donne pas le motif du miracle. Etait-ce pitié du sort des poulets, ou s'agissait-il de punir l'aubergiste de les rôtir un jour maigre, c'est ce que j'ignore.

Le voyageur est enchanté des beaux sites de la Calabre supérieure. Il nous la montre couverte de vignes, d'oliviers, de myrthes, d'aloès, de figuiers, de villes bien bâties et de bonnes auberges; mais dans cette riante nature l'espèce humaine est là pour faire contraste. Les Calabrais, dit M. Westphal, ont des yeux ronds, noirs et à fleur de tête; leurs traits sont grossiers. Ce sont ceux de fripons sans esprit. Les femmes ne sont guère mieux traitées, et, sous le rapport moral, toute la population est peinte sous les plus laides couleurs. La partie du voyage qui concerne l'Apulie m'a paru la plus neuve et la plus géographique.

L. R.

---

*Elémens de géographie ou description de la terre, considérée surtout sous le rapport des aspects naturels;* par E. Cortambert, Kilian et Picquet, éditeurs. Paris, 1828.

Voici un ouvrage de géographie qui ne s'adresse ni aux savans de profession, ni aux beaux esprits, ni aux dames, ni aux gens du monde, ni aux désœuvrés qui cherchent le plaisir avant l'instruction. Ce sont de modestes élémens destinés à l'enfance, ou à cette première jeunesse pour laquelle l'étude de la terre et de ses habitans est toujours trop aride. Pour inspirer le goût de cette étude, M. Cortambert, professeur de géographie, s'écarte des routes ordinaires. Il n'appelle pas à son aide le secours accoutu-

mé des traits historiques. Il croit plus convenable de joindre à la sèche nomenclature quelques notions générales sur les productions naturelles des divers pays, et la description des accidens pittoresques qui se rencontrent à la surface du sol. Ses élémens sont rédigés avec talent sous l'influence de cette manière de voir. M. Cortambert s'attache à faire passer sous les yeux de ses jeunes élèves, auxquels il dédie son ouvrage, les traits généraux relatifs à l'aspect physique des contrées aux mœurs, à l'industrie, au commerce, au gouvernement et à la religion. Dans une seconde édition, je l'invite à supprimer quelques-unes de ces généralités vagues qui ne peignent rien, qui ne laissent rien de positif dans la pensée, et à préciser davantage ces faits caractéristiques, ces petits détails spéciaux qui constituent éminemment la couleur locale et restent comme le cachet d'un pays ou d'une simple ville.

L. R.

---

*Journal of a voyage to Peru; a passage across the Cordillera of the Andes, in the Winter of* 1827, *performed on foot in the snow, and a journey across the pampas;* by lieut. Charles Brand. R. N. in-8°. London, 1828.

L'intrépide et très habile capitaine Head, le prudent M. Miers ont fort bien fait connaître les immenses solitudes qui sous le nom de Pampas, s'étendent de Buénos-Ayres aux pieds des Andes. Ces plaines monotones et leurs habitans observés et décris d'une manière toute pittoresque, ont ajouté des traits nouveaux au grand tableau de la terre et de ses habitans. C'est aux mauvaises affaires des mineurs anglais qu'on doit ce résultat. La géographie s'en est bien trouvée. Cette partie de l'Amérique

du Sud n'eût pas été tant et si bien parcourue sans cet esprit de vertige qui conduisit il y a quelques années, dans le Chili, bon nombre de dupes qui s'imaginaient qu'une mine était un trésor. Un voyage à travers ces contrées n'a pas plus aujourd'hui le mérite de la nouveauté qu'une description de Buénos-Ayres, de Mendoza; de la vallée de Uspallata, de l'aspect formidable de la Cordilière, couverte de la tête aux pieds de son manteau d'hiver, de ses quatre passes, du San Iago, de Valparaiso, *e tutti quanti*. Voilà cependant le théâtre des courses de M. Brand et de ses observations. Il vient un peu tard; il redit ce qu'on sait, n'apprend rien de neuf, et ranime rarement par la forme un fond épuisé et déja vieux. L. R.

---

## NOUVELLE.

### *M. Langsdorff.*

Depuis long-temps on n'entendait plus parler de M. Langsdorff; on craignait que ce courageux et savant voyageur, dont nous avons eu souvent l'occasion de louer les travaux, n'eût succombé dans quelque entreprise périlleuse. Les alarmes que l'on avait pu concevoir sur son sort ont été heureusement dissipées. Une lettre de M. le comte Gestas, consul-général de France au Brésil, annonce que M. Langsdorff est revenu à Rio-Janeiro après avoir effectué ses longues et importantes excursions dans l'intérieur du pays. Sa santé avait souffert et n'était pas encore entièrement rétablie. On ne tardera probablement pas à connaître le résultat des dernières entreprises de M. Langsdorff auquel tous les amis de la science prennent un vif intérêt.

---

Le Propriétaire, T. E. GIDE père.

# EMPIRE DES BIRMANS

ET LES

# PROVINCES QU'IL A CÉDÉES AUX ANGLAIS.

( FIN. )

Les Birmans ont en général une teinture d'éducation dont la plupart des peuples de l'Asie ne peuvent se vanter. Elle est due principalement à l'institution des couvens; les prêtres sont obligés par les préceptes de leur croyance de s'occuper de l'instruction de la jeunesse. Les enfans mâles sont envoyés à l'école à l'âge de huit à dix ans; mais ordinairement plus tard. Les monastères sont les seules écoles du pays, et les prêtres à peu près les seuls instituteurs. L'éducation est entièrement gratuite; les parens qui ont confié leurs enfans aux moines, pour que ceux-ci les instruisent, se contentent de faire quelques présens aux maîtres; cependant les écoliers, de quelque rang qu'ils soient, sont obligés de servir leurs instituteurs comme domestiques; cela ne leur porte aucun préjudice, au contraire, on regarde cet abaissement comme une action méritoire. L'enseignement est environ de six heures par jour. Les enfans apprennent à lire, à écrire, et les quatre règles de l'a-

rithmétique. Savoir lire un peu est une chose si commune chez les Birmans qu'à peine rencontre-t-on un homme qui l'ignore. L'art de l'écriture, quoique moins général, est pourtant très répandu.

Les religieuses, qui habitent également des couvens, sont chargées de l'éducation des filles; celles-ci apprennent à lire, mais rarement à écrire. Les jeunes gens sont censés suffisamment instruits dans ces deux arts quand ils sont capables de répéter et de copier le *Then-pong-kyi*, ou manuel de lecture, et les *Men-ga-la-thok*, ou leçons de morale. Leur connaissance en arithmétique ne va guère au-delà des tables de multiplication. Peu de personnes aspirent au titre de *savant*, en s'appliquant à l'étude du *Baden*, ou de l'astrologie, et à celle de la langue pali, qui est un dialecte du sanscrit. On apprend celle-ci dans le *Thaddou-kyaou*, qui est une grammaire divisée en huit chapitres, et dans les livres bouddhiques. C'est par l'étude du *Then-gyo*, ou du livre de métaphysique, que l'on atteint le plus haut degré de la science.

De même que quelques autres nations de la presqu'île transgangetique, les Birmans ont deux idiomes et deux alphabets, les uns qui leur appartiennent en propre, les autres étrangers. L'alphabet propre des Birmans est presque identique avec celui de l'Aracan et du Pegou; il suit la classification des alphabets hindous, et dérive de la même source. Cependant cette écriture offre des difficultés qu'on ne rencontre pas

dans ceux-ci ; il s'y trouve un grand nombre de lettres muettes qui ne se prononcent pas ; des combinaisons de plusieurs signes produisent des sons qui n'ont rien de commun avec ceux que ces signes expriment, pris séparément, et plusieurs lettres se ressemblent si fortement qu'il faut avoir l'œil très exercé pour les distinguer les unes des autres.

L'alphabet pali, tel que les Birmans l'écrivent, est plus carré que dans les autres pays où il a été introduit avec le bouddhisme. Cet alphabet n'est pas très usité parmi les Birmans, et ne l'est ordinairement qu'à la transcription du *Kamowa*, ouvrage religieux de peu d'étendue, qu'on écrit ordinairement sur des planches d'ivoire ou sur des feuilles de palmier vernissées. Les copies des livres palis sont communément exécutées en lettres birmanes.

Le caractère de la langue birmane est très simple, comme celui de tous les idiomes appartenant à la même classe. Tous les mots qui ne sont pas dérivés du pali sont monosyllabiques, et même les mots de plusieurs syllabes d'origine pali sont prononcés comme si chaque syllabe était un mot distinct. La langue birmane a beaucoup de sons gutturaux, sifflans et nasaux qui la rendent pour l'étranger monotone et rauque. Elle manque d'inflexion pour les parties du discours, et les modifications grammaticales ne sont produites que par des particules qu'on place avant ou après le radical. C'est de cette manière qu'on dérive de la racine les noms, les verbes et les

adjectifs. On pourrait donc dire que le *monosyllabisme* de cette langue n'est, comme en chinois, qu'apparent, puisqu'on n'aurait qu'à écrire et à prononcer ces composés comme un seul mot pour avoir des véritables mots polysyllabiques. Cependant la langue parlée omet très souvent ces particules, et elle est, par conséquent, plus simple que la langue écrite, ce qui est justement le contraire en chinois, où la dernière paraît en général plus monosyllabique que la première. La plupart des ouvrages birmans sont des compositions en vers; elles consistent en chansons, romances religieuses, et chroniques. On ne remarque dans les premières que des absurdités, du moins d'après les traductions qui en ont été publiées. Les *woutou*, ou romances religieuses, sont plus importans, cependant il n'y en a que bien peu qui offrent un véritable intérêt. Quant aux compositions historiques, elles méritent beaucoup plus d'attention, et nous y reviendrons plus tard.

La religion de Bouddha, telle qu'elle existe parmi les Birmans, ne paraît pas différer essentiellement de la même croyance, telle qu'elle existe dans l'île de Ceylan, le Siam et le Kambodje. Les doctrines, les institutions sacerdotales, et les formes extérieures de culte sont les mêmes dans tous ces pays.

Le bouddhisme dérive de la même source que le brahmisme. Il prit origine et se forma dans l'Hindoustan, dans la contrée appelée *Aryyâvarta*, ou le séjour sacré, situé entre les monts Himàlaya et Vindhya. Cette

doctrine se répandit bientôt au-delà de l'Inde, et fit de plus grands progrès que toutes celles qui découlent de la même source. On peut déterminer avec précision son commencement, puisque son fondateur naquit environ mille ans avant notre ère (1). Il reste cependant un point douteux à cet égard, et il paraît même peu vraisemblable que la doctrine prêchée par Bouddha ou S'akiamouni, n'ait pas existé avant lui. Les livres bouddhiques mêmes la regardent comme connue long-temps auparavant, et ils ne représentent S'akiamouni que comme une incarnation divine descendue exprès sur la terre pour renouveler, rappeler et faire respecter par son exemple cette doctrine. On retrouve d'ailleurs dans les différens systèmes du brahmisme plusieurs articles qui sont conformes à la doctrine de Bouddha, avec laquelle le vichnouisme a encore un point de contact plus intime. La marche de la création dans le bouddhisme est la même que dans le brahmisme, ce qui démontre suffisamment l'origine commune de ces deux systèmes. Cependant on remarque des dissemblances considérables et beaucoup de différences dans les idées et les mots. Cela vient de ce que le bouddhisme rejette le principe de matérialisme sur lequel l'autre système est fondé. Ce qui distingue principalement le bouddhisme, c'est qu'il détermine nettement la notion du mal en regardant ce qui existe

(1) D'après les livres chinois, mongols, tubétains et japonais, Bouddha naquit en 1022; 1027 ou 1029 avant J.-C.

comme le véritable *mal originel*. Par conséquent l'être primitif des brahmes, le *Brahma divin* même, ne se trouve pas dans le bouddhisme; il y est remplacé par l'espace lumineux qui renferme en soi tous les germes des êtres futurs. Cet espace lumineux, appelé la région du second *Dhyâna*, ou de la profonde contemplation intérieure, a trois divisions : celle de la lumière simple, celle de la lumière dont la clarté surpasse toutes les idées humaines, et celle de la lumière des lumières. Mais cet espace lumineux n'est pas la région la plus haute du monde; au-dessus est placée celle du *troisième Dhyâna*, qui est éternelle et indestructible; c'est dans cette région au contraire que réside la cause primitive de la destruction du monde. On voit par cette exposition que l'idée d'un être suprême ne peut se trouver dans les écrits des bouddhistes. Tout ce qui pouvait la rappeler paraît même avoir été évité avec soin. Quant au monde périssable, sa destruction a lieu à diverses époques; elle est produite par des souffles impétueux qui ne s'élèvent jamais jusqu'à la plus haute région. Pendant que toutes les parties intellectuelles dispersées dans la matière, depuis les régions infernales jusqu'au troisième Dhyâna, se dépouillent de ce qu'elles ont contracté de matériel, se purifient, se perfectionnent et finissent par se réunir, l'esprit universel indestructible qui conserve tout pendant un temps incalculable, reste dans le repos le plus parfait jusqu'à ce que les lois du destin nécessitent une création nouvelle, de

laquelle sont cependant exceptés les êtres qui sont parvenus à l'état de Bouddha, parce que ceux-ci, plongés dans le néant, état opposé à celui qui est *(la matière)*, séjournent dans la région indestructible située au-delà de l'espace lumineux.

Le bouddhisme suppose ainsi que le brahmisme une série perpétuelle de créations et de destructions du monde. Le perfectionnement spirituel et progressif de tous les êtres vivans, et leur avancement par degrés jusqu'à la plus haute élévation spirituelle, dépeuplerait le monde si en même temps que commence un nouveau développement du monde, un nombre considérable d'êtres lumineux qui, s'augmentant par la procréation, ne dégénéraient et produisaient des espèces moins parfaites, jusqu'à ce qu'enfin se forme un monde matériel qui dégénère graduellement de l'esprit lumineux qui le vivifie, tandis que la matière devient toujours plus grossière et l'obscurité plus profonde. Dans le système brahmique le commencement et le développement progressif sont produits par le désir ardent de l'ame de se mirer dans la création, désir qui enfante l'illusion, véritable mère de la matière; dans le bouddhisme, au contraire, des souffles impétueux qui prennent leur origine dans l'espace lumineux, produisent d'abord une région moins parfaite et appartenant déja au monde destructible; c'est celle de trois *Is'vara* (Brahma, Vichnou et S'iva), nommée aussi région du *premier Dhyâna*. De là sortent encore des souffles qui produisent

les différentes régions de génies inférieurs, jusqu'à ce qu'enfin d'autres souffles occasionent la naissance et la séparation des élémens de la matière; c'est alors que commence l'effet de la métempsycose, qui est la véritable marche d'expiation et de perfectionnement des êtres spirituels.

A la fin de chaque grande période du monde, la destruction de la matière inerte a lieu; elle s'effectue ordinairement par le feu, quelquefois par l'eau; elle est produite par l'air après cinquante-six destructions par le feu et par l'eau. Cette cinquante-septième destruction est produite par l'air ou le souffle qui part du *troisième Dhyâna;* elle est la dernière et la plus complète, car elle embrasse aussi l'espace lumineux dans lequel gît le principe de toutes les créations. Alors tout le mal est expié; les hautes régions indestructibles qui sont le séjour des Bouddhas, et dans lesquelles il existe encore des couleurs et des formes, quoiqu'elles ne soient pas fondées dans la matière, disparaissent aussi, parce que le but de leur existence est complètement atteint; elles s'évanouissent comme l'arc-en-ciel, et tout ce qui a existé rentre dans le néant pour l'éternité.

Quoique le principe de ces créations et de ces destructions nombreuses soit basé sur le fatalisme, il n'est pourtant pas aussi arbitraire qu'il le paraît au premier coup d'œil. Rien n'y est accidentel, rien n'y dépend du caprice du sort, et encore moins de la prédestination. Tout y découle au contraire d'une

cause; chaque péché a sa punition et *doit* être expié, chaque bonne œuvre trouve sa récompense nécessaire. Le mal n'est expié que quand tout ce qui est émané de la source y retourne, et quand toutes les bonnes actions ont porté leurs fruits. Des millions d'êtres vivans ont payé leur dette morale, et sont entrés pour l'éternité dans le néant (*nirvâna*), d'où ils ne sortent plus que volontairement, et pour devenir les sauveurs des créatures qui ne sont pas encore parvenues au plus haut degré de perfection. Celles-ci portent le germe de la matière avec elles dans la région de la lumière; elles doivent donc, après quelque temps, en sortir. Cette séparation se manifeste par un souffle impétueux; les êtres spirituels qui quittent ces régions fortunées parcourent de nouveau les divers degrés de la régénération, selon la nature de leurs actions antérieures, et sont ainsi exposées de nouveau à succomber aux tentations des formes de la matière; elles se perfectionnent ou se dégradent selon la force ou la faiblesse qu'elles opposent à ces séductions, jusqu'à ce qu'enfin leur esprit débarrassé de tout ce qui est matériel soit digne d'entrer dans la région où il n'y a plus de *moi*, ni de *mien*, c'est-à-dire où il devient Bouddha.

Il résulte de cet exposé, que tout l'olympe des brahmes, y compris le trimoûrti ou la trinité divine, est, suivant les idées bouddhistes, encore compris dans la matière, et bien loin d'être parvenu à la plus haute perfection. Le bouddhisme reconnaît en effet

l'état de béatitude et le pouvoir des divinités brahmiques ; mais ses sectateurs ne s'empressent pas d'atteindre à cet état, car comme hommes ils peuvent parvenir avec plus de facilité à la régénération dans les différentes régions spirituelles et divines, et ils ont même par des régénérations humaines la faculté de sortir du *sansâra*, ou du monde aux apparitions périssables, dans lequel a lieu le cycle de la métempsychose, et d'entrer ensuite dans le *nirvâna* éternel, qui consiste à être entièrement dépouillé de la matière, et exempté de toute régénération matérielle, enfin, à être plongé dans le néant. Arriver à ce degré de perfection, est plus facile à l'homme qu'aux génies et aux divinités, qui jouissent d'une béatitude sensuelle, et sont par conséquent plus sujets à la séduction produite par l'illusion.

Le principe fondamental du bouddhisme est donc que tout ce qui existe est sans réalité et seulement le produit de l'illusion, qui trompe les sens. En se pénétrant intimement de ce principe, on arrive au degré suprême de l'intelligence, appelée en sanscrit *Djnâna*, qui est souvent représentée dans les livres bouddhiques comme une divinité. Les moyens les plus efficaces pour vaincre la matière, dont le règne est entièrement illégitime, et pour atteindre à cette perfection suprême, sont de veiller sévèrement sur ses passions et ses actions, de faire de bonnes œuvres dans une intention pure et non intéressée, et d'être compatissant et secourable. L'homme pénétré de l'in-

telligence suprême, n'appartient déja plus de son vivant à la matière, la marche et les formes du monde n'existent plus pour lui, et n'ont aucune influence sur lui; il a fait abstraction de tout ce qui est extérieur, ses sens sont fermés à toute autre impression qu'à celle de la compassion et du désir de sauver le prochain. Après la mort il n'est plus soumis à une régénération; son esprit se plonge avec toute connaissance et avec une liberté entière dans le néant, et dans la béatitude de la non-existence.

C'est pour conserver le souvenir de la vraie doctrine, et pour rendre les hommes capables de la suivre, que les bienheureux descendent de temps en temps sur la terre, se revêtissent d'un corps, et se montrent aux hommes. Leur objet est ou de devenir fondateurs d'une nouvelle ère religieuse, ou seulement de répandre ou d'affermir la foi. Quelques-uns ne paraissent qu'une seule fois, d'autres reviennent à plusieurs reprises, et non-seulement sous la forme humaine, mais aussi sous d'autres. Quoique ces deux espèces d'incarnations soient des Bouddha parfaits, et qu'elles n'appartiennent pas au règne des renaissances et de l'espèce, il y a pourtant entre elles une différence de mérite et d'importance. Les incarnations qui, comme S'akiamouni, ne paraissent qu'une fois, sont les Bouddha principaux et proprement dits; les autres nommés *Bodhisattva*, paraissent selon leur libre volonté sous la forme d'un être vivant, et se manifestent plusieurs fois, jusqu'à ce qu'elles

atteignent le rang des premières, pour ne plus se montrer dans le monde. Les Bouddha du premier degré, ainsi que S'akiamouni, ont été tous auparavant des Bodhisattva.

Selon la croyance bouddhique, ces êtres parfaits exercent un empire absolu sur leur ennemi, qui est la matière, et sur ses formes séduisantes. Disposant en maître de *mâya*, ou l'illusion qui trompe les sens par ses métamorphoses, ils la peuvent détruire à volonté, ou se servir d'elle pour opérer le salut d'individus particulier ou du genre humain en général. C'est de cette manière que s'effectuent toutes les incarnations des Bouddha; leurs ames descendent sous la forme de rayons lumineux, et prennent un corps sous l'enveloppe de mâya; ils ont en outre la faculté de changer de figure pendant leur incarnation humaine, et de prendre celle d'un objet quelconque. Cependant un Bouddha ne fait rien sans un dessein spécial; ses opérations ne sont jamais violentes, elles ne restreignent nullement le libre arbitre des êtres inférieurs qui sont enchaînés par la matière, et pour le salut desquels il est descendu. Il cherche par ses doctrines et ses actions à faire impression par le moyen du sens intérieur de l'homme, et, si cela devient nécessaire, par les miracles que mâya produit, et qui sont destinés à éveiller la connaissance du bien, connaissance conduisant au *Djnâna*, ou à l'intelligence suprême.

Cette notion des principes fondamentaux du boud-

dhisme, est admise par toutes les sectes, dans laquelle cette croyance se subdivise; ainsi elle est adoptée par les Birmans, et servira à faire comprendre l'esquisse suivante de leur cosmogonie, qui est celle de tous les autres sectateurs du bouddhisme.

La période de vie, nommée A-yen-kat, est une révolution de temps, pendant laquelle la vie des hommes augmente successivement de dix ans à un A-thenkye, ou période composée d'innombrables années, puis retourne de la même manière à dix ans. Soixante-quatre périodes de vie forment une période intermédiaire (Anta-ra-kat); soixante périodes intermédiaires font une période de quarte, qu'on peut nommer ainsi, parce que quatre forment une grande période (Ma-ha-kat), ou révolution complète de la nature. Ces révolutions sont éternelles. Quelques grandes périodes sont marquées par l'apparition d'un Bouddha. La période actuelle a été favorisée par la venue de quatre Bouddha, nommés Kan-kri-than, Gau-na-gong, Ka-tha-pa et Gautama. Le cinquième Bouddha A-ri-mi-te-ya, se repose à présent dans une des régions inférieures du ciel, il paraîtra dans le monde quand son tour sera venu.

Les doctrines de toutes les Bouddha, antérieurs à Gautama, sont actuellement perdues; celles que ce dernier a transmise immédiatement à ses disciples furent conservées, par la seule tradition, pendant cinq siècles. Après sa mort, elles furent confirmées par différens conciles; enfin elles furent écrites sur

des feuilles de palmier, dans l'île de Ceylan, 94 ans avant J.-C., ou 450 après Gautama, qui mourut, selon l'opinion des Birmans (différant en cela des Chinois), 544 ans avant notre ère : elles forment la collection des lois religieuses existantes, et sont comprises en trois grandes divisions qui se subdivisent en quinze sections et en six cents chapitres.

Suivant les livres bouddhiques, l'univers se compose d'un nombre infini de mondes ou de systèmes de Sakya. Chacun de ses systèmes a un Myen-mo, ou mont central (Mérou), qui entoure les mers et les îles et les régions célestes, et renferme les astres et les régions infernales. La terre sur laquelle nous vivons est la plus méridionale des quatre grandes îles entourées par ce mont, chacune de ces îles est à son tour entourée de quatre cents petites.

Les régions célestes consistent en six cieux inférieurs et vingt supérieurs. Des six premiers, le plus proche de la terre occupe le milieu, et le second le sommet de Myen-mo; les autres sont placés régulièrement les uns au-dessus des autres, ainsi que les cieux supérieurs : de ceux-ci seize sont visibles et quatre invisibles. Les régions inférieures se composent de huit montagnes, superposées les unes aux autres, et dont la chacune est entourée de seize plus petites. L'univers est rempli d'une infinité d'ames qui de toute éternité ont passé par différens corps : elles montent et descendent l'é-

chelle de l'existence d'après leur mérite ou démérite individuel. N'importe qu'elles atteignent les plus hautes régions célestes, disent les Birmans, et qu'elles parcourent un nombre immense d'âges de bonheur, le symptôme fatal d'humidité sous les aiselles, qui se montre à la fin, indique la présence de la matière qui est le mal. L'être mortel doit, dans ce cas, se préparer à quitter le séjour des êtres célestes, et l'échanger contre les grils, les pinces, les marteaux et autres instrumens de torture des régions infernales.

Gautama parvint dans sa quatre-vingtième année, à la fin de sa dernière migration, et entra dans le nirvâna; ses disciples immédiats participèrent au même bonheur. Le reste des êtres de la période actuelle doit parcourir la totalité des migrations prescrites, jusqu'à l'arrivée du Bouddha prochain, l'Arimateya, qu'ils peuvent espérer d'accompagner au monde d'or de *Nib-ban* (nirvâna), ou du néant. Pour y parvenir, il faut suivre les commandemens du dernier Bouddha, adorer Bouddha et vénérer sa loi et les prêtres; s'abstenir du meurtre, du vol, de l'adultère, du mensonge, des liqueurs enivrantes; il faut honorer les images et les temples de Bouddha, comme si c'était cette divinité même; il faut pratiquer les cérémonies de l'adoration, assister aux instructions religieuses le jour de la nouvelle lune, de la pleine lune et des quartiers de la lune; contribuer à l'entretien des prêtres, assister aux

funérailles, et remplir en général tous les devoirs de la charité et de la piété.

L'an 930 après Gautama, qui correspond à la 386e de notre ère, Bouddha-Gautha transcrivait les livres bouddhiques avec un style de fer, de travail divin, et les apporta par mer à Pougan, alors le siège du gouvernement suprême. Il n'est pas facile de déterminer à quelle époque et de quelle manière la religion de Gautama fut introduite dans le pays : elle y essuya d'abord quelque modification, et fut finalement établie, sous la forme actuelle, par le roi Anant'ha-Mensau, qui commença à régner à Pougan, en 1541 après Gautama, ou 997 de J.-C.

Dans les derniers temps, plusieurs Birmans qui suivent des doctrines réputées hérétiques, ont essayé de réformer la croyance populaire : ils ont trouvé de nombreux sectateurs; mais l'absolutisme du gouvernement a su imposer silence à ces schismatiques. Il y a quelques années qu'un chef de secte fut envoyé à Ava. Comme il ne fut pas capable de donner un exposé satisfaisant de sa croyance, il eut la tête tranchée. Cependant aucun de ses sectateurs, qui pour la plupart étaient des laïques, n'avait le projet d'introduire une nouvelle religion; ils ne voulaient que réformer celle qui existe. Les plus connus des sectaires birmans sont les Kolan; leurs principes ont été proscrits à plusieurs reprises, et quelques-uns de ces novateurs ont été mis à mort. Cependant on ne persécute que d'après un sentiment plus politique

que religieux ; toutes les innovations étant regardées comme dangereuses pour l'Etat, et le souverain, maître de la vie et des biens de ses sujets, ne peut souffrir que quelqu'un d'eux ait la présomption de différer d'opinion avec lui.

Tous les bouddhistes sont attachés à leur croyance avec une ferme persuasion qui empêche la religion chrétienne et l'islamisme de faire jamais de grands progrès parmi les Birmans. L'exercice de toutes les religions est toléré chez les étrangers ; mais toute tentative de convertir les habitans du pays est vue d'un très mauvais œil par le gouvernement, qui a parfaitement raison de se montrer contraire aux causes de dissentions dans l'Etat.

Les prêtres, nommés *P'hounghi* ou *Rahan* chez les Birmans, sont obligés de se conformer à un célibat rigide, ils ne doivent s'occuper que de choses relatives à la religion ; il leur est spécialement défendu de s'immiscer dans les affaires politiques ; injonction qui certes dénote un haut degré de sagesse chez les hommes de qui elle émane. Les contributions volontaires des fidèles suffisent pour exempter les prêtres de la nécessité de travailler ; il faut qu'elles soient bien abondantes, puisque les ecclésiastiques forment une classe nombreuse de la société. Dans la capitale et dans les districts qui en dépendent, on compte 20,000 prêtres, dont 6,000 résident dans la ville d'Ava. Les nones ou religieuses sont nommées en birman *Thi-la-chen*. Leur

nombre est moins considérable que celui des prêtres. La plupart sont des vieilles femmes; il y en a aussi des jeunes, mais celles-ci abandonnent facilement la communauté quand elles peuvent trouver un mari. Les religieuses se rasent la tête, et portent un habit particulier, ordinairement de couleur blanche, mais jamais jaune; couleur à laquelle elles n'ont pas plus de droit que les laïques. Elles vivent dans des maisons chétives près des couvens d'hommes, et font le vœu de chasteté pour tout le temps qu'elles restent dans la communauté, qu'elles ont la faculté de quitter quand l'envie leur en prend. Si elles enfreignent ce vœu avant d'avoir renoncé à l'état religieux, elles sont punies par leur chef séculier. Elles sont peu respectées par le peuple; probablement parce qu'elles ne sont que des mendiantes. Les prêtres ne mendient jamais, ils se bornent à attendre qu'on leur fasse la charité; les nones, au contraire, vont de maison en maison, et on les voit dans les marchés demander ouvertement l'aumône. Cependant il y a des religieuses plus respectables; ordinairement ce sont des veuves qui ont quelque fortune, ou qui sont entretenues par leurs familles.

Les prêtres, ainsi que les nones, sont sous l'administration d'un officier séculier nommé *Wout-myo-woun*; il arrange les discussions qui ont lieu entre eux, et certes il ne manque pas de besogne, car parmi ces personnages pieux les jalousies, les disputes, les querelles sont fréquentes, et la vie

claustrale, l'éloignement de la corruption du siècle, et le renoncement au monde, ne sont pas en Asie plus qu'en Europe des garans de tranquillité, d'harmonie et de bonne intelligence dans les cloîtres.

Comme toutes les nations asiatiques, les Birmans se plaisent à faire remonter leur histoire à une antiquité fabuleuse. Elle commence par une espèce de cosmogonie, dont la plus grande partie paraît être extraite de livres hindous. La durée du monde se divise en quatre périodes de longueur égale, et dont la dernière est seule destinée aux êtres vivans; pendant la première, le globe habité a été détruit par le feu; pendant la seconde, il se trouva dans l'état du chaos; et dans la troisième, il a été restauré par l'eau. Dans la quatrième, l'âge des hommes fut d'abord de dix ans, puis de trente à quarante et augmenta ainsi dans une proportion arithmétique jusqu'à cent victrillions d'années; arrivé à cette hauteur, il a diminué graduellement, jusqu'à ce qu'il revienne à dix ans. Le cycle d'accroissement et de décroissement de l'âge humain, se répète soixante-quatre fois; ce qui fait la totalité de la durée de la terre habitable, qui alors est de nouveau détruite par le feu, reste dans l'état de chaos, est restaurée par l'eau et enfin repeuplée. Le monde sujet à ces revolutions, n'a donc effectivement ni commencement ni fin. Onze des soixante-quatre revolutions de l'âge humain sont passées, et nous nous trouvons dans le commencement de la dou-

zième. Chacune de ces périodes produit un être royal, qui étant parvenu à l'âge de cent victrillions d'années, reçoit le nom de Thoumada ( Soumada ). Onze de ces êtres ont déja paru; au dernier succéda une dynastie de vingt-huit rois, et après celle-ci vinrent plusieurs autres dynasties, dont la dernière comptant 82,013 rois, a regné dans la patrie de Gautama. Le nombre total des rois qui ont existé depuis le temps du dernier soumada jusqu'à Gautama est de 334,569.

La date certaine la plus ancienne qui existe dans l'histoire des Birmans, ou plutôt dans l'histoire d'autres pays, qu'ils confondent avec le leur, est le commencement de la grande ère établie par Andjana, grand-père de Gautama. Elle correspond avec l'année 691 avant J.-C. Dans la 68e année de cette période, ou en 623 avant notre ère, naquit Gautama. Le pays où cette incarnation divine parut est nommé par les Birmans *Kapilavot*, en sanscrit *Kapila-varta*, et *Makata*. C'est sans doute la même contrée que le Magad'ha dans le Bérar actuel. La dynastie de Kapilavot finit avec l'abdication de Gautama. Elle fut suivie d'une race de six rois, dont chacun eut la mauvaise habitude de tuer son père. Ils régnaient dans le pays appelé Radja-gaya, qui est peut-être le même que le Baudd'ha gaya. Cette famille de parricides fut détruite, soixante-douze ans après la mort de Gautama, par le *Sousanaga* ( Sisounàga ), ministre du dernier de ces rois. Il était

né à *Vethali*, qui est le petit état de Djaintya, à la frontière du Sylhet; il prétendait descendre de Gautama par les femmes, et établit le siège de son gouvernement dans son pays. Son fils Kala-sau-ka, rassembla, cent ans après la mort de Gautama, tous les sages, et leur fit répéter ce qu'ils savaient des doctrines de Boudd'ha; car alors l'écriture n'était pas encore en usage dans son royaume. Cette réunion est nommée par les Birmans *le second concile*; le premier avait eu lieu trois mois après la mort de Gautama. Depuis ce temps jusqu'en 289 avant J.-C., douze princes régnèrent dans le Vethali; le dernier d'eux fut Sri-d'hama-sauka ( Sri-d'harma-sauka ); prince d'une grande piété. Il extermina, ajoute l'histoire birmane, la famille de son père; étendit considérablement sa domination, expliqua les doctrines religieuses, fonda 84,000 temples, et entretint 60,000 prêtres. Ce fut son fils qui fixa le siège du gouvernement à *Promé*. Cette ville qui s'appelle aussi *Pri*, et qui porta anciennement les noms de *Sare-k'het-ta-ra* et *Rase-myo*, fut fondée en 443 avant J. C. C'est de l'époque de la translation définitive de la résidence des rois dans cette ville, que date la véritable histoire des Birmans; et c'est vraisemblablement à cette même époque, que la religion de Boudd'ha, et avec elle la civilisation, furent introduites dans leur pays.

Le siège du gouvernement continua d'être à Promé pendant 395 ans; durant cette période, vingt-quatre

princes régnèrent. Depuis le temps que Promé cessa d'être la capitale jusqu'à nos jours, ou pendant 1734 ans, les Birmans ont changé neuf fois de capitale; toutes ces translations, à l'exception d'une seule, ont eu lieu dans les derniers 528 ans.

Treize ans après la mort du dernier roi de Promé, une nouvelle dynastie s'établit à *Pougan*, où elle continua pendant 1193 ans. Cinquante-cinq princes ont régné durant cette longue période. Les ruines très étendues de cette ville, située sur la gauche de l'Irawadi, par 21° 12′ de latitude N., donnent une idée de l'importance qu'elle doit avoir eue pendant douze siècles. En 386 de notre ère, un prêtre bouddhiste, nommé Bouddha-Gautha étant allé de Pougan à Ceylan, en rapporta la copie des livres de la loi, de laquelle j'ai parlé plus haut. Ces livres n'existaient donc pas antérieurement, ou n'avaient pas la forme qu'ils ont à présent; ce qui semble indiquer quelque changement important dans la religion, quoique on ne puisse pas en inférer que le bouddhisme fut alors introduit pour la première fois dans le pays. En 997, cette croyance essuya une nouvelle modification, mais depuis elle n'a pas varié parmi les Birmans. Tout autorise à croire que le bouddhisme fut porté du Bengale et de l'Aracan dans l'Ava; les réformes et les changemens qu'il subit postérieurement, vinrent de la partie méridionale de la péninsule de l'Inde et de l'île de Ceylan, après qu'il eût cessé d'être la religion dominante dans

le nord de l'Inde, ou dans l'Hindoustan proprement dit.

L'ère vulgaire des Birmans fut établie pendant que Pougan était leur capitale (1); elle commence avec l'an 639 de J.-C. Autant qu'on en peut juger, elle est particulière à ce peuple, et ne semble pas être la commémoration d'aucun évènement important, encore moins celle de l'introduction du bouddhisme dans l'Ava, comme quelques auteurs européens l'ont pensé.

En 1300, Panya devint la capitale de l'Ava; Pougan fut détruit cinquante-six ans plus tard. Panya ne resta le siège des rois que pendant 56 ans, et sous le règne de trois princes. En 1305, l'histoire parle d'une invasion des Chinois ou plutôt des Mongols, qui n'eut pas de résultat. Les annales de la Chine en font également mention. Ce n'est pas dans la bravoure de ses habitans qu'il faut chercher la raison qui a toujours empêché les Chinois de soumettre l'Ava, mais c'est plutôt dans la difficulté du terrain de ce pays sauvage, et dans l'insalubrité de l'air.

Trente-quatre ans avant la mort du dernier prince de Panya, une nouvelle dynastie s'établit à Sagaing ou Tchitkaing, en 1322. Cette ville resta capitale pendant 42 ans, six princes y régnèrent. En 1364, le siège du gouvernement fut transporté à Ava; Panya et Sagaing furent détruits. Vingt-neuf rois se succédèrent pendant 369 ans. Ce fut durant cette période

(1) Voyez plus haut page 229.

que les Européens eurent la première connaissance du pays des Birmans; ils l'appelèrent *Ava*, d'après la capitale. Vers le milieu du seizième siècle, les Birmans firent la conquête du Pegou et furent sur le point de s'emparer du Siam; les succès qu'ils obtinrent furent presque aussi éclatans que ceux qu'ils ont eus vers la fin du dix-huitième siècle. Il paraît qu'ils dominèrent dans le Pegou jusqu'à la fin du dix-septième. Au commencement du siècle passé, les Pegouans se révoltèrent, assujétirent à leur tour les Birmans, conduisirent en 1733 leur roi captif à Pegou, et se rendirent maîtres de tout leur pays.

Cet état de choses donna lieu aux exploits d'*Alompra*, fondateur de la dynastie actuellement régnante, et un des hommes les plus distingués que les Birmans comptent dans leurs annales. Ce guerrier ambitieux était, avant l'insurrection qu'il excita contre les Pegouans, chef de Moksobo ou Montchabo, qui n'était qu'un petit village. Son premier nom ou titre était *Aong-aya*, ou Victoire. Il n'adopta celui d'Alompra qu'à son avènement au trône. Ce nom écrit correctement est *Alaong-b'houra*; il désigne quelqu'un qui est destiné à devenir un Boudd'ha, et il est, pour ainsi dire, un nom d'apothéose que ce conquérant se donna. Alompra, par prédilection pour l'endroit qui l'avait vu naître, transporta le siège du gouvernement à Montchabo, qu'il fortifia d'un mur, et en fit une place importante. Il mourut après un règne

de huit ans, et eut pour successeur son fils *Oupa-radja*, nommé ordinairement Naong-tan-kei, ou le frère royal. Celui-ci résida à Sagaing, et mourut au bout de trois ans. Son frère, *Tchang-p'hrou-chang*, ou le roi de l'éléphant blanc, appelé Sembouen par les Européens, monta sur le trône et fixa le siège de l'empire à Ava. En 1776, son fils Sen-kou-sa lui succéda. Ce prince ne paraît pas avoir eu le caractère méchant que le voyageur anglais Symes lui impute; au contraire, c'était un monarque généreux et bienveillant qui, à cet égard, ressemble beaucoup au roi actuellement régnant. Cependant son inclination pour la paix, après la longue suite de guerres et de rapines qui avaient eu lieu sous ses prédécesseurs, le fit haïr des chefs; après un règne de cinq ans, il fut la victime des intrigues de son oncle, qui fit nommer le roi *Paong-ka-tcha*, qu'on appelle ordinairement Maong-maong. Il était fils d'Oupraradja, et descendait par conséquent en ligne directe d'Alompra. Ce fut un prince faible; celui qui l'avait élevé à la dignité royale le fit assassiner dans la première année de son règne, et se mit à sa place. Ce prince connu sous les noms de Padoun-mang et de Man-ta-ra-kri, monta sur le trône en 1781, et transporta par un pur caprice sa résidence à Amérapoura, quoique la situation d'Ava fût beaucoup plus convenable. Malgré ses crimes, Padoun-mang paraît avoir été un prince doué de capacité et de prudence; après un règne de trente-huit ans, il eut en 1819, pour suc-

cesseur, son petit-fils, qui occupe encore aujourd'hui le trône, et réside depuis 1822 à Ava.

La dynastie d'Alompra a donc eu six princes dans une période de soixante-sept ans; les limites de l'empire birman ont été portées beaucoup plus loin qu'elles ne l'avaient été auparavant; ces rois ajoutèrent à l'ancien territoire de la race birmane non-seulement le Pegou et une partie du Lao, mais aussi les provinces de Martaban, de Tavoy et de Tanasserim, qui avaient formé quelquefois des États indépendans, et s'étaient trouvées souvent sous la domination siamoise. Cette dynastie a également soumis l'Arrakan, le Kassaï, le Katchar, l'Assam et le Djaintya. La possession de ces derniers pays qui sont pauvres, bien loin d'accroître la force de l'empire birman, l'affaiblit, et en le mettant en collision avec les Anglais, occasiona la dernière guerre dont les résultats lui ont été si funestes.

C'est ici le lieu de parler d'un événement remarquable qui arriva sous la dynastie présente; il s'agit de l'invasion des Chinois dans l'empire birman, qui eut lieu de 1776 à 1780. Le colonel Symes, en racontant la défaite et la captivité de l'armée chinoise, la présente comme le résultat de l'habileté militaire des Birmans. Cependant les Anglais qui ont visité l'Ava après Symes, y ont recueilli sur cet évènement des détails très différens, suivant lesquels les Chinois avaient ravagé la partie supérieure du pays pendant trois ans, de sorte que les Birmans avaient fini par

se reconnaître vassaux du céleste empire. Alors l'armée chinoise se retira. Bien loin de faire prisonniers les Chinois qui avaient échappé à la destruction, comme le rapporte Symes, le général birman signa une convention si humiliante, pour que les Chinois se retirassent du pays, que le roi d'Ava, pour le punir de son peu de succès, lui envoya un habit de femme. Ce récit paraît d'autant plus exact, que dans les conférences qui eurent lieu entre les commissaires anglais et birmans, pour la conclusion de la paix, les derniers citèrent l'exemple des Chinois qui s'étaient retirés sans exiger une cession de territoire.

Il existe chez les Birmans et les Taliens sept classes de la société, distinguées entre elles par leurs privilèges ou par leurs emplois : ce sont la famille royale, les gens en place, les prêtres, les marchands ou *hommes riches*, les agriculteurs, les esclaves et les gens repoussés de la société ( *outcast* ). Les seuls officiers publics dont le rang est héréditaire, sont les princes des pays conquis et tributaires; tous les autres dignitaires sont révocables, selon le bon plaisir du monarque, et ni leurs titres, ni leur rang, ni leur emploi, ni souvent même leur fortune, ne tombent en partage à leurs enfans. Tout sujet de l'empire, même un esclave ou un homme de la plus basse extraction, peut aspirer aux plus hauts emplois de l'État, et en effet, on les voit souvent occupés par des gens sortis des classes inférieures. A

chaque nouvelle promotion dans le service, l'officier birman obtient un nouveau titre.

Quand un marchand augmente sa fortune considérablement, il est, en vertu d'un édit royal, enregistré parmi les *touthé* ou hommes riches. Ce titre le place sous la protection de la cour, mais le soumet en même temps à des exactions périodiques. Comme ce titre est héréditaire, on voit souvent de ces hommes riches qui sont excessivement pauvres; ils sont d'ailleurs très utiles aux grands et aux fonctionnaires publics. A toutes les fêtes, ils sont tenus de faire des présens au roi; les princes et premiers dignitaires de l'empire leur accordent leur protection spéciale, pour avoir l'occasion de leur emprunter de l'argent : ils ne le rendent jamais.

Les laboureurs libres forment la grande masse du peuple; ils sont, comme tous les autres Birmans, les esclaves du roi, qui peut disposer de leur vie et de leur propriété, selon son bon plaisir. C'est pour cette raison qu'aucun Birman ne peut quitter le pays sans la permission spéciale du monarque qui ne l'accorde jamais que pour un temps limité. Les femmes ne peuvent sous aucun prétexte sortir du royaume. La faiblesse de la population et le haut prix de la main-d'œuvre ont été les causes de ces lois.

On distingue deux sortes d'esclaves : les débiteurs insolvables et les esclaves héréditaires. La première est la plus nombreuse : elle se compose de gens qui

s'engagent à servir leur créancier pour le montant de leur dette, et qui recouvrent leur liberté quand la dette est acquittée. De cette manière, les enfans sont aussi obligés de satisfaire aux dettes de leurs parens. Le maître d'un tel esclave a le droit de le punir corporellement, s'il est négligent dans son travail, mais il ne lui est pas permis de le battre jusqu'à effusion de sang. Dans ce dernier cas, le maître est passible d'une amende; mais ce qu'il paie n'entre pas en déduction de ce que lui doit son débiteur. Si une femme doit plus de vingt-cinq ticals, son maître a le droit d'en faire sa concubine. Si elle lui donne un enfant mâle, elle devient libre. Les esclaves débiteurs peuvent être vendus par leurs maîtres, sans leur consentement.

Les esclaves héréditaires sont ordinairement des prisonniers de guerre : on les vend à très bon compte dans les marchés publics. Leur nombre est peu considérable. La loi relative aux esclaves est très détaillée dans le code birman : les papiers et certificats qui les concernent doivent toujours être en règle. Comme toute la nation est pour ainsi dire composée d'esclaves du roi, elle traite en général avec beaucoup de douceur ceux qu'elle possède.

La classe de gens repoussés par la société comprend les esclaves des temples, les gens qui brûlent les morts, les geôliers et les bourreaux, les lépreux et les incurables, les boiteux, les hommes mutilés par punition, enfin les femmes publiques. Les mu-

tilés n'ont pas la permission de vivre dans les villes; les femmes publiques rentrent dans la société en quittant leur profession et prennent rang parmi les femmes honnêtes.

Le gouvernement est despotique; le roi est qualifié maître de la vie et de la propriété de tous ses sujets. Il n'a pas de vizir ou premier ministre; ses ordres sont proclamés par deux conseils, un public et l'autre privé. Le premier est le plus considéré; on l'appelle *Lout-d'haou*, d'après la salle dans laquelle il s'assemble. Il se compose ordinairement de quatre *Woun-ghyi* ou plutôt *Woun-kri*, c'est-à-dire *porteur du grand fardeau*. Ceux-ci exercent non-seulement des fonctions législatives et exécutives, mais ils sont aussi les grands juges de l'empire. Chaque édit royal doit être sanctionné par ce conseil; en effet le nom du roi ne paraît dans aucun édit, et ce que le Lout-d'haou fait, est regardé comme émanant du monarque. Ce conseil a le privilège d'inviter le prince à assister à ses délibérations; le roi sort alors de chez lui par une porte particulière qui communique avec la salle du conseil, où il s'assied sur un trône. Chaque Woun-ghyi a un adjoint qui est également d'un haut rang.

Ordinairement le second conseil consiste aussi en quatre membres nommés *Atweng-woung*, ou *porteur du fardeau de l'intérieur*. Ils discutent tout ce qui émane directement du roi, puis le communiquent au Lout-d'haou. Comme ces Atweng-woun

ont des relations fréquentes avec le roi, il en résulte qu'ils jouissent de beaucoup plus de pouvoir et d'influence que le grand conseil public. Les secrétaires du conseil privé sont chargés de tenir le procès-verbal des séances, de mettre par écrit les ordres du roi, et de lire les requêtes qui lui sont adressées. Quant à l'administration, l'empire birman est divisé en provinces de grandeur très dissemblable; celles-ci se subdivisent en arrondissement de villes, qui a leur tour se composent de districts, etc. D'après ce qu'on a dit plus haut sur le clergé, il est tout naturel de ne trouver rien qui ressemble à une division ecclésiastique. Le mot *myo*, qui désigne proprement une ville fortifiée, est appliqué en même temps aux provinces et aux arrondissemens. Le gouverneur d'une province est appellé *Myo-woun* et réunit tous les pouvoirs dans sa personne; il a sous lui un certain nombre d'officiers d'un rang inférieur qui sont préposés aux différentes subdivisions de son territoire. Le Myo-woun exerce ordinairement le droit de condamner à mort; mais dans les causes civiles, on peut appeler au grand conseil de l'empire.

Aucun fonctionnaire public ne reçoit de salaire fixe. Les principaux sont récompensés par des donations en terres, ou pour parler plus correctement on leur assigne le revenu qui provient du travail et de l'industrie d'une partie de la population occupant ces terres. Les officiers inférieurs se paient sur

le produit des amendes, des frais de procédure et des exactions et sur les présens qu'on leur fait pour les corrompre.

Les peines sont cruelles. La plus douce est celle de la prison et des fers; puis viennent les amendes, le fouet, la mutilation, la condamnation à être à perpétuité esclaves des pagodes, et les différentes formes de la peine capitale, plus ou moins atroce, d'après les circonstances. La décapitation est un genre de mort très ordinaire; quelquefois le condamné est éventré ou bien noyé, enterré vivant, ou dévoré par des bêtes féroces. Toutes ces punitions ne sont infligées qu'aux pauvres, car les riches trouvent moyen de les esquiver, en faisant des présens considérables aux juges et aux exécuteurs. Il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Voici un aperçu des mesures et des poids de l'empire birman :

## *Mesures de longueur.*

| | | |
|---|---|---|
| 10 Tcha-k'hyi, ou largeur d'un cheveu, égalent | | 1 N'hon, ou grain de sésame. |
| 6 N'hon. | ——— | 1 Mo-yau. |
| 4 Mo-yau. | ——— | 1 T'hit, ou largeur du milieu de l'index ( $\frac{99}{100}$ d'un pouce anglais.) |
| 8 T'hit. | ——— | 1 Maïk, ou longueur d'une main avec le pouce étendu. |
| 1 $\frac{1}{2}$ Maïk. | ——— | 1 T'hwa, ou empan. |
| 2 T'hwa. | ——— | 1 Taong, ou coudée (=19 $\frac{1}{10}$ pouces anglais.) |

| | | |
|---|---|---|
| 4 Taong. | —— | 1 Lan, ou brasse ($76\frac{4}{10}$). |
| 7 Taong. | —— | 1 Ta, ou bambou ($133\frac{7}{10}$). |
| 20 Ta. | —— | 1 Ok-tha-pa. |
| 20 Ok-tha-pa. | —— | 1 Kosa. |
| 4 Kosa. | —— | 1 Gavot. |
| 40 Gavot. | —— | 1 Oudjana. |
| 7000 Taong, ou bras. | —— | 1 Taïng (2 milles 193 yard, 2 pieds et 8 pouces anglais). |

## *Poids.*

| | | |
|---|---|---|
| 2 Petits Rivé (ou grains *d'abrus precatorius*). | — | 1 Grand rivé. |
| 4 *Dito.* | — | 1 Baï. |
| 2 Baï. | — | 1 Mou. |
| 2 Mou. | — | 1 Mat'h. |
| 4 Mat'h. | — | 1 Kyat (tical). |
| 100 Kyat. | — | 1 Païktha (vis, ou 3 livres $\frac{65}{100}$ avoir du pois). |

## *Mesures de capacité.*

| | | |
|---|---|---|
| 2 Lamyet. | — | 1 Lamé. |
| 2 Lamé. | — | 1 Salé. |
| 4 Salé. | — | Pyi. |
| 2 Pyi. | — | 1 Sarot. |
| 2 Sarot. | — | 1 Saït. |
| 4 Saït. | — | 1 Ten (ou 16 vis de riz nettoyé. = $58\frac{2}{3}$ livres anglais). |

KLAPROTH.

# LA NUBIE.

## EXTRAIT DU MANUSCRIT

### DE M. BROCCHI.

« Après un long et ennuyeux séjour de près de cinq mois à Chartoum, je partis pour Sennar avec cette sorte de gaîté qu'un homme éprouve en sortant d'un lieu de détention.

« Pendant près de huit mois, le pays qui entoure Sennar offre l'aspect de la plus affreuse stérilité; il réalise sous tous les rapports les idées que nous sommes enclins à nous faire des pays situés sous la zone torride. Des plaines immenses, s'étendant à perte de vue, présentent une surface uniforme de sables arides, jonchés de plantes flétries; s'il s'y rencontre quelque rare vestige de verdure, il ne consiste qu'en chardons et en *achar*. Les forêts n'ont pas une apparence moins triste. Dans les mois d'avril et de mai, pendant que notre pays est revêtu d'une verdure renaissante, le sol de la Nubie reste mort et inanimé sous un ciel d'airain; les arbres sont aussi nus, et leurs branches aussi dégarnies de feuilles que chez nous en hiver: tout au plus on aperçoit çà et là quelque arbre feuillé et isolé qui croît péniblement.

Mais aussitôt que la saison pluvieuse commence,

la scène change entièrement; une ou deux ondées abondantes suffisent pour produire cette métamorphose. Les sables du désert, qui selon toutes les apparences n'étaient pas susceptibles de végétation, étalent un tapis de verdure gracieux et brillant, qui ne le céderait pas en beauté aux plus agréables prairies de nos contrées; les plaines sont couvertes d'une diversité d'herbes qui procurent aux troupeaux une subsistance abondante et appétissante; la terre de la surface de laquelle était banni tout ce qui est doué de la vie, la montre en un moment sous toutes les formes; les arbres se parent de toute leur magnificénce, et procurent leur ombre salutaire aux troupeaux de bœufs et de chameaux; les champs cultivés sont revêtus de tous côtés de moissons de grains.

Les pluies d'été en Europe, non-seulement renouvellent la végétation qui succombait sous les effets d'une sécheresse excessive; mais donnent une vie et une vigueur nouvelle au corps de l'homme. La température fraîche et élastique de l'air ranime nos facultés physiques et intellectuelles; l'atmosphère parfumée par les émanations balsamiques des bocages et des jardins, nous attire hors de nos habitations par son souffle délicieux; le ciel devient plus serein, une belle matinée prépare une soirée ravissante; toute notre ame est douée de plus d'enjouement, d'activité et d'énergie. Jamais dans aucun moment nous ne jouissons plus de l'existence.

Un effet absolument contraire se manifeste sous le ciel de la Nubie. Les premières impressions que la nouveauté du spectacle a excitées sont promptement suivies d'indifférence et de dégoût. Un vent humide et accablant souffle du sud sans relâche durant la saison pluvieuse, l'appétit nous abandonne, notre force succombe, et notre esprit est comme hébêté, flétri en quelque sorte par le souffle funeste. Un état de torpeur absolue s'empare de nos sens. Quelque abondantes qu'aient pu être les ondées de pluie, le ciel ne recouvre jamais sa sérénité, des nuages sombres flottant sur sa surface annoncent de nouveaux torrens.

La grande variation de la température détruit l'équilibre de la santé. Le soleil brûlant du midi est le précurseur d'un vent perçant; l'atmosphère surchargée d'humidité, tient les vêtemens et les meubles dans un état de moiteur constante; de là proviennent les suspensions de la circulation et les affections de rhumatisme. Une couche épaisse de boue gluante interrompt toutes les communications avec les cantons voisins, et le chameau lui-même que la Providence semble avoir créé pour l'usage de ces climats devient pour le moment un embarras inutile, quoiqu'il soit la seule bête de somme. Des volées innombrables d'insectes immondes et nuisibles, des mouches de toutes les grosseurs et de toutes les formes, des moustiques et des fourmis de diverses espèces, s'élèvent gorgés d'un liquide verdâtre de la

fange de ce marais universel, comme s'ils y avaient été engendrés par la putréfaction. Ils couvrent chaque coin et chaque trou des maisons. Ajoutez à cela que les toits n'étant composés que de terre, les habitans, lorsque la pluie menace, sont nuit et jour dans un état d'émotion causé par la crainte continuelle de ne pouvoir empêcher l'eau de pénétrer dans leur habitation. Ajoutez à toutes ces misères qu'après cette saison, il n'en arrive pas une qui comme notre automne offre des récoltes variées de fruits, des prairies riantes et émaillées, enfin les productions des jardins potagers, et toutes celles qui rendent ce temps de l'année si agréable et si plein de charmes dans le midi de l'Europe.

Me trouvant à Sennar au commencement des pluies, je quittai ce lieu pour passer le reste de cette saison à Chartoum. A Sennar, les pluies sont plus fortes et plus fréquentes, elles durent plus longtemps : aussitôt que l'ondée s'approche de la terre, elle se divise et rejaillit, tandis que le vent les réduit en particules si tenues, que la surface du terrain paraît comme couverte d'une couche épaisse de brouillard. Ces orages de pluie sont accompagnés de tonnerre, d'éclairs et quelquefois de grêle; ce dernier météore est inconnu à Chartoum. Ces nuages descendent souvent et voilent la plus grande partie du sol; mais à Chartoum, qui est sur la limite de la zone des pluies, elles arrivent plus tard, et ne sont ni aussi abondantes, ni aussi continues. Cette année

la première est tombée le 18 juillet, et depuis ce jour-là jusqu'aujourd'hui 31 août, l'abaissement du thermomètre de Réaumur est resté stationnaire entre 26° et 28°. Durant tout cet intervalle il ne s'est élevé que trois fois à 30°, et un seul jour à 31°. Avant la chute des pluies, et durant les mois précédens, il était monté chaque jour à 33 et 34°. On doit regarder comme une circonstance rare, qu'à l'époque où la saison des pluies est à son plus haut période, c'est-à-dire le 2 d'août, le thermomètre, selon le récit de Bruce, se soit élevé à 116° de Farenheit, équivalant à 37° de Réaumur. Il est remarquable qu'au lever du soleil, et durant la saison des pluies, le thermomètre s'est maintenu presque constamment à 21 et 22°, élévation qu'il conserve ordinairement dans les temps les plus chauds à la même heure. J'assignerais la cause de ce fait à la tranquillité qui règne dans l'air pendant la nuit; elle est rarement interrompue par le plus petit souffle de vent.

Dans tous ces pays, on ne trouve pas plus de trois à quatre espèces de plantes, quoique la magnificence et l'éclat des tapis de verdure dont la nature les revêt temporairement, pût faire croire qu'ils sont produits par une plus grande diversité d'espèces. Voici les noms de ces plantes : *trianthema pentandra*; *boerhavia repens* et le *convolvulus* nain qui a une petite fleur de couleur blanche. »

# TOURNÉE EN PROVENCE,

PAR

## M. PACHOUD,

EN 1828.

De toutes les provinces de l'ancienne France, la Provence est celle qui mérite le plus d'être visitée. J'avais beaucoup entendu parler de ses sites, de ses productions, de ses orangers et de tout ce qu'elle offre de curieux aux voyageurs; aussi la quarantaine finie et un mois de congé obtenu, j'y commençai ma tournée en Breton véritable, tombé du nord de la France dans le midi, et étonné des contrastes que présente dans ses mœurs son langage, ses habitudes, ses préjugés, la nation française aux deux extrémités de son territoire.

Toulon n'est que le second port militaire du royaume. Le premier rang appartient à Brest; mais celui où je suis a cet avantage que tout se trouve réuni dans un petit espace: mâture, corderie, lazareth, chantiers, magasins de toutes sortes; à Brest il faut faire de longs trajets pour aller de l'un à l'autre de ces établissemens. De plus le ciel est ici constamment pur, le froid rare, les pluies affectées

à des saisons où elles sont indispensables à l'agriculture, et on ne sera pas étonné de ce que les employés de la marine transportés de Brest à Toulon, ne regrettent pas leur première résidence, et s'acclimatent avec plaisir sous le ciel provençal.

Au reste la disparité des mœurs, de langue et de préjugés dont j'ai parlé n'est pas bien remarquable à Toulon, qui peut être regardée comme une colonie du nord. La plus grande partie de la population est composée de septentrionaux appelés ici par le peuple provençal *Franciots*, parce qu'ils parlent la langue française; en effet, Toulon n'est pas seulement un port maritime, c'est encore une place de guerre; l'armée de terre, la marine se trouvant composées en grande partie de Français étrangers au midi, presque tous soldats, matelots, officiers, écrivains, tous ou presque tous contribuent à donner une physionomie septentrionale à la ville, en sorte que l'on ne doit pas croire avoir vu une ville provençale quand on a été à Toulon; cette différence est telle que si l'on va seulement à dix, six, trois lieues même plus loin, par exemple, à Brignolles, à Hyères, on se trouve dépaysé.

La rade de Toulon forme un ovale irrégulier d'environ trois lieues de long sur deux de large. Du côté du sud elle débouche dans la Méditerranée par un goulet d'une demi-lieue de largeur sur lequel plongent les canons du fort Lamalgue et de quelques autres citadelles. La grosse tour dont la fondation,

suivant quelques chroniqueurs, remonte à Charlemagne, est la dernière de ces forteresses dont les escadres ennemies auraient à essuyer le feu si elles voulaient forcer le passage. Le lazareth se trouve en face, et pour peu que les relations de la France avec le Levant soient actives, on est sûr d'y voir nombre de vaisseaux ou de petits bâtimens en quarantaine.

Au nord de la rade, et dans un enfoncement, est la ville, au pied de plusieurs montagnes dont la principale est celle de Pharon; outre la ville, les remparts embrassent l'arsenal maritime, aussi grand que Toulon, et un port marchand assez spacieux.

On voit le port militaire bordé de deux lignes de grands vaisseaux à deux et à trois ponts qui, sans avoir fourni pour la plupart une carrière sur l'Océan ou la Méditerranée, sont dans un état de vétusté. Il faut rendre justice à la surveillance des autorités maritimes; elles ont fait tout ce qu'il est possible de faire pour les conserver; on les a couverts de toitures pour les défendre contre l'action alternative de la pluie et du soleil; on les goudronne et on les peint de temps en temps; on renouvelle l'air humide du fond de cale. Malgré ces précautions, la plupart de ces grandes masses, qui ont coûté des millions, dépérissent tous les jours.

Ce qui doit frapper l'étranger ici, c'est la différence de construction des édifices publics et des édifices particuliers. Grace à la rareté des pluies, on ne voit ici ni les mansardes, ni les maisons pointues du nord.

La bâtisse est recouverte d'un toit presque plat. Voilà la construction que je puis appeler indigène. Mais sous Louis XIV, époque de l'érection de la plupart des édifices du gouvernement, les plans et les devis venaient de Versailles; aussi voit-on dans la corderie, l'hôpital de la marine, etc., des échantillons de la construction septentrionale, c'est-à-dire des maisons plus ou moins grandes, avec mansardes, couvertes d'ardoises, et qu'on dirait enlevées de Paris par l'effet d'une baguette magique, et transportées au milieu d'une ville toute bâtie dans un système étranger à Mansard.

Dans les édifices religieux, il ne faut pas rechercher ce style gothique pour lequel la poésie romantique vient de se prendre de si belle passion. Que les amateurs d'ogives, de flèches, ne viennent pas chercher des inspirations ici; les églises ressemblent plus, à l'extérieur, à des temples grecs qu'à toute autre chose. Les églises de Saint-Louis et de Saint-Jean sont précédées d'un portique supporté par des colonnes d'ordre ionique; l'église de Saint-Pierre ne diffère pas, pour la façade, des maisons contiguës; elle n'a même point de clocher pour rendre la ressemblance plus parfaite, en sorte que ce n'est pas une petite affaire que de la trouver, pour les marins étrangers qui veulent remercier saint Pierre d'une heureuse navigation.

Quant à la cathédrale, la seule remarquable, bien que sa construction date du temps des croisades, elle

se ressent bien plus du système architectural de l'Italie du moyen âge que du gothique pur; et en effet, si j'en crois les historiens de Provence que j'ai lus durant ma quarantaine, depuis l'époque du mariage de Béatrix, héritière du comté de Provence, avec Charles d'Anjou, frère de saint Louis et roi de Naples, la Provence et le royaume napolitain obéirent toujours à la même dynastie jusqu'à René, qui institua Louis XI pour son héritier. Les fréquentes communications de ces Provençaux et de ces Italiens réunis sous le même sceptre ont laissé beaucoup de traces de mœurs napolitaines en Provence. Les locutions italiennes sont très communes ici.

On me dit que l'on a démoli, il n'y a pas bien long-temps, une tour attenant à la cathédrale, et qui passait pour être de construction phocéenne. Elle faisait partie avant l'ère chrétienne du temple d'Apollon, bâti sur ce lieu; il fut probablement, quand le christianisme pénétra dans les Gaules, changé en église; c'est cette même église qui, au retour de saint Louis de la croisade, fut rebâtie sur un plus grand plan par le comte de Provence, à la suite d'un vœu fait durant sa captivité chez les Sarrasins. Mais il paraît que l'on ne toucha pas à la tour phocéenne. Sa vétusté et sa décadence, qui s'annonçaient par des crevasses, déterminèrent le conseil municipal à ordonner qu'elle fût abattue, afin de préserver les maisons environnantes d'un écroulement.

Nulle ville n'a autant de fontaines que Toulon. On en compte deux ou trois dans chaque rue; ce qui est un grand bien, car cette surabondance d'eau tempère la violente chaleur que jette sur la ville la réverbération de la montagne de Pharon qui, nue et pelée, produit à peu près l'effet d'un miroir ardent; et de plus les ruisseaux entraînent à la mer les immondices, la nature du sol s'opposant à ce que l'on creuse ici des égoûts souterrains.

Cette abondance d'eaux jaillissantes provient des hautes montagnes dont Toulon est environné; elles laissent échapper de leurs flancs des sources intarissables qui, à cause de l'inclinaison du terrain, ont pu être amenées dans la ville avec de médiocres dépenses. Les vallons voisins sont arrosés par des canaux qui mettent en mouvement de nombreux moulins à farine et à huile. Mais malgré ces facilités pour l'irrigation, on ne rencontre que rarement des pâturages. Les propriétaires aiment mieux employer à l'horticulture leurs terres, qui peuvent être arrosées, et ils ont raison; tous les vaisseaux qui croisent dans la Méditerranée envoient chercher des rafraîchissemens, ou viennent eux-mêmes se ravitailler à Toulon. Il faut avoir navigué, il faut avoir passé six mois ou un an sur l'eau pour connaître le prix des plantes potagères cueillies fraîchement.

Je parcourrais bien l'arsenal; mais dans quelle relation de Provence n'en trouve-t-on pas la description? Quant à moi, je savais la corderie, les chan-

tiers, les galères par cœur, avant d'être arrivé. Je ne pourrais rien dire de nouveau là-dessus, et j'aime autant ne pas copier ceux qui m'ont devancé; les redites sont inévitables sur tout cela, ainsi que sur les cariatides qui soutiennent le balcon de l'Hôtel-de-Ville, et que je me suis efforcé d'admirer. C'est ce que font tous les voyageurs qui passent ici, pour montrer qu'ils ont du goût, car on leur insinue que c'est d'obligation, attendu que ces deux statues sont de Puget. J'avoue que je n'ai rien trouvé d'admirable dans ces morceaux. Voici précisément l'origine de leur grande réputation. Puget ayant à se plaindre de deux échevins, présenta fidèlement leurs traits dans le visage de ces deux cariatides. Chacun de se récrier sur la ressemblance, chacun de courir pour les voir. Elles pouvaient être parfaites comme portraits; mais une fois les modèles disparus, les échevins morts, le mérite de ces morceaux est à peu près perdu; car ce ne sont point des sculptures remarquables sous un autre rapport que celui que je viens d'indiquer. Elles sont même des contre-sens; car les susdits échevins étaient déja vieux, à en juger par leur représentation; en sorte que l'on voit des figures de vieillards sur des bustes nerveux, des têtes caduques et des bras d'Hercule. L'épigramme de Puget a pu être bonne; mais aujourd'hui il y a plus à critiquer qu'à louer dans son ouvrage.

J'ai commencé ma tournée par Hyères. Pendant l'hiver on dirait un faubourg de Paris. C'est dans

ses bois de citronniers, d'orangers et de cédrats, sur ses éminences couronnées d'oliviers, que les valétudinaires favorisés de la fortune vont, par l'ordre de la faculté, respirer l'air pur du midi. Les livrées des riches maisons parisiennes se croisent dans la ville; Hyères n'est plus une ville totalement provençale. Mais en été tout se retrouve dans l'état primitif; le caractère local revient dominer le tableau. Je me trouvai à Hyères le 15 d'août, jour de Notre-Dame, fête patronale du pays. Je saisis cette occasion pour tracer une esquisse des mœurs provençales.

En face de la ville, et sur un monticule, se trouve un ermitage célèbre. Là, une galerie d'*ex-voto* conduit à un tableau de prix que l'on est bien étonné d'y rencontrer; c'est un ouvrage de Puget, dit-on; mais ce qu'il y a de singulier, c'est que la partie supérieure n'est pas de la même main que l'inférieure. Les douze apôtres du bas se distinguent par une expression remarquable, c'est la manière de Raphaël. Les étrangers admirent cette moitié de chef-d'œuvre; mais le haut est d'une main vulgaire. On ne découvre cependant point de couture qui annonce quelque chose d'ajouté, et il est difficile de supposer que Puget ait fait la partie inférieure du tableau sans se mêler de la scène céleste.

Il y a grande affluence de monde à cet ermitage; on y vient de plusieurs lieues à la ronde. On allume le soir un grand feu; car il est indispensable la veille

de tous les *roumivagis*, nom que l'on donne en Provence aux fêtes de village.

Le lendemain, dès la pointe du jour, on donne des aubades à tous les notables et demi-notables de la ville, et l'on promène de porte en porte le trophée auquel sont suspendus les prix proposés à la palestre provençale. Ce sont des écharpes en soie et des plats d'étain. Il serait assez embarrassant de dire pourquoi on met au concours des exercices gymnastiques de pareils objets dans un temps où l'on ne porte plus d'écharpe et où l'on mange dans de la vaisselle de faïence. Mais tel est l'empire de l'usage chez des gens illétrés. On ne veut pas sortir de l'ornière et renoncer à ces oripeaux féodaux pour mettre en concours des objets convenables à nos usages modernes.

L'après-dîné les ménétriers jouent les contredanses héréditaires, composées, dit-on, par le roi René, le plus populaire des rois; contredanses qui, après bien des siècles, ont encore le privilège de réjouir la population provençale. Bientôt arrive l'heure de la course. On se range le long de la voie publique, et les Provençaux prennent autant de plaisir que les Grecs réunis à Olympie, à voir les efforts des coureurs. Après cela vient le saut. Tous les amateurs s'alignent sur deux rangs rapprochés entre lesquels court et bondit le sauteur. Celui qui s'élance le plus loin dans trois sauts est proclamé vainqueur. Il faut voir comment les partisans de tel ou tel

personnage prennent feu ; il est rare que la fête ne finisse pas par des rixes sérieuses entre plusieurs spectateurs.

Les coureurs et sauteurs viennent de loin à ces rendez-vous. Il y en a de fameux qui n'ont jamais été vaincus. Il est d'usage qu'au premier échec qu'ils éprouvent, ils renoncent aux gloires de ce monde. Ils ne sautent plus de leur vie et remettent à leur vainqueur leurs *brayettes*. C'est un léger tissu qu'ils mettent autour de leur ceinture pendant l'action, et qui, chez les plus coquets, est chargé de grelots dont le son précipité a quelque chose de séduisant pour les oreilles provençales.

Il est d'autres jeux, mais ils tombent en désuétude ; on peut citer celui de la barre de fer, qui fut établi probablement en Provence sous la domination romaine : il consiste à jeter le plus loin possible une pesante tringle, en forme de dard. Il y en a un autre que les Phocéens apportèrent à Marseille : c'est le jeu que les Grecs célébraient aux Dionysiaques ou fêtes de Bacchus. Une outre a été enflée avec force : les concurrens sautent dessus et sont obligés de s'y tenir quelque temps sur un pied. Les chutes nombreuses et en tous sens provoquent le rire des spectateurs. Dans les ports de mer il y a de plus la *targue*, la *bigue*, les *chevaux-frux* : ces jeux datent des siècles de la chevalerie, mais ils exigent de grandes dépenses ; et il n'y a guère que les fêtes extraordinaires, telles que celles que l'on donne lors du pas-

sage d'un prince du sang, qui décident les mairies à charger le budget communal des frais qu'exigent ces jeux caractéristiques de la province.

La fête patronale d'Hières comme celles de tous les autres villages de la Provence, se prolonge pendant les deux jours suivans. Le mardi on va ordinairement en partie aux *salins* ou à la *madrague*, par complaisance pour les étrangers qui sont curieux de visiter ces établissemens.

Les *salins* ou *salines* étaient originairement du domaine des comtes de Provence, mais depuis que l'un des Raymond Bérenger les vendit pour aller en Palestine comme croisé, ils ont passé dans les mains des particuliers. C'est une esplanade plus basse que le niveau de la mer, et garantie par de fortes digues contre l'irruption des flots. On y fait entrer l'eau salée; les ardeurs de la canicule la font évaporer et cristallisent le résidu. Dans les étés très secs on fait deux, même trois récoltes de sel. S'il survient des pluies, il n'y a d'autre moyen d'empêcher la fonte du sel, que de lâcher dans les carrés l'eau de la mer. Les bénéfices des actionnaires seraient trop considérables, si le gouvernement ne prélevait pas en droits les neuf dixièmes de la valeur; mais bien que la presque totalité du prix passe dans les mains du fisc, le dividende de la société offre encore des profits satisfaisans.

Les îles et les presqu'îles qui avoisinent la ville d'Hières, forment un golfe profond; c'est là que se

trouve la *madrague*. Les thons ont l'habitude de côtoyer le littoral par bandes nombreuses; arrivés dans ce golfe perfide, ils se trouvent perdus dans un labyrinthe de filets dont il leur est impossible de trouver l'issue. Ces filets faits de fortes cordes, sont la *madrague*, propriété du prince de Rohan. Pour voir la pêche, et assister à la prise des thons, il faut partir d'Hières bien avant l'aube. Le jour de notre visite ne fut remarquable que par la prise d'un troupeau de monstrueux dauphins : resserrés dans une étroite enceinte de filets, ils ne faisaient autre chose que sortir de l'eau, se recourber et s'y replonger en repliant une effroyable croupe azurée, où le soleil levant semblait allumer le feu des pierreries, et nuancer le vert, l'or et l'azur de l'arc-en-ciel. Ils lançaient continuellement des jets d'eau par l'ouverture placée sur leur tête. Les pêcheurs ne furent pas satisfaits de cette capture : s'ils eussent élevé les filets, ces monstres marins les auraient brisés dans les convulsions de leur agonie. Il fut résolu de leur ouvrir la porte de la *madrague*, et de leur donner la liberté : on l'ouvrit, et une voile qu'on fit descendre dans la mer leur donna une telle épouvante, qu'au moment même nous les vîmes à plus d'une lieue en haute mer lancer leur jet d'eau. Le besoin de respirer force ces cétacées à nager à la superficie des flots.

Plus au nord et dans l'intérieur des terres, se trouve Pierrefeu, village que l'on découvre en amphithéâtre après avoir marché quelques lieues entre des haies

de mûriers. Dans les fastes de la féodalité provençale, Pierrefeu est célèbre par la tenue de ces galantes assises, appelées *Cour d'Amour*. Je ne puis m'empêcher de redire que le siècle actuel semble avoir rétrogradé de la civilisation du moyen âge. Notre ère de lumières est vraiment une époque de barbarie et de vandalisme pour ces pays-là : on est tout étonné d'apprendre à Pierrefeu que c'était là que se tenaient ces aréopages féminins distingués par leur grace, leur *gai savoir*, leur subtilité; que des troubadours faisaient retentir de leurs tensons et de leurs sirventes des échos aujourd'hui totalement étrangers aux mélodies de la poésie.

Dans le moyen âge, les chevaliers, les troubadours, les jongleurs en allant de châteaux en châteaux; propageaient l'esprit de galanterie, et le goût des productions poétiques. Aux grandes solennités, les cours plénières, les tournois, les cours d'amour réunissaient toute la noblesse. Dans ces concours de preux, de poètes, se formaient les liaisons qui continuaient quand les suzerains étaient retournés dans leurs manoirs. Ainsi quoique retirées à Pierrefeu, à Castellane, à Barjols, à Signes, les dames participaient à cette demi-civilisation du temps; et alors le peu de lumières qui éclaircissait les ténèbres féodales, n'était pas comme aujourd'hui concentré dans les grandes villes, aux dépens des campagnes.

Charles d'Anjou, frère de Louis IX et roi de Na-

ples, ayant épousé Béatrix, héritière du comté de Provence, le siège du gouvernement fut transféré en Italie. Cet éloignement porta préjudice aux lettres provençales. Sans point central, privées de la présence d'une cour qui les encourageait, elles dégénérèrent; les mœurs perdirent de leur politesse et de leur courtoisie. Les rares apparitions des rois de Naples en Provence, accélérèrent la déperdition de l'esprit ancien.

Réné, le dernier de la dynastie provençalo-napolitaine, ayant légué sa succession à Louis XI, la Provence fut réunie à la France. La langue de la capitale prévalut; les nobles quittèrent les manoirs paternels pour venir à la cour de Paris. Ils délaissèrent la langue des troubadours, et ne se souvinrent de leurs seigneuries que pour en toucher les revenus. Ainsi tomba la poésie provençale; ainsi les villages ne furent plus peuplés que de rustres, dont les oreilles étaient inutilement frappées des chansons des troubadours. Quant aux bourgeois aisés qui demeurent encore dans ces villages, la manie des places leur fait envoyer leurs fils dans les bureaux de Toulon, de Marseille, de Paris, où ils espèrent les pousser avantageusement.

De Pierrefeu, l'on va à Pignans. Il y a sur la montagne voisine une chapelle célèbre par les pèlerinages des Provençaux. Notre-Dame-des-Anges n'est pas moins en réputation que Notre-Dame d'Hières.

Le département du Var est très boisé, les grandes

forêts de l'Averne s'étendent vers le levant; les chasseurs du lieu, s'il arrive un étranger qui parle de ses prouesses à la chasse, l'invitent à courir le sanglier. On part en caravane de quinze ou vingt; on va escorté de nombreuses meutes coucher au milieu des forêts. Les braconniers connaissent les localités; ils savent d'où l'on débusque ordinairement les sangliers, quels vallons suivent ces animaux, ils distribuent en conséquence les chasseurs à divers postes. Le cordon établi circulairement, deux ou trois hommes s'aventurent dans l'intérieur de la forêt avec les chiens, pour relancer les sangliers. Si l'on a été assez heureux pour enfermer dans l'enceinte circulaire la retraite de quelques-unes de ces bêtes, on les voit déguerpir devant, le poil hérissé, la tête basse et courant avec rapidité. Il est d'usage de les tirer quand ils se fraient un passage à travers des broussailles, parce qu'alors leur course est plus lente et qu'on peut mieux les ajuster.

Dans cette réunion de chasseurs, je fis connaissance avec un capitaine marchand de Gênes. Malgré l'énormité des droits mis par le roi de Sardaigne sur les vins étrangers, les Génois viennent à Toulon faire des chargemens; tandis que le bâtiment est à l'ancre à Castigneau, le capitaine vient faire des excursions dans les villages de l'intérieur, goûter les vins des divers crûs et accélérer ses achats qui sont expédiés par charrette au point de l'embarquement. Apprenant mon projet d'aller à Fréjus, il m'invita à

faire le trajet par mer sur son navire; ce qui me fit revenir sur mes pas avec lui jusqu'à Toulon.

Nous sortîmes de la rade par un beau temps: nous cinglâmes vers les îles d'Hières. Vues au revers, ces îles, ne sont pas plus agréables au coup d'œil que du côté du continent. Je ne sais ce qui a pu leur mériter le nom, la mensongère appellation d'*Iles-d'or*. Ce ne sont qu'arides bruyères où l'on ne découvre pas le moindre vestige de culture, excepté sur quelques points, qu'une maison de Paris a commencé à défricher. On assure que dans les temps qui suivirent l'établissement des Romains dans la Provence, ces îles étaient plantées de citronniers. C'est ce qui ne paraît guère probable à cause du manque de sources; mais alors pourquoi le nom imposteur d'*Iles d'or* usité durant tout le moyen âge. Est-ce que l'autorité de Strabon ou de Ptolémée en géographie aurait été assez puissante pour qu'une de leurs erreurs contrebalançât la réalité; et les Provençaux auraient-ils été assez résignés à ce despotisme de réputation scientifique, pour n'oser rejeter un nom réellement en opposition avec la nature du pays? Cette dénomination est un de ces problèmes que je n'ai pu résoudre à mon entière satisfaction. Les Phocéens appelèrent ces îles *Stœchades;* elles sont au nombre de trois, Portcros, Porquerolle et le Titan. Elles seraient à peu près désertes, si ce n'était les garnisons que le gouvernement y entretient, et quelques fabriques de soude établies par la

maison Gazini de Marseille. Les Phocéens, qui avaient établi des colonies sur toute la côte des Gaules, baignée par la Méditerranée, ne paraissent pas y avoir formé d'établissement aux Stœchades; ils fondèrent *Olbia*, c'est-à-dire l'*Heureuse* sur la terre ferme. Quelques géographes croient que c'est Hières, mais c'est une erreur. Cette cité ne paraît avoir été bâtie que du temps des incursions des Sarrasins; son adossement contre un monticule, n'était pas dans le système de la construction grecque. Il est très possible qu'*Olbia*, dont le château de l'*Eoube* est tout ce qui reste près du bord de la mer; il est très possible, disons-nous, qu'*Olbia* ravagée par les Sarrasins, ait été abandonnée successivement par ses habitans, qui aimèrent mieux se réfugier et bâtir leurs demeures sur le mont voisin, autour du castel seigneurial.

Le soleil levant du lendemain nous fit apercevoir l'île de Sainte-Marguerite. Je ne pus m'empêcher de réfléchir alors sur l'affreuse destinée de l'homme au masque de fer, qui est encore un problème pour l'histoire et le sera probablement toujours.

Fréjus fut une ville considérable du temps des Romains; bien plus, ce fut un port de mer du premier ordre, et aujourd'hui la Méditerranée en est éloignée de plus d'une lieue. On attribue cet effet aux attérissemens de la rivière d'Argent : des causes semblables ont comblé le port d'Aiguemortes, en y amenant les terres que le cours du Rhône charriait.

Le Var, à quelques lieues de là, vient apporter le tribut de ses eaux à la Méditerranée : c'est à son embouchure que le capitaine génois me débarqua, suivant nos conventions.

Le Var descend des Alpes maritimes, et forme la ligne de séparation entre la France et les États du roi de Sardaigne; il s'enfle aux premières chaleurs du printemps, quand les neiges des Alpes commencent à fondre et le grossissent par mille torrens subits : le Var est alors très large. Dans les autres saisons il se rétrécit, et c'est alors qu'il est une faible barrière pour les contrebandiers. Beaucoup de villages voisins n'ont pas d'autre existence que la contrebande; l'agriculture est même abandonnée pour ce métier plus lucratif. Nice étant port franc, il y arrive beaucoup de marchandises qui paient des droits considérables à Marseille.

Du Var en allant à Grasse, on rencontre, au village de Cagnes, le château de Grimaldi, où il y a un luxe d'architecture, de peinture et de sculpture qui n'est pas du tout heureux. On admire sur le plafond une *chute de Phaéton*, attribuée à Carlone, qui a peint l'église de l'Annonciade, à Gênes.

Grasse se présente dans le lointain, entre les oliviers et les orangers qui bordent le chemin; mais avant d'atteindre à ce chef-lieu d'arrondissement, on rencontre Vence, célèbre par la vénération que nos bons aïeux avaient pour Notre-Dame-la-Dorée, madone si bien en réputation, que Louis XI ne dé-

daignait pas de jurer par son nom. Vence fut donnée en apanage, par Raymond Bérenger IV, à son sage et fidèle ministre, Romieu de Villeneuve, qui fit prospérer ses petits États. C'était, dit-on, un pèlerin qui, à son retour de Rome (*Romieu* signifiait, dans le vieil idiome des troubadours, *pèlerin*), fut accueilli par le comte, et qui parvint, par sa prudence, la sagesse de ses vues et ses lumières en politique, au timon de l'Etat : il ne le quitta plus jusqu'à sa mort.

Il y a à Vence plusieurs antiquités romaines, mais qui ne sont pas assez remarquables pour attirer l'attention des archéologues. Ce sont quelques tombeaux de Romains qui, habitans de Fréjus quand cette ville était un considérable port de mer, venaient passer la belle saison à Vence, et faisaient probablement de cette petite cité ce que Baïes était pour les riches prolétaires de Rome.

Parmi toutes les inscriptions latines, on trouve une inscription provençale ; c'est celle de la fontaine de la place : elle rappelle que le sieur Jean Faucon, en 1578, fit don à la ville de cette fontaine, MM. Antoine Isnard et Lambert Mars étant consuls. Autour de ce monument se débitent toutes les nouvelles de la ville : les commères qui lavent leur linge, celles qui épluchent leurs salades, les désœuvrés qui viennent jouir de la fraîcheur, y donnent carrière à leur babil.

De Vence à Grasse, il faut passer par des espèces de Thermopyles, où la route est scabreuse et diffi-

cile; mais en sortant de ces précipices, on jouit de la vue de sites agréables et romantiques. Grasse est bâtie sur le flanc méridional d'une montagne; mille jardins, disposés en terrasses, forment un amphithéâtre où se précipite, en une infinité de petites cascades, un ruisseau qui prend sa source au haut de la ville : c'est là que la Flore provençale épanche ses richesses. Grasse, comme Hyères, est embaumée par l'émanation balsamique des orangers, des cassies (1), des jasmins, des jonquilles, des tubéreuses; et ici, les expressions doivent être prises, non dans leur acception poétique, mais dans le sens réel et le plus prosaïque; car les douces odeurs, les essences fabriquées, s'exhalent des alambics et des fabriques de parfumerie. Le commerce le plus actif de Grasse est celui des essences. C'est d'ici que partent en fioles, en flacons, en boîtes, en poudre, en pommades, en huiles, toutes les senteurs recueillies dans le territoire, dans les jardins, les vergers, et qui ensuite se répandent dans toute l'Europe.

Au mois de mai, le travail est dans sa plus grande vivacité : les femmes étendant des voiles sous les orangers, cueillent ou font tomber les fleurs; d'autres détachent les pétales des jasmins et des roses; toute la population butine dans les vergers et les campagnes. Grasse ressemble alors à une grande ruche où vont et viennent, où entrent et d'où sortent continuellement, non des abeilles, mais

(1) Mimosa farnesiana.

des mulets et des hommes chargés de fardeaux de fleurs et de dépouilles de la Flore des lieux voisins ; car Vence, Cagnes, tout jusqu'à Hyères, jusqu'à Ollioules, est mis à contribution. Grasse dépense en dehors pour plus de soixante mille francs en acquisitions de fleurs ; aussi toutes les chaudières et tous les alambics sont en permanence, et il serait bien imprudent à ces petites maîtresses des salons parisiens, que l'odeur d'une rose fait tomber en syncope, de faire, dans ce temps, une tournée à Grasse.

Les environs en sont plantés en oliviers. Ces arbres sont plus élevés que ceux des environs de Toulon, et surtout que ceux du territoire d'Aix. On n'a pas encore adopté ici la méthode de la *secure*, par le moyen de laquelle on est parvenu à tirer des récoltes annuelles de l'olivier qui auparavant n'en donnait que tous les deux ans.

On voit, sur la route, *Fayence*, célèbre par ses poteries : elle paraît devoir à ses manufactures de vaisselle de terre son nom, originaire de la ville de *Faenza*, en Italie.

Draguignan est le chef-lieu du département du Var : elle a enlevé cet honneur à la ville de Brignoles, qui, dans les premiers temps de la division départementale du territoire, fut le siège de l'administration, plus tard transféré à Toulon ; mais elle le fut définitivement à Draguignan, qui est une ville plus centrale.

Le département du Var, et Draguignan en particulier, conservent avec reconnaissance la mémoire de l'un de ses préfets, M. Fauchet. Plein d'affection et de zèle pour le département confié à ses soins, il en avait fait une étude particulière; aussi combien d'établissemens d'utilité publique ne lui doit-on pas! Bibliothèque communale, cabinet d'histoire naturelle, société d'émulation, toutes les fondations philantropiques de Draguignan datent de son administration. Il choisit lui-même les livres dont il composa la bibliothèque publique; il fit faire des fouilles à Fréjus et sur tous les points où l'archéologie pouvait recouvrer quelques fragmens de l'antiquité romaine; il en rassembla les résultats dans le cabinet d'histoire naturelle, ainsi que des échantillons de toute la minéralogie du Var.

La ville n'offre rien de remarquable. L'importance qu'elle a acquise est toute récente et ne remonte pas au-delà de ce siècle; c'est pourquoi il ne faut pas y chercher de ces ruines romaines qui ne sont pas rares en Provence, surtout dans les villes déja remarquables du temps des proconsuls.

Il n'y a pas loin de Draguignan à Brignoles. Ce nom de Brignoles vient, suivant Papon, d'un mot gaulois à peu près semblable, qui signifiait prune; car ce fruit est de temps immémorial la production par excellence de son terroir; c'est la prune dite *perdrigon*, dont il se fait un grand commerce. On fait d'abord sécher ces perdrigons sur des claies, ensuite on

en retire le noyau et on les range avec soin dans des boîtes où elles se couvrent bientôt d'un sucre naturel.

L'air est ici si salubre que dans les siècles gothiques Brignoles était appelée la *ville des enfans*, parce que les comtes de Provence y mettaient en nourrice et y faisaient élever leurs enfans en bas âge. Le territoire est arrosé par deux rivières : le Coulon et le Carami ; la dernière n'a pas toujours porté ce nom ; elle doit sa nouvelle dénomination à la douleur conjugale d'un peintre italien. Sa femme étant allée laver du linge à cette rivière, tomba dans l'eau et se noya. L'époux désolé, apprenant cette fâcheuse nouvelle, courut sur la rive, et dans son affliction, ne faisant pas attention au fil de l'eau, il allait contre le courant le long du bord pour retrouver la défunte, criant : *Cara mia, cara mia, cara mia moglie*, dont on a fait *Carami.*

Aux environs de Tourves, qui est sur la route de Brignoles à Saint-Maximin, il y a des carrières de marbre. Louis XIV, qui avait voyagé dans la Provence, fit exploiter ces rochers, et c'est de là que l'on tira beaucoup de ceux qui ornèrent Marly et Versailles. On laisse la montagne de la Sainte-Baume à gauche, et l'on arrive à Saint-Maximin, dont l'église est l'un des plus magnifiques monumens de l'architecture du moyen âge, et peut rivaliser avec beaucoup de cathédrales en France pour le grandiose du style, l'étendue et l'entente de la disposition. Elle paraît avoir été bâtie sur un plan venu

d'Italie; elle a la hardiesse et l'élégance des temples chrétiens de cette contrée. En 1295, Charles II, comte de Provence et roi de Naples en fit jeter les fondemens; l'ouvrage avança sous son règne; mais sous ses successeurs, les guerres firent appliquer les fonds publics à des emplois plus pressans que la continuation de l'édifice. Ce qui avait été fait menaçait ruine, et l'église semblait devoir s'écrouler avant d'avoir été achevée, quand Louis III y fit remettre des ouvriers et continuer le travail du produit des quêtes que firent des ordres religieux dans les États chrétiens, avec la recommandation du pape Martin V. Enthousiaste des beaux-arts, René, dans le quinzième siècle, s'appliqua sérieusement à l'achèvement de cette cathédrale; il y dépensa des sommes considérables, et quoiqu'il n'y ait qu'un tiers du plan primitif achevé, elle l'emporte sur beaucoup des plus grands édifices gothiques. L'intérieur répond par sa magnificence au grandiose de l'extérieur; mais les peintures, si l'on en excepte le tableau de la Madeleine, laissent trop apercevoir l'état d'imperfection où se trouvait cet art sous le roi René en Provence, et même en Italie.

Ce qui porta les comtes de Provence à construire ici, loin de leur capitale, cet immense édifice, était la croyance générale suivant laquelle sainte Madeleine, la célèbre pécheresse, était enterrée en ce lieu; mais des érudits ont découvert que la Madeleine qui séjourna réellement dans le désert voisin,

était une religieuse cassianite d'un cloître de Saint-Zacharie, village peu éloigné. Elle vivait au huitième siècle, époque à laquelle les Sarrasins se faisaient craindre par leur bravoure et leur fureur de prosélytisme. Ils infestaient les côtes de la Méditerranée. Les rivages de la Provence, où l'on trouve encore beaucoup de leurs tombeaux, et où chaque site tire son nom de leur passage ou de leur campement, étaient exposés à leurs dévastations. Le couvent de Saint-Zacharie ayant été pris et détruit, Madeleine, une des religieuses, survivant à ses compagnes massacrées ou menées en esclavage dans les harems des califes, se réfugia dans la montagne voisine; elle y vécut de racines, édifiant tout le pays par sa piété et sa pénitence. A sa mort sa grotte fut sanctifiée et son corps enseveli à Saint-Maximin. Il paraît que, du temps des croisades, les souvenirs de la Judée, la ferveur de l'époque, l'exaltation des esprits, tout concourut à faire prendre la pénitente de la Sainte-Baume pour la pécheresse de l'Évangile. L'on transforma en église la caverne de la montagne, et l'on jeta les fondemens d'une immense basilique sur le tombeau de la sainte religieuse. On ouvrit son sépulcre, on recueillit ce qui restait de sa dépouille mortelle. Ces reliques furent exposées à la vénération des fidèles comme étant celles de sainte Madeleine pécheresse.

Mon intention était de parcourir la haute Provence; mais comme le département des Basses-Alpes

ne présente qu'une grande uniformité d'aspects, car tout y est pâturage en été, et tout y est couvert de neige dans la saison froide, je renonçai au dessein de faire une excursion dans cette contrée; d'ailleurs, l'automne était avancé, et bien que sur la lizière maritime, dans le Var et les Bouches-du-Rhône, les beaux jours se prolongent au-delà de Noël, il n'en est pas de même dans les montagnes de la Provence septentrionale. Les gelées se font sentir dès l'équinoxe de septembre, et bientôt des neiges interdisent toute communication dans ce pays. La saison étant trop avancée, je me déterminai à retourner à Marseille.

Les gavaux ou habitans des régions montagneuses sont à ceux de la contrée chaude et maritime comme les Béotiens étaient relativement à leurs voisins; essentiellement pasteurs, le lait et le fromage dont ils se nourrissent donnent à leur esprit une pesanteur qui les distingue des autres Provençaux; leur esprit est lent, mais ne manque pas de justesse. La civilisation est très arriérée parmi ces montagnards. Sobres et économes, ils ont particulièrement le génie du négoce; presque tous ceux qui descendent dans la basse Provence, manquent rarement de s'y enrichir par leur sévère parcimonie. A l'abri des besoins factices que le luxe donne aux citadins parmi lesquels ils viennent s'établir, ils se contentent de peu, mettant toute leur jouissance à thésauriser. Leur manière de vivre leur assure la confiance de tous ceux qui ont des relations avec eux; la bonne foi et la pro-

bité les caractérisent particulièrement, et il est inoui qu'un marchand ou un négociant gavau ait fait banqueroute, ou manqué à sa parole.

Quant aux habitans de la Provence méridionale, ils ont plus d'analogie avec les Espagnols qu'avec les Italiens, quoique la proximité des pays et les fréquentes relations eussent dû établir un certain rapprochement avec ceux-ci. Comme l'Espagnol, le Provençal est ignorant, mais sans orgueil; il est dévot, mais sans fanatisme; l'esprit français a modifié ce caractère trop méridional; mais il a aussi la gravité espagnole, et son sérieux n'est pas sans une certaine dignité, même dans les plus basses classes, dignité que l'on ne retrouve pas chez les plébéiens des provinces septentrionales du royaume. Aussi les voituriers qui, sur le cours d'Aix ou de Marseille, offrent leurs services ou leurs voitures d'un ton qui semble menaçant, s'ils voyaient quelqu'un attaqué par cinq ou six personnes, ne manqueraient pas d'accourir à son secours, malgré la certitude de ne pouvoir triompher du nombre, malgré les probabilités du désavantage. La populace elle-même n'est pas étrangère aux sentimens élevés. On ne voit jamais dans les rues le hideux spectacle d'hommes abrutis par l'ivresse. Cependant le vin est bien plus spiritueux dans le Midi que dans le Nord; s'il y a moins d'arôme il a plus d'alcohol. Il est inoui qu'une femme se soit enivrée en Provence. Le galant Parisien mène sa femme à la Rapée : en Provence, de pareils lieux

ne sont ouverts qu'aux hommes; une femme qui irait boire avec eux serait montrée au doigt, de même qu'une dame qui irait au café.

Dans les classes aisées, l'éducation rapproche plus le caractère local du caractère français; les nuances sont presque imperceptibles; mais toujours l'ignorance provençale perce par quelque endroit. Si vous conversez avec de brillantes dames, ne tournez pas l'entretien sur la littérature, vous les mettriez dans un étrange embarras, ou plutôt vous les réduiriez au silence. Si elles manquent de l'instruction qu'on trouve souvent chez les Parisiennes, elles compensent cela par l'amour de l'ordre et des soins du ménage. Une femme à Paris ne veut que satisfaire ses caprices en modes, en parure; aussi se marier c'est s'exposer à être ruiné. En Provence, si vos affaires vont mal, mariez-vous, vous êtes sûr que votre épouse va mettre de l'ordre dans votre budget, et relever votre maison par son économie.

---

# VOYAGE

AU

# VOLCAN D'ORIZABA.

Extrait d'une lettre de MM. Schiede et Deppe à M. A. de Humboldt.

---

Comme nous sommes depuis quatorze mois dans ce pays si favorisé de la nature, il aurait fallu que nous fussions bien peu doués d'attention si nous n'eussions pas déja observé beaucoup de choses intéressantes pour la géographie de cette contrée. Les remarques qui suivent, si elles ont quelque mérite, fixeront naturellement vos regards; nous vous les adressons donc dans l'espérance que vous aurez la bonté d'en excuser les imperfections.

Au commencement de septembre nous fîmes un voyage au volcan d'Orizaba. Nous partîmes de Jalapa, et passant par Peroté, nous suivîmes au sud le plateau jusque dans le voisinage du gros village de San-Andres-Chalchicomula. Arrivés au pueblo de Tlalchichuca, au pied occidental du pic d'Orizaba, nous gravîmes sur ce mont le 7 septembre. C'était la première fois que nous escaladions une mon-

tagne neigeuse de la zone torride ; nous eûmes donc bien des occasions de faire de nombreuses observations sur l'aspect de la nature dans les Alpes intertropicales, qui est si différent de celui qu'elle offre dans les *tierras calientes* (terres chaudes) et les *tierras templadas* (terres tempérées), ainsi que dans les montagnes neigeuses de l'Europe. Mais il fallut nous borner à ce qui nous parut surtout digne de remarque.

Par malheur notre excellent baromètre, fait par Bunten de Paris, avait été dérangé à la Joya, et ne pouvait plus nous servir ; perte bien dure dans ce pays. Il nous fut donc impossible de déterminer la hauteur d'un lieu voisin de notre première couchée. A notre étonnement, nous trouvâmes dans ce lieu une petite plante si semblable à la pomme de terre, que nous la déterrâmes dans l'espérance de trouver ses racines garnies de tubercules. Il y en avait effectivement ; nous regardâmes cette plante comme une espèce voisine de la pomme de terre, ce qui était assez intéressant pour nous. Il devenait tout simple de chercher à s'en procurer un certain nombre d'échantillons ; nous y réussîmes, et nous pûmes en conclure, avec quelque vraisemblance, que c'était la pomme de terre primitive. Ce végétal avait à peine trois pouces de haut ; ses grandes fleurs bleues étaient isolées ou par paires ; les tubercules avaient à peine la grosseur d'une petite noisette ; c'étaient réellement des pommes de terre en diminutif ; il nous serait difficile de distinguer les deux plantes l'une de

l'autre sinon par la grandeur. Celle qui nous occupe croît, peu abondamment, sur une arête de montagne, ombragée par des oyamel, des ocote et des tloscote, nouvelle espèce d'arbres résineux que nous avons trouvée dans notre voyage; elle était dans le voisinage de *castilléja* en arbrisseau, d'un *hydrophyllum*, de *pedicularis æquinoctialis* et de plusieurs *vaccinium*, à une élévation qui, en supposant celle du pied de la montagne à 7,500 pieds au-dessus de la mer, fut évaluée par nous à 10,000 pieds ou plus.

Toutes les cultures avaient déja cessé à un palenque au pied de la montagne; par conséquent, on n'observait, dans la végétation au-dessus de ce point, pas la moindre trace de plantes semées par l'homme ou accompagnant ses pas; et le lieu où nous avons trouvé celles dont il s'agit, n'est visité que rarement par des gens qui viennent chercher de la neige. Nous croyons donc que notre observation n'implique nulle inexactitude lorsque nous disons que ces pommes de terre sont naturellement sauvages et ne le sont pas devenues. Les Indiens qui nous accompagnaient les nommaient *papas cimarronas*, et assuraient qu'elles croissaient non-seulement sur cette montagne, mais aussi dans le llanos près de Tlalchichuca, et dans d'autres endroits. En effet, nous en trouvâmes, en revenant au palenque au pied de la montagne, et dans le voisinage de la laguna de Huetulaca, et enfin à Peroté. Cette plante du plateau se distingue de celle de l'Orizaba, parce qu'elle est plus haute et a

des fleurs de couleur blanche, et plus nombreuses : ses tubercules ne sont pas beaucoup plus gros. Les fruits, très abondans sur la plante de Huetalaca, sont presque de la même grosseur que ceux des individus cultivés. Nous n'attachons pas autant de prix à ceux que nous avons rencontrés dans les trois derniers endroits, qu'à ceux de l'Orizaba ; parce qu'ils étaient tous dans le voisinage des demeures humaines. Ce ne fut qu'après avoir confié à la terre, à Jalapa, les tubercules que nous avions apportés, que nous regrettâmes de n'avoir pas goûté quelques-unes de ces productions sauvages de la terre. Nous avons envoyé, pour l'herbier royal, des échantillons des individus de chaque endroit, et l'année prochaine nous expédierons au jardin botanique des graines de ceux du plateau qui ont la fleur de couleur blanche, ainsi que de ceux de l'Orizaba et de la plaine, lorsqu'ils se seront multipliés.

Nous avons encore fait dans ce lieu une autre observation qui peut-être n'est pas dénuée d'intérêt; c'est qu'à cette hauteur, un colibri voltige autour des fleurs orangées du *castiléja*.

Le second jour de notre voyage à l'Orizaba nous offrit une autre observation remarquable. A peine arrivés au terme de notre course, à 500 pieds à peu près au-dessus du premier glacier, le temps ne nous permit pas de monter plus haut. Nous nous occupâmes donc de recueillir des lichens et des échantillons de rochers. Quelle fut notre surprise, en soulèvant une

plaque de schiste porphiritique de la plaine inférieure où est le point de séparation, d'apercevoir une quantité de phalènes; ayant répété la même épreuve en d'autres endroits, nous obtinmes le même résultat. Non, nous n'exagérons pas en disant que sous une pierre de deux pieds carrés de surface, nous avons découvert plus de cent de ces papillons. Un nombre assez considérable était privé de la vie, mais la plus grande quantité se réveillant de son sommeil, se hâta de s'envoler pour chercher un repaire semblable. Ce phénomène nous rappela ce que vous rapportez dans vos *Tableaux de la Nature* de l'apparition d'insectes à la cime du Chimborazo, et nous crûmes que le fait dont nous étions témoins nous offrait une objection évidente contre l'action des courans d'air perpendiculaires, par lesquels vous expliquez la présence de ces insectes à une hauteur si prodigieuse (1); nous pensions qu'une telle multitude de papillons d'une seule espèce, car nous les regardions comme tels, quoiqu'il y ait quelques nuances dans le dessin, se trouvait là dans le lieu qu'elle habite ordinairement; mais maintenant que nous examinons les choses plus attentivement, nous reconnaissons que nous avions mal raisonné. Si l'on demande où ces petits animaux sortis de leur enveloppe se réfugiaient, nous sommes forcés de convenir qu'ils gagnaient une région plus

(1) Voy. *Tableaux de la Nature*, p. 60, t II, 2e édition. Chez Gide fils.

chaude, car à cette hauteur inhospitalière, où toute la végétation phanérogame est morte, et où seulement quelques lichens tapissent les rochers, et où, sur un mur de porphyre revêtu de tronçons de glace, une petite mousse couvre les fentes humides, la chenille ne trouve pas de nourriture avant d'être métamorphosée en chrysalide. D'où vient donc cette grande quantité d'animaux d'une espèce dans la région des neiges? Est-ce un instinct qui leur fait ainsi employer leurs ailes pour chercher ce tombeau solitaire et frais, ou bien un courant d'air ennemi les prive-t-il de leur élément vital plus chaud? C'est leur grand nombre seulement qui rend pour nous cette dernière opinion invraisemblable, et cependant il est certain que ce sont précisément les chenilles de phalènes qui souvent détruisent les forêts d'arbres résineux. Sur des milliards de papillons qui viennent d'éclore, un courant d'air perpendiculaire ne peut-il pas en entraîner en haut quelques millions? et sur cette quantité, plusieurs milliers ne peuvent-ils pas prolonger tristement leur vie sous l'abri d'un pan de rocher? Un soir en mer, à 15 milles d'Allemagne, et peut-être plus de Marie-Galante, ne vîmes-nous pas sur notre navire des centaines de phalènes d'une seule espèce, qui ressemblaient beaucoup à ceux de l'Orizaba, et le lendemain matin nous en aperçûmes une grande quantité de la même espèce nager sur la mer. En un mot nous sommes maintenant très fermement convaincus que

les papillons observés sur la montagne neigeuse y avaient été amenés, non par leur instinct, mais par un courant d'air ascendant. Nous avons oublié d'examiner si les femelles avaient déja été fécondées, ou si une partie avait déja pondu, ce qui est le dernier acte de leur existence avant de voyager dans les régions froides. Quoique ce ne soit pas là une épreuve bien déterminante, on pourrait néanmoins, dans le dernier cas, conclure, avec une grande vraisemblance, que ces insectes sont arrivés aussi haut malgré eux, car on ne peut supposer qu'ils entreprennent, pendant la nuit, leur voyage vers les régions plus froides pour satisfaire à leur instinct de déposer leurs œufs dans un lieu sûr. Nous ne pûmes observer si le soir ils se réveillaient pour voler ou s'ils continuaient à dormir; car nous nous remîmes en route avant le crépuscule. Mais si nous devons, d'après les plus grandes probabilités, supposer que les papillons de même que la *Vilsa* sur la Silla de Caracas, sont arrivés dans la région neigeuse de l'Orizaba par l'effet d'un courant d'air ascendant, ces espaces déserts ont un petit animal qui ne peut y être parvenu par hasard, mais doit y avoir son habitation ordinaire. C'est un petit coléoptère qui y vit en terre, sous les pierres. Il existe ainsi à une élévation que nous évaluons à 14,000 ou 15,000 pieds, ce qui est plus haut que l'*avena*, le *festuca* et le *trisetum*; or cette dernière plante termine la végétation phanérogame. Nous trouvâmes quatre individus

de cet insecte. Nous les avons envoyés à M. Klug, conseiller intime, avec la plupart de nos phalènes.

Nous revinmes du volcan d'Orizaba par une autre partie de la tierra fria. Nos guides nous avaient tant parlé des *Humeros de los retumbados*, phénomène naturel très remarquable, que nous résolûmes de le visiter. Pour y aller, nous passâmes par des lieux situés plus à l'ouest que ceux que nous avions traversés en venant. Nous allâmes d'abord à la hacienda de Tepetitlan, dans le voisinage du serro de la Ventana, montagne dont l'arête forme une crevasse naturelle disposée horizontalement, ou une cavité qui est visible à quelques lieues de distance. Nous fîmes le tour de cette montagne percée, et remarquable aussi sous le rapport de la botanique, et nous arrivâmes à la hacienda de la Ventana. Ensuite nous traversâmes une forêt, puis un terrain montueux, et nous atteignîmes les Humeros, qui sont des bains naturels de vapeurs, mais très dégradés. Une des collines développe une chaleur considérable; on la sent distinctement en faisant la plus petite ouverture à la terre; elle monte à proportion que l'on fouit davantage. Dans l'endroit le plus chaud on a creusé des trous qui ont à peu près cinq pieds de profondeur, et l'on a posé au-dessus un gril en bois que l'on couvre de branchages fraîchement coupés. C'est là-dessus que se couche la personne qui prend le bain de vapeurs; elle est préservée du contact de l'air par des nattes que soutiennent des perches dispo-

sées en cône. Ce phénomène volcanique fort remarquable est situé sur la ligne des montagnes ignivomes qui traversent le Mexique. Malheureusement nous n'avions pas le temps de nous y arrêter, et nous ne nous étions pas préparés à l'examiner en détail avec le thermomètre à la main. Nous avons cependant recueilli quelques poignées de la roche qui nous a paru très récente, et qui, en partie, ressemble à la craie; nous prendrons la liberté de vous les envoyer. Nous devons ajouter qu'il y a près des Humeros un bâtiment qui est désert et abandonné. On dit qu'il est commode pour les baigneurs, mais ils n'y trouvent rien, à moins d'apporter tout leur ménage.

Nous avons joint à nos envois un petit paquet de roches du volcan d'Orizaba. Nous doutons beaucoup qu'elles aient un grand intérêt pour vous, quoiqu'un M. Bulloch, écrivain de peu de poids, révoque en doute la nature volcanique de cette montagne. Xalapa, octobre 1828.

---

## LES CASCADES

# DE GHERSOPPAH.

« Ces chutes d'eau sont situées à un mille à l'ouest de Kodakaïny, petit village qui forme la limite du talouk de Bilghy dans le Canara septentrional, et est contigu au district de Sagara dans le Maïssour. Il est arrosé constamment par douze ruisseaux qui se réunissent dans le Maïssour à Baringhi, comme ce nom l'indique; cinq viennent de Ramatchendapourah, quatre de Fetty-Pettah ( ville de la victoire ), ainsi nommée par Haïder Aly, et les autres de Koudoli; après sa chute, la rivière poursuit son cours sinueux par un chemin raboteux qu'elle s'est ouvert à travers la base des montagnes, sur le bord de leur pente. Elle s'élargit à Ghersoppah, et forme le Sarawatti, beau fleuve navigable pour des bateaux, dans un espace de seize milles jusqu'à Honoré où il tombe dans la mer.

« De même que la plupart des autres lieux auxquels les indigènes ont donné des noms tirés de quelque particularité remarquable dans leur terrain ou leur situation, celui-ci a été appelé Ghersoppah, parce

qu'avant qu'on y eût bâti des maisons il était couvert d'arbres de cachou ; *Gher*, en canarin, signifie cette espèce d'arbre, et *souppou* une feuille.

« Le brahmine qui m'accompagnait m'assura, dans le style d'exagération ordinaire à ses pareils, que l'ancienne ville qui était ici renfermait, au temps de sa splendeur, un lakh de maisons, c'est-à-dire cent mille. Je ne doute pas, d'après l'étendue des ruines, que la population ne se soit élevée à la moitié de ce nombre. Des soixante-dix temples, nommés *besty*, il n'en reste plus qu'un seul construit en granite et couvert d'un toit en pierre ; on y voit le *Tchatour Moukie* ou la statue à quatre faces de la caste des Djaïns, qui jadis habitaient ici ; survivant aux hommages de ses adorateurs depuis long-temps réduits aux silence, cette figure est abandonnée aux chauve-souris et aux taupes.

« En partant de Ghersoppah, nous avons commencé l'entreprise fatigante de monter les Ghâts. Le col est là moins escarpé, moins raboteux, moins étroit et moins coupé de rochers coniques mobiles, que dans les autres passages qui traversent ces montagnes ; mais il est beaucoup plus long ; car, pendant douze milles, on voyage sur ce terrain très ondulé, et l'on est surpris que l'on ait pu y tracer une route ; elle inspire le découragement et le mécontentement ; car on s'imagine que l'on a fait des progrès considérables, et cependant les descentes et les montées se succèdent avant que l'on atteigne au som-

met tant désiré : il faut six heures entières pour y arriver.

« La matinée étant belle, semblait, indépendamment de la solennité du jour qui était un dimanche, remplir nos cœurs d'un sentiment de plaisir en nous avançant vers le lieu où nous espérions que notre curiosité serait amplement dédommagée de la distance que nous avions parcourue. Le silence profond qui régnait dans les bois voisins de l'objet de notre voyage, jetait une légère teinte de mélancolie sur notre esprit; mais le bruit de la chute d'eau frappant soudainement notre oreille, anima bientôt nos espérances; toutefois une contrariété momentanée remplaça cette attente si vive, car lorsque l'on est sur le bord du rocher, à moins de trente pieds de distance, on ne découvre rien qui éveille l'étonnement; cependant quelques pas de plus et l'on est si accablé par la crainte que cause l'immensité d'un abîme effrayant, que l'on a besoin de quelques secondes pour se remettre avant d'avoir le courage d'examiner la vue majestueuse et terrible que l'on aperçoit au-dessous de soi; l'œil éprouve la même sensation que s'il plongeait dans l'éternité. La position dans laquelle on est obligé de rester assis pour jouir de la perspective est singulièrement dangereuse. Il faut aussi se coucher horisontalement, et par-dessus un rocher saillant, porter perpendiculairement ses yeux du bord extrême de l'immense bassin, dans un goufre dont

ils peuvent à peine mesurer la profondeur; on distingue une fente prodigieuse creusée par le poids des torrens qui, en se précipitant, font élever du fond de l'abîme des colonnes de vapeur produites par le réjaillissement de l'eau. Ces vapeurs, en montant dans l'atmosphère, s'y mêlent aux nuages planant au-dessus des plus hautes montagnes du voisinage; et lorsqu'elles flottent en s'élevant, on les prendrait plutôt pour la fumée du cratère enflammé d'un volcan, que pour l'amas des particules les plus subtiles d'un tourbillon de l'élément liquide, mais non moins dangereux. Le spectateur contemple l'arc-en-ciel dans toute la splendeur et l'éclat de ses couleurs prismatiques réfléchies en bas, à travers les globules aqueux jaillissans, sur la surface du goufre immense, dans la perfection du demi-arc terrestre.

« Je pense que la circonférence du cratère, dont la forme est celle d'un fer à cheval, approche d'un demi-mille. Vis-à-vis de son échancrure, une forêt descend majestueusement le long de la pente de la montagne, et rend l'effet de l'ensemble vraiment sublime; des champs, sur le sommet à gauche, mêlent à l'aspect quelque chose de singulier et d'agréable.

« Cinq cours d'eau distincts se précipitent dans ce bassin gigantesque. Le plus grand, celui du N. E., tombe perpendiculairement du bord, décrit plus haut, il écume, en formant deux colonnes séparées et liquides jusqu'au fond. A la sinuo-

sité prochaine, et vis-à-vis du point où nous avions une vue à vol d'oiseau de l'ensemble de la scène, une autre grande masse s'approche perpendiculairement, puis se dirigeant obliquement au canal qu'elle a creusé, et s'élargissant graduellement à mesure qu'elle descend, elle est engloutie avec les autres dans le goufre bouillonnant. Un cours d'eau plus tranquille, passant immédiatement par-dessus la seconde chute, fait un contraste frappant avec la chute de ses bruyans voisins. On observe plus distinctement et sans les mêmes efforts la quatrième cascade, venant du sud, franchissant le bord de la paroi rocailleuse et abrupte de cet énorme bassin, et prenant de l'extension par l'obstacle que lui opposent des pointes de rochers. Des centaines de pigeons, de la grosseur apparente de papillons, jouaient au-dessus du nuage d'écume.

Il fallut nous transporter sur une éminence au coin du sud-ouest, par où les eaux précipitées s'écoulaient, pour bien voir la cinquième cascade, dont l'écume roulante filant depuis le sommet jusqu'à l'extrémité d'une masse de rochers solides, de plusieurs centaines de pieds de hauteur, brille à travers des fragmens épars qui sont à leur base, puis se dirige tranquillement vers l'issue générale. A droite s'élancent les remparts gigantesque des Ghâts occidentaux, déployant leur magnificence primitive.

Plusieurs tentatives furent faites pour mesurer la

profondeur de ce réservoir prodigieux; on descendit une ficelle très forte, à laquelle un poids avait été suspendu. Mais, au-delà de 300 à 400 pieds, ce procédé manqua son objet. Alors on jeta dans le goufre un coco, et on compta avec une montre le temps pendant lequel il restait visible, ce qui donna toujours le même résultat de huit secondes. D'après cela, calculant la force centripède du corps tombant à quinze pieds et demi, mesure de Paris, pour une seconde, et augmentant cette quantité en proportion du carré de la distance, le produit qui est résulté est de 965 1/2 pieds, ou 1,030 pieds, mesure d'Angleterre.

« Les sauts du Niagara, de Montmorenci, du Missouri et du Toccoa, sont remarquables par la vaste étendue de la nappe d'eau qui tombe; mais leur hauteur est proportionnellement insignifiante, à l'exception du premier; les célèbres chutes de Gocâk dans le Bedjapour, ou de Courtallom dans le district de Madourèh, n'ont pas plus de 200 pieds de hauteur; ainsi cette comparaison fait voir que les cascades de Ghersoppah méritent d'être comptées parmi les merveilles du monde. Ce qu'un voyageur a dit de celle du Niagara s'applique parfaitement au sujet de ma relation que je terminerai par cette citation : « Essayer de décrire convenablement cette chute, serait une entreprise inutile. La vue de cette merveille surpasse les idées les plus sublimes que l'imagination a pu concevoir d'avance, et ac-

cable l'ame du spectateur de sensations qui lui causent un tel enthousiasme qu'elles ne peuvent être bien conçues que par ceux auxquels il est arrivé de contempler une scène semblable. »

*Asiatic Journal*, juillet 1829.

---

# BULLETIN.

## ANALYSES CRITIQUES.

*Constantinople et le Bosphore de Thrace, pendant les années* 1812, 1813 *et* 1814, *et pendant l'année* 1826. 1 vol. 8°, avec un atlas (1). Par M. le comte Andréossy.

Dans ce moment où les évènemens qui se passent et ceux qui se préparent à l'extrémité orientale de l'Europe fixent l'attention générale, il n'est pas hors de propos d'entretenir nos lecteurs d'un ouvrage qui contient des notions exactes sur la forme de gouvernement de l'empire ottoman, sur la capitale de cet État si déchu de ce qu'il fut jusque vers la fin du dix-septième siècle, sur le souverain qui, par son énergie et son activité, a su détruire un foyer de troubles et de dissentions, et établir dans ses vastes possessions un ordre inconnu depuis long-temps.

Déja M. Andréossy, dans son ouvrage intitulé : *Voyage à l'embouchure de la mer Noire*, publié en 1818, avait fait connaître les grandes qualités du sultan Mahmoud qu'il présentait comme un phénomène pour la Turquie.

Dans son nouveau livre, où il a fait entrer une partie de ce qui composait le précédent, M. Andréossy raconte comment le sultan Mahmoud est venu à bout de supprimer

(1) Se trouve chez Merlin, libraire, quai des Augustins, n° 7.

les janissaires, entreprise qui avait coûté l'empire et la vie à son cousin Selim III. Elle était aussi hardie à concevoir que difficile et périlleuse à exécuter. Les janissaires devenus depuis plus d'un siècle inutiles à la défense de l'empire, n'en étaient pas moins redoutables au souverain. Dès que celui-ci voulait opérer la moindre innovation, effectuer une amélioration dans l'Etat, aussitôt les janissaires se soulevaient; ils mettaient le feu à un quartier de Constantinople et marchaient contre le sérail. Alors le sultan abdiquait. Cette milice insubordonnée était étroitement liée à la portion fanatique des ouléma, pour le maintien des abus existans. On sait que ces ouléma sont à la fois les ministres de la religion, de la loi et de la justice. Il n'est pas étonnant que par leur accord avec les janissaires ils présentassent une masse assez forte pour résister à la puissance du grand sultan. Ils étaient naturellement les ennemis de tout changement qui aurait pu contribuer à répandre l'instruction parmi les Musulmans; c'était au nom d'une religion mal interprétée qu'ils déclamaient contre toute tentative qui avait pour but de dissiper l'ignorance et l'erreur. « C'est cet état de mort où l'em-« pire des Osmanli était plongé depuis si long-temps, dit « M. Andréossy, qui avait accrédité l'opinion que l'isla-« misme, ou la religion musulmane, opposait un obstacle « invincible au progrès des lumières. Les règnes brillans « des khalifes Ommiades et Abassides, surtout celui du cé-« lèbre Haroun-Rachid, qui accueillit avec tant de bien-« veillance et encouragea avec tant de succès les arts et « les sciences dans le déclin de l'empire grec, détruisent « suffisamment une pareille allégation. »

Même avant la destruction des janissaires, Mahmoud avait montré combien son esprit était supérieur à ces craintes puériles et vaines qui font envisager l'instruction

comme un mal tendant à étouffer chez les sujets le sentiment du devoir de l'obéissance. Le Koran contient la défense expresse de représenter la figure de l'homme, image de Dieu, et interdit également d'ouvrir un cadavre, quand même le mort aurait avalé la pierre la plus précieuse, et qui ne lui appartiendrait pas.

Malgré ces prohibitions qui servaient à entretenir les préjugés et les scrupules religieux contre toute imitation de figures humaines et contre les opérations d'anatomie, sultan Mahmoud accorda, en 1820, son approbation spéciale à la publication d'un ouvrage sur l'anatomie et la médecine. Ce livre qui contient un grand nombre de planches offrant les différentes parties du corps humain, obtint du monarque, non-seulement la permission d'être rendu public, mais encore la faveur d'être imprimé par les presses impériales.

Depuis la suppression des janissaires, un changement bien remarquable et en même temps bien honorable pour le caractère de Mahmoud s'est effectué. Autrefois, quand un grand de l'empire ou tout autre personnage employé par le gouvernement était condamné à mort, ses biens étaient reversibles à l'empereur. Mahmoud frappé de l'iniquité d'un pareil usage, quoique sanctionné par le temps et profitable pour ses finances, résolut de l'abolir. Il consulta sur ce point les ouléma. Ceux-ci énonçèrent une opinion favorable qui fut appuyée sur le texte du Koran et des lois civiles. Ce fut d'après cette déclaration conforme à la manière ordinaire de procéder dans ces sortes de cas, que le khatti-chérif, ou l'ordonnance d'abolition de la confiscation, fut prononcé et solennellement proclamé le 30 juin 1826, moins de quinze jours après la destruction des janissaires. Depuis ce moment, le bureau des confiscations n'existe plus.

Autrefois un ministre, ou un gouverneur de province destitué, était presque toujours destiné à être étranglé; rarement sa tête échappait saine et sauve à la disgrace que lui attirait, soit le devoir de le punir de son impéritie ou de ses crimes, soit le désir de s'emparer de sa riche dépouille. Depuis un certain nombre d'années, et cela remonte au commencement du règne de sultan Mahmoud, les choses se passent plus doucement pour les grands personnages qui sont privés de leurs emplois: à moins de trahison patente, de révolte ouverte et de résistance aux ordres du sultan, ils en sont quittes pour aller en exil, ce qui n'est guère différent de l'usage suivi dans plusieurs pays de l'Europe chrétienne, et assez général en France avant la révolution.

Lorsque le sultan Mahmoud parvint au pouvoir suprême, son autorité réelle ne dépassait pas les murs du sérail. Dans la capitale même les sultans étaient sous la funeste tutelle des janissaires et des ouléma; dans la plupart des provinces, les firmans de sa hautesse n'étaient exécutés que pour des objets indifférens. Lorsque leurs dispositions contrariaient les vues ambitieuses des pachas ou des autres officiers du gouvernement, ils étaient ouvertement méconnus ou adroitement éludés. Plusieurs pachaliks étaient devenus héréditaires; les pachas s'étaient fait des domaines particuliers de leur territoire, et avaient acquis les moyens d'y défendre leur indépendance. On voit, comme l'observe très justement M. Andréossy, que l'empire ottoman se trouvait ébranlé par les mêmes causes qui, dans l'Europe chrétienne, maintinrent si long-temps le trouble dans l'intérieur, la faiblesse au dehors. Chacun des pachas était souvent en guerre avec ses voisins, et se maintenait dans un état de révolte permanent contre le grand-seigneur. C'était en tout point le temps de la féodalité.

En deux ans Mahmoud, a fait cesser cette anarchie; il a soumis ou exterminé les pachas rebelles, au nombre desquels figurait ce fameux Ali-Telebeni de Janina qui, depuis si long-temps souillait la surface de la terre, et dont l'existence et les succès auraient pu faire douter de la Providence.

Mahmoud a fait rentrer dans le devoir tous les officiers qui méprisaient son autorité; il a supprimé l'hérédité des pachaliks; il en est encore quelques-uns en Asie qui sont occupés par des personnes dont les familles sont depuis long-temps établies dans les contrées où ils commandent, qui y possèdent de grands biens et y jouissent de beaucoup de considération. Ils sont surveillés attentivement.

Les gouverneurs de la Caramanie refusaient d'obéir à la Porte, dépouillaient les caravanes qui passaient sur leur territoire, et faisaient courir sur les petits bâtimens employés le long des côtes de leur pays au transport des marchandises, afin d'éviter leur brigandage par terre; par là les communications naturelles de Constantinople et Smyrne avec Alep étaient coupées; le pacha du Beilan près d'Alexandrette était chargé de tenir toujours des troupes assemblées afin de faire la police dans cette partie de l'Asie. Mais bien loin de répondre aux intentions bienveillantes du sultan, ce pacha employait ses soldats à détrousser les voyageurs. L'entretien de ces troupes augmentait encore les charges des peuples, et de plus celles-ci accroissaient les désordres qu'elles étaient chargées de réprimer.

Le grand-seigneur a mis fin à cette licence épouvantable. La destruction et la punition de l'agha de Satalie, le plus puissant et le plus ancien de ces officiers rebelles, a suffi pour faire rentrer les autres dans le devoir.

C'est ainsi que par sa fermeté le sultan Mahmoud est parvenu à ramener l'ordre dans l'administration de l'em-

pire ; mais il lui reste encore à le rétablir dans les finances. Y réussira-t-il ? Le système suivi jusqu'à présent est expliqué, et décrit dans tous les livres qui traitent de l'empire ottoman ; il est donc inutile d'entrer dans des détails à ce sujet ; mais malgré toutes les sommes que perçoit le trésor impérial, il a depuis long-temps compté comme une des branches principales de revenu, l'altération des monnaies ; elle est telle que la piastre turque ne vaut que cinquante centimes, au lieu d'équivaloir à la pièce dont elle porte le nom, et que, dans l'origine, elle représentait.

Nous ne pourrions, sans sortir des bornes que nous devons nous imposer, donner un aperçu de tous les renseignemens importans et souvent nouveaux que présente le livre de M. Andréossy sur le sérail et les principales charges de l'empire ottoman ; sur l'esclavage et l'affranchissement chez les Turcs, comparés à l'esclavage et à l'affranchissement chez les Romains ; sur la police intérieure de Constantinople ; sur les derviches et les mosquées.

L'ouvrage de M. Andréossy, dont nous venons de nous occuper, avait à peine paru que la mort vint frapper son illustre auteur. Egalement recommandable comme homme de guerre, comme homme de cabinet et comme homme de lettres, il a laissé un nom vénéré dans sa patrie et dans les pays étrangers. E.

---

*Historical and descriptive Sketches of the maritime colonies of British America*, by J. M. Mac Gregor. —*Essai historique et descriptif sur les colonies maritimes de la Grande-Bretagne en Amérique*. London, 1829, in-8°.

Le but de l'auteur est d'engager ceux de ses compatriotes qui veulent émigrer à préférer les colonies de

l'Amérique septentrionale à celles des Antilles, de la Nouvelle-Hollande et de la terre Van Diemen et aux États-Unis. En conséquence, semblable à tout écrivain qui choisit une partie quelconque du monde pour en faire spécialement l'éloge, et la recommander comme la plus convenable pour s'y établir, il fait le tableau le plus séduisant de l'île du Prince-Édouard, de celle du cap Breton, de la Nouvelle-Écosse, du New-Brunswick, et de Terre-Neuve. On ne peut pas lui reprocher d'altérer la vérité des faits, mais il voit les choses à travers un milieu qui les embellit et leur prête un charme particulier. Citons-en un exemple; le bruit que font certains animaux aquatiques passe généralement pour désagréable, mais il devient mélodieux pour quelqu'un aussi heureusement enclin à admirer que M. Mac Gregor paraît l'être.

« Au commencement du printemps, dit-il, on entend, dans les belles soirées, les grenouilles chantant sur toutes les notes et sur tous les tons. La voix des unes est basse et rude, celle des autres un peu plus haute; tantôt c'est un tril, tantôt une roulade, la combinaison de tout cela forme ce qu'on appelle un concert de grenouilles. »

Voici la description des plaisirs de la société. « Les pique-niques sont très en vogue en Amérique; ils sont généralement composés par des familles respectables qui y invitent leurs amis intimes. En été, on choisit un lieu pittoresque où l'on va, soit par eau, ce qui est le plus ordinaire, dans un canot ouvert; soit par terre dans des guigs ou des calèches, et à cheval. Les dames se chargent de fournir les mets, les cavaliers d'apporter le vin et les liqueurs. Il y a communément dans ces parties moins de contrainte et plus d'agrément que dans les assemblées de la ville. On étale sur une pelouse touffue, ombragée par l'épais feuillage des arbres de la forêt, et à peu de distance d'une

source ou d'un ruisseau limpide, ce que contiennent des paniers bien remplis. Manger ces mets, forme certainement l'objet le plus essentiel du divertissement de la journée; mais ce qui suit en est peut-être la portion la plus agréable, lorsque la troupe se partage pour se promener; et il y a certainement dans le monde des occupations pires que celle de marcher le long des bords d'un bois ou du rivage de la mer en donnant le bras à une jolie femme, avec laquelle on fait la conversation, en jouissant de la fraîcheur du grand air et de la beauté du paysage. Lorsque la soirée approche, on se réunit, et la troupe, suivie des domestiques qui emportent les débris du repas, retourne au canot et s'y embarque. Dans cette saison, les soirées sont extrêmement claires, d'une chaleur agréable, et tranquilles; la mer est calme et unie, et comme ni le vin, ni les volailles, ni les jambons n'ont été oubliés, on peut dire que le pique-nique a lieu sur l'eau.

« Il arrive quelquefois qu'au retour de la troupe, la mer a tellement baissé que le canot est obligé de rester à une centaine de pas du rivage; mais comme il serait très peu galant de laisser trop long-temps les dames attendre le moment de descendre à terre, les hommes, n'importe leur rang dans la société, même les membres du conseil royal de la colonie, les juges de la cour suprême, ou les principaux officiers des douanes, entrent dans l'eau, et bien que enfonçant souvent à chaque pas plus d'un pied dans la vase, chacun porte dans ses bras une dame jusque sur la terre ferme,

« Le rendez-vous des pique-nique d'hiver est ordinairement dans une grosse ferme à quelques milles de distance dans l'intérieur du pays. Une grande partie du plaisir de ces excursions consiste à mener au lieu désigné une dame dans un traineau bien garni de fourrures et de coussins,

et traîné sur la neige ou sur la glace par un cheval ou deux chevaux. Ces voitures ne contiennent que deux personnes; le cavalier tient les rênes, parce qu'il n'y pas de sièges pour un cocher. Si la glace est unie et glissante, et si le vent souffle en travers du traineau, celui-ci est fréquemment tourné avec le cheval dans un sens opposé à celui qu'il suit, quoique marchant très vite. Ces voitures, en doublant des coins ou passant sur des routes inégales, versent souvent, et laissent en arrière, dans la neige, les personnes qu'elles portent, mais rarement sans autre accident que celui d'être l'objet de la risée des spectateurs qui se moquent de la maladresse des voyageurs. Comme on n'emmène pas de domestiques dans ces parties d'hiver, les cavaliers, aussitôt qu'ils ont aidé les dames à sortir du traineau et les ont fait entrer dans la maison, les quittent pour quelques instans, afin de veiller à ce que l'on prenne soin de leurs chevaux. Lorsqu'ils reviennent, les dames se sont débarrassées de leurs manchons, de leurs manteaux et de leurs pelisses; et comme la température froide et fortifiante a aiguisé l'appétit, on se dépêche de se mettre à table avec un redoublement de bonne humeur. Bientôt après la contredanse est annoncée, la musique se fait entendre, toute la compagnie se lève, et chacun déploie gaiement son agilité; il est rare que l'on se sépare avant le point du jour. La nuit se passe ainsi délicieusement à manger, boire et danser; et lorsque l'heure approche, les dames s'occupent de reprendre leurs vêtemens d'hiver; les traineaux sont amenés devant la porte, et chaque cavalier conduit la dame qui l'a honoré de sa compagnie. »

Quiconque a un peu vu le monde dans l'Europe chrétienne, remarquera sans peine que ces associations si galantes, si agréables pour des parties de campagne, ressemblent beaucoup à ce qui se voit chez nous; à l'excep-

tion, toutefois, des dames assises à califourchon sur les épaules des conseillers, des juges et des officiers de la douane trottant dans l'eau et la vase.

A Charlotte-Town, capitale de l'île du Prince-Édouard, on s'efforce aussi de passer gaiement le temps. En hiver, les personnes qui aiment à patiner ont de fréquentes occasions de se livrer à cet exercice. La chasse et la pêche sont aussi des sources de divertissement; enfin, il y a des courses de chevaux; et l'on a établi, par souscription, une bibliothèque publique. Un théâtre d'amateurs fournit l'occasion d'employer agréablement quelques heures. Les circonstances changent quelquefois l'état de la société.

Le tableau de la société du New-Brunswick est piquant et curieux.

« Le commerce de bois de charpente est, sous le double rapport des affaires mercantiles et de la politique, bien plus important qu'on ne le suppose généralement, car il emploie beaucoup de navires et de matelots de la métropole; et de plus, donne dans les colonies britanniques de l'occupation à un grand nombre de gens dont la manière de vivre, par un effet de la nature de leur travail ordinaire, diffère entièrement de celle du reste de la population des provinces de l'Amérique septentrionale. Plusieurs de ces hommes réunis forment une troupe de bûcherons; elle est composée ou de gens qui sont loués par un maître bûcheron qui leur paie des gages et les nourrit, ou de personnes qui s'entendent ensemble pour avoir un intérêt commun dans le produit de leur travail. L'approvisionnement nécessaire en vivres, vêtemens, etc,, est ordinairement acheté à crédit; les bûcherons s'engageant à livrer l'été suivant les trains de bois qu'ils amèneront par les rivières. Les objets dont un parti de bûcherons a besoin sont des haches, une scie, des ustensiles de cuisine, un baril

de rum, du tabac et des pipes, une quantité suffisante de biscuit, de lard, de bœuf et de poisson; des pois et de l'orge pour la soupe, et un baril de mélasse, substance qu'on emploie pour adoucir une décoction que l'on fait ordinairement avec des feuilles d'arbrisseaux ou avec des sommités de sapin, et que l'on boit en guise de thé. Il faut aussi deux à trois paires de bœufs, avec une quantité de foin suffisante pour les nourrir; ces animaux servent à tirer les pièces de bois hors des forêts.

« Les préparatifs terminés, la troupe remonte une rivière, jusqu'au lieu qu'elle a désigné pour son travail d'hiver. C'est ordinairement près d'un cours d'eau, et s'il est possible au milieu d'une forêt de pins. On commence par abattre quelques arbres, et l'on construit une loge en solives brutes; les murs ont rarement plus de quatre ou cinq pieds de haut, le toit est couvert en écorce de bouleau ou en planches. On creuse un grand trou sous la loge pour y serrer tout ce qui pourrait souffrir de la gelée. Le feu se fait au milieu ou à l'extrémité du bâtiment, la fumée sort par le toit. Du foin, de la paille, ou des branches de sapin étendues en travers ou dans le sens de la longueur de l'habitation, servent de lit; chacun a les pieds tournés vers le feu; quand la flamme diminue, la première personne qui s'éveille, ou qui éprouve la sensation du froid, se lève et jette dans le foyer cinq à six billots; c'est de cette manière que le feu est entretenu toute la nuit. Un individu est loué pour faire la cuisine, il faut qu'il tienne le déjeûner prêt avant le point du jour; c'est à ce moment que toute la troupe est sur pied; chacun commence par avaler un indispensable coup de rum pur avant de déjeûner; ce repas consiste en pain, quelquefois en pommes de terre, avec du bœuf bouilli, du petit salé, ou du poisson; on boit du thé à la mélasse; le dîner est composé à peu près des

mêmes mets, la soupe aux pois remplace le thé; enfin le souper ressemble au déjeûner. Ces gens sont de terribles mangeurs; ils boivent aussi de grandes quantités de rum : rarement ils y mettent de l'eau.

Le déjeûner fini, la troupe se partage en trois détachemens; l'un abat les arbres, le second les taille, le troisième est occupé avec les bœufs à conduire les bois, soit à une route générale qui mène aux bords de la rivière la plus proche, ou à la rivière même; on débarrasse avec la hache la route où les bœufs doivent passer, des arbres tombés et des autres obstacles. Tout l'hiver est ainsi employé sans relâche au travail; la terre est couverte de deux à trois pieds de neige depuis le commencement de cette saison jusqu'en avril, et dans le cœur des forêts, souvent jusqu'au milieu de mai. Quand elle fond en avril, les rivières gonflent; alors tout le bois coupé pendant l'hiver est lancé à l'eau, et on le fait flotter jusqu'au point où la rivière devient assez large pour qu'on puisse former un ou plusieurs radeaux. A cette époque, l'eau est extrêmement froide. Néanmoins les bûcherons y restent, durant des semaines entières, depuis le matin jusqu'à la nuit; et il se passe rarement moins d'un mois depuis l'époque où l'on commence à faire flotter le bois, jusqu'à celle où les radeaux sont livrés aux négocians. Il n'y a pas de métier plus nuisible à la santé que celui de bûcheron et de conducteur de radeau. L'effet de la neige et de la gelée de l'hiver ne fait que médiocrement souffrir en comparaison du froid extrême produit par l'eau de neige fondue qui fait gonfler les ruisseaux, où le bûcheron est pendant plusieurs semaines de suite enfoncé jusqu'à la ceinture, et qui souvent le mouille de la tête aux pieds. Le principe vital est par là refroidi et miné; ensuite la chaleur intense du soleil d'été qui suit presque immédiatement, affaiblit

encore plus et altère le corps. Afin de stimuler leurs organes pour qu'ils puissent supporter le froid, ces hommes boivent des quantités immodérées de liqueurs spiritueuses; ils contractent ainsi l'habitude de l'ivrognerie. A peu d'exception près, leur caractère moral est déplorable; je crois que dans le monde entier il y a peu d'hommes sur la foi desquels on puisse moins compter. Au Canada, où ils emploient un temps plus long à conduire leurs radeaux, et ont plus de momens de loisir, ces bûcherons sont peut-être pires et de plus grands fourbes. Une vieillesse prématurée et une mort hâtive, tel est le sort inévitable d'un bûcheron. Si même il économise un peu d'argent, ce qui arrive rarement, et est en état de passer le reste de ses jours sans se livrer à un travail continuel, il est accablé de rhumatismes et de tous les maux qui résultent d'une constitution détruite. Cependant malgré les fatigues de ce genre de vie, les gens qui l'ont adopté semblent l'aimer. Ils jouissent, comme les Indiens, d'un haut degré d'indépendance à leur manière. Dans le New-Brunswick, et surtout au Canada, l'épithète de bûcheron est le synonyme d'homme qui a les habitudes d'un prodigue, et les principes d'un vagabond et d'un très mauvais sujet.

Après avoir vendu et livré leur bois, les bûcherons passent quelques semaines dans la fainéantise, à boire, fumer et se promener; on les voit se pavaner avec une longue redingotte flottante, pantalon large, bottes à la hussarde, une cravatte bariolée autour du cou, une montre à longue chaîne d'or faux, garnie d'une quantité de cachets, enfin un parapluie à la main. Avant le retour de l'hiver, ils regagnent les bois et reprennent leur métier de l'année précédente. Je dois dire que j'ai connu quelques bûcherons qui faisaient exception à ce portrait trop fidèle. Plusieurs jeunes gens de l'île du Prince-Edouard et d'autres en-

droits, qui sont allés à Miramichi exprès pour y gagner de l'argent, se sont joints pendant deux ou trois ans à des partis de bûcherons; et après avoir économisé leurs profits, sont revenus et ont acheté des terres: ils vivent maintenant contens et heureux. »

---

## MÉLANGES.

### *Extrait d'une lettre de M. Édouard Gauttier d'Arc à M. Larenaudière.*

Egine, 12 juillet 1829.

J'ai voyagé avec une rapidité qui tient du prodige. J'avais parcouru la route de Paris à Naples en deux cent soixante heures, et cependant je m'étais arrêté un jour à Marseille, deux jours à Gênes et deux jours à Livourne. J'ai séjourné à Naples durant la fin de mai, et jusqu'à la mi-juin. J'ai profité de ce temps pour visiter la cathédrale de Salerne, élevée par Robert Guiscard. Elle renferme des mosaïques de l'époque d'une exécution extrêmement remarquable. Malheureusement la manie de tous les archevêques qui se sont succédé a changé entièrement le caractère primitif de cet édifice. Il ne reste du temps de la construction que le jubé, le tombeau de Grégoire VII, et la grande cour servant de vestibule.

Un intérêt si vif s'attache aux découvertes de Pompeï, et les dernières fouilles ont amené de si beaux résultats que je crois devoir vous en entretenir quelques instans.

C'est toujours dans la grande rue du Forum que l'on a continué à déblayer. On a trouvé deux maisons assez élégantes, mais remarquables surtout par deux fontaines qui

en faisaient le principal ornement. Des masques creux d'Hercule étaient disposés des deux côtés de ces fontaines; ils semblent construits de manière à contenir des lumières dont l'éclat réfléchi par les eaux jaillissantes, devait être du plus heureux effet.

De l'autre côté de la rue était une maison de prostitution extrêmement petite, et composée de trois appartemens. La dernière chambre est couverte de peintures et d'inscriptions tellement obscènes qu'il m'est impossible d'essayer de vous en donner une idée.

Nous franchîmes donc la petite rue de Mercure pour arriver de suite au magnifique palais qui forme l'angle de cette rue et de la grande voie du Forum. A l'extérieur les murs de cet édifice sont revêtus de stuc sur lequel on a figuré de larges assises de pierres. L'intérieur répond par sa magnificence à l'aspect du dehors. Aucun édifice, ou public, ou privé, n'avait offert jusqu'à ce jour une aussi grande quantité de fresques, et ces peintures sont toutes d'une exécution parfaite. Il faudrait consacrer dix pages à leur description. Elles seront dessinées et expliquées avec beaucoup de soin par M. Bichi, architecte distingué et secrétaire perpétuel de l'académie des beaux-arts à Naples. Ce savant, qui avait eu la bonté de m'accompagner, pense que l'édifice dont je viens de vous parler devait être le logement du préteur. C'est, sans contredit, la maison particulière la plus vaste et la plus remarquable qui ait été découverte jusqu'à ce jour. Elle renferme un double atrium, un assez grand jardin, et beaucoup de chambres particulières. J'ai pris la route d'Herculanum accompagné de M. Bonucci, directeur-général des travaux, qui a bien voulu ordonner une fouille en ma présence. Elle a amené d'heureux résultats. Nous avons rencontré une petite statue de Silène, un vase rempli de noix et de dattes carboni-

sées, et un très grand bassin de cuivre dont la destination pourra fournir matière aux conjectures des archéologues.

Je dois vous signaler deux améliorations dans le système des fouilles à Pompeï. On se propose de meubler une maison avec les objets antiques, en laissant cette maison couverte des fresques qui la décorent. A Herculanum on ne se borne point à fouiller, on a pris le parti de mettre les édifices à nu, et de les déblayer entièrement.

La corvette du roi la *Victorieuse* est venue me rappeler que mon séjour à Naples ne devait être que momentané. Il a fallu dire adieu aux collines verdoyantes du Pausilippe. Le 12 juin nous avons mis à la voile. Nous avons pris connaissance des montagnes de Navarin le quatrième jour au matin. Durant les douze heures que nous sommes restés au mouillage, je n'ai pu visiter les ruines de Pylos, que notre commission scientifique exploitera sans doute avec soin. Le lendemain nous avons côtoyé les tristes rivages de Cythère, et vingt-quatre heures après nous avons aperçu les pics grisâtres d'Egine. C'est de cette île que je vous écris aujourd'hui. J'ai sous mes fenêtres Athènes, Salamine, Corinthe, Epidaure.

Je pars prochainement pour Argos. L'assemblée nationale et le gouvernement s'y trouvent actuellement réunis.

---

## *Les eaux minérales de Bertrich.*

Les eaux thermales de Bertrich, fréquentées et employées depuis un siècle par les habitans des cantons voisins du confluent de la Moselle et du Rhin, étaient à peine connues de nom dans l'intérieur de l'Allemagne.

Bertrich, petit village du cercle de Cochem, régence de Coblentz, est situé à 7 milles allemands au S. O. de cette

ville, et à la même distance de Trèves, dans une vallée étroite et profonde, entièrement couverte de forêts, et arrosée par l'Isbach, ruisseau qui prend sa source à un mille au-delà du village d'Alf, un des plus pittoresques de cette contrée; l'Isbach porte ses eaux à la Moselle. La vallée est élevée de 433 pieds, mesure de France, au-dessus du niveau de la mer, est bordée par des murs de rochers en grande partie ombragés par de beaux arbres, en partie nus, et offrant des masses raboteuses de basalte et de schiste.

Parmi les objets remarquables de cette vallée on distingue le *Kaese grotte* (grotte des Fromages), sur la rive droite de l'Isbach; cet antre, haut de douze à quinze pieds, et long de douze à quatorze, ressemble à un passage menant à une porte étroite surmontée d'une tour antique; il est formé d'une rangée de colonnes basaltiques très serrées et comme maçonnées les unes contre les autres; elles consistent en blocs de basalte à circonférence arrondie, mais aplatis par en haut et par en bas. Cette forme, d'ailleurs très rare, de sphéroïdes placés les uns sur les autres, les fait ressembler aux fromages de Hollande, désignés par l'épithète de têtes de mores, et a valu à la grotte le nom qu'elle porte. C'est sur ces colonnes de basalte que repose la voûte composée de grauwacke schisteux. Ce qui fixe surtout l'attention de l'observateur sur cette grotte, c'est que ses parois présentent une masse basaltique absolument isolée, car presque toutes les roches contigues sont du grauwacke schisteux.

Si l'on sort de la grotte par l'issue supérieure, on aperçoit devant soi une chute d'eau assez haute formée par l'Erwisbach, ruisseau qui, venant d'une petite vallée latérale, se précipite d'une élévation de trente à quarante pieds par-dessus un rocher de basalte dans l'Isbach écu-

meux. Si l'on avance davantage, on arrive à un joli pont arqué construit depuis quelques années sur le gouffre de l'Isbach ; il rappelle très en petit le fameux pont du Diable, sur la Reuss, au mont Saint-Gotthard.

Quand on est à Bertrich on peut faire facilement des excursions intéressantes dans l'Eifel en général et dans l'Eifel volcanique, nommé aussi Eifel antérieur et moyen, qui a pour bornes, au N. et au N. E, les plus hautes montagnes du Haut-Eifel. Presque toutes sont situées dans le cercle d'Adenau ; on peut citer surtout le Hohe Acht, élevé de 2,260 pieds au-dessus du niveau du Rhin, le Keltberg (2,150 p. suivant les uns, 1,856 suivant d'autres), l'Alte Nürbourg (même hauteur), l'Arenberg (1,972 pieds). Il faut à peu près trois jours à l'étranger qui passe la saison des eaux à Bertrich, pour visiter dans l'Eifel volcanique la plupart des anciennes montagnes ignivomes reconnaissables à leur forme conique, les vallées en entonnoir et les *maare*, ou lacs d'eau douce et limpide, en partie très profonds, qui ont remplacé les anciens cratères, généralement affaissés et devenus des vallées circulaires, entourées, pour ainsi dire, de couches de déjections volcaniques, de scories et de matières vitrifiées. Autrefois on ne pouvait aller dans plusieurs endroits qu'avec beaucoup de peine, et seulement en faisant usage des petites carrioles à deux roues des paysans de l'Eifel. Çà et là les routes étaient entièrement impraticables pour les voitures ; on ne pouvait y passer qu'à pied ; aujourd'hui on y voyage à l'aise : les chemins ont été rétablis avec beaucoup de difficultés et de dépenses, ils sont en bon état et bien entretenus, de sorte que l'on a le plaisir de faire commodément et promptement une excursion dans l'Eifel, avec de légères voitures à ressort, qui auparavant y étaient inconnues.

Parmi les cantons curieux qui sont peu éloignés de Ber-

trich, on peut citer le lac ou mare de Laach, dont les bords sont si riches en produits volcaniques extrêmement nombreux et variés; la vallée de Brohl avec ses immenses rochers de trass, ses carrières de cette substance, et ses sources acidulées si énergiques; le Mayfeld, si renommé par la beauté du paysage; le village d'Alf où, depuis 1825, des fabricans de Bendorf, près de Neuwied, ont établi des fonderies et diverses usines.

Des établissemens ont été fondés à Bertrich pour la commodité des étrangers; on y a aussi élevé un hôpital pour recevoir les malades pauvres: c'est à une association d'habitans de Coblentz qu'est due cette œuvre de charité.

Le sources sont dans la partie sud-ouest de la vallée; elles sortent du mur de rocher; on les voit sourdre de deux veines ou réservoirs éloignés de 30 à 36 pas l'un de l'autre, et entre lesquels on a construit le bâtiment des bains. La température des eaux est de 25 à 26° du thermomètre de Réaumur. Leur analyse a fait connaître qu'elles contenaient de l'acide carbonique, de l'acide sulfurique, de l'acide muriatique, de la soude et quelques autres substances.

Ce n'est pas à Bertrich que se rendent ces hommes qui ne fréquentent les eaux que pour y trouver la dissipation et la vie du grand monde. On n'y a d'autres plaisirs que ceux de la promenade, et d'autre spectacle que celui de la nature dans une vallée solitaire et tranquille.

(*Der Bad zu Bertrich, beschrieben* von dr Harless.)

---

## *Exploitation des mines dans le canton des Grisons.*

Quoique ce canton soit riche en minérai de diverses sortes, il n'y existe pourtant que quatre exploitations.

1° La mine de plomb et de zinc à Davos; elle fut exploitée dès le seizième et le dix-septième siècle; ensuite elle fut négligée jusqu'en 1805. A cette époque son produit augmenta, parce que M. Hitz, landamman, sut, par des procédés convenables, tirer parti de la blende que l'on trouvait fréquemment avec le plomb, et la convertir en zinc. Le travail d'extraction se fait à Klosters, et c'est à Coire qu'on lamine le métal en planches; sa bonne qualité le fait rechercher. Depuis peu de temps on emploie le zinc pour préparer à Coire du laiton qui est excellent; néanmoins il est à très bas prix, et le défaut de débouché nuit à cette branche d'industrie. C'est pourquoi cette usine fabrique à peine 500 quintaux par an, tandis qu'elle pourrait aisément en préparer plusieurs milliers. On a établi depuis plusieurs années une seconde usine de zinc à Filisur. Ces travaux occupent une soixantaine d'ouvriers.

2° La mine de la vallée de Scarla. Du quatorzième au dix-septième siècle, il y eut aussi là des fourneaux en activité. Après un long repos, ils ont été remis en train par M. Hitz qui est venu dans ce canton avec des mineurs en 1823. Le produit en plomb et en argent est déja assez important. Le quintal de plomb contient 20 à 30 loth d'argent (le loth est d'une demi-once); on trouve aussi dans cette vallée du fer et de la blende.

3° La mine de fer de la vallée de Ferrera. Le minérai est du fer micacé; il donne quarante pour cent de fer excellent. Dans les temps anciens, cette mine fut également exploitée. Les travaux actuels ont été entrepris en 1805.

4° La mine de fer de Pontelgias, à Trons. La riche couche de minérai découverte en 1817, qui rendait 40 à 60 pour cent, fut d'abord exploitée, puis abandonnée. Récemment elle a été achetée par une compagnie française; on espère qu'elle va prendre une nouvelle vie.

Il y avait à Tinzen, près de Stalla, une fabrique de vitriol; elle n'existe plus. Cependant on y a découvert de riches couches de fer, ce qui a décidé la même compagnie dont il vient d'être question à acheter des bois et des affouages, et à établir une forge.

Les filons d'or de Galanga, près de Coire, qui fournissaient de si belles pepites d'or jaune, avec lesquelles on a frappé plusieurs centaines de pièces d'or avec l'empreinte des Grisons, sont abandonnées depuis plusieurs années. L'association de Reichenau s'est également dissoute depuis plus de dix ans.

(*Schweizerischer Archiv.* von C. Bernoulli.)

---

## *Terre Van-Diemen.*

La *feuille d'Hobart town*, du 23 novembre 1828, apprend que la colonie était dans un état de fermentation causé par les tentatives audacieuses des indigènes pour troubler la tranquillité publique. Une bande de ces sauvages avait été récemment enlevée près des limites de l'est. Parmi les captifs, se trouvait le roi de leur tribu, nommé Eumarrah. Son indignation, en se voyant privé de la liberté, fut au comble : il déclara que c'était son dessein bien déterminé, ainsi que celui des tribus d'Oysterbay, du Blue Hill et du Big river, de faire des incursions répétées, afin de détruire autant de blancs qu'ils le pourraient, ce qu'ils considéraient comme un devoir patriotique. La prise de cette bande a été considérée comme très importante, et a été effectuée sans effusion de sang.

Le 1er novembre, le colonel Arthur, vice-gouverneur, a publié une proclamation déclarant que la loi martiale serait en pleine vigueur contre les aborigènes dans toute

l'étendue de l'île, excepté dans les cantons qui sont spécifiés. Cet acte déclare qu'il est impossible de pacifier les diverses tribus de ce peuple, et que la loi martiale était devenue absolument nécessaire pour arrêter efficacement leurs excès barbares.

---

## *Pillage de Bouchir.*

Au mois de novembre 1828, la ville de Bouchir, célèbre par son port sur le golfe Persique, fut pillée par 1,500 hommes que conduisaient Cheikh Ahmed et deux autres chefs de tribus, sous la direction du prince de Timour, fils du prince royal de Perse, mais qui n'était pas présent. La ville est mal fortifiée; ayant été attaquée pendant la nuit, elle fut prise sans peine. Abdoul Ressoul, cheikh héréditaire, s'enfuit avec son fils et son frère dans un navire arabe. La résidence britannique ne fut pas inquiétée : des ordres sévères ayant été donnés aux assaillans de respecter la personne et la propriété des Anglais. Les blessés des deux partis furent portés à la porte de la résidence, qui leur fut ouverte, et dont l'intérieur offrait, par son bon ordre et sa tranquillité, un contraste frappant avec le désordre et la confusion qui régnaient en dehors. Il ne fut fait nulle insulte aux femmes de la ville; celles du cheikh se réfugièrent dans la maison du chef de la loi musulmane. Avant la matinée, tout ce qu'il y avait de précieux dans la ville, et dont la valeur s'élevait, dit-on, à vingt lacs ( deux millions ), fut emballé et expédié sous escorte aux lieux d'où venaient les voleurs.

Le pillage, dans un temps de paix complète, de la ville maritime la plus commerçante de Perse, et qui est la source d'un revenu considérable pour le prince qui gouverne les provinces méridionales du royaume; ce pillage, commis

par le fils de ce même prince, est un sujet d'étonnement. On dit qu'Abbas Mirza est complètement étranger à cette violence.

On s'attend à ce qu'une grande partie de la perte retombera définitivement sur les sujets anglais ou sur des personnes vivant sous le gouvernement de l'Inde. Bouchir, on le sait, est l'entrepôt entre l'Inde et la Perse.

Le prince Timour eut l'impudence de venir dans la ville après le pillage : il fut abordé par une foule de gens qui réclamaient la restitution de ce qu'ils possédaient; il leur donna des promesses. Plusieurs des principaux négocians ont témoigné le desir d'aller s'établir à Chyraz; mais le prince a répondu que personne n'aurait la permission de s'absenter de Bouchir. Voici une circonstance qui met dans tout son jour le caractère du peuple et du gouvernement. A l'arrivée du prince, les habitans reçurent l'ordre de lui présenter une adresse; en conséquence, elle fut rédigée et signée. Elle exposait que les signataires étaient ravis de joie de la présence du prince parmi eux; que la ville n'avait souffert nulle violence, et n'avait éprouvé aucune perte.

Le 28 novembre, une semaine après le sac, le cheikh Ahmed alla à la principale mosquée faire la prière, et tint ce discours aux habitans : « Il y a deux ans, les « amis du cheikh Abdoul Ressoul réussirent, avec votre « aide, à me chasser de Bouchir : je me suis conduit de « même envers eux, ainsi nous sommes quittes. Je n'ai de « mauvaise volonté ni pour eux, ni pour vous; et je jure « maintenant sur le Koran, que personne ne sera inquiété « pour le passé; il faut aussi que vous juriez que vous ne « ferez pas de mal ni à moi ni aux miens. Si les affaires « continuent à être florissantes, je resterai ici; sinon, je « retournerai dans mon pays de Tchaoub. » Cette ha-

rangue vraiment caractéristique fut très bien accueillie; les sermens furent prêtés; ils seront enfreints quand l'occasion sera favorable.

Il paraît qu'il y a deux ans le cheikh Ahmed usurpa le gouvernement de Bouchir, quand Abdoul Ressoul, cheikh héréditaire, fut arrêté par l'iman de Moscat, en conséquence d'une dispute entre ces personnages pour la main d'une princesse de Chyraz.

Suivant des nouvelles postérieures, les évènemens, à ce qu'il paraît, n'ont pas été heureux pour cheikh Ahmed; en effet, cheikh Abdoul Ressoul est revenu, et, par une nouvelle révolution, a été rétabli dans le gouvernement sous les auspices du prince de Chyraz, père du digne rejeton de la royauté qui conduisit la bande de brigands à Bouchir et conféra le pouvoir à Ahmed. Le prince de Chyraz a annoncé qu'il venait pour réparer les maux occasionés par ce fils qui donne de si belles espérances, et pour punir les malfaiteurs; mais c'est plus probablement pour piller ce que les troupes de bandits ont pu laisser

(*Asiatic journal*, juillet et août 1829.)

---

## *Homme assis en l'air.*

Il paraît, d'après les nouvelles de l'Inde, que le brahmine qui s'est fait remarquer à Madras par le tour extraordinaire de s'asseoir en l'air (1), est mort, et qu'il a emporté son secret au tombeau. L'*Asiatic journal*, où nous puisons ces détails, continue ainsi : « Une représentation exacte de sa manière d'être assis, donnée dans une gravure en bois que nous avons maintenant sous les yeux, induit à penser que la solution du secret doit être trouvée par une

(1) Voyez les deux cahiers précédens.

autre supposition que celle que présente la *Gazette de Calcutta*. Le bras du brahmine ne repose pas sur le bambou perpendiculaire, comme l'auteur du journal le présume, il est posé sur un morceau de peau de cerf ou de vache, ou ce qui a semblé tel, qui était placé d'une façon assez lâche, suivant le témoignage d'un témoin oculaire, sur l'extrémité du bambou partagée en trois. D'après la figure et les relations, le tour est entièrement inexplicable. »

Un Hindou a écrit, dans le *Litterary Gazette* de Calcutta, une explication de la manière d'acquérir l'art de l'exécuter; il paraît qu'il en est traité avec beaucoup de détails dans les chasters, et que cela dépend absolument du *combhekhè* ou du secret de retenir complètement sa respiration, et du *narrichoudkè*, qui est celui de nétoyer les organes tubulaires du corps, tels que les veines, les artères, les nerfs, etc., et enfin du *penayam*, méthode particulière de pousser, retenir, et laisser échapper son haleine. Le procédé doit être strictement suivi, selon les lieux, les temps, la saison et le régime, et il en résulte que la gravité spécifique ou relative du corps humain est modifiée de manière à mettre l'adepte en état de s'asseoir en l'air à telle hauteur qu'il lui plaît!

Vraiment nous avons beaucoup à apprendre de la science des Hindous.

---

## *Incantations à la Chine.*

Beaucoup de Chinois prétendent pouvoir invoquer les génies et obtenir leur apparition de la manière suivante. Celui qui a l'intention de faire apparaître un *sin*, se baigne la veille dans de l'eau parfumée, et au moment de la venue du jour, arrange des fleurs odorantes, des morceaux de papier dorés et argentés, des bougies, des fruits, etc.,

fait balayer la meilleure salle de sa maison, prépare deux tables, et y répand une poudre blanche; il se procure un paquet de poudre blanche, un *bé*, ou une baguette droite pour représenter un pinceau, et une règle horizontale à côté de la table pour le tenir. On cherche, pour guider ce pinceau, sous la direction de l'esprit invisible, un petit garçon qui ne sache ni lire ni écrire. Quand le moment vient, qui est dans la soirée du jour fixé, le magicien arrive, et exécute le sortilège; alors, si l'esprit consent à paraître, le pinceau dans la main de l'enfant se meut d'une manière irrésistible, et écrit des réponses, soit en vers, soit en prose, suivant que cela convient à la circonstance. Nulle femme ne peut être présente dans ces occasions. Quelquefois l'esprit invoqué refuse de paraître; mais dans d'autres temps, les mânes même de Confucius, ou du dieu de la guerre ou de ses généraux, se montrent, et donnent des réponses parfois sur des affaires d'état et la destinée de la dynastie; ce qui rend cette pratique tout-à-fait illégale, quoique dans les cas ordinaires il y ait connivence de la part des magistrats. (*Canton register.*)

---

### *Manille. — Tremblement de terre.*

Le 9 novembre 1828, à six heures et demie du soir, un tremblement de terre se fit sentir à Manille. Le mouvement semblait venir du sud, et était ondulatoire; il produisait dans les maisons un roulement et un craquement comme celui que l'on éprouve dans un navire en pleine mer, quoiqu'à un degré moins fort. Les lampes suspendues se mouvaient comme des pendules, et à chaque vibration décrivaient un arc de quatre pieds. Notre correspondant nous mande qu'il allumait son cigarre à une

lampe qui s'éloigna brusquement de lui; il crut que ce mouvement était occasioné parce qu'il avait touché la lampe avec le bord de son chapeau; mais il fut bientôt détrompé à la prochaine ondulation, lorsque la chaise qui le portait fut renversée avec lui sur le plancher. Aussitôt il courut à la rue, où il trouva les habitans à genoux, suivant leur usage dans ces occasions.

Une personne qui traversait la ville dans un bogghé, observa que l'eau dans les ruisseaux coula d'abord d'un côté, puis d'un autre, et comme le mouvement de sa voiture l'empêchait de sentir le tremblement de terre, il ne put rien concevoir à cet étrange phénomène, que lorsqu'il eut vu tout le monde à genoux, et qu'il fut descendu. La secousse fit mouvoir sur leurs gonds les massifs battans de *Puerta-grande* une des portes de la ville, de sorte qu'une personne qui y passait dans ce moment, crut qu'on les poussait derrière elle.

Le tremblement de terre dura trois minutes, suivant les uns, et seulement deux, suivant les autres; il fit sonner les cloches des églises, comme si la main des hommes les eût mises en branle. Après le tremblement de terre, la rivière monta à la même hauteur que dans la saison des pluies, et inonda tout le terrain bas dans son voisinage; le lendemain, elle baissa au-dessous de son niveau ordinaire, dans la même proportion que la veille elle s'était élevée au-dessus. Les navires dans le port éprouvèrent fortement la secousse, comme si quelque chose avait choqué leur fond. Avec tout cela, nous sommes heureux d'apprendre que le dommage éprouvé par les édifices n'a pas été considérable et que personne n'a perdu la vie. Les arceaux de deux à trois églises ont été rompus, et les arcs boutans d'une autre ont été renversés. La prison des débiteurs a été un peu endommagée; plusieurs maisons particulières ont été

crevassées dans différens endroits. Aucun bruit souterrain n'a été entendu; mais, deux jours auparavant, le temps avait été plus chaud et plus étouffant qu'à l'ordinaire, quoique parfaitement clair; et le jour de l'évènement, un brouillard fut constamment répandu dans l'horizon; il ressemblait à celui qui précédait le dernier grand tremblement de terre de Valparaïso, d'après ce que nous a dit un témoin de ce dernier. On n'a pas entendu parler d'éruption volcanique.

(*Sincapour chronicle.*)

---

*Population des établissemens britanniques de l'est dans les Indes.*

| | |
|---|---|
| Ile du prince de Galles, ou Poulo Pinang, et province Wellesley | 57,41 |
| Sincapour | 15,834 |
| Malacca | 33,806 |
| | 107,054 |

On n'a pas compris dans ce recensement les voyageurs qui, dans certaines saisons, sont très nombreux dans ces divers lieux.

La ville de Malacca compte 4,795 habitans, dont 229 européens, et leurs descendans.

*Commerce de* 1826 *et* 1827.

| | | Siccа roupies. |
|---|---|---|
| Ile du prince de Galles | (importation) | 6,437,043 |
| — | (exportation) | 5,586,707 |
| Sincapour | (imp.) | 13,619,787 |
| — | (exp.) | 13,888,003 |
| Malacca | (imp.) | 1,266,090 |
| — | (exp.) | 918,163 |

— 1827 à 1828.

| | | |
|---|---|---|
| Ile du prince de Galles | (imp.) | 4,955,645 |
| | (exp.) | 5,613,620 |
| Sincapour | (imp.) | 14,885,999 |
| | (exp.) | 13,872,010 |
| Malacca | (imp.) | 1,341,333 |
| | (exp.) | 1,039,220 |

(*Asiatic journal.*)

---

## *Iles Nicobar.*

Le *John Munro* de Madras fut poussé sur les îles Nicobar. Voici ce que le capitaine de ce navire dit de ces terres, et de la détresse de son équipage :

« Nous étions partis de Madras le 29 novembre 1828; les vents contraires nous arrêtèrent si long-temps, que nous n'avions plus de vivres en arrivant aux îles Nicobar. Nous essayâmes de gagner Carnicobar, ce fut impossible. Alors nous nous dirigeâmes sur Tchâny. Les indigènes ne voulurent nous donner des vivres que pour du tabac. Nous leur offrîmes des fusils, des coutelas, des cuillères d'argent, etc., et autres objets qui, à Carnicobar, sont de bonne défaite pour les échanges, et même nos habits; mais ces gens refusèrent de nous fournir la moindre chose en retour. Réduits ainsi à la dernière extrémité, n'ayant encore fait que la moitié de notre traversée, et nous voyant sur le point de mourir de faim, nous nous hasardâmes à ouvrir un sac de tabac qui avait été chargé à frêt, et nous en prîmes quelques livres. Nous reçûmes en échange deux cents cocos et sept poules. Cela nous aida à subsister pendant une quinzaine de jours. Alors nous rencontrâmes l'*Entreprise*, navire à vapeur, capitaine Johnson, qui nous approvisionna obligeamment d'eau et de vivres. Dans ce

moment, nous n'avions plus qu'un coco et un tiers de ser (1) de riz par jour pour chaque homme.

(*Asiatic journal*, juillet 1829.)

---

## *Théâtre de Tchôringhi.*

Il existe dans ce faubourg de Calcutta un théâtre anglais sur lequel jouent des amateurs. Le *Calcutta government gazette* annonce que le 6 de février dernier, ces acteurs ont représenté *Romeo et Juliette* de Shakespeare, et qu'ils ont bien rempli leurs rôles. Le radjah de Benarès, qui se trouvait alors à Calcutta, était présent à cette représentation. L'*India gazette* ajoute que plusieurs des principaux personnages parmi les Hindous sont très assidus à ce spectacle; cela indique que le goût des pièces dramatiques anglaises fait des progrès parmi eux, ce qui est un pronostic favorable pour la marche de la littérature en général chez ce peuple attaché par tant de liens à la Grande-Bretagne.

---

## *Chasse et occupations dans les Cyclades.*

Dans quelques-unes des Cyclades, lorsque les habitans sont trop pauvres pour dépenser beaucoup d'argent à acheter de la poudre à tirer, ils ont une manière de chasser le gibier, qui est de poursuivre à pied les oiseaux inhabiles au vol, jusqu'à ce qu'ils les aient fatigués au point de les prendre aisément avec la main. Ceci ne sert-il pas à éclairer un passage du livre 1er de Samuel (ch. XXVI, v. 20), où il est question de Saül qui poursuit David, « comme quel-« qu'un qui poursuivrait une perdrix dans les montagnes. »

(1) Un ser équivaut à trente onces.

Dans ces îles, la principale occupation est de plonger pour les éponges ; on dit qu'un jeune insulaire ne peut se marier que lorsqu'il est en état de descendre facilement à une profondeur de vingt brasses.

Dans tous les temps, la mer est extrêmement claire ; et les pêcheurs expérimentés peuvent de la surface distinguer le point auquel l'éponge est attachée aux rochers du fond, tandis qu'un œil mal-habile pourrait à peine les discerner. Chaque bateau est muni d'une grosse pierre attachée à une corde, que le plongeur empoigne en s'enfonçant dans l'eau la tête la première, afin d'augmenter la vitesse de sa descente, d'abréger par là le temps qu'il passe sans respirer, et de faciliter son ascension ; ses compagnons le tirent en haut quand il est épuisé par la fatigue. Je n'ai vu qu'un seul homme qui pouvait rester plus de deux minutes sous l'eau, par conséquent le procédé de détacher l'éponge est très ennuyeux ; trois ou quatre pêcheurs montent et descendent successivement pour se procurer un bel échantillon.

( *Letters from the Ægean*, by J. Emerson ).

On lit, dans le voyage d'Hasselquist, que vis-à-vis de Rhodes, la petite île d'Himia est remarquable à cause de la singulière manière dont les habitans gagnent leur vie. C'est au fond de la mer voisine que l'éponge commune (*spongia officinalis*) se trouve en plus grande abondance que dans toute autre partie de la Méditerranée. La pêche de cette substance est pour les insulaires une branche d'industrie assez importante, parce qu'il faut toujours des éponges aux Turcs qui en emploient une quantité incroyable dans leurs bains. Une fille ne peut prendre un mari avant d'avoir rapporté du fond de la mer un certain nombre d'éponges, et avant d'avoir donné des preuves de son agilité en allant les prendre à une profondeur déterminée.

*Nouvelle-Zélande.*

Honghi, ce chef belliqueux et sanguinaire qui tint si long-temps le pays dans un état de fermentation, est mort à Oangaroa au mois de juin 1828. Quelque temps avant il avait reçu dans un combat une blessure qui avait beaucoup arrêté ses projets cruels, et l'avait privé d'une grande partie de son ascendant exercé pendant si long-temps sur les tribus voisines. Son pouvoir était si complètement disparu, que pas un seul esclave ne fut égorgé comme une satisfaction donnée à son esprit sorti du corps; car la coutume des insulaires est, à la mort d'un chef, de tuer et de manger un certain nombre d'esclaves; c'est au plus proche parent ou ami du défunt qu'appartient le privilège de les égorger. Ils supposent que l'esprit d'un chef, quand il abandonne le corps, est conduit par les esprits des esclaves à un lieu nommé Te Reinga, où il reste tranquillement, mangeant des racines de fougère et des pommes de terre, et que si l'on ne tue pas un certain nombre d'esclaves au temps de sa mort, son esprit mécontent hanterait le voisinage, puis finirait par entrer dans le corps d'un grand poisson qui occasionerait une grande tempête et les exterminerait tous.

Les deux tribus rivales de Ngaté Maoura et de Nga Pebi ou de la Baie des Iles, ont conclu récemment un traité de paix; de sorte que les auspices pour les succès des missionnaires n'ont pas encore été si favorables. Des mariages étaient sur le point d'avoir lieu entre les tribus, ce qui devait probablement consolider la bonne intelligence. Les missionnaires avaient encore beaucoup d'obstacles à combattre, cependant leurs espérances sont bien plus

vives qu'auparavant, et l'on parle de leurs rapports religieux avec les insulaires comme très satisfaisans. Malheureusement le navire attaché à la mission a fait naufrage, mais personne n'a péri. La subsistance des ouvriers évangéliques dépendait donc uniquement des navires qui aborderont au port dont ils sont voisins.

Déja l'effet des écoles sur les indigènes se manifestait; les enfans qui les fréquentent sont pauvrement vêtus, avec les habits de rebut qu'on peut se procurer à bas prix à Sydney, ou qui sont expédiés d'Angleterre. Les insulaires aiment autant que les indigènes du New-South-Wales, les couvertures de laine, etc., mais avec cette différence qu'ils donnent volontiers en échange des choses qu'ils possèdent. Les principaux chefs de la Nouvelle-Zélande se distinguent par un kakehan, ou vêtement façonné très artistement; il est entièrement tissu à la main; plusieurs personnes sont obligées de travailler pendant trois à quatre mois pour en achever un. Durant tout ce temps, elles ne peuvent toucher leur nourriture avec leurs doigts: un petit enfant la leur donne. M. Yate, un des missionnaires, jouit d'une telle estime qu'on lui a fait présent de plusieurs de ces vêtemens précieux, dont on ne se prive que pour en gratifier un ami puissant.

*Hobart's Town Courier.*

---

## *Tremblement de terre en Alsace.*

Le 7 d'août 1829, vers 3 heures du matin, un tremblement de terre a eu lieu dans le département du Haut-Rhin. A Colmar, on a ressenti, dans la direction du N. au S., deux légères secousses qui se sont succédé à une seconde d'intervalle. A Pontroye et à Belfort, la secousse a été plus

forte et accompagnée d'un bruit sourd semblable à celui du tonnerre lorsqu'il se fait entendre dans le lointain. C'est principalement dans les maisons situées sur la montagne que le phénomène s'est fait le plus remarquer. Des meubles y ont été ébranlés, et des personnes couchées dans leur lit ont été fortement secouées. D'après les renseignemens qui ont été donnés, ce tremblement de terre a été également ressenti à Saint-Diez et à Strasbourg.

---

## REVUES.

*Viaggi di Marco-Polo illustrati, etc. — Les voyages de Marco-Polo, expliqués et commentés par J. M. Baldelli*, précédés de l'histoire des rapports respectifs de l'Europe et de l'Asie. 4 volumes in-8°, avec un atlas de deux grandes cartes géographiques; *prix* 70 *liv. ital. Florence*, 1827-1828; *Pagani.*

Nous nous contenterons aujourd'hui d'annoncer le travail de M. Baldelli; l'auteur commence par une biographie de Marco-Polo, puis se livre à des détails bibliographiques sur son voyage. Il recherche dans quelle langue il a d'abord été écrit. Il analyse les jugemens qui en ont été portés à différentes époques, soit en Italie, soit dans les pays étrangers. Il indique les travaux faits pour l'intelligence des récits de Polo.

Viennent ensuite des notions sur cette ancienne tenture vénitienne, où ils se trouvent décrits; sur l'atlas chinois de la bibliothèque de Magliabechi; sur la porcelaine; sur les découvertes des Génois dans la mer Atlantique, etc., etc.

L'édition de Ramusio, la plus correcte et la plus exacte de toutes, fait la base des commentaires de M. Baldelli. Elle est précédée d'une dissertation sur les routes suivies par les Polo, dans leurs différens voyages. Ce travail n'est certes pas d'une mince difficulté. Il contribuera, s'il est convenablement exécuté, à l'intelligence d'un itinéraire trop souvent obscur. Un grand nombre de notes sont destinées, soit à rétablir des mots défigurés dans le texte, soit à éclaircir la géographie de l'Orient par des traits historiques, soit à confirmer les récits du vieux voyageur, par les témoignages des modernes. Ce commentaire nous rappelle que la société de géographie s'occupe depuis long-temps d'une œuvre pareille. On attend les notes et les dissertations promises par cette savante compagnie. On sait aussi que M. Klaproth, très versé dans les choses de l'Asie, a terminé son grand travail sur le même voyageur. Sa publication en est d'autant plus vivement désirée, qu'on s'accorde généralement à regarder M. Klaproth comme un des hommes les plus capables d'exécuter un semblable travail. Cette utile concurrence tournera certainement au profit de la géographie du moyen âge. L. R.

---

*Herbstreise durch Scandinavien.* — Voyage d'automne en Scandinavie, *par W. Alexis. 2 vol. in-8°. Berlin*, 1828.

La relation de ce voyage, fait en compagnie de plusieurs jeunes savans, sans rien apprendre de bien nouveau, n'est nullement ennuyeuse; nourrie de faits, elle promène le lecteur dans des contrées pittoresques, moins fréquentées que beaucoup d'autres pays de l'Europe, et

dignes de l'examen du géologue, du naturaliste, et de l'homme qui se plaît à étudier le moral de populations énergiques, simples et véritablement amies de la liberté et de l'indépendance. Les voyageurs nous montrent à Copenhague le commerce languissant et sans débouchés. Ils entrent dans d'intéressans détails sur plusieurs monumens d'antiquité, et sur l'agriculture des environs de Gothenbourg. Si le commerce du Danemark dépérit, ils nous le présentent florissant en Norvège, depuis sa réunion à la couronne de Suède. Ils analysent d'une manière satisfaisante les différens qui existent entre les institutions de ces deux contrées, entre les élémens disparates de l'orageuse démocratie du Storthing, et de l'aristocratie à large base et pondérée de la diète suédoise. Ils ne nous donnent guère envie de nous aventurer dans les routes montagneuses qui conduisent de Christiania à Drontheim: chemins détestables, chariots fort durs, auberges malpropres, viande rare, beurre fort; fromage aigre, et pain comme de la brique, voilà ce qu'on est sûr de trouver. Par opposition à cette mauvaise chère et à ces mauvais gîtes, ils rendent hommage à cette prévenance délicate, à ces réceptions patriarchales, qui, en Norvège, attendent l'étranger sous la chaumière du pauvre et dans la ferme du cultivateur aisé. Il n'y a rien de nouveau dans tout ceci, mais s'il est des tableaux que l'on puisse reproduire sans crainte de fatiguer, ce sont ceux où la reconnaissance acquitte sa dette envers l'hospitalité. Les voyageurs peignent l'enthousiasme de toutes les classes norvégiennes pour leur constitution libérale, et les regrets qu'éprouvent les hommes libres de la Finlande, de se voir sous le joug pesant du gouvernement russe qui paraît craindre chez ses nouveaux sujets le développement de l'intelligence. Abo a perdu son université, celles de Suède sont florissantes;

Stockholm est le siège de l'ancienne école classique, et le romantisme est dominant à l'université d'Upsal. Je crois, à leur prédilection pour Upsal, que nos voyageurs appartiennent à cette communion littéraire. Leurs notices sur la littérature suédoise et les savans de cette nation, sont curieuses. Parmi les descriptions locales, nous avons distingué celles de quelques parties des Alpes scandinaves, des mines de cuivre de Falun, de Sala, de Vesteros, et des capitales de la Norvège et de la Suède.

L. R.

---

## NOUVELLES.

*Extrait d'une lettre de M. G. de Langsdorff, de Rio-Janeiro, 26 juin 1829.*

Depuis le 26 mars, je suis de retour de mon voyage dans l'intérieur. J'ai souffert beaucoup, et je ne sais en vérité comment j'ai pu résister à la fatigue. Pendant 5 mois j'ai eu la fièvre et le délire; je suis encore assez faible et accablé; j'espère obtenir un congé pour rétablir ma santé en Europe.

Mes collections d'histoire naturelle sont encore superbes malgré la perte que j'ai faite de beaucoup d'objets pendant ma maladie.

J'ai déja envoyé en Russie la moitié de ces objets par l'astronome de l'expédition, et sous peu de jours j'expédierai l'autre moitié par le botaniste. Les derniers sont très intéressans et ont été faits par M. Taunay, peintre français, mort pendant le voyage. C'est une grande perte pour les sciences. J'ai continué mon journal jusqu'à l'époque de

ma maladie, et je m'occupe aujourd'hui à remplir la lacune depuis ce moment jusqu'à mon retour.

---

## *Voyages autour du monde.*

Le navire *le Héros*, capitaine Duhautcilly, armateurs MM. Martin Lafitte et compagnie, parti du Hâvre le 9 avril 1826, est rentré dans ce port le 19 juillet dernier. Ce navire, après avoir relâché à Rio-Janeiro, et doublé le cap de Horn, commerça le long des côtes du Chili et du Perou; attérit à la Californie et à la côte nord-ouest d'Amérique, où il fit la traite des pelleteries; gagna les îles Sandwich, et arriva le 27 décembre 1828 à Canton, en Chine, où il échangea le produit de ses opérations contre des marchandises du pays. Il en repartit le 21 février 1829, et relâcha le 15 avril à Bourbon, d'où il appareilla le 19. Il rapporte plus de 4,000 caisses, demi-caisses et boîtes de thé, 34,000 pièces de nankin, de la soie écrue, de la cannelle, de la *cassia lignæa*, du musc, des perles, de la nacre.

—Le *Général La Fayette*, expédié de Brest le 13 avril 1827, par M. Bickhamm, et commandé par M. Boullenger, est arrivé au Hâvre le 15 juin 1829. Il a doublé le cap de Horn, fait le cabotage sur les côtes du Chili et du Perou, traversé le grand Océan, franchi le détroit de Dampier, situé entre la Nouvelle-Bretagne et la Nouvelle-Guinée, et peu fréquenté par les navigateurs, et après une courte relâche à Samarang (île de Java), il a terminé ses opérations commerciales à Calcutta. Il est arrivé au Hâvre le 15 juin 1829.

Le navire *la Rose*, capitaine Cormier, parti de Bordeaux le 25 octobre 1827, est rentré dans la Gironde le 19 juillet 1829, de retour d'un semblable voyage.

Ces différentes expéditions prouvent quelle importance peut prendre le commerce français sous un gouvernement paternel et ami de la paix. Elles ne peuvent manquer de fournir aussi de nouvelles lumières à la géographie.

Le 12 juillet, les deux corvettes russes, le *Siniavin* et le *Mœller*, dont nous avions parlé précédemment, ont relâché au Hâvre, d'où elles n'ont pas tardé à repartir pour continuer leur voyage vers Saint-Pétersbourg.

---

## *Le docteur Pariset.*

M. Pariset, médecin célèbre qui parcourt le Levant pour faire des recherches sur la nature et l'origine de la peste, a écrit de Saint-Jean-d'Acre une lettre à M. le baron Portal, prémier médecin du Roi. Il avait déja vu l'Egypte, Beyrout, Tripoli de Syrie, Tyr, Sidon. Il comptait retourner en Egypte. Partout sa profession lui assure, ainsi qu'à ses compagnons de voyage, la réception la plus amicale et la protection des grands personnages.

---

## *Expédition scientifique en Morée.*

Partie de Toulon le 10 janvier 1829, la commission dirigée par MM. Bory de Saint-Vincent, naturaliste, Abel Blouet, peintre, et Dubois, archéologue, est arrivée à Navarin après une traversée de vingt-trois jours, et a aussitôt commencé ses travaux. Après avoir examiné et dessiné tout ce qu'il y avait d'intéressant à Navarin, à Modon, à Coron, à Pétalidi, les voyageurs ont remonté le Pamisus, et sont arrivés le 10 avril à Messène où ils ont passé un mois et fait des découvertes importantes.

Pendant ce temps, M. Guinet, attaché à la section d'archéologie, s'était dirigé par Tripolitza et Argos sur Na-

poli de Romanie et sur Egine. Dans les derniers jours d'avril, il pénétra avec une barque grecque dans le Pirée, et de là parvint à Athènes. Très peu d'édifices antiques ont souffert pendant le long siège que la citadelle eut à soutenir l'an passé; mais à peine s'il reste quelques maisons.

Le Magne, l'ancienne Eleuthero Laconie, jusqu'à présent à peu près inaccessible aux voyageurs, a été visitée. On y a pénétré par Calamata, Kyttriæs et Scarda Moula. M. Pector, attaché à la section des naturalistes, a fait des récoltes intéressantes pour la botanique et l'ichtyologie, et n'a pas non plus négligé les antiquités. Partout nos voyageurs ont été accueillis avec des transports de joie.

Le 10 mai, M. Blouet et ses compagnons passèrent dans l'Élide, et trouvèrent, dans la plaine d'Olympie, M. Dubois occupé à faire des fouilles. Un grand nombre de sculptures du plus haut intérêt fut le produit du travail. Mais ces magnifiques ouvrages sont aujourd'hui plus exposés à la destruction que lorsqu'ils étaient encore couverts par les attérissemens de l'Alphée. Les habitans des environs avaient commencé à mutiler ce qu'ils ne pouvaient emporter. Heureusement le général en chef de nos troupes a fait mettre en sûreté ces restes précieux, et ils demeureront à couvert jusqu'au moment où l'on aura décidé à qui ils doivent appartenir.

Des oiseaux, des poissons, des plantes, ont déja été expédiés pour la France. Des travaux topographiques ont été exécutés sur une grande échelle par les ingénieurs géographes.

---

## *M. Macklot.*

Le docteur H. Macklot, naturaliste distingué, parcourt les colonies néderlandaises de l'est. On a reçu de lui une

lettre d'Amboine, en date du 18 septembre 1828. Il était précédemment parti de cette île le 22 avril avec une expédition qui, après avoir touché à Banda, était arrivée le 21 mai à la Nouvelle-Guinée où l'on avait mouillé à l'entrée du Dourga, fleuve de la côte sud-ouest. Il avait fallu en abordant soutenir un combat contre les Papons qui avaient blessé mortellement deux officiers, mais en même temps laissé un grand nombre des leurs sur le champ de bataille. Ensuite on se dirigea au nord, et après une navigation très périlleuse on entra dans une baie qui, d'après un des vaisseaux, fut nommée *baie du Triton;* elle est située par 3° 33′ 30″ de lat. S. et 134° 51′ de longit. E. Le pays est montagneux et bien boisé, mais très malsain pour les Européens. On fit des dispositions pour y bâtir un fort, mais bientôt des maladies se déclarèrent parmi les équipages. L'expédition revint à Amboine. M. Macklot se proposait d'aller à Timor.

---

## *M. Khlebnikov.*

Deux journaux russes, *le Fils de la Patrie* et *les Archives du Nord*, qui ne forment plus qu'un seul recueil, ont inséré le journal du voyage de M. Khlebnikov, directeur de la compagnie russe, à Novo-Arkhangelsk sur la côte nord-ouest d'Amérique. Chargé, il y a quelques années, par la compagnie d'exploiter la côte de Californie, rarement visitée par les Européens, il a recueilli sur cette contrée un grand nombre de faits intéressans.

---

## *M. Hansteen.*

Ce professeur et ses compagnons parcourent en ce moment la Sibérie. Le 12 novembre 1828, ils partirent de

Tobolsk en traîneaux, et arrivèrent le 31 décembre à Tomsk; ayant éprouvé dans ce trajet 50° de froid du thermomètre centigrade; le mercure fut gelé si complètement qu'on put le couper comme du plomb avec un couteau. Le 21 janvier 1829, les voyageurs étaient à Krasnoyarsk, et le 7 février à Irkoutsk, éloigné d'environ 4,000 verst de Tobolsk. Ils visitèrent ensuite Kiakhta, et franchirent la frontière de l'empire chinois. Un des principaux objets de l'expédition était de faire des observations sur le magnétisme terrestre; celles qu'ils ont effectuées leur ont permis de terminer d'une manière positive la position du pôle magnétique.

Ils ont écrit, le 18 février 1829, qu'ils allaient pousser leurs excursions jusqu'à Nertchinsk, d'où M. Hansteen doit revenir à Krasnoyarsk. M. Duc ira seul à Iakouktsk, à 2,700 verst au N. d'Irkoutsk, puis descendra la Lena jusqu'à la mer Glaciale. Les voyageurs comptent de se réunir en septembre ou octobre à Ieniseisk pour effectuer leur retour.

---

# TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

## DANS CE VOLUME.

Notice sur les Neilgherries ou montagnes bleues du Coimbetour, par M. James Hough de Madras. 5
Cérémonies du culte hindou dans les temples. 25
Notice sommaire sur la géologie de l'Inde, par M. Calder ; suite. 29
Amherst-Town sur la côte du Pégou. 41
Voyage de M. Linant en Nubie et sur le Bahr el Abiad. 49
Description du Sandan, pays de l'Asie orientale. 86
Notice sur un canal de la Sibérie occidentale, et considérations sur de nouvelles communications à ouvrir dans cette province. 95
Journal d'un voyage des côtes du Grand-Océan à l'océan Atlantique, par M. Henry Lister Maw. 129
Empire des Birmans et les provinces qu'il a cédées aux Anglais. 191
Empire des Birmans et les provinces qu'il a cédées aux Anglais ; fin. 257
La Nubie. Extrait du manuscrit de M. Brocchi. 290
Tournée en Provence par M. Pachoud, en 1828. 295
Voyage au volcan d'Orizaba. 323
Les cascades de Ghersoppah. 332

# BULLETIN.

## ANALYSES CRITIQUES.

Voyage dans la Marmarique, la Cyrénaïque et les oasis d'Audjelah et de Maradèh, par M. J. R. Pacho. 97
Collection des voyages et des découvertes maritimes des Espagnols, depuis la fin du XV^e siècle, par D. Martin Fernandez de Navarette. 115
Visite aux sept églises d'Asie, suivie d'une excursion dans la Pisidie; par le Rév. V. S. Arundell. 231
Researches on south Africa, by the Rev. John Philip. 237
Constantinople et le Bosphore de Thrace, pendant les années 1812, 1813 et 1814 et pendant l'année 1826; par M. le comte Andréossy. 339
Essai historique et descriptif sur les colonies maritimes de la Grande-Bretagne en Amérique. 344

## MÉLANGES.

Population de Bombay. 116
Indiens renonçant à l'eau-de-vie. 117
Manière de s'asseoir en l'air. 118
Découverte d'une source de pétrole dans le comté de Cumberland en Angleterre. 119
Carte de la Turquie d'Europe. 120
Établissement de Swanriver. 121
Antiquités Tcherkesses. *Ibid.*
Chasse au serpent et au crocodile. 241
Extrait des observations sur les mines de diamant de Pounah; par le capitaine Franklin. 247
Population de l'état de Missouri en 1828. 250
Homme assis en l'air. 251

Extrait d'une lettre de M. Édouard Gaultier d'Arc à M. Larenaudière. 352
Les eaux minérales de Bertrich. 354
Exploitation des mines dans le canton des Grisons. 357
Terre Van-Diemen. 359
Pillage de Bouchir. 360
Homme assis en l'air. 362
Incantations à la Chine. 363
Manille.— Tremblement de terre. 364
Population des établissemens britanniques de l'est dans les Indes. 366
Iles Nicobar. 367
Théâtre de Tchôringhi. 368
Chasse et occupations dans les Cyclades. *Ibid.*
Nouvelle-Zélande. 370
Tremblement de terre en Alsace. 371

## REVUES.

Promenades en Calabre et dans l'Apulie, par Justus Tommassini. 253
Élémens de géographie ou description de la terre; par E. Cortambert, Kilian et Picquet. 254
Journal of a voyage to Peru; a passage across the Cordillera of the Andes, in the Winter of 1827, performed of foot in the snow, and a journey across the pampas; by lieut. Charles Brand. 255
Les voyages de Marco Polo, expliqués et commentés par J. M. Baldelli. 372
Voyage d'automne en Scandinavie, par W. Alexis. 273

## NOUVELLES.

Détails authentiques sur la mort du major Laing. 123
M. Langsdorff. 256

Extrait d'une lettre de M. G. de Langsdorff, de Rio Janeiro, 26 juin 1829. 375
Voyages autour du monde. 376
Le docteur Pariset. 377
Expédition scientifique en Morée. *Ibid.*
M. Macklot. 378
M. Khlebnikov. 379
M. Hansteen. *Ibid.*

## SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE.

Rapport sur la médaille annuelle pour les découvertes ou les travaux géographiques les plus importans. 125

## PLANCHE.

Carte de la Turquie d'Europe. 120

## ERRATA.

Page 130, ligne 3. — 1828, lisez 1827.
198, — 28, lisez : la pointe la plus occidentale, etc.
200, — 6 et 7, lisez : Pinliang kiang.

Le Propriétaire, T. E. GIDE père.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

form 410

SEP 2 5 1924